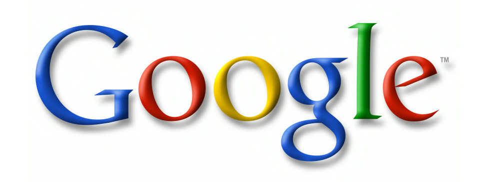
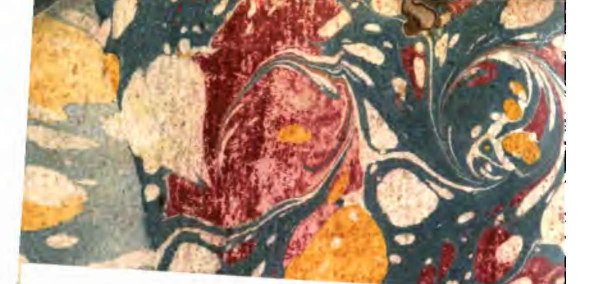







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA







E S

ıd.

ıuë de
Cardi-
n congé.
ıge 1.
ıdeur
ıistre.
-man.
e 10.
à un
vinrent
ieur, sans
page 21.
t amoureux
uzman entre-
iour: Succès de
se. page 26.
iu cochon, & quelle
page 35.

E IV.

uzman prend la résolution
& de parcourir toute
Rome,



Vet. Fr. II A. 1127
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND





Vet. Fr. II A. 1127
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND



HISTOIRE
DE
GUZMAN D'ALFARACHE,

NOUVELLEMENT TRADUITE, & purgée des moralitez superfluës.

Par Monsieur LE SAGE.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez ETIENNE GANEAU, ruë S. Jacques, près la ruë du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

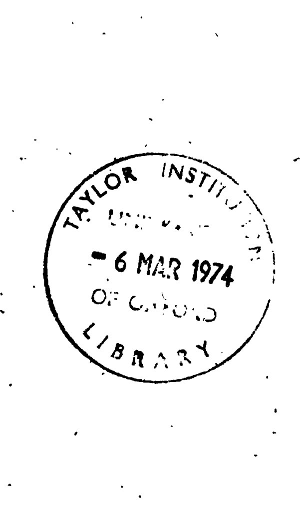


TABLE
DES CHAPITRES
contenus au Tome second.

SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE VIII. *Guzman continuë de faire des tours de mains chez le Cardinal, qui lui donne enfin son congé.* Page 1.

CHAP. IX. *Il entre au service de l'Ambassadeur d'Espagne. Caractere de ce Ministre. Nouvelles espiegleries de Guzman.* page 10.

CHAP. X. *De la piéce que fit Guzman à un Capitaine & à un Avocat, qui vinrent un jour dîner chez l'Ambassadeur, sans y avoir été invitez.* page 21.

CHAP. XI. *L'Ambassadeur devient amoureux d'une Dame Romaine : Guzman entreprend de servir son amour : Succès de cette galante entreprise.* page 26.

CHAP. XII. *De l'avanture du cochon, & quelle en fut la suite.* page 35.

LIVRE IV.

CHAPITRE I. *Guzman prend la résolution de sortir de Rome, & de parcourir toute*

l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux. page 46.
CHAP. II. *Les Amours de Dorido & de Clorinia, ou Histoire des mains coupées.* p. 60.
CHAP. III. *Guzman quitte enfin le séjour de Rome. Il arrive à Sienne, & va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.* page 81.
CHAP. IV. *Guzman à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, & l'emmene avec lui à Florence.* page 92.
CHAP. V. *Guzman paroît à la Cour du Grand Duc. Une Dame devient amoureuse de lui.* page 97.
CHAP. VI. *Suite & dénouëment de cette belle intrigue.* page 118.
CHAP. VII. *Guzman prend le chemin de Boulogne dans l'espérance de rencontrer dans cette Ville Alexandre Bentivoglio son voleur, & de le suivre en Justice.* page 141.
CHAP. VIII. *Guzman se voyant hors de prison, se dispose à partir pour Milan; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait differer son départ.* page 155.
CHAP. IX. *Sayavedra, pour desennuyer Guzman sur la route, lui raconte l'Histoire de sa vie.* page 171.

LIVRE V.

CHAPITRE I. *De l'entreprise hardie que formerent Guzman & Sayavedra dans la Ville de Milan.* page 186.
CHAP. II. *Quel fut le succès de cette fourberie.* page 205.
CHAP. III. *De la part que Guzman fit de ce vol à ses Associez, & de la route qu'il prit en sortant de Milan.* page 217.
CHAP. IV. *De son arrivée à Genes, & de la gracieuse réception que lui firent ses parens, lorsqu'ils apprirent qui il étoit.* page 221.
CHAP. V. *Guzman donne un grand repas à ses parens, & leur fait payer leur écot.* page 238.
CHAP. VI. *Guzman après avoir volé ses parens, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de perir, & a le malheur de perdre Sayavedra.* page 255.

LIVRE VI.

CHAPITRE I. *Guzman s'avance vers Sarragosse. Il fait connoissance avec une jeune Veuve. Il en devient amoureux. Progrès & fin de cette nouvelle passion.* page 262.
CHAP. II. *Guzman part pour Madrid, où il s'en-*

gage dans une nouvelle galanterie, dont la fin ne fut pas si agréable pour lui que le commencement. page 296.

CHAP. III. *Guzman recherche la fille du Banquier, & l'épouse. Suites de ce Mariage.* page 319.

CHAP. IV. *Guzman après la mort de sa femme, veut embrasser l'Etat Ecclésiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruits de ses Etudes.* page 331.

CHAP. V. *Guzman se remarie à Alcala, & revient peu de tems après demeurer à Madrid avec sa nouvelle Epouse.* page 349.

CHAP. VI. *Guzman & sa femme ayant été chassez de Madrid pour leurs bonne vie & mœurs, vont à Seville. Guzman retrouve là sa mere. Suites de cette rencontre.* page 367.

CHAP. VII. *Guzman, après la fuite de sa femme, demeure quelque tems avec sa mere. Par quelle ruse il devient ensuite Intendant d'une femme de qualité.* page 375.

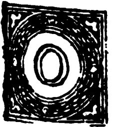
Fin de la Table des Chapitres du Tome second.



HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE, SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE VIII.

Guzman continuë de faire des tours de mains chez le Cardinal, qui lui donne enfin son congé.



ON peut dire que ce Cardinal étoit le meilleur de tous les Maîtres passez, presens & à venir. Que ne fit-il point pour me rendre homme de bien ? Comme les menaces & les châtimens auroient pû m'épou-

venter & m'obliger à prendre la fuite, il ne voulut pas les mettre en uſage pour me corriger, outre que la douceur de ſon caractere ne lui permettoit pas de les employer. C'étoit par des remontrances ſans aigreur & par des bienfaits même qu'il tâchoit de m'inſpirer un peu de gout pour la vertu. Si je faiſois une action loüable, ce qui m'arrivoit très-rarement, il ne manquoit jamais de m'en bien récompenſer. Quand il étoit à table & qu'il s'imaginoit que j'avois envie de quelque morceau friand, il étoit aſſez bon pour vouloir m'en faire part; mais il accompagnoit ordinairement de quelque petite raillerie cette marque de bonté. Un jour entr'autres, en me donnant lui même un morceau de tourte: Guzman, me dit-il, reçoi ceci de ma main comme un tribut que je te paye pour entretenir entre nous la paix. L'exemple du Dominé Nicolao me fait trembler pour mes confitures.

C'eſt de cette maniere qu'il ſe familiariſoit avec ſes Domeſtiques, qui charmez d'avoir un pareil Seigneur à ſervir, ſe ſeroient tous volontiers ſacrifiez pour lui: Si les Maîtres qui traitent rudement leurs valets en ſont rarement aimez, en récompenſe les valets cheriſſent toujours les Maîtres qui les aiment. Peu de tems après l'a-

vanture des barils, on envoya de Genes à S. E. une grande caisse de confitures bien dorées & artistement arrangées dans leurs boëtes. Monseigneur prit d'autant plus de plaisir à les voir, qu'elles lui venoient d'une parente qui lui étoit très-chere, & qui avoit coutume de lui faire chaque année un semblable présent. Les confitures étoient donc parfaitement belles, mais ayant été mises dans des boëtes peu seches, elles avoient pris en chemin un peu d'humidité; de sorte qu'elles avoient besoin d'être exposées au Soleil.

Le Cardinal parut en peine de sçavoir dans quel endroit on pourroit les placer, pour qu'elles fussent à couvert de mes mains. Chaque Domestique dit là-dessus sa pensée, & il n'y en eut pas un assez hardi pour vouloir s'en charger & en répondre. Hé bien, dit son Eminence en me voyant arriver; car j'étois hors du Palais pendant cette consultation: voici Guzman qui va nous tirer d'embarras: mon ami, continua-t-il, nous ne sçavons dans quel lieu nous devons mettre ces confitures à sécher, je crains terriblement les rats. Monseigneur, lui répondis-je, il est fort aisé d'empêcher que les rats n'y touchent; vous n'avez pour cela qu'à les abandonner à mes camarades & à moi. Il est vrai, reprit le Prélat en sou-

riant, que c'est un moyen sûr de les préserver des rats ; mais j'en voudrois trouver un autre, & je suis d'avis de te les donner en garde à toi-même. Je te charge du soin de les exposer au Soleil tous les jours ; & tu m'en rendras compte. Tu vois dans quel état elles sont. Il faut que tu veille sans cesse à leur conservation, & que tu me les remette telles que je te les confie, sous peine de perdre mes bonnes graces.

Ah ! Monseigneur, m'écriai-je à ces paroles, vous ne songez pas à quelle épreuve vous voulez réduire le fragile Guzman ; je vous répondrai bien des rats & de mes camarades les plus fins ; mais je ne puis en conscience vous répondre de moi. Hélas ! Je suis un malheureux fils d'Eve, & si je me vois dans un Paradis de confitures, quelque maudit serpent de conserve de Genes pourra me tenter. Encore passe si votre Eminence me disoit : Guzman, je veux bien que tu manges de mes confitures, pourvû qu'il ne paroisse nullement qu'on y ait touché. A cette condition je les prendrois sous ma garde & nous serions satisfaits l'un & l'autre. J'y consens, répondit le Cardinal, si tu es assez adroit pour cela, je te le pardonne ; mais je t'assure que tu seras châtié, si l'on s'en apperçoit.

J'acceptai donc la commission à ce prix,

là. J'ouvris & j'étalai les boëtes l'une après l'autre dans la galerie qui étoit exposée au Soleil, & la beauté de ces confitures fit toute l'impression qu'elle devoit faire sur un friand comme moi. Quelque envie pourtant que j'eusse d'en goûter, j'attendis qu'elles fussent un peu plus séches. Ce qui étant arrivé quelques jours après, je ne pensai plus qu'au moyen de pouvoir impunément escamoter une partie des plus beaux fruits, & voici comment s'y prit M. l'Entrepreneur : Je recouvris d'abord les boëtes que je renversai doucement; puis ayant tiré avec la pointe d'un couteau les petits cloux qui tenoient les fonds, j'ôtai des confitures de quatre boëtes seulement. Ensuite je remplis de papier fort proprement les creux que j'avois faits & remis les boëtes dans leur premier état. Un soir tandis que le Prélat faisoit collation, car c'étoit un jour de jeune, je lui dis que je croyois les confitures assez séches pour être enfermées. Il ne faut pas demander, me repartit-il avec un souris, si tu en as mangé une bonne partie. Du moins, Monseigneur, lui repartis-je, il n'y paroît pas. C'est ce que nous allons voir, repliqua-t-il. Que l'on m'en apporte tout-à-l'heure quelques boëtes. Je menai aussi-tôt trois de mes camarades dans ma chambre où elles étoient,

je leur en donnai à chacun une à porter & je me chargeai de la quatriéme. Ces quatre boëtes étoient justement celles qui m'avoient passé par les mains. Je les présentai à son Eminence, en lui demandant s'il lui sembloit que je les eusse bien conservées. Il les examina fort attentivement & n'y remarquant rien qui me trahît : Je serai content de tes soins & de ta vigilance, me dit-il, si toutes les autres ont été respectées comme celles-ci. Je suis curieux de sçavoir cela. On satisfit sa curiosité, il considera les boëtes ausquelles je n'avois pas touché, & après un long examen, il avoüa que si je lui avois volé des confitures, il n'y paroissoit point du tout. Là-dessus je courus à ma chambre, je mis dans un plat les fruits confits que j'avois dérobé & revins les montrer au Prélat, en l'assurant que je n'avois pas gouté de ses confitures, quelque envie que j'eusse eu d'en manger, ce qu'il étoit aisé de verifier. Nouvelle surprise de la part du Cardinal & de tous ses Domestiques, qui ne me regardant plus que comme un faiseur de tours de passe-passe, furent encore plus qu'auparavant en garde contre moi.

On nous faisoit étudier quatre heures par jour. On nous enseignoit la Langue Latine & même la Grecque, & nous em-

ployons le reſte du tems que nous avions à nous à lire des Livres d'amuſement, & à prendre des leçons de Muſique & de Danſe. Mais mon divertiſſement favori étoit le jeu. Quand il nous arrivoit de ſortir, ce n'étoit que pour courir chez un Marchand de bignets que nous volions comme à l'envi, ou chez un Pâtiſſier qui avoit l'imprudence de nous faire crédit. Nous donnions auſſi quelquefois aux Dames du voiſinage de petits concerts accompagnez de rafraîchiſſemens; mais nous ſervions un Maître dont le caractere nous obligeoit à bien prendre notre tems pour faire ces galanteries. S'il en eut eu le moindre vent, il auroit pû faire maiſon nette.

Je paſſois ainſi ma jeuneſſe chez le Cardinal où l'on peut dire que je joüiſſois d'un ſort très-agréable. Cependant bien loin d'en être ſatisfait, je m'imaginois être dans un dur eſclavage. J'étois même aſſez miſerable pour regretter vingt fois le jour la vie libre que j'avois menée parmi les Gueux. J'avois encore un autre ſujet de m'ennuyer d'être Page; je me voyois venir de la barbe au menton, & je mourois d'envie de porter l'épée. Il eſt tems, diſois-je, que je ſonge à faire fortune; mais au lieu de penſer que je ne pouvois être dans une meilleure maiſon pour cela, & de tenir une conduite

convenable à ce dessein. je m'attachai au jeu si fortement que j'en négligeai mes devoirs. Ne trouvant point au logis d'assez gros joüeurs à mon gré, j'en allois chercher en ville, & je ne revenois point de toute la journée. Enfin je poussai la fureur du jeu si loin, que Monseigneur ne me voyant presque plus, voulut absolument sçavoir pourquoi j'étois toujours dehors, & l'on fut obligé de le lui apprendre. Il en eut un vrai déplaisir. Il n'épargna rien pour me défaire d'une si mauvaise habitude ; remontrances, promesses, prieres même, il mit tout en œuvre pour cet effet ; mais il ne fit que prendre des peines inutiles.

Un jour qu'il s'entretenoit de moi avec ses principaux Officiers, il leur dit : Puisque tous les moyens dont je me suis servi jusqu'ici pour le faire rentrer dans son devoir n'ont pas réüssi, j'en veux essayer un nouveau qui me vient dans l'esprit : Il faut à la premiere faute qu'il fera, que je le chasse de chez moi, pour voir s'il sera plus sensible à ce châtiment qu'il ne l'a été à tous les discours que je lui ai tenus. Je ne prétends point pour cela, continua-t-il, l'abandonner à sa misere. On lui donnera tous les jours sa portion ordinaire, & l'on aura soin de lui dire que je serai toujours prêt à le reprendre à mon service, quand il aura

changé de vie. O Prélat dont la vertu singuliere est digne d'être éternellement loüée !

Je ne tardai guere à fournir à S. E. l'occasion d'éprouver le moyen nouveau qu'elle avoit imaginé pour me corriger. Deux ou trois jours après, je me piquai si fort au jeu, que je perdis le reste de mes nippes & jusqu'à mon manteau de livrée ; desorte que je n'avois plus sur le corps que mon haut de chausses de Page avec un pourpoint *qu'on* avoit refusé de me joüer. Je me retirai au Palais dans cet état & je m'enfermai dans ma chambre. Monseigneur voyant une conduite si dereglée, executa sa résolution. Il ordonna au Majordome de me faire faire un habit neuf & de me mettre ensuite à la porte. Le Majordome obéit & me dit en me donnant mon congé, que S. E. m'aimoit toujours malgré mes défauts : qu'elle avoit commandé qu'on me nourrît au Palais comme à l'ordinaire, & qu'enfin elle me recevroit encore parmi ses Domestiques, quand elle seroit persuadée que je me repentois véritablement de ma vie passée. Au lieu de me loüer des bontez de ce Saint Cardinal, je fus assez glorieux ou pour mieux dire assez sot pour les mépriser, & je sortis de chez lui en grondant comme si j'eusse eu un grand sujet de me plaindre, & en protestant que je n'y remettrois ja-

mais le pied. Il sembloit, en verité, qu'il eût tort d'en user ainsi avec moi, & je croyois me venger de lui en me perdant.

CHAPITRE IX.

Il entre au service de l'Ambassadeur d'Espagne. * *Caractere de ce Ministre. Nouvelles espiegleries de Guzman.*

MOn impertinente fierté m'empêcha long-tems de sentir la sottise que j'avois faite. Je pris plaisir d'abord à battre le pavé de Rome & à manger chez les personnes de ma connoissance; mais on se lassa bientôt de me recevoir gracieusement, on me fit maigre chere & enfin si mauvais visage, que je n'osai plus aller dîner dans aucun endroit. Ce qui justifie bien le Proverbe Espagnol qui dit : *Ne sois tout au plus qu'une semaine chez ton Oncle ou ton Cousin, qu'un mois chez ton frere, qu'un an chez ton ami; mais demeure si tu veux toute ta vie dans la maison de ton pere.*

* *L'Original dit de l'Ambassadeur de France; mais j'ai suivi M. Bremont. J'ai crû comme lui qu'il valoit mieux mettre Guzman chez l'Ambassadeur de son Pays.*

Quoique je m'aperçusse que c'étoit un vilain métier que celui d'aller piquer les tables, je commençai à me repentir de m'être moi-même interdit celle des Pages du Cardinal ; mais la faute alors étoit irréparable, puisque dans ce tems-là S. E. tomba malade & mourut. Elle laissa par un bon Testament à tous ses Domestiques dequoi vivre honnêtement le reste de leurs jours. Ce qui me mit au desespoir, ne pouvant me consoler de m'être privé par ma déplorable conduite de la part que j'aurois eue à sa succession. Je ne me voyois plus qu'une ressource, qui étoit d'offrir mes services à l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Seigneur avoit été un des meilleurs amis de feu mon Maître, & me connoissoit fort. Il m'avoit même témoigné de la bonne volonté dans plus d'une rencontre. Si-bien que je ne lui eus pas plûtôt dit que je souhaitois de m'attacher à son service, qu'il me reçut chez lui fort volontiers. Il avoit souvent pris plaisir à mes reparties, & aux contes qu'il m'avoit entendu faire en presence du Cardinal ; il me regarda comme un garçon à deux mains, je veux dire comme un homme propre à devenir son Bouffon & son Mercure. Il me destina dans son ame à ce dernier emploi. Ainsi que tu le verras dans la suite. Il faut que je t'apprenne le caractere de ce Ministre.

On l'avoit choisi pour l'Ambassade de Rome dans une conjoncture délicate, & dans laquelle on avoit besoin d'un esprit insinuant & plein d'adresse. Aussi répondoit-il parfaitement bien à la confiance que le Roi son Maître avoit en lui. Mais il avoit un foible assez ordinaire aux grands hommes, il aimoit un peu trop les femmes. Sans cela il se seroit fait estimer dans Rome plus qu'aucun autre Ambassadeur. M'ayant donc jugé digne de conduire ses intrigues amoureuses, il commença par me déclarer ses honnêtes intentions. Ensuite, pour voir comment je m'y prendrois, il me fit faire quelques messages galants, dont j'eus le bonheur de m'acquitter d'une maniére dont il fut très-satisfait. Cet essai fut suivi de deux ou trois négociations de la même nature, mais plus difficiles, & le succès n'en fut pas moins heureux. Il n'en fallut pas davantage pour gagner sa bienveillance. Il conçut pour moi tant d'amitié que je devins son Page favori! Dès ce moment on ne jura plus dans l'Hôtel de son Excellence que par le Seigneur Guzman. Je me mis à tailler & à rogner à ma fantaisie, & tout ce que je fis fut trouvé fort bien fait. Ma faveur naissante ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres Domestiques, & principalement des plus anciens, dont les uns

m'appelloient le Bouffon du Maître, & les autres ſon Agent d'amour. Néanmoins, comme les bonnes graces de l'Ambaſſadeur ne me rendoient pas plus inſolent, & que bien loin de les deſſervir auprès de ſon Excellence, je ne cherchois qu'à leur faire plaiſir, ils ne me donnoient aucune marque d'inimitié. Nous vivions tous enſemble en aſſez bonne intelligence.

Je ne démentis point chez l'Ambaſſadeur *la réputation* que je m'étois acquiſe dans le Palais du Cardinal par mes eſpiégleries ; & ne pouvant être dans un endroit où il s'offrît plus d'occaſions de faire des piéces que chez mon nouveau Maître, je ne m'y épargnai point. Il venoit là des Paraſites à l'heure du dîner. Nous ſçavions bien mes camarades & moi les diſtinguer des honnêtes gens que ſon Excellence étoit ravie de voir à ſa table. Nous étions fort attentifs à ſervir ceux-ci ; mais pour les écornifleurs, dont la plûpart étoient des Avanturiers : Nous leur en donnions de toutes les façons. Et cela divertiſſoit infiniment l'Ambaſſadeur. Nous laiſſions l'un demander inutilement à boire pendant tout un repas. Il avoit beau nous faire des ſignes, nous feignions de ne les pas entendre. Nous verſions à l'autre de petits coups, encore étoit-ce dans des verres faits de façon, que la moi-

tié de la liqueur qu'il y avoit dedans y restoit. Ce qui ne faisoit qu'irriter sa soif; nous faisions boire chaud à un autre, ou bien nous ne lui présentions que de l'eau rougie. S'il arrivoit qu'on servît à quelqu'un de ces Messieurs un bon morceau, nous lui changions si promptement d'assiette, que nous ne lui donnions pas le tems de le manger. En un mot, nous tâchions de les écarter de la table de son Excellence, & nous étions quelquefois assez heureux pour en venir à bout.

Parmi ces Avanturiers que le fumet de notre cuisine attiroit au logis, il en venoit un que les bords de la Tamise avoient vû naître, & qui surpassoit tous les autres en effronterie. Il se disoit parent de l'Ambassadeur, quoiqu'il n'eût point du tout les maniéres d'un homme de qualité. Il s'étoit produit lui-même par sa hardiesse, & malgré l'accüeil glacé que son Excellence lui faisoit, il ne laissoit pas de venir assiduëment manger chez elle. Le fatiguant mortel! Il n'y avoit que pour lui à parler, & tous les jours il ne faisoit que vanter sa nation. Tantôt il loüoit la politesse des Anglois, leur bonne foi dans leur commerce, & leur desinterressement dans les services qu'ils rendoient aux Etrangers. Tantôt il s'étendoit sur leur sobriété & sur leur déli-

catesse en fait de Religion. Une autre fois il les appelloit les premiers Peuples de la terre pour avoir de la constance, & pour êtres fideles, particuliérement à leurs Rois. Les Dames Angloise n'étoient pas oubliées dans ses éloges. Il disoit que toutes les femmes pouvoient passer pour des Lucreces, & toutes les filles pour des Vestales. Je ne finirois point, si je voulois répéter toutes les loüanges qu'il prodiguoit aux personnes de son pays. Enfin, il fatiguoit toute la compagnie de ses sots discours, & principalement mon Maître, qui n'y pouvant plus tenir, me dit un soir en langue Castillane que l'Anglois n'entendoit pas : *Ah, que ce fou m'ennuye !*

Ces paroles de l'Ambassadeur ne frapperent pas en vain les oreilles d'un Page qui n'étoit ni sot ni sourd. Je me tins pour dit qu'il falloit absolument nous débarrasser d'un si fastidieux personnage. Pour cet effet, je m'attachai à le servir à table. Dès qu'il demandoit à boire, ce qui lui arrivoit presque à chaque moment, je lui versois dans un grand verre & jusqu'aux bords d'un vin qui avoit de la force, & qui ne tarda guére à l'étourdir. Si-tôt que je m'en apperçus à ses discours, je liai avec un cordon de soye une de ses jambes à la chaise sur laquelle il étoit assis, sans qu'aucun des

Convives prît garde à mon action. A la fin du ſouper, l'Ambaſſadeur ſe leva, & toute la Compagnie ſuivit ſon exemple; mais quand mon Anglois voulut faire la même choſe, il tomba ſi rudement avec ſa chaiſe, qu'il ſe caſſa le nez & les machoires. Je défis ſubtilement le cordon en faiſant ſemblant de l'aider à ſe relever. Néanmoins, malgré tout le vin qu'il avoit bû, il remarqua que tout le monde rioit à ſes dépens, & ſe doutant bien de la cauſe de ſa chute, il ſortit fort en colere & ne revint plus au logis. Ce qui fit un extrême plaiſir à ſon Excellence.

Nous étant ainſi défaits de cet écornifleur, nous entreprîmes mes camarades & moi de chaſſer auſſi tous les autres; mais nous en trouvâmes quelques-uns qui nous donnerent bien de la peine. Entr'autres un certain Spadaſſin Eſpagnol, qui ſe diſoit Gentilhomme de Cordoue. Il vint un jour ſalüer ſon Excellence, dans le tems qu'elle alloit ſe mettre à table pour dîner, en lui diſant qu'il étoit dans le beſoin, & que la néceſſité l'obligeoit à lui découvrir ſa ſituation. Mon Maître comprenant fort bien ce que cela ſignifioit, tira de ſa poche une bourſe où il y avoit quelques piſtoles, & qu'il lui donna ſans l'ouvrir. Après quoi, il lui fit une inclination de tête, & lui tourna


D. S. Stolin Sculp.

à lui ; mais le Cordoüan, bien-loin de se [illegible], le suivit pas à pas en lui parlant des occasions périlleuses où il s'étoit trouvé, & [illegible] effronté pour se mettre à table auprès de lui. Ne vous offensez pas de la liberté que je prends, dit-il à son Excellence, quand je ne serois pas un bon Gentilhomme, il suffit d'être Soldat pour mériter l'honneur de manger avec des Princes. D'ailleurs, ajouta-t-il, la table d'un Seigneur de votre caractere doit être ouverte aux Officiers dont les services n'ont point encore été récompensez.

En achevant ces paroles, il se jetta sur un plat avec avidité. Il mangea comme un affamé qu'il étoit. Ensuite me regardant, car c'étoit moi qui devoit le servir, il me fit signe cinq ou six fois de lui donner à boire. Malheureusement pour mon Gentilhomme, au lieu d'obéir à ses signes, je feignis de ne m'en appercevoir nullement. Et pendant ce tems-là, il ne bûvoit point. S'il crut d'abord que je n'en usois de la sorte avec lui que par négligente ou par bêtise, il ne fut pas long-tems dans cette erreur ; & voyant bien qu'il y avoit de la malice dans mon fait : Page, me dit-il à haute voix, vous a-t-on ordonné de me laisser mourir de soif ? Là-dessus mon Maître qui n'avoit pas peu d'envie de rire de la scene

que je lui donnois, me fit ſigne de la tête de ſervir cet Avanturier. Ce que je fis, Dieu ſçait de quelle façon. Je lui préſentai un verre des plus petits, & je fus même aſſez cruel pour ne le remplir pas tout-à-fait.

Dans le tems que je venois de lui donner à boire, & que je reportois la ſouſcoupe ſur le buffet, il entra dans la Salle deux autres Paraſites que je connoiſſois pour les avoir vûs à la table de l'Ambaſſadeur. Dès qu'ils remarquerent que les places étoient priſes, ils s'attacherent à conſiderer les Convives, & particulierement notre prétendu Noble de Cordoüe, & il me parut à l'air dont ils le regarderent, qu'ils avoient du mépris pour lui. Entraîné par un mouvement de curioſité, je m'approchai de ces nouveaux perſonnages, & je leur demandai ſi ce Gentilhomme qu'ils ſembloient éxaminer avec attention étoit de leur connoiſſance. Bon, me répondit l'un des deux, vous nous faites rire avec votre Gentilhomme. Apprenez que ce Galand qui occupe à cette table la place d'un honnête homme, & que vous croyez d'un ſang noble eſt fils d'un pere qui m'a ſouvent fait des bottines, & qui tient boutique auprès de l'Egliſe Cathédrale de Cordoüe. Si je le rencontre en mon chemin, dit l'autre à ſon tour, je pourrai bien lui dire deux mots. En

parlant de cette maniére, ces fanfarons retrousserent fiérement leurs moustaches, releverent des plumes de Coq qu'ils avoient sur leurs chapeaux, & gagnerent la Cour où ils s'arrêterent pour se consulter sur le parti qu'ils prendroient. Je les y laissai quelque tems; puis courant les rejoindre: Messieurs, leur dis-je, ce Gentilhomme que vous méprisez tant, assure que vous êtes des gens de rien. Il vous trouve, dit-il, bien hardis d'oser vous présenter ici. Si vous voulez attendre qu'il ait dîné, il viendra vous en dire davantage. Il n'a qu'à venir, s'écriérent-ils tous deux ensemble! Nous lui apprendrons qui nous sommes. Les ayant animés l'un & l'autre contre l'Officier de Cordoüe, je revins à celui-ci: Monsieur, lui dis-je à l'oreille, mais d'un ton si bas que tout le monde m'entendit: Il y a dans la cour deux Gentilshommes qui seroient bien-aises de vous entretenir un moment. Qu'ils prennent patience, me répondit-il! Je ne quitterai point son Excellence, pendant qu'elle sera à table. Ils soutiennent, repris-je, que vous vous donnez faussement pour un Cavalier de noble race, & que vous n'êtes que le fils d'un Cordonnier. Vive Dieu, s'écria-t-il d'un air furieux: Se peut-il qu'il y ait sur la terre des gens assez las de vivre, pour oser tenir

de ſemblables diſcours d'un homme tel que moi ? Où ſont ces faquins, pourſuivit-il en ſe levant ? Où ſont-ils ? Je veux pour le moins leur couper les oreilles. Vous n'avez, lui dis-je, qu'à me ſuivre, je vais vous mettre aux mains avec eux. A ces mots, je le pris par le bras & l'emmenai hors de la Salle, quoiqu'il n'eût aucune envie d'en ſortir.

Auſſi-tôt l'Ambaſſadeur & ſa Compagnie coururent aux fenêtres qui ouvroient ſur la cour, pour voir de quelle façon ſe termineroit la querelle que je venois de faire naître entre ces trois faux braves. Meſſieurs, dis-je aux deux qui ſe promenoient dans la cour, voici ce Gentilhomme dont le pere, ſi l'on veut vous en croire, eſt un Cordonnier Cordoüan. Qu'il rende graces, s'écriérent-ils au reſpect que nous devons à cet Hôtel, que nous regardons comme la Maiſon du Roi d'Eſpagne. Voyant que l'Officier de Cordoüe étoit ſi effrayé qu'il n'avoit pas même la force de leur répondre, je portai pour lui parole : Meſſieurs, leur dis-je, il va ſortir tout-à-l'heure, ſi vous le ſouhaitez, & vous vuiderez votre différend dans la ruë. Non, non, me repartirent-ils en ſe retirant avec un peu de précipitation, nous nous rencontrerons ailleurs. Leur retraite réveilla le courage de

mon Gentilhomme, qui les traita de poltrons. Il sortit un moment après eux, mais il prit un chemin opposé au leur.

Une si ridicule avanture divertit infiniment l'Ambassadeur & ses Convives, qui se remirent à table en disant mille choses plaisantes aux dépens de nos trois Avantuiers. Après le dîner, chacun prit son parti & se retira, pendant que son Excellence entra dans son cabinet pour y faire la fieste.

CHAPITRE X.

De la Pièce que fit Guzman à un Capitaine & à un Avocat qui vinrent un jour dîner chez l'Ambassadeur, sans y avoir été invitez.

RIen ne faisoit plus de plaisir à mon Maître, que de voir d'honnêtes gens à sa table. Il y souffroit même volontiers des Parasites, pourvû qu'ils payassent leur écot par quelques bons mots; mais il n'aimoit pas que ces derniers vinssent manger chez lui, lorsqu'il régaloit des personnes de considération. Cela étant, tu t'imagines bien qu'un jour qu'il donnoit à dîner à l'Ambassadeur de France & à plusieurs autres

Seigneurs, il ne vit pas sans peine arriver deux Ecumeurs de table. C'étoit un Capitaine & un Avocat, qui ne manquoient pas de mérite chacun dans sa Profession. Mais ils ne sçavoient parler que de leur métier, ce qui les rendoit l'un & l'autre fort ennuyeux.

Notre Ambassadeur n'étoit pas capable de leur faire un mauvais compliment. Il se contenta de prendre un air chagrin ; ce qui me fit connoître qu'il ne voyoit qu'à regret ces deux personnages. S'ils s'apperçûrent de la mauvaise humeur de son Excellence, du moins ils n'en témoignerent rien. Il est vrai qu'ils avoient trop bonne opinion d'eux-mêmes pour s'en croire la cause. Aussi bien loin de s'en aller après avoir salüé l'Ambassadeur, ils demeurerent & se mêlerent parmi les autres. Mon Maître, dans l'ame de qui je lisois, me regarda, & je n'eus pas besoin d'un second coup d'œil pour deviner sa pensée. Je compris qu'il exigeoit de moi que je divertisse la Compagnie aux dépens du Capitaine & de l'Avocat. J'en formai dans le moment la résolution, & le moyen en fut bien-tôt imaginé.

Il faut observer que l'Avocat, homme grave & froid avoit une moustache dont il paroissoit idolâtre. Il n'osoit rire de peur de lui faire perdre l'équilibre, & il la regar-

doit souvent dans un petit miroir qu'il tiroit de sa poche avec son mouchoir dont il faisoit semblant de se servir pour se moucher. Ayant fait cette remarque, j'attendis que l'on fût au fruit, parce que c'est alors que la joye régne dans les repas. Comme en effet, toute la Compagnie se mit en train, & la conversation devint si enjoüée, que je ne pouvois avoir une occasion plus favorable d'exécuter ce que j'avois projetté. Je m'approchai du Capitaine, & lui dis à l'oreille quelque chose qui le fit rire. Il crut devoir me répondre sur le même ton, & il m'obligea de baisser la tête pour l'entendre. Je lui repliquai, il me repartit, & toujours en nous entretenant tout bas. Enfin, quand je jugeai qu'il en étoit tems, j'élevai la voix en disant d'un air sérieux, & comme si ç'eût été une suite de notre entretien : Je suis votre Valet, Seigneur Capitaine. Je n'en ferai rien, je vous jure. Le respect que j'ai pour M. l'Avocat ne me permet pas de prendre une pareille liberté.

Qu'y a-t-il donc, Guzman, s'écria mon Maître ? Ma foi, Monseigneur, lui répondis-je, c'est à Mr. le Capitaine à vous le dire. Cela lui convient beaucoup mieux qu'à moi. Il vient de tirer sur la barbe de Mr. l'Avocat, & il me presse de divertir la Compagnie en adoptant les traits railleurs

qui lui ſont échappez. Mais encore, dit l'Ambaſſadeur de France : Apprends-nous quelles ſont ces plaiſanteries. Puiſque vous me le commandez, mon Maître & vous, repris-je, il faut que j'obéïſſe à vos Excellences : Mr. le Capitaine en veut à la mouſtache de Mr. l'Avocat, lequel, dit-il, a grand ſoin de la teindre tous les matins, afin qu'on ne s'apperçoive pas qu'elle commence à blanchir, & ne dort jamais que ſur le dos, de peur de lui faire prendre un mauvais pli. En un mot, il y a un quart d'heure qu'il fait des railleries aſſez piquantes de Mr. le Docteur en Droit, & qu'il me preſſe de vous en divertir, en vous les diſant, comme ſi elles venoient de mon cru. Mais ce n'eſt point à un garçon de ma ſorte à ſe joüer à un perſonnage tel que Mr. l'Avocat.

Le Capitaine ſe mit à rire en m'entendant parler dans ces termes, au lieu de me démentir pour ſe juſtifier ; & toute la Compagnie ſuivit ſon exemple ſans ſçavoir ſi je mentois, ou ſi je diſois la vérité. Le Docteur en droit demeura quelques momens incertain de la maniére dont il devoit prendre la choſe ; mais il ne put tenir contre les ris immodérez du Capitaine ; & l'apoſtrophant d'un ton qui marquoit ſa colere : Fanfaron, lui dit-il, vous avez bonne grace vraiment de vous mocquer de mon âge,

vous

vous qui vous vantez d'avoir été avec Charles-Quint au siége de Tunis. Apprenez, Monsieur le mauvais plaisant, que je ne fais point de comparaison avec un homme de votre trempe. Tout beau, Mr. l'Avocat, interrompit le Capitaine, en prenant son sérieux, vous oubliez devant quels Seigneurs nous sommes ici. Si je n'étois pas plus raisonnable que vous... Comment plus raisonnable, interrompit à son tour le *Docteur* en se levant de table d'un air furieux ! C'est vous qui êtes le plus grand fou qu'il y ait au monde. Le Capitaine qui commençoit à perdre patience, n'auroit pas manqué de repliquer à l'Avocat en lui jettant peut-être une assiette au visage, si les deux Excellences ne les eussent empêché d'en venir aux voyes de fait. On appaisa donc peu à peu ces deux ennemis, & depuis ce tems-là nous ne les revîmes plus. C'est de cette façon que j'écartai de notre Hôtel ces deux Parasites, ce qui fut très-agrèable à mon Maître.



CHAPITRE II.

L'Ambassadeur devient amoureux d'une Dame Romaine : Guzman entreprend de servir son amour : Succès de cette galante entreprise.

JE t'ai déja dit que le seul défaut de l'Ambassadeur étoit d'avoir le cœur un peu trop tendre, ou pour mieux dire, libertin. Il avoit vû, je ne sçais dans quelle occasion, la femme d'un Chevalier Romain, & il en étoit devenu passionément amoureux. Il avoit déja mis à ses trousses une vieille des plus stilées à séduire les jeunes Dames ; mais cette Agente, toute habile qu'elle étoit, n'avoit encore fait que des démarches inutiles ; il en étoit au desespoir. Il m'ouvrit son cœur un jour, & me dit qu'il s'étonnoit de la résistance de Fabia, d'autant plus que cette Dame à la fleur de son âge se voyoit pour mari un vieillard desagréable & plein d'infirmitez.

Le but de cette confidence étoit de m'engager à me mêler de cette intrigue. Ce qui ne fut pas difficile à faire. Je me chargeai donc de l'honorable emploi que mon Maî-

tre me donna, & je lui fis conçevoir les plus flatteuses espérances, en lui apprenant que j'étois en liaison particuliere avec la Suivante de sa Dame. Il m'embrassa de joye quand je lui eus dit cette circonstance, & il demeura persuadé que nous ayant dans ses intérêts la Soubrette & moi, il obtiendroit tôt ou tard par notre secours l'accomplissement de ses desirs.

Dès le premier entretien que j'eus avec *Nicoleta*, c'étoit le nom de la Suivante, je la disposai à rendre service à mon Patron. Effectivement elle n'épargna rien pour le bien mettre dans l'esprit de sa Maîtresse, saisissant toutes les occasions de le loüer, & de parler au desavantage du Mari. Néanmoins, après avoir perdu plusieurs jours à tenter la vertu de Fabia par tous les discours les plus capables de l'ébranler, elle commençoit à desesperer de la vaincre, lors qu'un matin cette Dame prenant tout-à-coup un visage riant, lui dit : Ma chere Nicoleta, il faut que je te découvre le fond de mon ame : c'est trop dissimuler avec une fille aussi dévoüée que tu l'es à tous mes sentimens : Apprends que l'Ambassadeur d'Espagne me paroît l'homme du monde le plus digne d'être aimé d'une femme de qualité. Je ne puis plus long-tems le maltraiter. Mais tu me connois : Tu sçais que je

ſuis eſclave de ma réputation. Cherche quelque moyen de concilier avec ma délicateſſe le penchant que j'ai pour lui ; & ſi tu m'en trouves un qui me ſatisfaſſe, je ne ferai plus difficulté de me rendre à la paſſion de cet aimable Seigneur. Je te permets de ne rien celer à Guzman, & même de me l'amener, s'il eſt poſſible, dès cette nuit. Tu l'introduiras en ſecret dans cette maiſon, & je pourrai l'entretenir impunément.

Nicoleta transportée de joye de voir ſa Maîtreſſe dans la diſpoſition où elle paroiſſoit être, embraſſa ſes genoux, lui baiſa les mains, & fit devant elle mille folies qui marquoient ſon raviſſement. Enſuite pour mieux l'affermir dans ſa réſolution, elle ſe mit à lui vanter les bonnes qualitez de l'Ambaſſadeur, & elle finit en l'aſſurant que nous conduirions ſi prudemment cette intrigue, qu'aucune perſonne dans Rome n'en auroit le moindre ſoupçon. Sur cette aſſurance Fabia dit à ſa Suivante qu'elle s'abandonnoit entiérement à ſon zele & à ſon adreſſe.

Là-deſſus Nicoleta vint me trouver, & comme une fille que l'excès de ſa joye rendoit preſque folle, elle me jetta les bras au col, en s'écriant : Mon ami, mon cher ami, paye-moi l'agréable nouvelle que j'ai à t'annoncer : Ma Maîtreſſe ne réſiſte plus.

Elle veut rendre ton Maître le plus heureux de tous les hommes. Je fus si charmé d'entendre ces paroles, ausquelles je ne m'attendois nullement, que ne me possédant plus à mon tour, je pris Nicoleta par la main, & la menai comme en triomphe après une victoire dans le cabinet de mon Maître, où nous commençâmes tous trois à célébrer joyeusement la métamorphose de Fabia. Son Excellence tira de sa poche une petite bourse pleine de pistoles d'Espagne, & en fit present à la Soubrette, qui la reçut de bon cœur, après avoir fait quelques façons, ainsi que cela se pratique en pareil cas.

Cette officieuse Agente s'étant ensuite retirée, non sans m'avoir auparavant bien instruit de l'endroit où il falloit que je me trouvasse cette nuit, & de l'heure à laquelle je m'y devois rendre pour pouvoir entrer dans la maison de Fabia, me laissa seul avec l'Ambassadeur. Nous passâmes l'après-dînée, lui à me conter où il avoit vû cette Dame, & moi à le féliciter d'avoir fait une si belle connoissance. Dès que la nuit fut venuë, je courus à l'endroit où l'on m'avoit donné rendez-vous, & j'y attendis l'heure marquée ; mais cette Soubrette ne parut que pour me dire que sa Maîtresse ne pouvoit me parler cette nuit ; & il en fut ainsi

des trois ou quatre autres suivantes. Nous ne tirâmes pas le Patron & moi un fort bon augure de cela. Néanmoins nous ne perdîmes point toute espérance, & une nuit enfin il arriva que la Confidente me dit par une petite fenêtre basse que dans quelques momens elle m'introduiroit dans la maison.

Il faut observer que j'étois dans une ruelle toute remplie de boüe, & où j'aurois inutilement cherché à me mettre à couvert d'une grosse pluye qui tomboit & qui perça bien-tôt mes habits. Je l'essuyai pendant deux heures avec une patience que je n'aurois pas euë, si je n'eusse été là que pour mon compte. Mais j'avois pour mon Maître un zele à l'épreuve de tout. J'étois donc moüillé comme un Canard, lorsque je m'entendis appeller par Nicoleta. Je la joignis promptement, & elle me fit entrer par une petite porte qui fut refermée aussi doucement qu'elle avoit été ouverte : Guzman, me dit la Suivante : Je vais avertir Fabia, qui va descendre pour te parler. La voix de ma bien-aimée me valut un fagot pour me secher. Je ne sentois plus que le plaisir de toucher à l'heureux instant de voir la Dame dont l'Ambassadeur étoit épris, & je goûtois par avance la joye que j'aurois à rapporter à ce Seigneur ce qui se seroit passé entr'elle & moi. Fabia vint en effet

peu de tems après avec sa Soubrette, à qui elle dit : Nicoleta, tandis que je m'entretiendrai ici avec le Seigneur Guzman, remontez dans la chambre de mon mari : observez-le bien, & si par hazard il s'avise de me demander, revenez vîte m'en donner avis.

Je ne dirai pas si je trouvai Fabia belle ou laide, car elle avoit jugé à propos de me recevoir sans lumiere, de sorte que nous étions dans une obscurité qui ne nous permettoit pas seulement de nous discerner. Cette Dame baissant la voix, commença par s'informer de l'état de ma santé, comme si elle y eût pris un fort grand intérêt. De mon côté, je fis la même chose, mais j'ajoûtai à ce que je lui dis un beau compliment de ma façon, comme de la part de mon Maître, que je lui peignis brûlant d'amour pour elle ; cependant quoique mon discours fût très-pathétique, elle y fit, à ce qu'il me sembla, fort peu d'attention, puisque m'interrompant dans l'endroit le plus propre à l'attendrir : Seigneur Guzman, me dit-elle : Pardonnez, je vous prie, si je ne vous écoute pas de la maniére que vous le souhaiteriez ; mais je tremble, & dans la crainte qui trouble mes esprits, je m'imagine que mon Epoux a ici des Espions qui nous écoutent. Marchez tout droit de-

vant vous, poursuivit-elle en parlant encore plus bas, vous allez entrer dans une Salle où je vous conjure de m'attendre. Je vais faire un tour dans la maison pour me rassurer. Je ne tarderai pas à venir vous rejoindre. Ne faites point de bruit.

J'ajoûtai foi à ces paroles de Fabia. Je m'avance à tâtons, comme un Colin-Maillard, mais au lieu de trouver une Salle, je sens que je traverse une cour dont le pavé est si sale & si glissant, qu'après avoir fait quelques pas, je tombe dans un tas de boüe, d'où voulant me relever, je vais donner si rudement de la tête contre un mur que je rencontre devant moi, que je demeurai près d'un quart d'heure tout étourdi. Néanmoins, m'étant un peu remis de ce coup terrible, je cherchai le long du mur la prétenduë Salle dont on m'avoit parlé, & je crus enfin y entrer en passant par une petite porte ouverte que je trouvai sous main. Autre erreur. Me voilà, s'il vous plaît, dans une arriere-cour fort étroite, & qui n'avoit pas deux toises de longueur. Pour comble de misere, la pluye continuoit toûjours de la même force, & tombant dans cette arriere-cour par deux goutieres, elle l'avoit inondée de façon, que je me sentis dans l'eau jusqu'aux jarrets. Je reculai aussi-tôt pour me tirer de-là en rega-

gnant la porte ; mais elle n'étoit plus ouverte. Soit que le vent l'eût fermée, soit que quelqu'un qui me suivoit de près, ce qui est plus vrai-semblable, l'eût poussée pour m'enfermer dans ce marais. Je fus donc obligé de me résoudre à passer la nuit dans l'arriere-cour, où quand je voulois m'éloigner d'une goutiere qui m'incommodoit, je me trouvois sous l'autre. Je ne faisois que fuir Carybde pour tomber dans *Sylla*. O nuit aussi cruelle pour moi que celles de la cuve & du bernement.

Tout desagréable pourtant qu'il m'étoit de me voir dans l'eau, & de me sentir arroser la tête, sans que je pusse m'en deffendre, les réflexions que je faisois sur les suites fâcheuses qu'auroit peut-être cette avanture, ne m'affligeoient pas moins que ma situation présente. Misérable Guzman, disois-je, tu te vois donc pris au trébuchet ? Le mari de Fabia ne manquera pas de te demander demain ce que tu es venu faire dans sa maison. Que répondre à cela ? Si tu dis la vérité, pour la premiére fois de ta vie que tu l'auras dite, tu rendras ton Maître avec toi la fable de Rome. Quelle réponse feras-tu donc ? Il faudra que tu dises que c'est Nicoleta qui t'y a fait entrer, & que tu as promis de l'épouser. Si l'on veut t'obliger à tenir ta parole, tu sauteras le fossé

Il vaut encore mieux que ce malheur t'arrive, que de te faire disloquer les os dans les tourmens qu'on te feroit souffrir pour te faire parler. Mais qui sçait si l'on se contentera de te donner la question : Peut-être qu'on n'en fera pas à deux fois, & qu'on m'enterrera dans ce vilain Cimetiere. Je dois tout craindre d'un mari Italien.

Je fus agité de ces affreuses imaginations jusqu'à la pointe du jour. Alors je crus entendre que l'on ouvroit doucement la porte de l'arriere-cour, & je m'en réjoüis d'abord dans la pensée que c'étoit la Soubrette ou sa Maîtresse qui venoient par pitié me tirer de ma Prison ; mais c'est à quoi l'une & l'autre songeoient le moins. Véritablement la porte n'étoit plus fermée, & de quelque côté que je tournasse la vûë, je n'appercevois personne. Je me retrouvai dans la cour que j'avois traversée la nuit, & ayant ouvert une petite porte qui n'étoit que poussée, je me vis dans la ruë, ou plûtôt dans la même rüelle où la Soubrette m'avoit donné rendez-vous. Je reconnus aussi la fenêtre par où elle m'avoit parlé, & me representant alors toute la supercherie qu'on m'avoit faite, je remerciai le Ciel de n'avoir pas été plus mal traité. Je retournai promptement vers notre Hôtel ; je gagnai mon appartement,

où m'étant mis nud comme la main, je me jettai sur mon lit, après m'être enveloppé dans mes couvertures, pour rappeller la chaleur que l'humidité de mes habits m'avoit ôtée.

CHAPITRE XII.

De l'Avanture du Cochon, & quelle en fut la suite.

J'Etois dans une trop grande agitation pour prendre quelque repos; & ne pouvant dormir, je me mis à rêver à l'avanture qui venoit de m'arriver. Je la regardai comme un trait de vangeance de Fabia. Je jugeai que cette Dame avoit de la vertu; & que pour le faire connoître à l'Ambassadeur, elle avoit jugé à propos de recevoir ainsi son Envoyé. Mais ce qui me mortifioit plus que tout le reste, c'est que je voyois dans cet événement dequoi donner à tout le monde occasion de rire à mes dépens. J'étois aussi fort en peine de sçavoir de quelle façon je tournerois la chose à mon Maître, quand il faudroit la lui conter; car je ne doutois pas que tôt ou tard elle ne vint à sa connaissance.

Lorsque je me fus un peu réchauffé dans

mes couvertures, je me revêtis d'un autre habit aussi propre que celui qui avoit été si bien ajusté par la pluye, & je me mis en état de me présenter devant l'Ambassadeur, comme s'il ne me fût rien arrivé. J'attendis qu'il me demandât, ce qu'il ne manqua pas de faire sur la fin de son dîner. Il me fit entrer avec lui dans son cabinet où il me dit : Pourquoi donc, Guzman, ne vous ai-je point vû ce matin ? Je croyois que vous me viendriez rendre compte de ce que vous avez fait cette nuit chez Fabia. Il faut que vous ayez de mauvaises nouvelles à m'apprendre. Monseigneur, lui répondis-je, il est vrai que je n'en ai pas de trop bonnes à vous annoncer. Je ne sçais ce que je dois penser de Fabia. J'ai passé la nuit dans la ruë, sans avoir entendu parler de cette Dame, ni même de sa Suivante. Plût au Ciel que vous n'eussiez jamais conçû le dessein que vous avez formé. D'où vient, me repliqua-t-il ? vous vous découragez bien facilement. Peut-être quelque contre-tems n'aura pas permis à Fabia de faire ce qu'elle avoit résolu, ni même à sa Soubrette de vous en avertir. Quoi qu'il en soit, ne vous rebutez point, & retournez dès cette nuit au même endroit où vous avez inutilement attendu Nicoleta.

Je promis à mon Maître de n'y pas man-

quer. Et je ne fus pas ſi-tôt ſorti de ſon cabinet, qu'un de nos valets d'Ecurie vint à moi, & me remit un billet de la part, me dit-il, d'une Dame qui l'avoit prié de me le faire tenir. C'étoit la Soubrette. Elle me mandoit qu'elle étoit fort ſurpriſe que j'euſſe négligé dans la matinée de l'informer de ce qui s'étoit paſſé la nuit entre ſa Maîtreſſe & moi : Que pour reparer ma faute, je n'avois qu'à l'aller trouver vers le ſoir dans la ruelle derriere la maiſon de Fabia, & que par la fenêtre baſſe que je connoiſſois, nous aurions enſemble une petite converſation. Ce billet ranima mon courage. Je me rendis ſur les ſix heures du ſoir dans la ruelle, qui, comme on l'a déja dit, étoit fort étroite, & où il y avoit partout un pied de boüe.

La Suivante m'attendoit à la fenêtre, & d'abord elle me fit de grands reproches, qui ſe changerent enſuite en complimens de condoleance, quand je lui fis un fidelle recit de ce qui m'étoit arrivé. Elle me parut extrêmement ſurpriſe du tour que ſa Maîtreſſe m'avoit joüé ; & quoique je fuſſe en garde contre ſes diſcours, elle ne laiſſa pas de me perſuader qu'elle n'y avoit aucune part.

Il faut obſerver que pendant notre entretien, pour tenir une contenance plus ga-

lante, j'avois le coû allongé, les jambes ouvertes, & c'étoit, comme tu vas l'entendre, me prêter au nouveau malheur que me préparoit ma mauvaise fortune. Il y avoit à un des bouts de la ruelle une Ecurie d'où il sortit tout-à-coup un Cochon des plus gros, qu'on venoit d'en chasser à coups de bâton. Cet animal irrité, ainsi qu'un Taureau furieux à qui l'on a ouvert la barriere, enfila la venelle de mon côté, & me passant entre les jambes, m'enleva de terre, & m'emporta sur son dos en groignant d'une maniére épouventable. J'embrassai le coû de la bête, & me tenant à ses soyes le mieux qu'il m'étoit possible, de-peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la boüe, j'espérois me tirer d'affaire assez heureusement; mais mon coursier trompa mon attente. Se sentant serrer le col, il secoüa si rudement sa tête pour se délivrer de ce qui l'incommodoit, qu'il me jetta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux. C'étoit à l'entrée du côté de la Place Navonne. Il y a toûjours là du monde, & il y en avoit alors plus qu'à l'ordinaire.

Quel spectacle, particuliérement pour la canaille, de me voir sortir de la ruelle couvert de boüe depuis la tête jusqu'aux pieds. On entendit bien-tôt dans la Place des cris



J. B. Scotin Sculp.



& des huées, & dans un moment je fus entouré d'une infinité de toutes sortes de gens qui commencerent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries, que je devorai, tant j'étois accablé de honte & de confusion. Je ne songeois uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher, & en ayant remarqué une qui parut m'offrir l'azile que je cherchois, je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans & fermai brusquement la porte au nez des Marauds qui me poursuivoient. Ceux-ci aussitôt se mirent à crier aux personnes du logis de me faire sortir; & l'on eût dit en les voyant si ardens à me persécuter, que j'avois commis quelque crime digne d'un châtiment exemplaire.

Pour comble d'infortune, le Maître de la maison où je m'étois sauvé, ne se trouva pas disposé à prendre mon parti contre une populace insolente. Comme c'étoit un vieux jaloux à qui tout faisoit ombrage, il alla s'imaginer que l'état effroyable où j'étois pouvoit être une ruse dont je me servois pour m'introduire impunément chez lui, & faire un amoureux message. Cette ridicule vision fut cause qu'il vint fondre sur moi avec tous ses Domestiques, qui me mirent dehors à grands coups de poing & de pied au cul. Me voilà donc une seconde

fois livré à mes railleurs impitoyables, qui courant après moi à mesure que je m'éloignois d'eux, renouvellerent leurs railleries & leurs injures. Je ne sçavois plus à quel Saint me voüer, lorsque le Ciel, pour ma consolation, me fit rencontrer un jeune Espagnol qui vint m'offrir ses services & ceux de trois ou quatre Italiens qui l'accompagnoient. Avec ce secours, dont j'avois grand besoin, je me dérobai à mes persécuteurs, tandis que l'Espagnol & ses Compagnons les écartoient à coups de plat d'épée, je m'avançois à toutes jambes vers notre Hôtel, méprisant les coups de dents que je recevois dans les ruës de tous les petits Chiens qui se mettoient à mes trousses.

J'arrivai pourtant au logis sain & sauf, à quelques meurtrissures près. J'eus le bonheur de parvenir jusqu'à ma chambre sans avoir rencontré personne; mais j'eus beau foüiller dans toutes mes poches, je n'y trouvai point ma clef. Je jugeai qu'en tirant mon mouchoir pour m'essuyer le visage, je l'avois laissé tomber dans la maudite maison où je m'étois refugié si mal à propos. Ah, misérable, me dis-je alors à moi-même! Que te sert-il d'être sorti d'un affreux embarras, si tu n'en peux câcher la connoissance aux Domestiques de l'Ambassadeur? Si quelqu'un t'apperçoit dans l'é-

quipage où tu es, il ira le dire aux autres, & voilà des risées sur ton compte pour plus de deux mois.

Après avoir long-tems pensé à ce que je devois faire, je me déterminai à implorer l'assistance d'un de mes Camarades, dont la chambre étoit voisine de la mienne, & qui, s'il n'étoit pas de mes amis, faisoit du moins semblant de l'être. J'allai frapper à sa porte. Il ouvrit, & me voyant si bien ajusté, il fit, sans pouvoir s'en deffendre, quelques éclats de rire, qu'il me fallut essuyer patiemment. Mon ami, lui dis-je: Quand vous serez las de vous épanoüir la rate, je vous prierai de m'aller chercher un Serrurier pour ouvrir ma chambre. J'y cours me répondit-il; mais contente auparavant ma curiosité. Conte-moi l'accident qui t'est arrivé. Je te promets de garder le secret. Pour me débarrasser d'un homme si curieux, je lui fis un détail où il n'y avoit pas un mot de vrai. Après cela, je le pressai de me rendre le service que j'attendois de lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il me laissa dans sa chambre, tant il apprehendoit que je ne gâtasse ses meubles. Il m'obligea même de lui jurer, tout fatigué que j'étois, que je ne m'en approcherois point, & que je demeurerois debout jusqu'à son retour. Par bonheur pour moi il revint assez

promptement avec un Serrurier qui ouvrit ma chambre où, sans perdre de tems, je changeai d'habit & de linge, après m'être bien lavé les mains & le visage.

A peine eus-je changé de décoration, que l'on me vint avertir que l'Ambassadeur vouloit me parler. Il sçavoit déja l'histoire du cochon. Il y a toûjours dans les grandes Maisons des Domestiques, qui, pour faire leur cour à leurs Maîtres, vont leur rapporter tout ce que les autres ont fait. Mais il n'avoit appris mon avanture que très-imparfaitement. Aussi me demanda-t-il d'abord de quelle façon la chose s'étoit passée, & si ce n'étoit point une insulte que m'eût fait faire le Mari de Fabia. Je fus ravi qu'il me donnât lui-même une si belle occasion de composer une Fable. Je lui dis que deux grands Laquais m'ayant vû parler dans la ruelle à Nicoleta, s'étoient avisez de me vouloir railler là-dessus: Que je leur avois répondu, & qu'insensiblement nous en étions venus des paroles aux actions: Que selon toutes les apparences j'en aurois tué un, si heureusement pour lui un cochon sortant de la ruelle avec furie n'eût passé entre nous & ne m'eût fait tomber dans la boüe: Et qu'enfin, m'étant relevé sur le champ pour continuer le combat, j'avois vû mes ennemis prendre lâchement la fuite.

Monſeigneur fut la duppe de mon récit fanfaron. Mais ſi je lui en donnai à garder ce ſoir-là, dès le lendemain matin en récompenſe il apprit la vérité. Je m'en apperçûs bien au dîner : Il me lança quelques traits railleurs ſur mon combat contre les deux grands Laquais, & m'appella le Paladin au Cochon. J'aurois ri tout le premier de ſes plaiſanteries, s'il me les eût faites en particulier ; mais c'étoit en préſence des autres Domeſtiques, qui tous étoient charmez de m'entendre ainſi turlupiner par mon Maître, & qui jugeoient bien par-là que je ne ſerois pas long-tems ſon Favori.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour moi, c'eſt qu'un des amis de l'Ambaſſadeur, & par conſéquent un de mes ennemis, vint lui faire viſite peu de jours après, & dit à ſon Excellence qu'il avoit quelque choſe de très-important à lui communiquer. Mon Maître demanda de quoi il s'agiſſoit, & alors ſon ami lui parla dans ces termes, ou du moins dans d'autres équivalens. » L'intérêt que je prends » à tout ce qui vous regarde ne me permet » pas de vous laiſſer ignorer un bruit qui ſe » répand dans Rome, & qui bleſſe votre » réputation. Guzman, dont la conduite eſt » fort mauvaiſe, paſſe pour le Miniſtre de » vos plaiſirs : On ne s'entretient par-tout

» que de l'avanture du cochon ; & si l'on en » veut croire la médisance, c'est en ménageant pour vous les bonnes graces d'une » Dame que l'officieux Guzman a servi de » joüet à la populace.

Ces paroles firent toute l'impression qu'elles pouvoient faire sur l'esprit d'un homme tel que mon Maître, qui sçavoit bien toutes les mesures qu'une personne de son caractere avoit à garder, tant pour son honneur que pour celui de son Prince. Dès ce moment il résolut de se défaire de moi. Il n'en témoigna rien ; mais quoi qu'il affectât de vivre avec moi comme à son ordinaire, je le connoissois trop pour ne pas m'appercevoir de sa dissimulation & de la face nouvelle que mes affaires prenoient auprès de lui.

Le Carême, qui arriva dans ce tems-là, lui fournit un beau prétexte pour commencer à exécuter le dessein qu'il avoit de me donner honnêtement mon congé. Il me dit qu'il avoit envie de se retirer du commerce des femmes, & de mener une vie plus réglée. Je t'avoüerai même, ajoûta-t-il, que je ne suis plus follement épris de Fabia. La raison m'est revenuë. Je reconnois que j'ai le plus grand tort du monde d'avoir jetté les yeux sur cette Dame. Son Epoux est un des premiers Cavaliers de Rome, & je me

reprocherai toute ma vie d'avoir voulu deshonorer sa Maison.

Il me tint encore d'autres discours semblables, que je feignis de croire pieusement. Je fis plus. J'applaudis à sa résolution, & contrefaisant à mon tour le Pécheur qui rentre en lui-même, je lui dis que je prétendois suivre son exemple. Je changeai en effet de conduite. Je fis toutes les grimaces hypocrites dont je pus m'aviser pour persuader aux Domestiques, & particuliérement à mon Maître, que j'avois renoncé pour jamais aux intrigues amoureuses.

Fin du troisiéme Livre.





HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE,

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman prend la résolution de sortir de Rome, & de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux.

JE passois presque toutes les journées dans ma chambre, où je m'occupois à lire de bons Livres qu'on me prêtoit, & à recevoir quelques amis qui me venoient visiter. Un jour le jeune Espagnol, qui avoit si géné-

reusement pris ma défense dans l'avanture du cochon, me vint voir, pour s'informer, me dit-il, de l'état de ma santé. Tu peux bien croire, mon cher Lecteur, que je ne manquai pas de faire un gracieux accüeil à un homme à qui j'avois tant d'obligation. Je lui fis mille complimens sur le service qu'il m'avoit rendu, & je l'assurai que j'étois très-mortifié de n'avoir pû aller chez lui pour l'en remercier, ignorant sa demeure & son nom. Il me répondit modestement qu'il n'avoit rien fait qui méritât tant de reconnoissance; & qu'étant Espagnol & noble, il s'étoit fait un devoir de courir au secours d'un galant homme insulté par la canaille.

Je ne lui eûs pas plûtôt entendu dire qu'il étoit de mon pays, que je lui demandai dans quel endroit d'Espagne il avoit pris naissance. Je suis, me dit-il, d'Andalousie, natif de Seville, & Sayavedra est mon nom. Je redoublai mes civilitez, quand j'appris qu'il étoit d'une des plus illustres & des plus anciennes Familles de notre Ville. Il avoit en effet l'accent Andalous, & connoissoit aussi-bien que moi Seville. Cependant il étoit originaire de Valence, mais il avoit ses raisons pour ne le pas dire alors. Je lui offris mes services & le crédit de mon Maître, s'il en avoit besoin. Il me rendit

graces de ma bonne volonté, me dit que véritablement il avoit une affaire à la Chambre Apostolique, & qu'il en espéroit un heureux succès; mais que si les personnes qui s'interressoient pour lui n'agissoient pas efficacement, il auroit recours à moi.

Comme il m'échappa de dire dans la suite de notre conversation que l'on me trouvoit toûjours au logis, & que je me promenois rarement, il en voulut sçavoir la cause. Je lui avoüai de bonne foi que je n'osois me montrer dans les ruës depuis l'avanture du cochon; & que j'étois bien-aise du moins de donner le tems de l'oublier, avant que de reparoître dans le monde. Ce qui lui parut d'un homme prudent & judicieux. Il ne laissa pas de s'offrir à m'accompagner avec ses amis, si quelque affaire indispensable m'obligeoit à sortir. Pénetré de ses offres obligeantes, je lui jettai les bras au coû, & l'accablai de remercimens. De son côté, il ne deméura point en reste de politesse avec moi; & quoiqu'il approuvât la raison qui me faisoit garder la chambre, il me dit qu'il me plaignoit fort d'être réduit à mener une vie si ennuyeuse: Qu'il me conseilloit plûtôt de voyager, d'aller voir Venise, Boulogne, Pise & Florence: Que je trouverois dans ces Villes dequoi m'amuser agréablement, & qu'enfin je reviendrois à Rome, lorsque je le jugerois à propos. Je

Je fis connoître à Sayavedra qu'il ne pouvoit rien me conseiller qui fût plus de mon goût, & que je ne tarderois guere à suivre son conseil, pourvû que mon Maître, sans la permission de qui je ne prétendois rien faire, y consentît. Alors mon Andalous natif de Valence, & fourbe en diable & demi, me fit une description charmante de toutes ces Villes, pour me donner encore plus d'envie de les voir. Il m'en inspira un si grand desir, que dès le lendemain matin en habillant l'Ambassadeur, je lui dis: Je ne sçais, Monseigneur, si vous approuverez un dessein que j'ai formé sous votre bon plaisir. Je voudrois bien voyager par toute l'Italie. Je m'imagine que je ne ferois point mal de m'éloigner de Rome pour quelque tems. Son Excellence, à ces paroles, sentit un mouvement de joye qu'elle ne put s'empêcher de laisser paroître. Guzman, s'écria-t-elle, il ne pouvoit te venir une meilleure pensée que celle-là. Oüi, mon ami, tu feras bien de disparoître du moins pour quelques mois, cela ne sçauroit produire qu'un bon effet pour nous deux. Car je n'ignore pas les bruits qui courent à mon desavantage, sur-tout depuis ta derniere avanture. On nous accommode l'un & l'autre de toutes piéces. On m'en a donné charitablement avis. En

un mot, nous sommes dans la nécessité de nous séparer. J'aï quelquefois eu envie de te le dire ; mais je n'en ai pas eu la force, & je suis ravi que tu prenne de toi-même le parti de voyager. Au reste, Guzman, poursuivit ce bon Maître, tu peux compter que je te mettrai en état de voir agréablement tous les pays où tu voudras aller. Enfin, j'en userai avec toi comme avec un Serviteur que j'aime, & dont je ne me défais qu'à regret.

Ainsi me parla mon Ambassadeur. Je lui rendis un million de graces des sentimens favorables qu'il venoit de me témoigner ; & je ne fus pas si-tôt hors de son appartement, que je chargeai un de nos marmitons de m'aller chercher le Messager de Sienne. Ensuite je me retirai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon voyage. Déja je commençois à serrer proprement mes hardes dans trois coffres qui me servoient de garde-robe, lorsque je reçûs une seconde visite de Sayavedra, que je mettois au nombre de mes meilleurs amis. Il fit paroître quelque étonnement à la vûë de mes effets étalez dans ma chambre, & des coffres ouverts devant moi. Comment donc, Seigneur Guzman, s'écria-t-il : Est-ce que vous vous disposeriez à suivre le conseil que je vous ai donné ?

Vous l'avez deviné, lui répondis-je. Mon Maître à qui j'ai parlé de mon dessein, m'a permis de l'exécuter. C'en est fait. Je parts dans deux jours pour Sienne, où je me propose de m'arrêter quelque tems chez un Marchand de mes amis, appellé Pompée. Je ne le connois point personnellement; mais c'est un homme à qui j'ai rendu service ici, & qui m'en témoigne par ses Lettres tant de reconnoissance, que j'ai tout lieu de penser qu'il sera bien-aise de me posséder chez lui. Ainsi j'espere que j'aurai du plaisir à Sienne où je vais dès aujourd'hui envoyer mes hardes à l'adresse de ce Pompée, pour n'en être point embarrassé sur la route.

Si Sayavedra paroissoit attentif à ce que je lui disois, il ne l'étoit pas moins à me voir ranger mes nippes dans les coffres. Il remarquoit bien sur-tout où je plaçois ce que j'avois de plus précieux, & ce que par vanité je n'étois pas fâché qu'il regardât. Il ne manqua donc pas d'observer dans quel endroit je serrai une chaine d'or avec quelques pierreries, & trois cents bonnes pistoles d'Espagne que j'avois amassées chez mon Ambassadeur; car je ne m'étois point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à joüer. J'avois conservé avec beaucoup de soin tous les presens que j'avois reçus. Heureux! si c'eût été pour moi

& non pour des voleurs que j'eusse pris tant de peine. Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avois de plus commun, & après les avoir bien fermez, j'en laissai sur une table les clefs qui étoient liées ensemble. Puis nous continuâmes à nous entretenir, jusqu'à ce qu'un Laquais me vint dire que l'on me demandoit en bas. Comme ma chambre me parut alors trop mal-propre pour y recevoir compagnie, je priai mon nouvel ami de me permettre de le quitter pour un moment, & j'allai voir qui pouvoit être la personne qui vouloit me parler. C'étoit le Messager de Sienne que je ne me souvenois plus d'avoir envoyé chercher.

Je m'informai du jour de son départ, & pour convenir avec lui de ce que je lui donnerois pour le port de mes hardes, je le fis monter dans ma chambre. Pendant ce tems-là Sayavedra fit son coup. Ce fripon se voyant seul, se servit d'un morceau de cire qu'il avoit mis dans ses poches par précaution, prit les empreintes de mes clefs, & se saisit d'une Lettre qu'il trouva sur la même table, & qu'il reconnut être de Pompée.

Je montrai mes coffres au Messager, qui les souleva un peu pour pouvoir mieux juger de leur poids. Je lui donnai l'argent qu'il me demanda pour les rendre à Sienne chez le Seigneur Pompée; & il se retira en

me disant qu'il alloit chercher du monde pour l'aider à emporter les coffres, & qu'il partiroit dans trois heures. Un instant après qu'il fut sorti, mon ami l'Espagnol voulut prendre congé de moi, sous prétexte de me laisser plus en liberté d'achever les apprêts de mon voyage. J'eus beau l'assurer qu'il ne m'incommodoit point, & lui offrir même à déjeûner, il n'y eut pas moyen de le retenir, tant il avoit d'impatience de me quitter pour aller faire faire ses fausses clefs. Du moins, lui dis-je, mon cher Compatriote, enseignez-moi votre demeure. Il seroit bien mal-honnête que je sortisse de Rome sans vous rendre une visite. Là-dessus, après m'avoir répondu qu'il m'en dispensoit, il me fit entendre d'un air mystérieux qu'il logeoit chez une Dame, où pour des raisons qu'un galant-homme ne pouvoit dire, il falloit qu'il se privât du plaisir de recevoir ses amis.

N'ayant rien à repliquer à cela, je ne fis plus aucune instance pour arrêter notre prétendu homme à bonnes fortunes, qui courut aussi-tôt vers ses camarades, pour concerter avec eux la maniere dont ils se prendroient pour s'emparer de mes coffres. Ses camarades étoient quatre fripons, dont trois reconnoissoient comme lui, pour chef un fameux voleur, nommé Alexandre Ben-

rivoglio. Celui-ci conduisoit les entreprises qu'ils formoient en commun. C'étoit lui qui distribuoit les rolles aux autres, & qui joüoit ordinairement le premier; mais il ceda dans cette piéce le principal personnage à Sayavedra, lequel étant Espagnol, lui parut plus propre qu'un autre à representer un Castillan. Ils s'habillerent donc tous quatre de la maniére qu'il lui plût, ayant des habits de toutes les façons pour déguiser ses gens; & ils se mirent le jour suivant en chemin pour Sienne, où ils arriverent le lendemain. Sayavedra suivi de deux autres qui portoient des casaques de Livrée, alla loger dans la meilleure Hôtellerie de la ville, se disant Gentilhomme de l'Ambassadeur d'Espagne. A l'égard d'Alexandre, qui étoit connu dans toute l'Italie pour ce qu'il étoit, il n'osa faire le troisiéme Laquais. Il jugea plus à propos de chercher un gîte dans un endroit moins fréquenté avec le quatriéme Cavalier de sa suite.

Sayavedra parlant d'un ton de Maître, se fit donner d'abord la plus belle chambre; puis s'étant un peu ajusté, il envoya un de ses gens dire au Seigneur Pompée que Don Guzman son ami venoit d'arriver à Sienne par la poste, & qu'il se sentoit si fatigué de sa traite, qu'il le prioit de l'excuser s'il n'al-

loit pas loger chez lui. Pompée ravi d'apprendre l'arrivée de Don Guzman, abandonna tout pour aller trouver un homme auquel il étoit si redevable. Il vole à l'Hôtellerie, & trouve dans une chambre bien éclairée un Cavalier couché sur un lit de repos. Celui-ci le voyant entrer, se leve avec empressement, & court à lui les bras ouverts, en lui disant : Ah ! Seigneur Pompée, je me flatte que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai prise de vous adresser mes coffres. Ce n'est point là votre plus grande faute, lui répondit en soûriant Pompée, & je suis véritablement fâché contre vous de ce que vous n'êtes pas venu descendre chez moi. Rien n'est plus poli, repliqua le faux Don Guzman ; mais je vous dirai pour me justifier, que je suis si las d'avoir si long-tems couru la poste, que je n'ai pû me résoudre à vous incommoder. Tout au contraire, repartit le Marchand, cela devoit vous engager à préferer ma maison à une Hôtellerie. Une autre raison encore, lui dit Sayavedra, a prévalu sur l'envie que j'avois d'aller loger chez vous : Je ne fais que passer par Sienne. Dès demain je vais à Florence par ordre de l'Ambassadeur mon cher Maître, m'acquitter d'une commission dont il m'a chargé. Je n'ai pas cru devoir vous embarasser de moi

pour si peu de tems ; mais patience, ajouta-t-il, avec un souris gracieux, je reviendrai dans huit ou dix jours, & je compte bien de faire quelque séjour dans votre Maison.

Pompée ne laissa pas de le presser de venir souper & coucher chez lui, quoique ce ne fût que pour une nuit ; mais le faux Don Guzman s'en défendit avec tant d'opiniâtreté, que le Marchand craignant de l'importuner par trop d'instances, le laissa se délasser, en l'assurant qu'il ne manqueroit pas de revenir le lendemain matin à l'Hôtellerie, pour être présent à son départ, & lui souhaiter un bon voyage. Là-dessus Sayavedra dit tout haut à un de ses Valets : Tenez, Gradelin, voici les clefs de mes coffres. Le Seigneur Pompée veut bien que j'envoye prendre quelques hardes & le linge dont je puis avoir besoin pendant huit jours. Apporte-moi, poursuivit-il, ma robe de chambre que tu trouveras dans le plus grand coffre. Il vaut mieux, interrompit Pompée, en s'enferrant de lui-même, il vaut bien mieux faire transporter ici vos coffres, & vous en tirerez toutes les choses qui vous sont nécessaires. Vous avez raison, lui dit le faux Guzman. Je ferai un paquet des hardes dont j'ai absolument besoin. Je le mettrai dans le plus petit de mes coffres. Je l'emporterai avec moi à Floren-

ce; & je vous renverrai les deux autres, que vous aurez la bonté de garder chez vous jusqu'à mon retour.

Le Marchand sortit ensuite de l'Hôtellerie, & une demie heure après, on y vit arriver les trois coffres portez par les compagnons de Sayavedra, & par un valet d'écurie. Ils étoient accompagnez d'un homme qui présenta au faux Guzman, de la part de son ami Pompée, une Corbeille de fruits excellents avec six bouteilles d'un vin admirable. Ce present fut reçu avec toutes les démonstrations de la plus vive reconnoissance par Sayavedra, qui, après avoir fait une petite liberalité au domestique du Marchand, le chargea de mille complimens pour son Maître.

A peine les coffres furent-ils dans l'Hôtellerie, qu'Alexandre Bentivoglio, qui sçavoit déja l'heureux succès de la fourberie, s'y rendit. On fit l'ouverture des deux dont on avoit les clefs, & l'on crocheta l'autre, qui renfermoit mon argent & mes bijoux, qu'ils partagerent, ou pour mieux dire, qu'Alexandre s'appropria. Car c'étoit un rodomont que les autres craignoient, & qui leur faisoit telle part qu'il lui plaisoit des dépoüilles volées. Il se contenta de leur donner à chacun trente pistoles, & les plus mauvaises nippes. Après quoi il remplit le

petit coffre de ce qu'il y avoit de meilleur, & fit mettre dans les autres de la paille & des pierres. Puis sans perdre de tems, il envoya un homme de la bande retenir des chevaux de poste pour partir à la pointe du jour, & prendre la route de Florence. Ce qui fut exécuté de point en point par ces honnêtes gens, qui payerent l'Hôte en lui recommandant de faire reporter dans la matinée chez le Marchand, les deux coffres qu'ils laissoient dans l'Hôtellerie.

Pendant que tout cela se passoit à Sienne, j'étois occupé à Rome à faire mes adieux à mes véritables amis, sans avoir le moindre pressentiment de cette supercherie. Il ne me restoit plus rien à faire qu'à prendre congé de mon Maître. J'entrai dans sa chambre un matin d'un air triste; & après lui avoir protesté que je n'oublierois jamais les bontez qu'il avoit eues pour moi, je me jettai à ses genoux, & baisant une de ses mains, je la baignai de mes larmes. Il fut attendri de ma douleur, & me fit assez connoître qu'il me perdoit à regret. Ce bon Seigneur m'exhorta à la vertu d'une maniére aussi tendre que s'il eût parlé à son propre fils. Il m'embrassa même, & me passant au cou une chaîne d'or qu'il portoit ordinairement, il me dit qu'il me la donnoit pour me ressouvenir de lui toutes les

fois que je la regarderois. Il ajoûta à cette marque d'amitié une bourſe de cinquante piſtoles avec un des meilleurs chevaux de ſes écuries. Tous ſes domeſtiques à ſon exemple ſe montrerent ſenſibles à mon éloignement. Dans le fond, bien loin de les avoir jamais deſſervis auprès de mon Maître, je leur avois ſouvent rendu de bons offices, & il n'y en avoit pas un qui eût ſujet de ſe plaindre de moi.

Je ne veux point paſſer ſous ſilence un étrange événement qui arriva dans Rome la veille de mon départ, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec mes avantures. L'Ambaſſadeur achevoit de ſouper, lorſque nous vîmes entrer dans la Salle un Gentilhomme Napolitain, qui venoit ſouvent à l'Hôtel. Il avoit l'air d'un homme qui a l'eſprit un peu troublé. Monſeigneur, dit-il à ſon Excellence : Je viens vous apprendre une nouvelle bien extraordinaire. On vient de me la dire, & vous m'en voyez encore tout émû. Je ſuis fort curieux de l'entendre, répondit mon Maître. Alors je preſentai un ſiége au Napolitain, qui s'étant aſſis, parla de cette ſorte.



CHAPITRE II.

Les Amours de Dorido & de Clorinia, ou Histoire des mains coupées.

UN Cavalier de cette Ville, nommé Dorido, jeune homme d'une illustre naissance, fort bien fait & plein de valeur, aimoit Clorinia, fille de seize à dix-sept ans, vertueuse, belle, & de bonne famille. Les parens de cette charmante personne l'élevoient avec tant de séverité, qu'ils ne lui permettoient pas d'avoir des entretiens où sa vertu pût courir le moindre péril. Elle n'avoit pas même la liberté de se montrer que très-rarement à sa jalousie, tant on apprehendoit que son extrême beauté, que les jeunes gens ne pouvoient voir impunément, ne causât quelque malheur. Son pere ou sa mere ou bien son frere Valerio, attachez à ses pas, étoient témoins de toutes ses actions.

Il y avoit déja plusieurs mois que Dorido l'ayant apperçûë par hazard à sa jalousie, en étoit devenu éperduëment amoureux; mais il ne lui avoit pas encore été possible de le lui faire connoître que par

des regards passionnez, qu'il ne manquoit pas de lancer toutes les fois qu'il passoit devant sa maison. Si ces œillades le plus souvent n'étoient point remarquées de l'objet aimé, du moins elles l'étoient quelquefois, & quand cela arrivoit, elles faisoient un effet terrible. Clorinia se contentoit d'abord de considerer le Cavalier sans en être vûë; mais bien-tôt, sans sçavoir pourquoi elle eut envie de se laisser voir; & peu à peu répondant à ses mines, elle prit enfin de l'amour de la même façon qu'elle en avoit donné, je veux dire en paroissant à sa jalousie.

Dorido jugea bien qu'il avoit fait la conquête qu'il méditoit, & s'accommoda quelque tems, faute de mieux, du plaisir de se croire aimé. Néanmoins souhaitant de recüeillir de sa victoire des fruits plus solides, il en chercha les moyens. Il fit connoissance avec Valerio, & sçût si bien gagner son amitié, que Valerio ne pouvoit plus vivre sans lui. Ils étoient tous les jours ensemble, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Ce qui donnoit quelquefois à Dorido occasion de contempler à son aise les charmes de sa Dame, & même de lui parler, mais jamais en particulier. Les yeux de ces deux Amans étoient les seuls interpretes de leurs mouvemens secrets.

Cependant les choſes ne demeurerent pas toûjours dans cet état. Clorinia découvrit ſa paſſion à ſa Suivante Scintila, qui étoit une vieille fille qui avoit de l'eſprit, & qui voulant ſervir ſa Maîtreſſe, alla trouver Dorido, & lui dit: Beau Cavalier, il ſeroit inutile de vous déguiſer avec moi. Je ſçai ce qui ſe paſſe dans vôtre cœur. Il brûle pour Clorinia, & je me ſuis apperçûë que vous n'aimez pas tout ſeul. Vous languiſſez tous deux dans l'attente d'un tête à tête. C'eſt ce que je ne puis voir ſans compaſſion. Je ne ſerai pas contente que je n'aye imaginé quelque expédient pour vous procurer à l'un & à l'autre la ſatisfaction que vous deſirez. Le Galant ravi d'entendre ces paroles, remercia la Soubrette de ſa bonne volonté, & l'aſſura que ſi elle pouvoit en venir à bout, elle n'auroit pas affaire à un ingrat. Enſuite profitant de l'occaſion, il écrivit un billet très-paſſionné, qu'il la conjura de remettre à l'aimable ſœur de Valere.

Scintila retourna vers ſa Maîtreſſe, pour lui rendre compte de la démarche qu'elle avoit faite. Elle lui préſenta le billet de Dorido. Clorinia la gronda fort de s'en être chargée, & lui pardonna. Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir où les Amans pourroient avoir une entrevûë. La Dame y

trouvoit tant de difficultez, qu'elle y auroit renoncé, si la Suivante plus ingénieuse ne se fût avisée d'un moyen qu'elles approuverent toutes deux. Scintila couchoit dans une chambre basse, auprès de laquelle il y en avoit une autre où l'on serroit des meubles inutiles, & qui ne recevoit du jour que par une petite fenêtre grillée de deux barreaux de fer, entre lesquels on ne pouvoit tout au plus passer que la main. Cette fenêtre, qui étoit à hauteur d'homme, donnoit sur une ruelle, ou plûtôt un cul de sac où il ne demeuroit personne, & cet endroit paroissoit fait exprès pour des Amans qui bornoient leur bonheur à des conversations nocturnes.

Si-tôt que la vieille vit sa jeune Maîtresse disposée à s'entretenir avec Dorido par cette petite fenêtre, elle en avertit ce Cavalier, qui se rendit dès la nuit prochaine sur les onze heures dans la ruelle. Il s'approcha des barreaux, où il trouva Scintila, qui l'attendoit pour lui dire de prendre patience, jusqu'à ce que tous les Domestiques fussent couchez. On ne le fit pas languir long-tems. Bien-tôt le moment qu'il desiroit arriva. Clorinia vint toute tremblante à la fenêtre, & son Amant s'y présenta tout interdit. Comme c'étoit pour la premiére fois qu'ils aimoient l'un & l'autre, ils se

troublerent en ſe voyant, & l'excès de leur joye les empêcha d'abord de parler. Mais l'Amour a plus d'un langage. La Dame paſſa une de ſes belles mains entre les barreaux; le Galant la ſaiſit avidement, & lui donna mille ardens baiſers. Enfin ces deux Amans rompirent peu à peu le ſilence, & ſe répandirent en diſcours paſſionnez. Ils s'abandonnerent ſi bien au plaiſir d'être enſemble, que le jour les auroit ſurpris, ſi la vieille Suivante n'eût interrompu leur entretien, pour les avertir qu'il étoit tems qu'ils ſe ſéparaſſent. Dorido avant que de ſe retirer, pria ſa Maîtreſſe de lui permettre de revenir la nuit prochaine à la même heure à la petite fenêtre. Ce que la Dame n'eut pas la force de lui refuſer.

Ils ſe quitterent l'un l'autre, également ſatisfaits de leur converſation, & pleins d'impatience de ſe revoir. Dorido ſurtout étoit dans une agitation qui ne lui permit pas de goûter aucun repos. Ou pour parler plus juſte, il ſouffrit juſqu'au tems qu'il lui fallut retourner à la ruelle. Vous vous imaginez bien qu'il ne fut pas pareſſeux à s'y rendre. De ſon côté la Dame ne trouvant point d'obſtacle à ſon deſſein, parut à la petite fenêtre. Ils furent ce ſoir-là moins timides & moins embarraſſez en ſe ſaluant. Le Cavalier qui avoit de l'eſprit, dit mille

joliës choses à sa Maîtresse, qui y répondit fort spirituellement. Ils eurent un entretien de trois heures, entremêlé de caresses innocentes ; de sorte que la seconde entrevûë eut autant de charmes pour eux que la premiére. La prudente Scintila fut encore obligée de les séparer. Ils l'appellerent cent fois cruelle ; sans songer que si elle troubloit leurs plaisirs, ce n'étoit que pour les rendre plus durables. Comme en effet, ils continuerent ces passe-tems avec tant de bonheur & de secret, que personne, si vous en exceptez un seul homme & la vieille, ne sçavoit leur intellligence.

Cet homme étoit un jeune Gentilhomme Romain, nommé Horace. Il aimoit aussi Clorinia, pour l'avoir vûë à sa jalousie. Il lui avoit découvert ses sentimens par ses démonstrations ; mais s'appercevant qu'elle recevoit fort mal toutes les marques qu'il lui donnoit de son amour, il jugea qu'il devoit avoir un Rival plus heureux que lui ; & que sans doute c'étoit Dorido, puisqu'il le voyoit dans une si étroite liaison avec Valere. Pour éclaircir des soupçons si bien fondez, il alla trouver Dorido, qui étoit de ses amis, & lui parla dans ces termes : » Mon cher Dorido, je viens vous deman- » der une grace que je vous conjure de ne » me point refuser. Le repos de ma vie en

» dépend. Vous êtes sans cesse avec Valere.
» Vous allez fort souvent chez lui. J'ai
» dans l'esprit que vous êtes touché de la
» beauté de sa sœur. Si je ne me trompe
» point dans ma conjecture, daignez me le
» déclarer. Vous êtes trop digne de possé-
» der le cœur de cette Dame, pour que
» j'entreprenne de vous le disputer.

Vous êtes donc amoureux de Clorinia, lui dit Dorido un peu troublé ? J'en suis charmé, répondit Horace ; mais je me rends justice, & je conviens que vous méritez mieux que moi d'être son Epoux. Parlons sans flaterie, interrompit Dorido. Je me tiendrois assurément fort honoré d'être le mari de Clorinia ; mais je vous avoüerai de bonne foi que je n'ai pas dessein de le devenir. Est-il possible, s'écria brusquement Horace, que vous ne songiez point à à épouser cette Dame ? Ah ! mon ami, que mes intentions sont différentes des vôtres ! Je n'aspire qu'à lier mon sort au sien. Vos vûës doivent céder aux miennes. Sacrifiez-moi les folles espérances que vous avez conçûës. J'attends cet effort de votre amitié & de votre vertu. Vous pourriez ajoûter, dit Dorido, que je le dois à la famille de Clorinia. Oüi, continua-t-il, je vous laisserai le champ libre, si la sœur de Valere flattée de votre recherche, consent qu'on

vous donne sa main. Je vous débarrasserai d'un Rival. Je ferai plus. Je veux parler en votre faveur, & je vous assure qu'il ne tiendra pas à moi que vos souhaits ne soient remplis.

Horace fut si content de ce discours, qu'il en témoigna de la reconnoissance à Dorido, sans penser que sa promesse n'étoit que conditionnelle, & qu'il devoit s'en défier. Il ne fit là-dessus aucune réfléxion. Il demanda même à Dorido ses bons offices auprès de Clorinia. Celui-ci ne laissa pas d'être touché de la franchise d'Horace, & se sentant assez généreux pour préférer à ses plaisirs le bonheur d'un ami qui n'avoit que des vûës pures, il résolut de faire tout son possible pour se détacher de cette Dame. Véritablement, dès la premiére fois qu'il la revit, il lui tint ce discours: Vous n'ignorez pas, Madame, que vous avez mis Horace au rang de vos conquêtes, mais je doute que vous sçachiez jusqu'à quel point il vous aime. Apprenez qu'il vous adore, & que l'honneur de vous épouser fait le plus cher de ses desirs. J'en suis ravie, répondit Clorinia. Vous verrez par le peu d'attention que je ferai à son amour, si je prends plaisir à me voir d'autres Amans que Dorido. Je connois, repliqua le Cavalier, tout le prix d'un sentiment si glorieux

pour moi ; mais je croirois abuser de vos bontez, si je ne m'y opposois en quelque façon moi-même. Horace a du mérite, & quand vous le connoîtrez bien, vous ne serez peut-être pas fâchée que vos parens vous accordent à ses vœux.

Comment donc, s'écria la Dame, on diroit à vous entendre que vous souhaitez de me perdre ! Seriez-vous en effet bien-aise que je répondisse à la tendresse d'Horace ? Non vraiment, dit Dorido. Ce n'est point là ma pensée. J'ai voulu seulement vous faire entendre que si vous vous sentiez quelque penchant pour Horace, & que vos parens approuvassent sa recherche, mon cœur auroit beau murmurer, je m'immolerois au bonheur de mon Rival, pour vous prouver que je suis dévoüé à toutes vos volontez. Je doute fort, reprit-elle, que la Victime fut aussi soumise que vous le dites ; ou bien vos feux n'ont pas toute la violence que je crois bonnement qu'ils ont. Mais, continua-t'elle, je ne prétends pas vous mettre à cette épreuve. Dorido sera le premier & le dernier de mes Amans. C'est surquoi vous pouvez compter. Qu'Horace persiste tant qu'il lui plaira dans les sentimens qu'il a pour moi, il n'en sera jamais plus avancé. Je veux bien vous l'avoüer : Je me suis apperçûë de sa passion. Il l'a fait

issez éclater devant ma jalousie, & je vous jure que j'ai été si mal affectée des marques qu'il m'en a données, que j'ai conçû pour sa personne une aversion qui va jusqu'à l'horreur.

Après ces dernieres paroles, Dorido n'osa plus parler d'Horace, dont il jugea bien qu'il seroit inutile de s'entretenir davantage avec Clorinia. Il changea de discours, tout le reste du tems qu'ils furent ensemble: cette nuit se consuma en protestations mutuelles de s'aimer toujours. Le lendemain Dorido reçut une visite d'Horace: Hébien, mon ami, lui dit d'abord ce dernier, avez-vous vû Clorinia? Vous est-il échappé quelque mot en ma faveur? Comment l'a-t-elle reçû? fort mal, répondit l'autre. Vous ne devez vous flatter d'aucune esperance. Je lui ai vanté votre mérite & votre alliance. Je vous ai peint plus amoureux que vous ne l'êtes peut-être; l'inhumaine m'a fermé la bouche, en me disant que vous brulés en vain pour elle, & que jamais l'hymen ne vous unira tous deux.

A ce discours, Horace pâlit, & tomba dans une profonde rêverie, pendant laquelle Dorido entrant dans sa peine en véritable ami, lui representa qu'il devoit plutôt se desister de sa poursuite, que de

vouloir contraindre une Dame à l'aimer ; qu'il y en avoit dans Rome d'autres aussi aimables que Clorinia, & qui lui rendroient plus de justice. Au reste, mon cher Horace, ajouta-t-il, je ne pense pas que vous ayez sujet de vous plaindre de moi. Je vous aurois cedé la sœur de Valere, si j'eusse entrevû en elle le moindre goût pour vous. Mon amitié vous auroit fait ce sacrifice. La vôtre refusera-t-elle d'abandonner une conquête que vous n'êtes pas seur de m'enlever. Horace alors rompit le silence, & dit à son ami : Bien loin d'avoir des reproches à vous faire, je dois vous tenir compte du service malheureux que vous m'avez rendu en parlant pour moi. Je conviens avec vous qu'il est plus juste que je renonce à une main que je ne puis obtenir, que vous à un cœur que vous possedés. Adieu, je n'épargnerai rien pour profiter du conseil que vous me donnez de m'attacher ailleurs.

En achevant ces paroles, il quitta Dorido d'un air à lui persuader que frappé de la force de ses raisons, il alloit tout mettre en usage pour secoüer le joug d'une ingrate dont il étoit trop épris. Mais il avoit bien d'autres pensées. Dorido lui paroissoit un traître : c'est un ami faux, disoit-il en lui-même. Il n'a point fait mon éloge devant

Clorinia. Il aura plutôt fait un portrait desavantageux de moi ; ou dans son entretien avec elle il n'aura pas été question de mon amour. Quoiqu'il en soit, poussons notre pointe ; faisons demander la Dame en mariage par mon pere ; il me servira mieux qu'un rival. Horace prit donc la resolution de découvrir ses sentimens à son pere, qui les ayant approuvés, lui promit son entremise & se chargea du soin de parler au pere de Clorinia, ce qui ne manqua pas d'arriver bientôt. Les deux vieillards eurent une longue conversation sur cette affaire, & le résultat fut qu'elle se feroit, pourvû que la Dame, dont on ne vouloit pas contraindre les inclinations, n'eût aucune repugnance pour ce mariage. Mais à la premiere proposition qu'on lui fit d'épouser Horace, elle témoigna tant d'aversion pour ce Cavalier, qu'on desespera de la voir jamais dans la disposition que l'on desiroit, & sur cela tout se rompit.

C'est ici qu'il faut déplorer le malheur des hommes qui se laissent dominer par l'amour. Horace voyant sa passion méprisée, son rival triomphant, sentit tout à coup changer son amour en haine. Il ne regarda plus Clorinia que comme un objet d'horreur, & cessant d'écouter la raison, il ne songea qu'à trouver un moyen de se

venger en même tems & de la Dame & de son amant. Il les fit observer tous deux par un fidele valet, & ayant découvert à quelle heure & dans quel endroit ils avoient presque toutes les nuits des entretiens, il ne lui en fallut pas davantage pour concevoir le dessein le plus cruel & le plus horrible que puisse former un homme possedé d'une fureur infernale. Une nuit prevenant Dorido, il se rendit dans la ruelle & s'approcha de la petite fenêtre, où la sœur de Valere étoit déja. Elle le prit dans l'obscurité pour le galant qu'elle attendoit, & lui adressa quelques tendres paroles qui ne servirent qu'à irriter le ressentiment d'Horace. Le traître garda le silence, de peur de se trahir lui-même, & de sa main gauche ayant saisi une de celles de Clorinia, que cette Dame dans son erreur lui tendit entre les barreaux, il la coupa brusquement avec un couteau bien aiguisé, qu'il tenoit dans sa main droite. Après quoi il sortit promptement de la ruelle, & se retira chez lui charmé d'avoir fait une si belle operation.

Representés-vous le pitoyable spectacle dont furent frappez les proches de Clorinia, lors qu'attirez par les cris dont Scintila remplissoit toute la maison, ils vinrent avec un flambeau & presque nuds dans la chambre

chambre où étoit l'Amante infortunée de Dorido, étenduë par terre, évanoüie & noyée dans son sang. Mais quand ils s'apercûrent qu'elle avoit une main coupée ; le pere & la mere tomberent tous deux comme morts sur le plancher, & ce ne fut pas sans peine qu'ils reprirent leurs esprits, à l'aide de Valere & de deux Domestiques, qui arriverent au bruit qu'ils avoient entendu. Le pere & la mere étant revenus à eux, se doutoient bien, de même que leur fils, qu'il y avoit là-dedans de la faute de Clorinia. Et c'est ce qu'ils auroient pû sçavoir de Scintila, s'ils n'eussent pas jugé à propos de remettre cet éclaircissement à une autre fois. Ils crurent qu'ils ne devoient alors penser qu'à sauver Clorinia, s'il étoit possible ; Valere remonta dans son appartement, où il s'habilla à la hâte pour aller chercher lui-même un habile Chirurgien de ses amis, pendant que le Vieillard, après avoir exhorté ses Domestiques à garder le secret sur cette avanture, pour l'honneur de sa maison, s'efforçoit avec eux d'arrêter le sang de sa fille en enveloppant de linge le bras dont la main avoit été si cruellement séparée.

Valere fut bien-tôt habillé. Il sortit, entra d'abord dans la ruelle, pour voir si à la faveur d'une lanterne, qu'il faisoit por-

ter devant lui par un valet, il ne trouveroit point la main coupée, mais Horace l'avoit emportée avec lui, & l'on ne remarquoit rien au bas de la petite fenêtre, qu'une raye que le ſang avoit faite en coulant le long du mur. Le triſte frere de Clorinia en reſſentit une nouvelle peine. En continuant ſon chemin, il rencontra & reconnut Dorido, qui marchoit vers la ruelle en Amant content. Il l'appelle d'une voix foible, & lui dit: Ah! cher ami, où allez-vous? on voit bien que vous ne ſçavez pas la tragique ſcene qui vient de ſe paſſer. O malheureuſe Clorinia! Juſte Ciel, s'écria Dorido! Quel ſujet de douleur la fortune vous a-t-elle donné? Quel malheur eſt-il arrivé chez vous? un malheur, répondit Valere, que notre famille doit cacher à tout le genre humain. Mais je ne vous en ferai point un myſtere. Je dois même vous l'apprendre comme à un ami qui ne refuſera point de ſe joindre à moi pour découvrir l'aſſaſſin de ma ſœur.

Ces derniers mots troublerent étrangement Dorido, ou plûtôt lui percerent le cœur. Il demanda d'une voix baſſe & tremblante de quoi il s'agiſſoit. Valere le lui dit en peu de paroles, & le pria enſuite de l'accompagner juſques chez le Chirurgien. Mais Dorido s'en défendit, en lui diſant

d'un air qui marquoit bien la fureur qui commençoit à l'agiter : Non non, Valere, employons mieux notre tems. Il ne faut pas nous occuper tous deux d'une même chose, quand nous en avons plusieurs à faire. Chargez-vous tout seul du soin de conduire chez vous le Chirurgien, tandis que je vais chercher le barbare qui a pû commettre un crime qu'on ne peut entendre sans fremir. Si je puis déterrer ce perfide, il doit s'attendre à un châtiment digne de sa trahison. En un mot, ajoûta-t-il, laissez-moi vous venger. Je sens aussi vivement que vous-même l'infortune de Clorinia.

Là-dessus, les deux amis se séparerent. Dorido reprit le chemin de sa maison en jurant qu'il ne consulteroit que sa colere dans la vengeance qu'il prétendoit tirer d'Horace, car il ne pouvoit soupçonner un autre d'avoir fait le coup. Aussi-tôt qu'il fut chez lui, il s'enferma dans son appartement, pour y pleurer en liberté la perte de sa Maîtresse : Ma chere Clorinia, s'écria-t-il ! Mon Rival jaloux de vos bontez pour moi vous a trompé dans les tenebres de cette nuit funeste. Vous l'avez pris pour Dorido. Je suis donc la cause du malheur qui vous est arrivé. C'est moi qui ai troublé votre repos. Sans moi vous vivriez encore

chez votre pere dans une parfaite tranquilité. C'est moi qui vous assassine. Mais votre mort sera bien-tôt suivie de la mienne. Dès le moment que j'aurai immolé Horace à vos cendres, je vous rejoindrai dans l'éternelle nuit. La seule esperance de vous faire ce sacrifice, soutient ma vie. Que ne vous est-il permis dans le sein de la mort de joüir de la juste vengeance que je vous prépare. Que ne pouvez-vous voir tomber les deux mains sacrileges de l'impie qui a coupé une main innocente !

Enfin, Dorido étoit encore dans les larmes & les gémissemens, quand le jour parut. Il sortit & se rendit en diligence chez Clorinia, où il trouva tout le monde dans la consternation. Valere & son pere sentirent à sa vûë redoubler leur affliction. Les voilà qui s'embrassent les uns les autres en fondant tous en pleurs. O Dorido, mon fils, dit le Vieillard, ma fille est entre la vie & la mort. Elle a perdu une si grande quantité de sang, que cela seul suffit pour terminer ses jours. Fut-il jamais un pere plus malheureux que moi ? Que pensez-vous de l'horrible action qui a été commise ? Quel homme peut en avoir été capable ? Et quelle punition pourra soulager notre douleur ? Seigneur, lui répondit Dorido, suspendons pour quelque tems nos regrets, & ne nous

occupons que d'une chose qui nous importe à tous. Il faut que l'Auteur du forfait perisse. Je me suis chargé de son châtiment ; mais avant que je le punisse d'une maniere qui puisse étonner la posterité, il faut que je sois ce que je ne suis point. Recevez-moi pour Gendre. Il vaut mieux pour votre honneur & pour le mien, qu'on dise que Chorinia a été vengée par son Epoux, que par un ami de son pere. Accordez-moi donc votre fille, ajoûta-t-il, pendant qu'elle respire encore. Par-là vous sauverez sa réputation, & vous ne devrez point à un Etranger la consolation que je vous aurai procurée.

Le pere & le fils accepterent fort volontiers la proposition de Dorido. Elle leur parut très-honorable pour eux & très-nécessaire pour prévenir tous les bruits desavantageux qui pourroient se répandre dans le monde sur cette avanture. Le bon-homme alla lui-même annoncer cette nouvelle à Chorinia, qui, toute accablée qu'elle étoit de son mal, répandit des larmes de joye, & tirant des forces de sa foiblesse, elle dit avec transport que si elle se voyoit femme de Dorido, elle mourroit satisfaite. Puis elle demanda si ce Cavalier étoit chez elle, & si l'on vouloit bien permettre qu'elle lui parlât un instant. Comme elle n'avoit alors

presque point de fiévre, on crut que l'on pouvoit sans peril lui donner ce contentement ; néanmoins, dès qu'il se présenta devant son lit, elle fut saisie d'une si grande joye, qu'elle tomba en foiblesse. Cependant cela n'eut pas de suite ; on la fit revenir de son évanoüissement. Le Chirurgien pour prévenir une seconde défaillance, défendit aux Amans de se parler. Ils se contenterent de s'exprimer par leurs regards tout ce qui se passoit dans leurs ames. Dorido remarquant que sa présence sembloit soulager la Malade, ne la quitta point de toute la journée. Le soir on fit venir un Prêtre & un Notaire, & le Mariage se fit devant trois Parens, qu'on avoit envoyé chercher pour en être témoins.

On eût dit les deux jours suivans que Clorinia se portoit beaucoup mieux, & le Chirurgien même se flattoit de l'esperance de l'arracher à la mort ; mais il se trompa dans ses observations. Le lendemain, il prit une fiévre si violente à la malade, qu'on desespera de sa vie. Alors Dorido la comptant pour morte, ne differa plus à la venger de la façon qu'il l'avoit projetté ! Il alla chercher Horace, partout où il jugea qu'il pourroit le trouver ; & l'ayant rencontré, il lui fit mille caresses ; & comme s'il n'eût rien sçû de ce qui s'étoit passé, il l'in-

vita à venir souper chez lui. Horace qui avoit fait fort secrettement son action barbare, & qui d'ailleurs n'en entendoit parler ni dans la ville, ni dans le voisinage de Clorinia, s'imagina que Dorido pouvoit l'ignorer encore. Ainsi ne le soupçonnant d'aucun mauvais dessein, il eut l'imprudence de se rendre chez lui à l'heure du souper, ce qui lui étoit souvent arrivé. Ils s'assirent tous deux à table, & commencerent à boire & à manger. Dorido avoit fait mettre des drogues assoupissantes dans le vin qu'on servoit à Horace ; de sorte que ce Cavalier tomba bien-tôt dans une espece de léthargie, pendant laquelle Dorido & deux valets qui lui étoient tout dévoüez, lui lierent les pieds & les mains. Ensuite, ils lui passerent une corde au coû ; puis l'attacherent par le milieu du corps à un pilier qui étoit dans la Salle, après avoir bien fermé toutes les portes de la maison. Lorsqu'il fut dans cet état, ils lui frotterent le nez avec une pomme de senteur, & dissiperent son assoupissement.

Quand le malheureux Horace se vit si bien garotté qu'il ne pouvoit se remuer, il ne lui fut pas difficile de juger du peril qui le menaçoit. Il confessa son crime, & croyant pouvoir fléchir son Rival, il implora sa pitié & sa misericorde dans les ter-

mes les plus forts que l'amour de la vie lui put inspirer. Prieres inutiles ! Il avoit affaire à un ennemi inexorable, à un Epoux qui avoit sans cesse devant les yeux son Epouse mourante. Dorido bien loin de se laisser attendrir, coupa les deux mains de ce misérable, & le fit étrangler par ses valets, ausquels il ordonna de porter à minuit le cadavre à l'entrée de la ruelle avec ses deux mains penduës à son coû. Pour lui, ne pouvant se consoler de la perte de sa femme, il est sorti ce matin de Rome. On ne sçait quelle route il a prise, & l'on vient de m'assurer que Clorinia est morte quelques heures après son départ.

Le Gentilhomme Napolitain acheva de parler en cet endroit. Une histoire si tragique toucha l'Ambassadeur & sa Compagnie, qui déplorerent le sort infortuné de cette Dame. Ils plaignirent aussi Dorido ; mais ils conclurent, après avoir fait bien des réflexions sur cette avanture, qu'il y avoit dans la conduite de ces deux Cavaliers un esprit de vengeance qui ne convenoit guere à des Chrétiens.



CHAPITRE III.

Guzman quitte enfin le séjour de Rome. Il arrive à Sienne, & va descendre chez son ami Pompée, qui lui apprend de mauvaises nouvelles.

LE lendemain de cette triste catastrophe, qui faisoit l'entretien de tout Rome, je sortis de cette ville monté comme un Prince, moins riche que je ne pensois, affectant un air galant, & la tête remplie d'idées qui me promettoient beaucoup de plaisir. Je m'avançois vers Sienne, où je m'imaginois mon ami Pompée dans la plus vive impatience de me voir. En y arrivant, je demandai où il demeuroit, & je me rendis tout droit chez lui.

Il étoit au logis. Il me reçut assez civilement, & toutefois d'un air embarrassé. Seigneur Pompée, lui dis-je en l'embrassant, vous voulez bien que Guzman votre ami vous témoigne l'extrême joye qu'il a de vous voir, & de vous connoître enfin personnellement. Mon homme ne pût, sans pâlir, entendre prononcer mon nom. Qui ?

vous, me répondit-il avec surprise, vous seriez ce même Guzman à qui j'ai mille & mille obligations? Je fremis à ces mots, sans sçavoir pourquoi; & j'en tirai un mauvais augure. D'où vient repris-je avec émotion, d'où vient cet étonnement que vous faites paroître à ma vûë? C'est ce que vous sçaurez bien-tôt, repartit le Marchand. Je vois bien que j'ai été la duppe, & que vous êtes véritablement ce Guzman d'Alfarache que j'attendois.

Je fus frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, & je pressentis dans ce moment qu'il étoit arrivé quelque malheur à mes hardes. Impatient de l'approfondir, je priai Pompée de s'expliquer plus clairement. Hé bien, me dit-il, vous sçaurez qu'il a passé par Sienne un Cavalier, soi disant Gentilhomme de l'Ambassadeur d'Espagne, venant de Rome avec deux valets, & allant à Florence par ordre de son Maître. Ce Cavalier se donnoit pour ce Guzman d'Alfarache qui m'a rendu service dans une affaire que j'ai euë à Rome, & il avoit les clefs de vos coffres. Je pensai tomber en convulsion, quand je l'entendis parler de cette sorte; & un détail circonstancié qu'il me fit de toute l'avanture, acheva de me mettre au desespoir. Je témoignai au Marchand que je souhaitois de

voir mes coffres. Aussi-tôt il me conduisit à l'appartement qu'il m'avoit fait préparer : Et là me montrant mes deux grands coffres : Voilà, me dit-il, ceux qu'ils n'ont point emportez. Mais ils les ont eus en leur pouvoir, aussi-bien que le troisiéme. Je soupirai amerement en me souvenant que mon or & mes bijoux étoient justement dans celui qui me manquoit. Je ne laissai pas d'ouvrir les autres ; & c'eût été pour moi une grande consolation, si les voleurs satisfaits d'avoir mon argent, n'eussent pas touché à mes habits. Je les aurois, je crois, reconnus pour honnêtes gens.

Il faut rendre cette justice à Pompée : Il ne fut pas moins affligé que moi, quand je lui appris qu'on m'avoit volé la valeur de deux mille écus. Après tout, son affliction pouvoit être l'effet de la crainte qu'il avoit que je ne l'obligeasse à répondre des effets volez, quelques bonnes raisons qu'il pût alléguer pour sa justification. Cependant c'est ce qu'il ne devoit nullement apprehender. Au lieu de penser à l'inquiéter là-dessus, j'affectois de lui cacher le chagrin qui me dévoroit. Il me sembloit qu'un homme qui vouloit trancher du petit Seigneur, ne devoit pas se montrer fort sensible à la perte de ses hardes. Néanmoins je l'étois infiniment ; & j'avois d'autant plus de su-

jet de l'être, que je n'avois point d'autre habit que celui dont j'étois revêtu, ni d'autre linge que deux chemises qui étoient dans mon porte-manteau.

Je me tourmentois vainement l'esprit pour deviner qui pouvoit avoir pris des empreintes ou des modeles de mes clefs, je ne sçavois sur qui je devois faire tomber mes soupçons. Car pour Sayavedra, je l'estimois trop pour me défier de lui. Ce n'étoit pourtant pas la faute de Pompée, si j'avois tant de peine à découvrir l'Auteur du larcin, puisqu'en me contant toute l'histoire, lorsqu'il me fit le portrait du faux Guzman, il me dépeignit trait pour trait Sayavedra, sa taille, ses cheveux, son air & sa voix. J'étois si prévenu en sa faveur, que je me serois fait un crime de le soupçonner sur ces ressemblances. Je dirai plus : Quoiqu'il me souvînt que je l'avois laissé seul dans ma chambre, le jour que le Messager de Sienne y vint voir mes coffres, ma prévention pour Sayavedra fut à l'épreuve de ce souvenir.

Tandis que nous faisions, mon Hôte & moi, des réflexions très-inutiles sur ce vol, il arriva un Domestique qui nous dit que le souper étoit prêt. Nous descendîmes à l'instant dans une Salle où l'on avoit servi, & nous nous mîmes à table sans appetit &

d'un air assez triste. Pompée s'appercevant que les morceaux me demeuroient dans la bouche, me dit: Seigneur Guzman, vos effets ne sont pas si bien perdus, qu'ils ne puissent se retrouver. J'ai fait mes diligences. J'ai mis aux trousses de nos voleurs le *Bargello*, qui est de mes Amis, & je vous avoüe que je compte fort sur lui. Il reviendra ce soir ou demain. J'espere qu'il nous apportera quelque bonne nouvelle. Je le souhaite, lui répondis-je; mais entre nous, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces sortes de gens; sur-tout lorsqu'il s'agit de restitution.

Quoique la table fût couverte de mets délicats, & que nous eussions d'excellens vins, nous étions si peu en humeur de boire & de manger, que nous eûmes bien-tôt soupé. Ensuite, comme je fis semblant d'être fatigué, mon Hôte me reconduisit à mon appartement, où un instant après il me laissa seul. Ce qui me fit plaisir, car sa conversation m'ennuyoit. Je passai une partie de la nuit à me promener dans ma chambre en rêvant, & je ne me mis au lit que vers la pointe du jour. J'avois l'esprit si accablé des pensées différentes qui m'agitoient successivement, que je m'endormis à la fin. Ce ne fut pas pour long-tems. Un grand bruit qui se fit entendre sur l'es-

calier, me réveilla presque dans le moment. J'entendis plusieurs personnes qui crioient à la fois : *Voici le voleur! voici le voleur !*

Je tirai les rideaux de mon lit, ne pouvant croire les paroles qui frappoient mes oreilles, & j'allois me lever pour sçavoir ce que j'en devois penser, lorsque je vis entrer dans ma chambre la femme, les enfans & les domestiques du Marchand, lesquels continuant de parler tous ensemble, me répeterent ce que j'avois entendu. Je priai la femme de m'expliquer ce que cela signifioit. Cela signifie, me dit-elle, que le *Bargello* arrivera ici dans une heure avec un de vos voleurs, & qu'il a envoyé un de ses Archers devant pour en avertir Pompée, qui s'habille pour venir vous le presenter. Mon Hôte en effet ne tarda guere à m'amener cet Archer, que j'interrogeai. Il m'apprit que le voleur qui avoit été attrapé, étoit celui qui avoit joüé le rolle de Guzman.

Cette nouvelle me rafraîchit un peu le sang. Je commençai à me flatter que je pourrois recouvrer du moins une partie de mes effets, puisque nous tenions l'auteur du vol. Mon Hôte avoit aussi cette pensée, & tout le monde dans sa maison étoit dans une joye inconcevable de cet heureux évé-

nement. Je donnai à l'Archer une pistole, pour être venu au grand galop me l'annoncer; & je m'habillai à la hâte, pour aller reconnoître le fripon qu'il m'avoit representé. Pompée de son côté se disposoit à m'accompagner, pour parler aux Juges en ma faveur. Dans le tems que nous raisonnions là-dessus, un valet du logis accourut pour nous dire que le *Bargello* à cheval étoit à la porte, tandis que ses Archers menoient le voleur en prison. Le Marchand envoya son domestique prier de notre part Monsieur le Prevôt de vouloir bien mettre pied à terre & monter à mon appartement.

Le *Bargello* fanfaron, s'il en fut jamais, y entra comme en triomphe. Il nous conta d'abord de quelle maniere intrépide il avoit arrêté le voleur, & se perdant dans des digressions qui faisoient peu d'honneur à sa modestie, il m'impatienta. J'interrompis son recit héroïque, pour lui demander ce qu'il m'importoit le plus de sçavoir, c'est-à-dire des nouvelles de mon argent. Pour de l'argent, me répondit-il d'un air froid, il n'avoit sur lui que vingt-cinq pistoles, & il ne faut pas s'en étonner. Quoiqu'il ait fait le premier personnage dans cette piéce, il n'est pas le chef de sa bande. C'est un certain Alexandre Bentivoglio, dont je n'ai que trop entendu parler, & qui pourra bien

un jour tomber sous ma patte. Néanmoins, poursuivit-il, consolez-vous. Nous avons en notre puissance le misérable qui est cause de votre malheur, & que je vous promets de faire pendre. A ce discours impertinent, j'eus de la peine à retenir ma colere. J'aurois volontiers été le bourreau de Monsieur le Prevôt qui me parloit ainsi, de l'Archer pour ma pistole, & du Marchand qui par son imprudence m'avoit mis dans l'embarras où je me trouvois. J'enrageois de bon cœur. Le *Bargello* s'appercevant du peu de satisfaction que j'avois de sa course, au lieu qu'il attendoit de moi quelque récompense, sortit très-mécontent de ma Seigneurie, en disant à mon hôte que s'il eût crû que je sçavois si mal reconnoître ce que l'on faisoit pour moi, il ne se seroit pas donné tant de peine.

Après qu'il fut sorti, Pompée demanda son manteau, & me dit qu'il alloit solliciter les Juges. Pour moi, curieux de voir le voleur qui étoit en prison, je m'y transportai; & ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus en lui Sayavedra, quelque portrait ressemblant qu'on m'eût fait de ce fripon. Si-tôt qu'il me vit, il vint se jetter à mes pieds. Il étoit plus pâle que la mort. Il me demanda pardon: Mon cher Seigneur Don Guzman, me dit-il tout en pleurs,

ayez pitié d'un malheureux qui se repent de vous avoir trahi. Il alloit continuer, car il avoit préparé une longue harangue pour m'attendrir ; mais je ne lui laissai pas le tems d'en dire davantage. Je l'accablai de reproches, & toutefois en les lui faisant, je sentois que ma colere s'affoiblissoit peu à peu. Tous les mouvemens d'indignation qui m'agitoient, firent place insensiblement à des sentimens de compassion, dont j'aurois eu la foiblesse de donner des marques, si je n'eusse pris le parti de m'éloigner brusquement d'un traître, qui auroit été tout au moins envoyé aux galeres, si la Justice à Sienne eût eu alors des Ministres un peu séveres.

Les Juges de ce tems-là, tu vas le voir, ami Lecteur, firent ce que mille autres avoient fait avant eux, & ce que dix mille autres ont fait après. Ils me députerent le jour suivant un Greffier, pour me proposer de me rendre Partie du voleur emprisonné. Je fis réponse que je le voulois bien, pourvû qu'il me fît restituer tout ce qui m'avoit été dérobé : Autrement non ; Que je ne demandois point la mort du pécheur : Que ma bourse, quand on le pendroit, n'en seroit pas en meilleur état : En un mot, que je ne souhaitois rien autre chose que mon argent & mes hardes, & que j'y renonçois, puis-

que le tout étoit en trop bonnes mains pour que je pûsse le ratraper. Le Greffier n'eut pas plûtôt fait rapport aux Juges de ce que je lui avois dit, que considerant qu'il n'y avoit point d'autres especes à prétendre dans ce procès que celles dont on avoit trouvé le voleur nanti, ils se contenterent de le condamner au carcan pour deux ou trois heures, & à un bannissement perpétuel du territoire de Sienne. Ces Magistrats équitables disoient pour qu'on excusât un châtiment si doux, que le coupable n'ayant aucune marque de feu sur les épaules, c'étoit une preuve qu'il n'avoit jamais été trouvé en faute que cette fois-là, & qu'il méritoit par conséquent quelque indulgence. La bonne raison pour faire grace à un voleur de profession ? Et n'est-ce pas un Jugement bien judicieux que de le bannir d'un païs où il a volé ? C'est comme si on lui disoit : Va-t-en, mon ami, on te permet d'aller voler ailleurs.

Je ne sçavois point encore à quoi les Juges avoient condamné Sayavedra, & je dînois chez Pompée, lorsqu'un domestique du logis, qui avoit oüi prononcer la Sentence, entra dans la Salle tout essoufflé, & d'un air aussi content, que s'il m'eût apporté mes effets : De la joye, Seigneur Don Guzman, s'écria-t-il, de la joye ! Votre

larron est condamné au carcan, & l'on doit bien-tôt l'y attacher. Il ne tiendra qu'à vous de voir cette exécution. Dans ce moment j'aurois voulu que ce sot eût été mon valet, & être dans un endroit où j'eusse pû librement lui casser les dents à coups de poing. Je n'ai de ma vie été si tenté de battre un homme, que je le fus dans cette occasion. Cependant il me fallut devorer mon chagrin, de même que le changement qui se fit dès ce jour-là dans mon Hôte. Il passa tout-à-coup d'une extrêmité à une autre ; il ne me regarda plus que comme un Etranger qui l'incommodoit, & dont il auroit souhaité d'être défait.

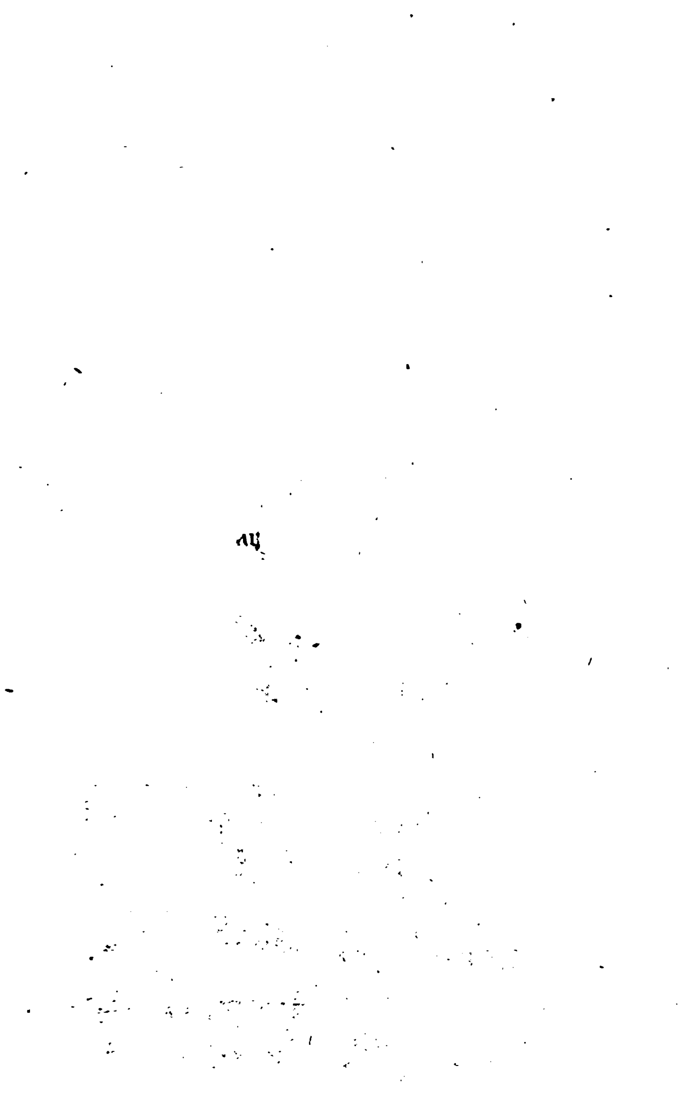
Est-il possible, me diras-tu ? Quoi ce Pompée à qui tu avois rendu service, & qui dans toutes ses Lettres t'avoit paru si pénetré de reconnoissance, ce même Pompée te paya d'ingratitude ? Sans doute. Il prit un air glacé avec moi, & me fit assez voir qu'il m'auroit voulu déja bien loin. J'y contribuai peut-être en lui disant indiscrettement que je ne retournerois point à Rome, ou du moins de long-tems. Ce qui lui faisant juger que j'allois lui devenir inutile, & que selon toutes les apparences, nous n'aurions plus de commerce ensemble, il ne se soucia plus guere que je fusse content ou mécontent de lui. Il me deman-

da même ſans façon quand je me propoſois de partir. Je lui répondis que ce ſeroit dès le lendemain. Il me repliqua froidement qu'il étoit fâché de mon départ, ſans me faire aucune inſtance pour le differer. Enfin, je crevois de dépit d'avoir obligé de bonne grace un homme, qui bien éloigné de m'offrir ſa bourſe par reconnoiſſance, ou pour compenſer ce qu'il m'avoit fait perdre, étoit aſſez ingrat pour compter tous les momens que je paſſois dans ſa maiſon. Auſſi la premiere choſe que je fis le jour ſuivant, fut de prendre congé de lui d'une maniére qui lui marqua bien ce que je penſois de lui.

CHAPITRE IV.

Guzman à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à ſon ſervice, & l'emmene avec lui à Florence.

J'Avois tant d'envie de m'éloigner de Sienne, que je donnai d'abord des deux à mon cheval. Si bien que je diſparus comme un éclair aux yeux de Pompée. Quand j'eus fait quelques milles, j'apperçûs de



Tom. II pa



J. B. Scotin Sculp.

lois un homme à pied, qui me parut avoir toute la figure de mon fripon de Sayavedra. Comme en effet c'étoit lui, qui pour obéir à la Sentence qui le condamnoit à un bannissement, se hâtoit de sortir de l'Etat de Sienne pour aller dans un autre exercer ses talens.

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vûë de ce misérable; & me souvenant moins de la trahison qu'il m'avoit faite, que du service qu'il m'avoit rendu le jour de l'avanture du cochon, je n'eus pas la force de ne vouloir pas lui parler. Il m'avoit aussi reconnu; & lorsque je passai près de lui, il vint tout à coup, le visage baigné de larmes, m'embrasser la botte, en me demandant mille pardons de son ingratitude & de sa perfidie. Il ajoûta qu'il souhaiteroit de toute son ame, pour expier sa faute, me servir en esclave toute sa vie; & que si je voulois le prendre pour mon valet, je pouvois compter sur le serment qu'il me faisoit d'être le serviteur du monde le plus fidele. Après avoir fait mes réflexions sur ce qu'il me proposoit, il me sembla que je ne ferois point si mal d'accepter sa proposition.

Ne vas-tu pas encore me blâmer, de m'être chargé d'un domestique dont je connoissois le caractere, & qui m'ayant déja dévalisé, ne pouvoit manquer de récidiver

à la premiére occasion ? Je sçais par ma propre expérience qu'on ne se défait pas aisément de ses mauvaises inclinations. Mais outre que dans la disette d'especes où j'étois alors, j'avois peu de chose à perdre, que Diable aurois-je fait d'un valet plein de probité ? Dans le métier que je pressentois bien qu'il me faudroit bien-tôt faire, j'avois besoin d'un *Virtuoso*, & je le voyois tout trouvé dans ce garçon-là. Un habile homme doit sçavoir se servir de tout.

Je pris donc à mon service Sayavedra ; & je me loüai autant dans la suite d'avoir renoüé avec lui, que j'avois eû auparavant de regret de l'avoir connu. Il me fit bien voir, lorsque nous arrivâmes à la couchée que je n'avois pas fait une mauvaise affaire en l'attachant à moi. Il fut toûjours en mouvement pour tâcher de me rendre par ses soins le gîte commode. J'admirois son attention à pourvoir à mes besoins, & à prévenir tous mes desirs. En vérité, l'ardeur de son zele & son bon esprit dont il me donnoit à tout moment des preuves, me consolerent de la perte de mes hardes. Le jour suivant de grand matin nous nous remîmes en marche, l'un à cheval & l'autre à pied, & nous nous rendîmes enfin à Florence, qu'on m'avoit peinte avec de si belles couleurs. Cependant quelque éloge

qu'on m'en eût fait, elle me surprit par la magnificence de ses édifices. Sayavedra qui m'observoit, me dit en soûriant : Il me semble que la vûë de cette ville vous frappe agréablement. J'en suis charmé, lui répondis-je. Elle me paroît admirable. Je ne croyois pas qu'il y eût dans le monde une autre Rome. Oh ! vraiment, reprit-il, vous n'en voyez que les dehors & la situation, qui véritablement ont dequoi plaire aux yeux. Mais c'est le dedans qu'il faut considerer. Les Maisons des Particuliers, qui pourroient passer pour autant de Palais, sont ornées d'une infinité de beaux ouvrages d'Architecture. C'est avec raison qu'on appelle Florence la huitiéme merveille du monde ; puisque c'est la fleur des fleurs & la fleur de toute l'Italie. Là-dessus, Sayavedra s'étant mis en train de parler, me conta l'Histoire de Florence depuis les guerres Civiles de Catilina jusqu'à l'état present où elle se trouvoit.

Mon Ecuyer qui connoissoit parfaitement cette ville pour y avoir demeuré quelque tems, me conduisit à une des plus fameuses Hôtelleries, où il lui plut de me faire passer pour un Gentilhomme Espagnol, nommé Don Guzman, neveu de l'Ambassadeur d'Espagne à Rome. Il fit effrontément confidence à l'Hôte de ma

qualité. Comme nous étions ſans bagage, & que nous n'avions même qu'un cheval, cela péchoit un peu, contre la vrai-ſemblance. Mais mon valet, pour ramener la choſe au vrai-ſemblable, dit qu'ayant été obligez de partir à la hâte, nous avions chargé une perſonne de nous envoyer nos balots par le Meſſager, qui devoit arriver inceſſamment. Quoique l'Hôtelierie fût pleine de Cavaliers d'importance, il me fit avoir une des plus belles chambres. Il fit accroire à l'Hôte que je venois à Florence de la part de l'Ambaſſadeur pour une affaire de conſéquence, & que probablement j'y ferois un aſſez long ſéjour. Ce qui réjoüit fort Monſieur le Maître, & fut cauſe qu'il eût avec moi des maniéres très-reſpectueuſes. Le prudent Sayavedra fut d'avis que nous achetaſſions le lendemain un grand coffre que nous dirions être plein de nos meilleurs effets, & que nous remplirions enſuite de ce qu'il plairoit à la fortune de nous envoyer. J'approuvai ſa penſée, & je le chargeai du ſoin de cette emplette.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Guzman paroît à la Cour du Grand Duc. Une Dame devient amoureuse de lui.

* LA Grande Ducheſſe dans ce tems-là venoit d'accoucher d'un Prince, ou plûtôt de relever de ſes couches ; & il y avoit tous les jours au Palais quelque Fête, où toutes les perſonnes de diſtinction de l'un & de l'autre ſexe ne manquoient pas de ſe trouver ; & chacun y étoit bien reçû. Les Cavaliers qui logeoient dans mon Hôtellerie, & qui tous étoient de la meilleure nobleſſe du Païs, n'étant venus à Florence que pour avoir part à ces divertiſſemens ; s'y montroient d'autant plus aſſidus, qu'ils faiſoient par-là leur cour à leur Prince. Mon Hôte me demanda le premier ſoir, ſi je voulois être ſervi en particulier ou man-

* *Les Avantures de Guzman à la Cour du Grand Duc ſont de l'invention de Mr. Bremont, qui les a miſes dans ce Chapitre & dans le ſuivant, à la place de la deſcription & de l'hiſtoire ennuyeuſe que l'Auteur Eſpagnol y fait de la ville de Florence. J'ai crû avoir en cet endroit préferer le Copiſte à l'Original.*

ger avec ces Gentilshommes. Je répondis que j'aurois l'honneur de souper avec eux ; & l'heure en étant venuë, j'entrai dans la Salle où ils se disposoient à se mettre à table. J'y parus d'un air aisé, faisant l'homme de condition, ce que je n'entendois pas trop mal ; & après les avoir saluez cavalierement, j'allai m'asseoir au haut bout sur une chaise qui m'y fut presentée par Sayavedra, qui sçavoit merveilleusement se prêter aux *Lazzis*.

Ce debut m'attira les regards de tous ces Messieurs, qui souhaitant d'apprendre qui j'étois, se le demandoient les uns aux autres à l'oreille fort inutilement. Ils avoient une grande impatience de m'entendre parler, pour découvrir par mon accent de quelle nation je pouvois être. J'avois la malice de les tenir dans l'incertitude sur cela. Ils avoient beau par de petites honnêtez vouloir me faire entrer en conversation avec eux, je leur répondois moins par des paroles que par des airs de tête & des mines pleines de politesse. Néanmoins comme je ne pouvois me dispenser de lâcher quelques mots, je passai pour Romain dans leur esprit. Mais ayant donné en Espagnol un ordre à Sayavedra, je les remis en défaut. Un de ces Gentilshommes plus curieux que tous les autres, se leva de table

pour aller questionner l'Hôte sur mon chapitre. Quelques instans après, étant venu reprendre sa place d'un air content, il parla tout bas à ses voisins ; ceux-ci à d'autres ; & me voilà reconnu de toute la compagnie pour le neveu de l'Ambassadeur d'Espagne.

Le souper fini, tous ces Nobles me regardant comme un jeune Seigneur, firent un cercle autour de moi, & l'un des Principaux m'adressant la parole, me dit que je ne sçavois peut-être pas encore qu'il y avoit presque tous les jours bal à la Cour pour la naissance du Prince : Qu'il y en auroit un ce soir-là, & que si j'avois la moindre envie d'y aller, ces Messieurs & lui se feroient un plaisir de m'y conduire. Je répondis à ce Gentilhomme qu'une offre si obligeante n'étoit point à rejetter : Qu'à la vérité mon habit de voyageur s'opposoit un peu à ma curiosité : Que néanmoins comme je n'étois pas connu à Florence, j'aurois l'honneur d'accompagner ces Cavaliers, pour prendre part avec eux à une sorte de divertissement que j'aimois à la fureur. Ils étoient tous habillez magnifiquement. Pour moi, je ne pus faire autre chose que mettre une de mes deux chemises blanches qui étoient dans mon porte-manteau, & me redresser un peu. Cependant tout mal vêtu que j'étois en comparaison des autres, je vais te dire ce qui m'arriva.

Quand nous entrâmes dans la Salle du Bal, où le Grand Duc étoit déja, & où il y avoit assez grosse compagnie, ce Prince attacha ses yeux sur moi. D'abord j'en fus déconcerté. Je m'imaginai qu'il trouvoit mon habillement trop modeste, ou quelque chose enfin de ridicule en ma personne; & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il me fit remarquer à un Seigneur de sa Cour, auquel il parla tout bas, de façon qu'il me sembla qu'il lui donnoit ordre de s'informer qui j'étois. Je ne me trompois point. Le Courtisan que je ne perdois point de vûë, perça la foule pour venir joindre un des Gentilshommes avec qui j'étois venu, lui dit quelque chose à l'oreille, & après qu'on lui eut répondu de la même maniére, retourna près du Grand Duc, à qui je m'apperçûs qu'il rendoit compte de sa commission. Tous ces mouvemens me paroissoient assez équivoques, & je ne sçavois encore ce que j'en devois juger, lorsque le même Gentilhomme à qui le Courtisan avoit parlé, s'approcha de moi & me dit: On vous connoît bien, Seigneur Cavalier. Le Grand Duc sçait que vous êtes parent de Mr. l'Ambassadeur d'Espagne à Rome. Je vous conseille d'aller dès à present saluer ce Prince. Il vous regarde sans cesse, & desire apparemment que vous preniez cette liberté.

Je suivis le conseil du Gentilhomme, croyant ne pouvoir m'en dispenser. Je m'avançai vers le Grand Duc, qui pénétrant mon dessein, eut la bonté de me faire faire place lui-même. Je commençai par une profonde révérence. Ensuite je dis en Italien à S. A. d'un air libre & respectueux tout ensemble, que je ne faisois que d'arriver à Florence, & que je lui demandois mille pardons si j'osois dans un Bal lui rendre mes très-humbles respects. Mais que venant d'apprendre qu'elle avoit eu la curiosité de vouloir sçavoir mon nom, je venois moi-même le lui dire. Je le sçais déja, me répondit ce Prince, & je ne suis pas peu surpris d'entendre un Espagnol parler aussi bien Italien qu'un Romain naturel. Je repliquai à cela en Espagnol que j'avois fait un assez long séjour à Rome. Il me repartit en langue Castillane qu'il aimoit & ne parloit point mal, que rarement les personnes de mon Pays apprenoient à prononcer l'Italien si parfaitement. Puis faisant tomber l'entretien sur mon oncle l'Ambassadeur, il me dit qu'il le connoissoit pour avoir eu plus d'une affaire à traiter avec lui : Qu'il l'estimoit & souhaitoit d'avoir occasion de le lui témoigner en ma personne. Il eut ensuite la bonté de m'inviter à fréquenter sa Cour, & de me dire mille choses obligean-

tés, ausquelles je ne répondis que par des révérences jusqu'à terre. Ce ne fut pas tout: La Grande Duchesse arriva dans ce moment. J'eus l'honneur de la saluer aussi, & de lui être présenté par le Prince son époux, qui lui dit qui j'étois. En verité, je me tirai de ce mauvais pas plus galamment, peut-être, que ne l'auroit fait à ma place un véritable neveu de l'Ambassadeur d'Espagne.

Le Bal alors commença. Je me retirai aussi-tôt à l'écart, de peur d'embarrasser les Danseurs. Après trois ou quatre danses, une Dame qui alloit danser à son tour, & à qui le Duc avoit fait signe de me prendre, vint à moi. Je fis semblant de vouloir me dispenser d'entrer en danse, quoique j'en eusse grande envie. Je la priai de considerer que je venois de descendre de cheval; ainsi qu'elle le pouvoit voir à mon affreux négligé. Le Prince qui m'observoit, me cria pour finir la contestation, que quand même j'aurois des bottes, il ne faudroit pas que je refusasse de danser avec une Dame si aimable. A cet ordre précis, je cessai de faire des façons. J'obéïs, & je dansai avec tant de grace & de noblesse, que je m'attirai les applaudissemens de toute l'Assemblée. La Grande Duchesse sur-tout, qui préféroit Terpsicore à toutes les autres

Muses, fut si contente de moi, qu'elle m'obligea de danser plusieurs danses nouvelles, dont je lui parus m'acquiter également bien. Ce qui m'agita terriblement & me rendit si gai, si badin, que j'en contai à toutes les Dames. Je te dirai plus, ami Lecteur, dussai-je passer pour un fat dans ton esprit, que les Florentines qui sont les femmes d'Italie qui se connoissent le mieux aux bons airs, me trouverent très-agréable.

Il y avoit entr'autres, trois jeunes Personnes qui faisoient le plus bel ornement du Bal. Je n'ai jamais vû de beautez plus piquantes. Elles auroient fort embarrassé un honnête homme, qui eût eu à choisir entre elles. Je me serois toutefois déterminé en faveur d'une Brune, qui me faisoit pencher de son côté par un certain je ne sçais quoi que les deux autres n'avoient pas. Aussi je m'attachai particuliérement à danser avec celle-là. Un des Gentilshommes qui m'avoient amené au Palais, s'apperçût que j'en voulois à cette brune, & s'approchant de moi: Seigneur Don Guzman, me dit-il, avec un souris, vous ferez bien des jaloux, si vous continuez. La Dame est une riche veuve, qui a un grand nombre d'Amans. Ce discours flatta ma vanité, & m'inspira le dessein de tenter la conquête d'un cœur disputé par tant de Rivaux. Je hazardai

quelques douceurs, qui ne furent point mal reçûës; mais dans le tems que de favorables apparences m'excitoient à pousser ma pointe, il prit fantaisie à la Grande Duchesse, qui n'avoit point encore dansé depuis qu'elle étoit relevée, de vouloir que j'eusse l'honneur de danser avec elle. Pour le coup prévoyant les conséquences, je fis tout mon possible pour m'en défendre. Il fallut pourtant en passer par-là. Le Grand Duc, quoiqu'il approuvât le respect que je faisois paroître en cela pour la Princesse, me témoigna par une inclination de tête qu'il desiroit que je fisse ce qu'elle souhaitoit. Il n'y eut plus moyen de reculer. Je dansai donc & encore mieux que je n'avois fait. Ce qui donna tant de plaisir à la Duchesse, qu'elle ne se lassoit point de danser avec moi. Le Prince fut obligé de la prier de se ménager, de peur qu'un trop grand mouvement ne l'incommodât. De sorte que le Bal finit là.

Leurs Altesses se retirerent. Je les accompagnai jusqu'à leur appartement avec les Seigneurs de leur Cour, & je revins ensuite d'un air empressé dans la Salle du Bal, où je trouvai ma belle brune qui étoit prête à sortir. Je sçavois si bien faire le passionné, que j'eus la satisfaction de remarquer qu'elle ne me quittoit point sans regret. Sin

que je me vis séparé d'elle, je repris le chemin de l'Hôtellerie avec nos Gentils-hommes, qui me rejoignirent. J'étois si occupé des honneurs que j'avois reçûs ce soir-là, que je répondis assez mal aux complimens que ces Messieurs me firent sur le talent que j'avois pour la danse. Etant tous arrivez à l'Hôtellerie, nous prîmes congé fort poliment les uns des autres, & chacun se retira dans sa chambre.

Lorsque je me vis dans la mienne avec Sayavedra: Mon ami, lui dis-je, la joye me suffoque. J'étoufferois, si je ne déchargeois mon cœur. En même-tems je lui détaillai tout ce qui m'étoit arrivé au Bal, dont j'avois fait tout le plaisir: Les loüanges infinies qui m'avoient été données par la Duchesse, & l'accüeil obligeant que le Duc m'avoit fait. Mon confident n'aimoit que le solide. Il regardoit les applaudissemens comme de la fumée, mais l'article de la veuve le frappa. Je vis briller dans ses yeux la joye que lui causa cet endroit de mon recit. Passe pour celui-là, me dit-il. Cela vous peut mener à quelque chose, si vous sçavez bien profiter de l'heureuse disposition où vos maniéres ont mis cette Dame à votre égard. Nous employâmes Sayavedra & moi plus de la moitié de la nuit à bâtir des châteaux là-dessus, & à dé-

liberer sur ce qu'il falloit faire pour conduire cette avanture à une bonne fin. Il fut arrêté dans notre conseil que nous acheterions dès le jour suivant le grand coffre dont nous avions déja parlé, & que je ferois la dépense de l'habit le plus propre que ma bourse le pourroit permettre, pour soutenir à la Cour le personnage que j'avois commencé d'y joüer.

Cette résolution prise, je chargeai mon valet de se mettre en campagne de très-grand matin pour l'exécuter. Après quoi, je l'envoyai coucher. Pour moi, je ne pûs fermer l'œil de tout le reste de la nuit, & il étoit déjà grand jour, lors qu'à force de me bercer de chimere, je m'assoupis un peu. Mon sommeil ne dura pas long-tems. Sayavedra, qui revenoit de faire ses commissions, entra dans ma chambre & me réveilla. Il étoit suivi d'un Tailleur, chez lequel il avoit trouvé un habit tout fait, & qui n'avoit jamais été porté. Le Tailleur me dit que cet habit lui ayant été commandé par un jeune Seigneur qui avoit tout à coup disparu de la Cour, après y avoir perdu au jeu une grosse somme, lui étoit demeuré, & qu'il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire à bon marché. Je me levai promptement pour l'essayer, & par le plus grand bonheur du monde, quand on l'au-

roit fait exprès pour moi, il n'eût pas été plus juste pour ma taille. Il ne fut plus question que de sçavoir combien on le vouloit vendre. Nous nous accordâmes là-dessus, après une dispute qui auroit été plus longue, si le Tailleur n'avoit pas eu besoin d'argent, & moi une furieuse envie d'avoir cet habit, auquel je fis ajoûter quelques passemens d'or à ma fantaisie. Ce qui acheva de le rendre magnifique & à la mode de Rome.

Je n'eus pas plûtôt payé & renvoyé le Tailleur, que mon Hôte monta dans ma chambre, pour me dire qu'on m'avoit apporté de la part du Grand Duc, pendant que je dormois, un régal de vin, de fruits & de confitures. Present que ce Prince avoit coutume de faire aux illustres Etrangers qui passoient par sa Cour; mais qu'il n'avoit osé troubler mon repos pour m'en donner avis. Je ne fus point fâché de n'avoir pas vû le Gentilhomme, que le Duc avoit chargé de conduire ce present; il m'auroit fallu en payer le port; & dans le besoin que j'avois de tout mon argent pour me mettre en état de briller à la Cour, je ne pouvois trop le ménager. Je croyois donc qu'il ne m'en couteroit rien pour cela. C'est en quoi je me trompois. A peine l'Hôte eût-il fait apporter dans ma cham-

bre le vin & les fruits du Prince, qu'on vint m'annoncer le même Gentilhommme que S. A. m'avoit envoyé. Il fallut essuyer sa harangue banale, qu'il finit en me disant que la Duchesse souhaitoit de me voir l'après-dînée. Je fis sur cela de grands complimens au Gentilhomme, que Sayavedra, en Ecuyer bien instruit, attendoit à la porte pour lui glisser dans la main quelques écus. Je m'amusai ensuite à essayer le reste de nos emplettes. Comme bas de soye, chapeau fin, rubans, souliers propres, linge, gands & toutes les autres choses nécessaires pour assortir l'habit. Voyant que rien ne me manquoit, je commençai par me raser, peigner, décrasser & poudrer : Puis m'étant habillé en me regardant sans cesse dans un miroir, je me tournai vers mon confident, pour lui demander ce qu'il jugeoit qu'on pût ajoûter à mon ajustement. Il me répondit qu'il me trouvoit si bien comme j'étois, qu'il seroit fort trompé, si ce jour-là je ne faisois mourir de jalousie tous les galants & toutes les femmes d'amour. Je ne laissai pas pourtant de me parer de ma belle chaine d'or, & d'attacher au bas avec un beau ruban un Portrait en mignature de mon cher Maître, qu'il m'avoit aussi donné la veille de mon départ.

J'étois, comme un autre Narcisse, en-

charmé de moi-même. J'aurois déja voulu être au Palais; tant j'avois d'impatience d'y montrer ma figure. Je crois que j'y aurois été sans prendre aucune nourriture, si Sayavedra ne m'eût representé qu'on ne devoit pas négliger le dedans: Que le dehors en dépendoit, & qu'un estomac bien bourré étoit plus propre qu'un vuide à donner au visage un beau coloris. Quoique je n'eusse point d'appetit, car j'étois rassasié de ma parure, & l'on auroit dit que mon ventre eût été aussi rempli de vent que ma tête. Je me laissai persuader: Je mangeai quelques morceaux de ce que mon confident me fit apporter dans ma chambre. Encore eus-je si grand-peur de me salir en mangeant, que ce ne fut pas sans inquiétude que j'achevai de dîner. Je tâtai des fruits du Duc, & bus quelques coups d'un verdet dont ce Prince les avoit accompagnez. Je trouvai ce vin exquis, & je jugeai qu'il devoit donner du brillant dans la conversation, quand on n'en avoit pris que modérément. Après ce petit repas, je me promenai en me quarrant dans ma chambre. Je consultai encore mon Ecuyer sur ma personne, & il m'assura de nouveau que j'étois un Cavalier à peindre. Sur son témoignage confirmé par mon amour propre, je sortis pour me rendre au Palais avec Sayavedra, qui pour me faire

plus d'honneur, avoit fait aussi quelques achats pour lui aux dépens de ma bourse, qui se ressentoit furieusement des saignées qu'on venoit de lui faire.

Je fus reçû chez le Grand Duc avec tous les honneurs qu'auroit pû prétendre mon oncle même l'Ambassadeur, s'il eût été à ma place. Le Prince me fit d'abord des honnêtetez que je ne dûs qu'à ma bonne mine & qu'à ma gentillesse. Ensuite il mit notre Ambassadeur sur le tapis; & me dit des choses dans l'espérance qu'à mon retour à Rome je les rapporterois à son Excellence. C'étoit le Prince du monde le plus politique. Il ne parloit le plus souvent que pour faire parler. Tantôt par des paroles flatteuses & tantôt par de petites contradictions, il tâchoit de m'engager à raisonner sur des matieres délicates. Il se flattoit qu'il pourroit m'échapper des choses dont il tireroit quelques lumieres. Ce qui sans doute seroit arrivé, si j'eusse été capable de trahir mon Maître, qui par complaisance ou par facilité m'avoit plus d'une fois entretenu des affaires les plus secrettes. Mais je me tenois si bien sur mes gardes avec le Grand Duc, qu'il eut beau me retenir auprès de lui deux heures, je ne lui lâchai pas un mot indiscrettement. Il cessa enfin, de me tâter; & changeant de discours, de peur de m'inspi-

rer quelque défiance, il me dit d'aller voir la Duchesse qui m'attendoit impatiemment.

Je fus bien-aise qu'il me congédiât pour rompre un entretien qui me fatiguoit, & je volai chez cette Princesse, qui commençoit effectivement à s'impatienter de ce que je tardois tant à me rendre auprès d'elle. Pourquoi donc, me dit S. A. avez-vous été si long-tems avec le Grand Duc? Madame, lui répondis-je en faisant le discret, il m'a fait plusieurs questions sur les Cours de Rome & d'Espagne. Cela nous a mener loin, & m'a empêché de venir plûtôt recevoir vos ordres. Je pris hier au soir, repliqua la Duchesse, un fort grand plaisir à vous voir danser, sur-tout vos deux dernieres danses. J'ai envie de les apprendre, & je veux que vous me les montriez. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de lui rendre mes très-humbles services. Elle avoit tant de disposition à la danse, qu'en moins d'une heure, je la mis en état de les pouvoir danser toutes deux au Bal le lendemain au soir; & je lui promis, pour qu'elle fût plus sûre de ses pas, que je viendrois l'après-dînée lui donner encore une leçon. Elle se faisoit par avance un plaisir extrême de la surprise generale qu'elle causeroit en dansant ces nouvelles danses, & elle me défendit d'en parler à personne.

C'étoit un fort beau concert qui devoit faire ce jour-là le divertissement de la Cour; & je ne manquai pas d'y paroître avec tout mon mérite, après avoir legerement soupé dans l'Hôtellerie. Il n'est pas, je crois, nécessaire de te dire qu'en entrant dans la Salle où tout le monde étoit déja assemblé, je cherchai des yeux ma charmante veuve. J'eus peu de peine à la démêler. Sa parure riche & brillante, & plus encore ses divins appas, la faisoient aisément distinguer. Je juerois bien que j'avois un peu de part aux peines qu'elle s'étoit données pour s'ajuster, comme je ne doute pas que de son côté en me voyant, elle ne se fit honneur du soin que j'avois pris de m'adoniser. Je m'approchai d'elle avec un empressement qui ne lui déplut point. Nous voilà tous deux à nous regarder, à nous contempler, à nous admirer l'un l'autre, & à nous lancer sans quartier des traits de feu. C'étoit à qui en décocheroit davantage. Tout cela alloit fort bien. Mais avec toutes ces tendres œillades, je demeurois incertain de mon sort; & n'ayant pas beaucoup de tems à perdre, je crus devoir m'expliquer plus clairement. J'en avois une belle occasion ce soir-là, puisque j'étois si près d'elle, que je pouvois lui parler sans être entendu de personne.

Madame, lui dis-je tout bas d'une voix tremblante & passionnée, à quel châtiment condamneriez-vous un téméraire qui oseroit vous aimer & vous le dire ? La Dame rougit un peu de cette question, & me répondit que ce téméraire pourroit être tel qu'on n'auroit pas la force de se résoudre à le punir. Je sentis à cette réponse un transport de joye si vif, que je lui repartis d'un ton animé : Quelle contrainte, Madame, après ce que je viens d'entendre, de ne pouvoir me jetter à vos pieds ! Plaignez-moi d'être obligé de sacrifier le plaisir de vous marquer ma reconnoissance au respect que je dois à L. A. Ma Veuve jetta sur moi un regard languissant, & ne me dit rien. Il est vrai que c'étoit m'en dire plus que si elle m'eût tenu les discours les plus touchans. Aussi j'en fus si pénetré, si transporté de plaisir, que ne pouvant plus parler moi-même, je gardai le silence pendant quelques momens, laissant à mes soupirs faire l'office de ma langue.

Je n'étois pas encore bien revenu de ce ravissement qui m'ôtoit l'usage de la parole, quand ma Veuve me poussant du coude, me dit d'un air effrayé : On nous observe. La Grande Duchesse nous regarde avec une attention qui m'embarrasse. Eloignez-vous un peu de moi, je vous prie. Je me retirai

aussi-tôt en disant que la Princesse étoit bien cruelle de venir troubler les plus doux instans de ma vie. Je m'écartai donc de ma belle Veuve, & m'avançai vers la Duchesse, pour employer du moins à lui faire ma Cour le tems qu'il m'étoit défendu d'être auprès de mon adorable brune. Je me glissai derriere la chaise de S. A. d'où, comme si j'eusse été jusques-là fort attentif au Concert, je m'écriai : Il faut avoüer qu'on ne peut rien entendre de plus agréable. Dans le fond cela étoit vrai. Le Grand Duc se piquoit d'avoir les plus habiles Joüeurs d'Instrumens, & les plus belles voix d'Italie. Il n'épargnoit rien pour se contenter là-dessus. Mais c'est de quoi je ne pouvois encore juger, & la Duchesse, qui le sçavoit bien, me dit en me regardant d'un air malicieux : Vous avez vraiment été fort occupé du Concert, & vous en pouvez hardiment décider. On vous le pardonne, ajoûta-t-elle en souriant. La Dame mérite bien qu'on préfere ses charmes à ceux de la musique. S. A. remarquant qu'elle m'embarrassoit changea de ton, & me demanda sérieusement ce que je pensois des voix & de la symphonie. Alors je pris la liberté de dire mon sentiment, & si je ne parlai pas en Maître de l'Art, du moins je fis connoître que je n'étois pas tout-à-fait ignorant en musique.

Le concert au bout d'une heure fut interrompu par une magnifique collation qui servit d'intermede. Je pris ce tems-là pour retourner auprès de ma Divinité, que je m'empressai de servir. Je lui donnois de tout ce qu'il y avoit de plus délicat, préferablement aux autres Dames, à qui je faisois peu d'attention. J'achevai par-là de mettre mes Rivaux au desepoir. Ils ne douterent plus que je ne fusse l'Amant favorisé. Néanmoins quelque dépit qu'il en eussent tous, il n'y en avoit point d'assez hardis pour oser méditer une vengeance dont ils étoient persuadez que le Duc les feroit repentir. Pour moi, je m'inquiétois si peu de tous leurs chagrins, que je ne songeois uniquement qu'à faire de nouveaux progrès dans le cœur de ma Nymphe. Et il sembloit que l'Amour prît plaisir à m'en fournir des occasions.

Pendant que je faisois le galant auprès d'elle, j'appellai un Musicien à voix claire, lequel passoit à deux pas de nous : Sçavez-vous, lui dis-je, les derniers airs qu'on a faits à Rome, & dont il y en a deux ou trois sur-tout qui sont à la mode ? Je les ai reçûs aujourd'hui, me répondit-il, mais je n'ai pas eu le loisir de les étudier. Alors les Dames me demanderent si je les sçavois. Je leur dis qu'oui ; & elles ne m'eurent pas

plûtôt témoigné qu'elles souhaitoient de les entendre, que sans me faire prier comme un Musicien de profession, je me mis à les chanter à demi-voix, feignant de ne vouloir pas être oüi de toutes les personnes qui étoient dans la Salle. Dès que j'eus commencé, je fus entouré de Dames & de Cavaliers qui s'approcherent de moi. Mes sons frapperent même l'oreille de la Duchesse, qui s'étant informée de ce que c'étoit, me fit appeller, & m'ordonna de chanter en donnant à ma voix toute l'étendue qu'elle avoit.

Je ne dois point oublier une circonstance assez plaisante: Cette Princesse fit signe à ma Veuve & à quelques autres femmes du même rang de venir auprès d'elle, pour avoir part au plaisir que je me préparois à leur faire. Elles accoururent dans le moment; & S. A. par malice ou par bonté, les plaça de façon que j'avois ma Maîtresse en face. Après quoi, elle me dit tout bas en riant: Vous voyez que je paye d'avance la complaisance que vous avez pour moi. A ces mots, je lui fis une profonde inclination de tête, & de crainte qu'elle n'en dît davantage, je me hâtai de chanter.

Ami Guzman, me diras-tu, si vous n'y prenez garde, vous allez encore vous loüer. Oh pour cela oüi. Puisque je te découvre

franchement mes mauvaises qualitez, tu dois me pardonner si je ne te cache pas mes bonnes. On trouva ma voix si belle que tous mes Auditeurs, depuis le premier jusqu'au dernier, firent retentir la Salle de leurs applaudissemens. Ce qui ne me suprit en aucune maniere. Un homme qui passoit à Rome pour un beau chanteur, pouvoit-il déplaire à Florence? Enfin, j'amusai l'Assemblée jusqu'à la fin du tems prescrit à chaque Fête, par un réglement qu'il y avoit là-dessus au Palais. Nous accompagnâmes comme à l'ordinaire, le Duc & la Duchesse jusqu'à leur appartement. Ensuite chacun prit son parti. Je retournai dans la Salle joindre ma Veuve, qui n'ayant pas voulu se retirer sans me voir encore un moment, m'y attendoit de pied ferme. J'eus le tems de lui tenir quelques discours flatteurs, qui furent payez de sa part avec usure par des reparties qui redoublerent mon ardeur. Je lui demandai la permission d'aller lui rendre mes devoirs chez elle. Ce qui se fait à Florence, & ce qui me fut accordé de la meilleure grace du monde. On me marqua même une heure pour cela. C'étoit me témoigner qu'elle agréoit ma recherche. Je ne pouvois recevoir de cette Dame une plus grande faveur.

CHAPITRE VI.

Suite & dénoüement de cette belle intrigue.

A Mon retour chez moi, je fus obligé de faire confidence à mon Conseiller Sayavedra de tout ce qui m'étoit arrivé ce jour-là. Ce que je fis jusqu'aux moindres particularitez. Après m'avoir écouté de toutes ses oreilles, il me dit : Cela va de mieux en mieux. Je ne crois pas que nôtre proye nous échappe. Il faut douter de tout, lui répondis-je, mon ami. Quand je songe à ma bonne fortune, quand j'en considere tous les avantages, & que je me represente qu'en deux jours je suis presque parvenu au comble de mes vœux, je crains que la fortune ne flatte ma temerité, que pour s'en joüer & la confondre par quelque sinistre évenement. Il est vrai, reprit mon Confident, que les promesses de l'esperance sont fort souvent trompeuses, mais elles s'accomplissent aussi quelquefois.

Je passai plus tranquillement cette nuit que la précédente ; & le lendemain, d'abord que je fus levé, j'envoyai à ma belle

brune tout le régal que j'avois reçû du Grand Duc, à quelques fruits & une bouteille de vin près, m'imaginant que je n'en pouvois faire un meilleur usage. J'ajoûtai à cela des gands & toutes sortes de rubans que Sayavedra choisit & acheta. Mon present fut agréable à la Veuve, aussi-bien que le billet dont il étoit accompagné, & auquel on me rapporta qu'on feroit réponse de vive voix sur le soir chez la Dame, où l'on comptoit de me voir. Malheureusement l'heure qu'on m'avoit donnée pour faire cette visite, étoit à peu près la même où j'avois promis d'aller faire répéter à la Duchesse les deux danses que je lui avois montrées. Pour concilier ces deux choses, je me rendis chez la Princesse plûtôt qu'on ne m'y attendoit; esperant que j'en sortirois assez à tems pour pouvoir me trouver à mon rendez-vous. Je me trompai dans mon calcul. S. A. qui avoit à cœur d'apprendre parfaitement ces danses, me les fit tant de fois danser avec elle, qu'il ne me fut pas possible de la quitter avant l'heure du Berger; laquelle se passant à mon grand regret, excitoit en moi les plus vifs mouvemens d'impatience.

La Duchesse s'en apperçut, malgré tous les efforts que je faisois pour les lui cacher: Qu'avez-vous, me dit-elle? Vous avez

dans l'esprit quelque chose qui vous inquiete. Je vois bien ce que c'est. Votre Veuve vous fait paroître notre répétition un peu longue, n'est-il pas vrai ? J'avoüai franchement que cela étoit véritable. Je dis de quoi il s'agissoit ; croyant l'engager par cet aveu à m'accorder la liberté de me retirer. Ce qu'elle ne fit point. Au contraire, elle m'ordonna de demeurer. Mais elle envoya chercher ma Veuve, se chargeant de lui faire mes excuses, & de prendre toute la faute sur elle. Je rendis grace à S. A. dans les termes les plus forts, & reprenant ma belle humeur, je payai la bonté de cette Princesse de mille plaisantes saillies qui la réjoüirent. Enfin, mon aimable brune arriva, charmée de l'honneur que lui faisoit la Grande Duchesse, qui lui dit qu'elle l'avoit fait venir, pour compenser le plaisir dont elle l'avoit privée en me retenant. Puis employant pour moi ses bons offices, elle se répandit en discours si flatteurs sur mon compte, que j'en étois tout confus. Nous commençâmes tous trois un petit Bal, en attendant l'heure du grand, laquelle ne fut pas si-tôt arrivée, que nous nous rendîmes dans la Salle où il se donnoit, & tant qu'il dura, nous ne fîmes que nous trémousser ma Maîtresse & moi, pour faire notre Cour à S. A. qui se plaisoit infiniment à nous voir

danser ensemble. Dès ce soir-là, nos amours furent connuës de tout le monde, qui nous regarda comme deux Amans bien assortis. Mes Rivaux seuls en jugerent autrement.

J'allai rendre le lendemain la visite que je n'avois pû faire la veille à ma Veuve. Je trouvai cette Dame avec deux autres de ses amies, qu'elle avoit par bienséance assemblées chez elle, & qui connoissant bien nos sentimens, nous laisserent la liberté de nous entretenir tout bas l'un & l'autre. J'appris de la belle bouche de mon incomparable brune, que du premier moment qu'elle m'avoit vû, elle avoit senti pour moi ce que ses autres Amans tâchoient envain de lui inspirer. En un mot, il me fut permis de compter que j'étois tendrement aimé. Il n'y avoit point ce jour-là de Fête au Palais. L. A. devant honorer de leur présence un Mariage important qui se faisoit en ville. Ma visite en fut plus longue. Qu'il m'échappa de discours passionnez! Qu'on m'adressa de paroles obligeantes! Que nous fûmes contens l'un de l'autre ma Veuve & moi!

Je revins à mon Hôtellerie assez tard. J'étois tout confit en amour, & si plein de belles idées, qu'à peine pouvois-je parler. Sayavedra me laissa quelque tems plongé

dans une si charmante yvresse, mais voyant qu'il étoit de mon intérêt de la dissiper, il me dit : Mon cher Maître, vous vous endormez un peu dans la prosperité de vos affaires amoureuses. Vous ne faites pas réflexion que nous sommes ici dans une ville de passage. Vous pourrez rencontrer quelqu'un qui reviendra de Rome & qui vous reconnoîtra. Vous courez risque à chaque instant d'être découvert. Croyez-moi, brusquez l'avanture. Sçachez promptement de votre Maîtresse jusqu'où votre fortune peut aller ; & ne perdez plus de tems à filer l'amour.

La prudence de mon confident me fit rentrer en moi-même, & m'obligea de retourner le jour suivant chez ma Veuve, dans la résolution de lui proposer de l'épouser. J'avois peur de gâter tout par trop de précipitation ; & ce ne fut qu'en tremblant que je la pressai de hâter mon bonheur. Cependant bien loin de se revolter contre le desir impatient que je lui témoignois d'être son Epoux, elle me dit franchement que ses intentions étant conformes aux miennes, elle n'avoit pas dessein de tirer les choses en longueur. Voyez au plûtôt mes parens, poursuivit-elle, demandez leur agrément ; & quand vous vous serez acquitté de ce devoir, je ferai le reste.

Transporté d'amour & de joye d'avoir son aveu, qui étoit le principal, je me jettai à ses genoux, & lui prenant une main qui ne se refusa point à mon transport, je la baisai avec ardeur. Ensuite, je conjurai la Dame d'agréer, comme pour sceller sa promesse, une petite bague que j'avois au doigt. C'étoit un assez joli diamant, fort bien monté. Elle l'accepta en me le laissant mettre à un de ses doigts, à condition que j'en recevrois d'elle un autre, qu'elle alla prendre dans son cabinet, & qui étoit d'un plus grand prix que le mien. On eût dit après cela que nous étions déja mariez, tant nous devinmes familiers. Je ne sçais pas même si dès ce jour-là je ne me fusse pas rendu maître du logis, si j'eusse été plus hardi. Mais outre que je craignois de lui déplaire en faisant paroître de coupables desirs, j'avois trop d'amour & trop de respect, pour être capable d'une pareille témerité.

Lorsqu'à mon retour de chez ma Veuve, j'appris à Sayavedra le résultat de mon dernier entretien avec elle, & que je lui montrai le gage qu'elle m'avoit donné de sa parole, il en pleura de joye. Courage, s'écria-t-il, vous avez le vent en poupe. Vous allez à toutes voiles. Vous entrerez bien-tôt dans le Port. Ne manquez pas dès demain de visiter les Parens de cette bonne Dame.

Je suis persuadé qu'ils vous accorderont leur consentement. C'est à quoi il n'étoit pas nécessaire de m'exhorter. Ma Maîtresse m'avoit nommé les plus considerables, & bien instruit de leurs caracteres, afin que je pusse me régler là-dessus. Il y en avoit deux avec qui j'avois déja fait connoissance. Ils étoient à peu près de mon âge. J'aurois bien répondu de l'agrément de ceux-là. Je craignois seulement certains barbons graves & flegmatiques, gens qui ne faisant rien que par compas & par mesures, voudroient me mener par un chemin fort long, ce qui ne vaudroit pas le diable pour moi, qui avois tant d'interêt à finir promptement cette affaire. Je vis donc dès le matin les parens en question. Les deux jeunes me dirent sans façon qu'ils approuvoient fort ma recherche, si elle étoit agréable à leur cousine. Il n'en fut pas ainsi des oncles, qui me répondirent que la chose regardoit toute la Famille : Qu'ils s'assembleroient au premier jour, & que je ne tarderois guere à sçavoir ce qu'ils auroient résolu. Rien n'étoit plus prudent, & je ne pouvois trouver ce procedé mauvais, quelque chagrin qu'il me causât.

Je rendis compte l'après-dînée à ma Veuve de toutes ces visites. Elle me dit qu'elle s'étoit bien attenduë à la réponse

qui m'avoit été faite; & que nous pouvions toûjours par provision régler toutes les cérémonies de notre mariage, nous promettant de le célébrer avec toute la pompe convenable à des personnes de notre naissance, & ne doutant nullement que L. A. ne nous fissent l'honneur d'assister à nos nôces. Au bout de trois jours, il vint chez moi deux des principaux parens de ma future, pour m'apprendre le résultat de leur déliberation touchant ma recherche. Ils me dirent qu'ils envisageoient le dessein que j'avois sur leur parente comme une chose très-honorable pour leur Famille: Qu'ils me prioient toutefois de trouver bon qu'ils exigeassent de moi, seulement pour agir avec plus de bienséance, que je fisse intervenir là-dedans Mr. l'Ambassadeur mon oncle: Que S. E. n'avoit qu'à en écrire un mot au Grand Duc & une petite Lettre de politesse à toute la Famille, pour lui demander son aveu. Je me sentis terriblement émû à ce discours, & faisant tous mes efforts pour leur cacher le trouble qui m'agitoit, je leur répondis avec une effronterie sans pareille, que s'il ne falloit que cela pour les contenter, ils seroient bien-tôt satisfaits: que je leur promettois des Lettres de l'Ambassadeur pour tous les parens tant en general qu'en particulier; Qu'à l'é-

gard du Grand Duc, S. A. recevroit par la premiere poste un paquet par lequel mon oncle, à qui j'avois déja mandé mes intentions, la supplieroit de les favoriser en m'accordant là-dessus sa protection. Ces Messieurs très-contens de mes promesses, prirent congé de moi en attendant qu'ils en vissent l'effet.

Me voilà bien avec ces Lettres & cette entremise de l'Ambassadeur. Je n'aurois eu qu'à le prier par une Lettre de vouloir bien faire ma fortune en m'avoüant pour son neveu; Dieu sçait de quelle maniere S. E. m'eût fait traiter à Florence par le Grand Duc, & dans quels beaux termes il m'eût recommandé à S. A. Aussi je ne fus nullement tenté de prendre ce parti. J'aimai beaucoup mieux, & c'étoit la seule ressource qui me restoit, faire une derniere tentative auprès de ma Maîtresse, pour l'engager à m'épouser brusquement. Je courus donc chez elle, aussi-tôt que ses vieux parens m'eurent quitté. Je l'abordai d'un air triste, & après lui avoir conté ce qui s'étoit passé entr'eux & moi, je lui dis que par-là je me voyois condamné à mourir d'impatience & d'ennui. Ce retardement, me dit ma Veuve, ne sera pas si considerable que vous vous l'imaginez. Pardonnez-moi, Madame, m'écriai-je

avec émotion. Je diſpoſerai facilement l'Ambaſſadeur à écrire en ma faveur au Grand Duc & à vos parens. J'oſe vous aſſurer qu'il aura cette complaiſance pour ſon neveu. Mais vous le dirai-je, ſon caractere me fait trembler. C'eſt un homme trop prudent & trop délicat, pour ne vouloir pas auparavant s'informer de votre Famille & de vous-même, Madame : Permettez-moi de vous le dire. Il aura peur que ce ne ſoit quelque fol amour de jeune homme. Ces ſortes d'informations demandent un tems qui me paroît infini, & cela me met au deſeſpoir. Là-deſſus, pour l'attendrir, je lui exprimai ma douleur dans des termes dont je ne puis à preſent me ſouvenir, car lorſque le cœur parle & qu'un Amant dit ce qu'il ſent, il parle bien mieux que quand il ne fait qu'un recit de ce qu'il a ſenti.

Je me ſouviens ſeulement que ma tendre Veuve fut touchée de la peinture que je lui fis des tourmens que me faiſoit ſouffrir par avance la longue attente qui me menaçoit. La Dame qui peut-être n'avoit pas moins d'impatience que moi de ſe voir attachée au joug d'un hymen qui la flattoit, me dit pour me conſoler, qu'elle ne dépendoit point abſolument de ſes parens : Que tout ce qu'elle en avoit fait n'étoit que par pure

bienséance. Donnez-moi trois jours, ajouta-t-elle, pour gagner les parens qui se sont montrez favorables; & si par malheur je les trouve tous contraires à mon dessein, nous ne laisserons pas de nous marier, en attendant qu'eux & Mr. l'Ambassadeur ayent fait à loisir leurs enquêtes. Pouvois-je entendre des paroles plus douces & plus positives? Tous mes sens en furent enchantez: Enfin, ma sensibilité parut telle, que la Dame se sentant elle-même dans un grand desordre, m'auroit volontiers fait grace des trois jours dont elle differoit ma félicité.

Qui croiroit qu'un jour si agréable pour moi, fut suivi du plus malheureux de ma vie? Le lendemain m'étant levé pour aller à la Messe à l'Annonciade, qui est la plus belle Eglise de la ville & le rendez-vous du beau monde, j'y rencontrai un jeune parent de ma Veuve. C'étoit un de ceux qui n'étoient pas difficultueux. Je le saluai, & nous commençâmes insensiblement à nous entretenir de mon mariage futur avec sa cousine. Au milieu de la conversation, un Pauvre que j'avois déja renvoyé deux fois sans le regarder, vint pour la troisiéme me demander l'aumône. Préoccupé comme je l'étois d'un entretien qui m'interressoit, je m'impatientai, & donnant assez rudement

de mon gand sur le visage de ce Mandiant importun : Vilain gueux, lui dis-je, ne veux-tu pas me laisser en repos ? Ce Pauvre, qui s'attendoit à un autre traitement de ma part, me répondit dans ces termes : » Monsieur Guzman, si tout le monde vous » avoit reçû de même, lorsque vous étiez » mon camarade, vous ne trancheriez pas » tant du grand Seigneur aujourd'hui. A la voix de cet homme, dont j'entendis distinctement les paroles, je jettai la vûë sur lui, & je le reconnus pour un Pauvre qui avoit été un de mes plus chers Confreres, dans le tems que j'étois à Rome dans la Confrairie des Gueux. Je rougis, je pâlis dans le moment, & lançai sur lui des regards où ma rage étoit peinte. Bien loin de craindre ma colere, il me rit au nez, me fit la grimace, & se retira en me disant des injures entre ses dents. Quelques Cavaliers qui étoient autour de nous, parmi lesquels il y avoit un de mes Rivaux, ayant oüi de quelle façon le Pauvre m'avoit apostrophé, & remarquant que j'en étois tout déconcerté, en furent extrêmement surpris. Mon Rival, qui avoit plus d'intérêt que les autres à approfondir cet incident, suivit le Gueux sans faire semblant de rien, & le joignit à la porte de l'Eglise, où il s'étoit arrêté. Il le prit en particulier, & après lui

avoir coulé dans la main quelque monnoye, il lui demanda s'il me connoissoit bien, pour m'avoir osé dire ce qu'il m'avoit dit. Le Pauvre encore indigné contre moi, lui raconta l'histoire depuis mon entrée dans Rome jusqu'à ma sortie de chez l'Ambassadeur d'Espagne.

Quel plaisir pour le Cavalier qui l'écoutoit. C'étoit celui de mes Rivaux qui étoit le plus en droit de prétendre à la main de ma Veuve. Charmé d'avoir appris de si belles choses de moi, il fit encore quelque liberalité au Pauvre, lui dit de le venir trouver l'après-midi, pour prendre un habit qu'il lui vouloit donner, & lui conseilla ensuite de se retirer, de crainte que je ne le maltraitasse, pour me venger de l'affront qu'il m'avoit fait en pleine Eglise. Pour lui, il revint auprès du parent de la Veuve, & le voyant seul, parce que dans le trouble où étoient mes esprits, j'avois jugé à propos de le quitter, il l'aborda; & brûlant d'impatience de lui parler de moi, il ne put s'empêcher de lui faire part du détail dont le Mandiant venoit de le régaler. Le Parent fort étourdi de cette nouvelle, se contenta de lui dire qu'il ne pouvoit ajoûter foi au recit du Pauvre, qui selon toutes les apparences, me prenoit pour un autre.

Les deux Cavaliers sur cela se sépare-

sent, le Parent avec quelque soupçon que je n'étois pas ce que je semblois être, & mon Rival triomphant d'avoir fait une découverte qui devoit le débarrasser du plus dangereux de ses Compétiteurs. Il étoit alors onze heures & demie, & par conséquent il y avoit beaucoup de monde chez S. A. qui étoit près de se mettre à table. On y vit bien-tôt arriver mon Rival, qui se mêlant parmi les Courtisans qu'il jugea les plus jaloux de la faveur où j'étois auprès de L. A. leur conta toute l'avanture d'un air mysterieux, les priant de la tenir secrette. Mais ce n'étoit que pour mieux les engager à la répandre: Ce qu'ils eurent en effet si grand soin de faire, qu'en moins d'un quart d'heure, le Grand Duc en fut informé. Ce Prince n'en fit que rire d'abord, & ayant appris que c'étoit un de mes Rivaux qui faisoit courir ce bruit, il le regarda comme une fable inventée par un Amant jaloux & troublé par son desespoir. Néanmoins suivant sa prudence ordinaire, il voulut éclaircir le fait. Après toutes les bontez que la Princesse & lui avoient euës pour moi, il n'avoit garde de n'y pas prendre un fort grand intérêt. Il ordonna qu'on lui amenât secrettement le Gueux qui disoit me connoître, afin qu'il pût l'entendre lui-même. Pour lui obéir, on alla chercher le Man-

diant que le Duc, caché derriere un paravent, oüit sans en être vû. Quand ce Prince eut attentivement écouté la belle narration que le Pauvre fit de mes avantures, il donna ordre qu'on le mît en Prison, & qu'on l'y traitât bien, avec défense de le laisser parler à personne, jusqu'à ce qu'il eût approfondi cette affaire.

Si pendant ce tems-là, je n'étois pas tout-à-fait tranquille, du moins je n'avois aucun soupçon de la nouvelle face que prenoit ma fortune. Il est vrai que le cruel événement du matin m'avoit très-mortifié; mais je comptois qu'en donnant quelque argent au Gueux, je l'obligerois à sortir de la ville ou bien à se taire. J'étois même retourné à l'Eglise après la Messe, dans l'espérance de le rencontrer, & ne l'ayant plus retrouvé là, j'avois remis au lendemain à l'appaiser. Pour les paroles qui lui étoient échappées contre moi, j'avois résolu de les tourner en raillerie, si quelqu'un s'avisoit de m'en parler, & de les faire passer pour une insolence qui m'avoit été dite par un misérable que j'avois un peu maltraité. Enfin, je n'y songeois déja presque plus, & je me rendis l'après-dînée au Palais à mon heure ordinaire. Je me presente pour voir le Duc; on me dit qu'il est occupé dans son cabinet. Je vais à l'appartement de la Du-

chesse ; J'apprends qu'elle est un peu indisposée, qu'elle ne verra personne ce jour-là, & que le soir il n'y aura aucune fête. Tout cela me parut si naturel, que je n'y fis aucune réflexion. Et consolé d'avoir perdu mes pas du côté de L. A. par l'espérance de passer le reste du jour avec ma Veuve, je vole chez elle. Je trouve à sa porte les laquais de ses vieux parens. Je juge qu'il y a grande assemblée dans sa Maison, & que c'est au sujet de notre Mariage. Je n'y veux point entrer de peur de troubler leur conférence. Je passe outre, & ne sçachant que devenir, je retourne à mon Hôtellerie. J'attendis là deux heures la fin de ce Conseil de Famille. Après quoi j'envoyai mon confident chez ma Maîtresse pour lui en demander le résultat. On dit à Sayavedra qu'elle étoit sortie. Il y retourna une heure après, & on lui dit qu'elle ne pouvoit parler à personne.

Pour le coup, je tirai de-là un fort mauvais augure. Je devins la proye du chagrin & de l'inquiétude. Mon Ecuyer s'efforçoit envain de me consoler. Toutes les raisons dont il se servoit pour me rassurer l'esprit, cédoient aux réflexions qu'une juste crainte m'inspiroit. Je me couchai ce soir là sans souper, & je me levai le jour suivant sans avoir pris un moment de repos. J'allois

envoyer chez ma Veuve pour sçavoir à quelle heure je pourrois l'entretenir, lorsque mon Hôte vint m'annoncer deux Cavaliers que je connoissois, & qui souhaitoient, dit-il, de me parler d'une affaire de la derniere conséquence. Je répondis qu'ils pouvoient entrer. Ces Messieurs se présenterent devant moi d'un air très-sérieux, & l'un des deux m'adressant la parole, me dit : » Nous venons ici, comme » vos amis, vous avertir qu'il s'est répandu » tant à la Cour que dans la ville, d'étran» ges bruits de votre Seigneurie. Vous n'ê» tes, dit-on, rien moins qu'un homme de » qualité. On vous accuse d'avoir joüé à » Rome de très-vilains personnages. En un » mot, vous avez été domestique de l'Am» bassadeur dont vous voulez passer pour » parent. Nous ignorons, poursuivit-il, si » le Grand Duc est informé de tout ce qu'on » dit de vous ; mais nous vous conseillons » de ne point paroître au Palais, que vous » n'ayez fait vos diligences pour avoir des » attestations qui prouvent la fausseté de » ces bruits qui vous deshonorent.

Tandis que ce Cavalier me tenoit ce discours mortifiant, j'étois dans un état pitoyable. Je pensai m'évanoüir, & la voix me manqua, lorsque j'entrepris de faire mon Apologie. Je répondis pourtant que

je n'aurois jamais cru que mes ennemis eussent poussé si loin la calomnie : Que je prendrois la poste avant la fin de la journée, & que j'irois moi-même chercher à Rome plus de témoignages qu'il n'en falloit pour confondre la malice de mes envieux. Les deux Cavaliers applaudirent à ma résolution, & se retirerent, pour aller rapporter cet entretien au Duc. Car c'étoit par ordre de ce Prince qu'ils m'étoient venus voir, quoiqu'ils m'eussent témoigné que c'étoit par amitié pour moi. Ils ne furent pas hors de ma chambre, que mon confident y entra. Il lut sur mon visage les affligeantes nouvelles que j'avois à lui apprendre ; & il fut dans la derniere desolation, quand je lui contai mon malheur. Cependant loin de se laisser abattre comme moi à la mauvaise fortune, il se roidit contre elle ; & s'armant d'une fermeté qui m'étonna : Mon Maître, me dit-il, c'est à present qu'il faut montrer du courage. Devez-vous être surpris qu'en joüant un rôle si délicat aux yeux de tout le monde, il arrive un contre-tems qui rende triste le dénoüement de la Comédie ? Pour moi, je m'y suis bien attendu. Mais après tout, notre chute n'est pas si grande, que nous ne puissions nous relever. On nous laisse la campagne libre, cela est heureux. Profitons du tems. Sortons promptement

de l'Etat de Florence, & allons faire ailleurs à loisir sur ce revers de fortune des réflexions qu'on pourroit nous faire faire ici plus desagréablement.

Ces raisonnemens sensez retirerent mon esprit de l'accablement où il étoit. Je pensai qu'en effet j'étois moins malheureux que je ne devois l'être. Je dis à Sayavedra que ses conseils étoient trop prudents pour ne les pas suivre ; & que si nous pouvions partir dans une heure par la poste, nous serions un coup de partie. La chose est très-possible, me répondit-il : Nous avons vendu votre cheval. Nous ne sommes point sans argent. Il n'y a qu'à loüer des chevaux & nous mettre en chemin. Reposez-vous sur moi du soin de tout préparer pour notre départ : Hé bien, repris-je, mon ami, fais donc tout ce que tu jugeras à propos de faire. Helas ! ajoûtai-je avec un profond soupir : Je partirois content, si je voyois encore une fois ma belle Veuve. Je m'attendois à trouver Sayavedra s'opposer fortement à mon envie. Tout au contraire, il eut la complaisance de me dire qu'il me procureroit cette satisfaction, lorsque nous serions prêts à monter à cheval.

Dans le tems que je témoignois à mon confident que j'étois charmé d'avoir en lui un homme tout dévoüé à mes volontez,

l'Hôte monta pour me dire qu'une Demoiselle me demandoit. Je fus d'abord effrayé, car tout me faisoit peur dans la situation où j'étois. Cependant je me rassurai en reconnoissant dans cette Demoiselle une Suivante de ma Veuve. Cette fille me remit un billet de sa Maîtresse où il n'y avoit que ces mots : *Je vous attends chez ma cousine pour vous communiquer des choses de la derniere importance. Adieu.* Je dis à la Soubrette que je serois dans un moment chez la parente en question, & quand elle fût sortie, me tournant vers Sayavedra : Voilà, m'écriai-je, tout ce que je desirois. Je sçais bien qu'il m'en coutera cher pour soutenir la conversation d'une Dame que j'adore & que je vais quitter pour jamais. Il n'importe. Je veux la voir, dussai-je en mourir de douleur. Je chargeai donc de tout mon fidelle Ecuyer, qui me dit : Soyez tranquille sûr les opérations que je dois faire, & soyez assuré que dans une heure & demie, tout au plus tard, je serai avec des chevaux de poste aux environs de la maison où vous allez.

Les choses ainsi réglées entre Sayavedra & moi, je me rendis à l'endroit où ma Veuve m'attendoit. Dans quel état s'offrit-elle à ma vûë ? dans un deshabillé où il y avoit plus de desordre que de négligence.

Elle étoit pâle, défaite, & ses yeux paroissoient encore humides des pleurs qu'elle avoit versez. Enfin, il sembloit que ce fût une autre personne. De mon côté, je n'étois pas moins changé qu'elle. Aussi-tôt que sa parente m'apperçut, elle sortit d'un cabinet où ces deux Dames s'entretenoient, & se retira dans la chambre, pour me laisser en liberté avec ma Veuve, qui commença par répandre des larmes en me regardant: Sçavez-vous, me dit-elle, toutes les infamies qu'on fait courir de vous dans Florence ? Oüi, Madame, lui répondis-je d'un air fort mortifié, les noires calomnies que mes ennemis veulent employer pour me perdre, sont venuës jusqu'à moi ; & dans une heure je parts pour Rome, d'où je serai de retour dans cinq ou six jours, avec des certificats qui confondront ces calomniateurs. Ces paroles la consolerent un peu. Elle me conta tout ce que ses parens lui avoient dit de ce Gueux, les horribles discours qu'il avoit tenus à toutes les personnes qui s'étoient avisées de l'interroger, & elle finit par la curiosité que le Grand Duc avoit euë d'entendre ce malheureux.

Je laissai parler la Dame, tant qu'il lui plût, sans l'interrompre: car j'étois si troublé de cette avanture, que je ne pouvois rien dire que de fort mal à propos. Je le vois

les épaules, je poussois de longs soupirs, en regardant le Ciel, & je faisois mille démonstrations qui lui persuadoient mieux la fausseté de ces bruits, que toute l'éloquence humaine n'auroit pû faire. Ne vous affligez point ainsi, sans moderation, me dit-elle tendrement. Je vous ai aimé sans vous connoître, & quand vous ne seriez pas ce que je crois que vous êtes, je sens que je ne laisserois pas de vous aimer encore. Je n'aurois peut-être pas remarqué dans un homme du commun les agrémens qui m'ont frappée en vous. L'orgüeil de ma naissance ne m'auroit pas du moins permis d'y attacher mes regards; mais puisqu'ils m'ont une fois sçû toucher, ils ne peuvent plus perdre leur privilege. Enchanté d'un sentiment si généreux, je tombai dans une défaillance qui fit craindre pour ma vie; & peu s'en fallut que ma tendre Veuve ne s'évanoüit aussi. A peine eut-elle la force d'appeller sa cousine, qui se trouvant embarrassée entre nous deux, fut obligée d'emprunter le secours de la Suivante de ma Maîtresse. Un instant après que ces deux filles m'eurent fait reprendre mes esprits, on m'avertit que mon valet de chambre m'attendoit à la porte, & que les chevaux étoient prêts. Je compris alors ce que c'est que d'aimer, & de quelle douleur on est

penetré quand il faut se détacher de l'objet de son amour. Jamais adieux n'ont été plus touchans.

Je sortis de chez la cousine de ma Veuve si occupé de mon affliction, que sans voir Sayavedra que je rencontrai à la porte, je passai devant lui sans rien dire. Il me suivit, & s'appercevant que je ne sçavois ce que je faisois dans l'état où ma passion me réduisoit, il me parla, me fit un peu rentrer en moi-même, & me conduisit où nos chevaux nous attendoient. Je sautai legerement en selle, & sans desserrer les dents, je courus la premiére poste. A la seconde, mon Ecuyer me demanda pourquoi nous enfilions la route de Rome, & si j'avois envie d'y retourner. Je lui répondis que j'étois bien-aise & pour cause, qu'on me crût sur le chemin de cette ville, & qu'à la troisiéme poste, nous nous arrêterions pour nous consulter sur ce que nous avions à faire.

CHAPITRE VII.

Guzman prend le chemin de Bologne dans l'espérance de rencontrer dans cette Ville Alexandre Bentivoglio son Voleur, & de le poursuivre en Justice.

LOrsque nous fûmes arrivez à la troisiéme poste, nous y fimes une pause, pour prendre de la nourriture & du repos, deux choses dont j'avois un extrême besoin, puisque depuis vingt-quatre heures, je n'avois ni mangé ni dormi. Après cela, nous tînmes conseil mon confident & moi sur ce qu'il nous convenoit de faire.

Il me semble, dis-je à Sayavedra, que nous devons sans balancer aller à Bologne. J'ai un pressentiment que nous y rencontrerons Alexandre Bentivoglio, & si je suis assez heureux pour le trouver, je ne doute point que par accommodement ou par la voye de Justice, je ne recouvre une bonne partie de mes effets. J'approuve votre idée, me répondit mon confident. Loüons des chevaux & partons pour Bologne. Mais permettez-moi, s'il vous plaît, de vous

representer les périls où je m'expose en paroissant dans cette ville. Je crois, comme vous qu'Alexandre y est, & si pour mon malheur il me voit, il voudra sçavoir ce qui m'amene à Bologne: S'il apprend que j'y suis venu avec vous, il devinera votre dessein & prendra la fuite, ou bien il pourra me faire assassiner. Ce n'est pas tout, ajoûta-t-il, je ne sçaurois vous rendre service dans cette affaire, sans courir risque de me perdre, puisqu'il faudra que je me constituë prisonnier; & quand une fois je serai en prison, je n'en sortirai jamais peut-être sans une grace du Ciel toute particuliere.

J'entrai dans les raisons de Sayavedra, & nous convinmes qu'il ne se montreroit point dans les ruës de Bologne: Qu'il se tiendroit caché dans l'Hôtellerie où nous serions logez, & ne se mêleroit nullement de mon procès, supposé que j'en eusse un. Aussi-bien, je ne croyois pas avoir besoin de lui, pour faire condamner mon voleur à me restituer du moins une partie de mon bien. Mon confident rassuré par cette condition, parut tout prêt à me suivre. Nous nous mîmes aussi-tôt en chemin sur des chevaux de loüage, & le lendemain sur la fin du jour nous arrivâmes à Bologne. Nous descendîmes à une Hôtellerie où il y avoit

quelques Etrangers que différentes affaires avoient attirez dans cette ville. Je soupai avec eux, & je me retirai de bonne heure dans une chambre assez propre que Sayavedra avoit eu soin de me faire préparer. Je dormis peu, n'étant occupé que de mon fripon d'Alexandre, & je me levai de grand matin, dans l'intention de m'informer si par hazard il n'étoit pas dans le pays. Je sortis donc tout seul, & je me promenai pendant un quart d'heure dans les ruës. Comme je passois devant la grande Eglise, je jettai la vûë sur cinq ou six jeunes gens qui étoient à la porte, & j'en remarquai parmi eux un, dont l'habit me fit soupçonner que le Cavalier qui l'avoit sur le corps pouvoit être l'homme que je cherchois. Je me défiai d'abord du rapport de mes yeux; mais après un long examen, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que cet habit étoit celui dont un Officier Napolitain m'avoit fait present, pour quelque service que je lui avois rendu auprès de l'Ambassadeur.

Je me sentis alors si transporté de rage, de voir ce voleur paré de mes dépoüilles, que je fus tenté dans mon premier mouvement de le joindre & de lui passer mon épée au travers du corps. Néanmoins par bonheur pour lui, & peut-être encore plus pour moi, il vint une foule de réflexions judi-

cieuſes s'oppoſer à ma fureur. Doucement, me dis-je à moi-mème, ne ſois pas ſi violent. Laiſſe vivre ce Pendard. S'il vit, il pourra payer. Si tu le tuës, ce ſera toi qui payeras. D'ailleurs, ces jeunes gens qui ſont avec lui, pourroient bien prendre ſon parti, & quand cela n'arriveroit pas : Souviens-toi que c'eſt un grand Spadaſſin, avec qui tu n'aurois pas trop beau jeu. De demandeur que tu es, ne te rends pas défendeur. Ayant donc connu la folie que je voulois faire en m'expoſant à perdre tout le fruit de mon voyage par mon emportement, je m'en retournai à l'Hôtellerie, pour prier mon Hôte de me donner la connoiſſance de quelque homme intelligent dans la procédure. Il envoya chercher auſſitôt un Solliciteur de procès qui demeuroit dans ſon voiſinage, & qui pour un homme de ſon métier avoit bien de l'honneur & de la probité. Je demandai d'abord à ce Solliciteur s'il connoiſſoit un certain Alexandre Bentivoglio, fils d'un Avocat. Il me répondit qu'il n'y avoit perſonne dans le territoire de Bologne qui ne connût le pere & le fils. N'êtes-vous pas, lui repliquai-je, de leurs parens ou de leurs amis ? Non, Dieu merci, me repartit-il avec précipitation ; quoiqu'ils ſoient d'une condition plus relevée que la mienne, je ſerois bien fâché d'avoir

voit des parens ou des amis de leur caractere.

Après avoir fait ces deux questions, ce me semble assez prudemment, je racontai l'histoire du vol de mes coffres. Le Solliciteur m'écouta d'un grand sang froid, & comme un homme qui n'étoit point du tout surpris de ce que je lui disois. Il m'avoüa même que dans Bologne on étoit accoutumé à entendre les exploits du sieur Alèxandre, qui n'en faisoit point d'autres, qui ne fussent de la nature de celui dont je venois de parler. Mais je ne sçais, continua-t-il, si quand vous aurez intenté un procès à votre voleur, vous en serez plus avancé. Il a pour pere un terrible mortel, qui s'est mis au dessus des loix par la méchanceté de son esprit, & que tous les habitans de cette ville craignent comme le feu. Je vous conseillerois plutôt de faire parler secretement à ce redoutable Pere, qui peut-être aimera mieux en venir à un accommodement, que de souffrir que cette affaire éclate. C'est le meilleur moyen dont vous puissiez vous servir, pour rattraper une partie de ce que vous avez perdu. Je répondis au Solliciteur que j'étois fort de son avis, & qu'outre l'aversion que j'avois pour les procès, je jugeois bien que je ne gagnerois pas grand-chose

à poursuivre un voleur, qui se trouvoit fils d'un homme pareil à celui qu'il venoit de me dépeindre. Je le pressai ensuite de se charger de cette commission lui-même ; & comme il témoignoit de la répugnance à se mêler d'une affaire désagréable à l'Avocat Bentivoglio, je lui promis une bonne récompense s'il pouvoit réüssir. Il ne put tenir contre cette promesse, & sur le champ il eut le courage d'aller chez le Pere du sieur Alexandre.

Mon Solliciteur ne tarda pas à revenir. Il avoit l'air si peu content, qu'il ne me fut pas difficile de deviner qu'il avoit perdu sa peine. Aussi me dit-il que le superbe Avocat l'avoit fort mal reçu : Qu'au lieu de vouloir s'accommoder, il avoit pris au point d'honneur la proposition qu'on lui en avoit faite : Qu'il s'en tenoit tellement offensé, qu'il sembloit que je fusse le voleur & son fils le volé : Et qu'enfin il avoit vomi feux & flâmes contre moi. Je me déterminai donc, puisqu'on m'y forçoit, à implorer le secours de la Justice. Le Solliciteur me pria de l'excuser s'il refusoit de m'être de quelque utilité dans cette affaire, attendu que le pere de ma Partie l'avoit menacé de l'envoyer à l'Hôpital avec toute sa famille, s'il apprenoit qu'il me rendît directement ou indirectement le moindre

ſervice. Du moins, lui dis-je, enſeignez-moi le nom & la demeure de quelque bon Juriſconſulte. Il balançoit à me faire ce plaiſir, tant il craignoit les Bentivoglio ; mais remarquant que je tirois de l'argent de ma poche pour payer les pas qu'il avoit fait pour moi, il me nomma un Avocat très-habile, honnête homme même & de plus ennemi ſecret de mes Parties, en me ſuppliant de ne dire à perſonne qu'il me l'eût indiqué.

J'allai trouver cet Avocat, à qui je fis auſſi un détail du vol fait à Sienne. Il prit la parole, lorſque j'eus achevé de parler. Toute la ville de Bologne, me dit-il, ſçait déja cette avanture. Alexandre eſt revenu chargé d'habits qu'il a fait ajuſter à ſa taille, & qu'il dit avoir gagnez à Rome à un jeune Eſpagnol. Perſonne n'ignore à quel jeu. Ne perdez pas de tems ajouta-t-il, pouſſés vigoureuſement cette affaire. Je ne doute pas qu'on ne vous rende juſtice, quelques mouvemens que le Pere Bentivoglio puiſſe ſe donner pour qu'on vous la refuſe. Je dis à mon Avocat, que je le conjurois de prendre mes interêts en main : Que j'avois oüi vanter ſes lumieres & ſon integrité : Que j'étois convaincu qu'il n'oubliroit rien de tout ce qu'il falloit faire pour que je n'euſſe pas lieu de me repentir

d'être venu à Bologne. Il me répondit qu'il y alloit travailler fort sérieusement : Que je n'avois qu'à faire un petit tour en ville & revenir chez lui dans trois heures. Je n'y manquai pas, & il me montra effectivement une Requête bien dressée. Mon affaire y étoit exposée en beaux termes & si clairement que j'en fus très-satisfait.

Nous allâmes tous deux la présenter au Magistrat qu'on appelle *El Oydor del Torron* l'Auditeur de la Tour. C'est le Juge ou le Lieutenant Criminel. Plus j'observois mon Avocat, & plus je m'appercevois qu'il s'y portoit de bonne grace, autant pour soutenir mon droit, que pour chagriner son confrere Bentivoglio. Mais soit que celui-ci eût été averti de mon dessein par le Solliciteur, soit qu'il fut grand ami de l'Auditeur & du Greffier, je n'eus pas si-tôt donné ma Requête qu'il en fut informé & qu'il porta plainte contre moi devant le même Juge : Disant que j'attaquois la réputation de son fils & diffamois sa maison ; & non-seulement il prétendoit que je lui fisse réparation d'honneur, il demandoit encore que je fusse condamné à une peine afflictive. Ce n'est rien que cela, me dit mon Avocat ; si Bentivoglio n'a pas d'autre plat de sa façon à nous servir, nous devons peu le craindre. Nous ferons réponse à ses plaintes, quand

l'Auditeur aura répondu à notre Requête. Ce que ce Juge fit. De quelle maniere, Grand Dieu! en ordonnant que dans trois jours pour tout délai, je produirois mes preuves du vol dont j'accusois le Seigneur Alexandre Bentivoglio.

Quand j'aurois envoyé un homme en poste à Sienne, pour y lever les informations qui y avoient été faites, il n'auroit pû être de retour à Bologne en si peu de tems. M. l'Auditeur ne pouvoit l'ignorer, puisque j'avois allegué dans ma Requête que c'étoit de Sienne que j'attendois mes plus fortes preuves. Mon Avocat pour pousser ce Juge, lui remontra par une seconde Requête qu'il étoit contre l'usage de prescrire un tems au Demandeur, & par là du moins il esperoit obtenir un terme plus raisonnable; il fut trompé dans son attente. Ne pouvant plus après cela douter de la bonne intelligence qui regnoit entre l'Auditeur & l'homme de bien à qui j'avois affaire, il me dit en rougissant de honte de l'injustice effroyable qu'on me faisoit dans son pays: Je n'ai plus d'autre conseil à vous donner que de vous éloigner de cette ville; il n'y fait pas bon pour vous. Je ne vois que trop par le tour malin qu'on vous a joüé, que vous n'y feriez que perdre du tems, de la peine & de l'argent. Encore

ne sçais-je continua-t-il en branlant la tête si vous en seriez quitte à si bon marché. Vous êtes Etranger, & l'on croit ici que tout est permis contre les personnes d'une autre Nation que l'Italienne.

Cela n'est pas possible, m'écriai-je d'un ton qui ne découvroit que trop l'agitation de mon ame ! Sommes nous donc ici chez des Barbares ? Encore parmi les Barbares, me répondit-il, on suit les loix naturelles, au lieu que dans ce pays-ci l'on n'en connoît aucune. Je vous le repete encore, poursuivit-il, mon avis est que vous ne vous arrêtiez pas plus long-tems dans cet endroit du monde où les principaux Officiers de Justice sont si peu scrupuleux, qu'il peuvent faire passer un coupable pour une innocent, & traiter un innocent comme un coupable. Je promis à mon Avocat que dès le jour suivant je ne manquerois pas de faire ce qu'il me conseilloit. Je le remerciai des peines & des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour moi, & je tirai ma bourse pour le payer grassement. Mais il me déclara qu'il ne recevroit rien. Vous avez assez perdu, me dit-il, si j'acceptois quelque argent de vous, je croirois mériter d'être confondu avec ceux dont vous avez sujet de vous plaindre. D'ailleurs, je veux qu'en quittant le sejour

de Bologne, vous soyez persuadé que si les fripons y fourmillent, il ne laisse pas d'y avoir quelques honnêtes gens.

Je m'en retournai chez moi plein d'estime pour mon Avocat. Je trouvai Sayavedra qui n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit qu'à la fin je ne le sacrifiasse pour ravoir mes effets. Véritablement je n'avois qu'à le produire en justice, je faisois cesser les chicannes du vieux Bentivoglio. Je n'étois pas capable d'une pareille trahison. Je lui avois pardonné la sienne, & il me servoit avec un zele qui ne me permettoit plus de me souvenir du passé. Je lui dis que notre procès étoit fini, quoiqu'il n'eût pas encore été jugé, & que nous n'avions qu'à chercher fortune ailleurs : Que je voulois partir pour Milan le lendemain dès la pointe du jour : qu'il n'avoit qu'à retenir des chevaux de loüage & tout mettre en état pour notre départ. A peine eus-je donné ces ordres à Sayavedra, qu'il entra dans l'Hôtellerie une troupe de Sergens & de Records, métier que le Diable auroit honte de faire. Ils vinrent à moi d'abord qu'ils m'apperçûrent, & me saisissant brusquement au collet, ils me conduisirent en prison. J'eus beau leur demander quel crime j'avois commis pour être traité si indignement ? Ils ne me répondirent autre chose,

sinon qu'on me le diroit en tems & lieu. On me le dit en effet ; j'appris que c'étoit pour avoir été volé, & que je serois bien heureux si je ne sortois de prison que pour aller aux Galeres : Que M. l'Avocat Bentivoglio pour punir l'insolence que j'avois euë de me plaindre de son fils & de présenter deux Requêtes, qu'on devoit regarder comme des libelles diffamatoires contre la Noblesse de sa race, & en particulier contre le Seigneur Alexandre, dont tout le monde connoissoit les bonnes mœurs, avoit obtenu de la Justice de M. L'Auditeur une permission de me faire arrêter, en attendant qu'on me fit subir un châtiment convenable à ma témérité.

C'est ce que contenoit une longue feüille de papier qu'on me fit lire & que je ne lus pas sans lever cent fois les yeux & les mains au ciel, au grand plaisir de mes Sergens & du Gêolier, qui étoient presens & qui rioient sous cape ; Dieu sçait de quoi. Je fus là deux ou trois jours sans voir personne que le Concierge, ses valets & ses servantes, qui m'insultoient de gayeté de cœur & se faisoient un jeu de mes souffrances. Ce lieu me parut un vrai tableau de l'enfer. J'y serois mort de faim si je n'eusse pas eu de l'argent. On juge bien que je payois fort cher tout ce que j'étois obligé

d'acheter pour vivre. Encore falloit-il en rendre grace au Géolier, qui par un excès de bonté, venoit me tenir compagnie & manger les deux tiers de ce qu'on m'apportoit. Après quoi il me disoit effrontément qu'il ne faisoit pas cet honneur aux autres Prisonniers.

Sayavedra, qui pour les raisons que j'ai dites, n'osoit paroître en ville & solliciter pour moi, faisoit agir mon hôte. Celui-ci touché de compassion de me voir si injustement persecuté alla trouver mon Avocat, pour l'engager à ne me point abandonner à la malice de mes ennemis. L'Avocat, homme charitable & genereux, indigné de la tyrannie qu'on exerçoit au mépris des Loix sur un Etranger sans appui, entreprit de me servir encore & de me tirer du moins des griffes de ces voleurs. Il faut sçavoir de quelle façon il en vint à bout. Pour prévenir un jugement ignominieux qu'on étoit sur le point de rendre contre moi, il me conseilla de souscrire à un accommodement qui me fut proposé de la part de mes Parties, & que je n'ai garde ici de passer sous silence. Ils me firent signer une déclaration en bonne forme comme je reconnoissois le Seigneur Alexandre Bentivoglio pour un Gentilhomme plein d'honneur, & d'une vie irréprochable: que

je lui demandois pardon de l'avoir injustement accusé d'une mauvaise action. Ce que je confessois n'avoir fait qu'à la sollicitation de ses ennemis. Enfin, que je n'avois aucun sujet de me plaindre de lui, & que je le priois de m'accorder son amitié.

Voilà le beau temperamment qu'on trouva pour accommoder les Parties. Je n'eus pas plutôt signé cette déclaration contre mon honneur & ma conscience, que je fus élargi. Que n'aurois-je pas écrit ? Que n'aurois-je pas fait pour sortir de prison ? Ceux qui sçavent ce que c'est que d'y être, m'excuseront bien d'avoir, pour ratraper ma liberté, reconnu un voleur pour honnête homme. J'aurois, je crois, fait le contraire s'il eut fallu. Je repris le chemin de l'Hôtellerie, où Sayavedra étoit dans de mortelles allarmes. Il ne sçavoit si tous les mouvemens qu'un homme de bien comme mon Avocat pourroit se donner & le bruit scandaleux que mon emprisonnement faisoit dans la ville, feroient capables de me tirer du labyrinthe où je me trouvois engagé. Ce cher confident fut d'autant plus ravi de me revoir libre, qu'il s'y attendoit moins. Tous les Messieurs qui logeoient dans l'Hôtellerie étoient prêts à se mettre à table pour dîner. Aussitôt qu'ils me virent arriver, ils vinrent

m'embrasser, en me félicitant sur ma sortie de prison. Il me témoignerent la part qu'ils avoient prise à mon malheur. Pendant tout le repas, on ne s'entretint que de mes Juges, & chacun en fit un éloge digne d'eux. Pour moi, je n'en parlai qu'avec beaucoup de retenuë, de peur de quelque nouvel accident.

CHAPITRE VIII.

Guzman se voyant hors de prison, se dispose à partir pour Milan; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait differer son départ.

J'Ordonnai l'après-dînée à Sayavedra d'aller loüer des chevaux pour le lendemain. Nous partirons, lui dis-je pour Milan, c'est une chose résoluë. Après ce qui vient de m'arriver, la ville de Bologne doit me déplaire encore davantage que celle de Florence. Tandis que mon Ecuyer alla executer mes ordres, je me rendis chez mon Avocat pour le remercier de ma délivrance & lui offrir ma bourse; mais poussant la generosité jusqu'au bout, il me dit qu'il ne me demandoit rien autre chose,

que d'être persuadé qu'il étoit au désespoir de ne m'avoir pû faire tirer raison de mon voleur. Je répondis à mon Avocat que je ne lui avois pas moins d'obligation que s'il m'eût fait restituer tout ce qui m'avoit été pris. Je le quittai en lui faisant toutes les protestations imaginables de service & d'amitié.

Etant revenu à l'Hôtellerie après cela, & me trouvant fort désœuvré, je m'amusai à voir joüer aux cartes trois de nos Messieurs. Je m'assis par hazard auprès de l'un d'entre eux, je m'attachai à voir son jeu & par un caprice assez ordinaire à l'esprit humain, je sentis qu'insensiblement je m'interessois plus pour lui que pour les deux autres. Quand il perdoit, je m'affligeois, & lorsqu'il gagnoit, j'avois une secrete joye comme si j'eusse été de moitié avec lui. La fortune balança long-tems entre les trois Joüeurs. L'argent ne faisoit qu'aller & venir. Ils avoient devant eux chacun trente pistoles pour le moins ; & je remarquai qu'ils joüoient rondement. Celui dont je voyois les cartes n'étoit pas le plus habile, aussi le malheur tomba-t-il sur lui quand ils vinrent à s'échauffer & qu'il se fit de grands coups. Je mourois d'envie de le conseiller, je sçavois parfaitement que cela ne se devoit pas faire, & cependant j'eus

bien de la peine à m'en empêcher ; sur tout lorsque je m'apperçus qu'il joüoit de son reste. Enfin, il perdit jusqu'au dernier sol. Après quoi se levant, il dit aux deux autres Joüeurs qu'il alloit sortir pour chercher de l'argent, & qu'il leur demandoit sa revanche pour l'après-souper. C'étoit un jeune homme qui venoit d'arriver à Bologne pour s'y faire passer Docteur en Droit. Ses parens lui avoient donné pour cet effet une soixantaine de pistoles dont il fut déchargé sans avoir le bonnet Doctoral. L'un des deux Cavaliers qui avoient si bien vuidé ses poches, étoit un de ses compagnons d'étude, Gentilhomme de Bologne, & l'autre une maniere d'Officier François. Ce dernier qui étoit un peu plus âgé que ses camarades, en sçavoit plus long qu'eux. Les François ne sont pas manchots au jeu ; mais ils rencontrent quelquefois des personnes d'une autre Nation qui les redressent.

Je me retirai dans ma chambre, d'autant plus fâché d'avoir vû perdre mon Docteur *in fieri*, que j'allai m'imaginer que c'étoit moi qui lui avois porté malheur. Prévenu de cette ridicule opinion, je me reprochois de m'être tenu constamment près de lui pendant tout le jeu, & je me regardois comme la cause de sa ruine. Puis blâmant ma sotte sensibilité : Je suis bien fou, disois-

je, de me tourmenter l'eſprit ſi mal à propos. Mes propres affaires ne doivent-elles pas aſſez m'affliger ? Faut-il que je m'occupe du chagrin des autres ? Tandis que je faiſois ces réflexions, j'entendis ce jeune homme entrer dans ſa chambre, qui n'étoit ſéparée de la mienne que par une cloiſon de Sapin. Il revenoit de la ville ſans avoir pû trouver de l'argent ; & plus piqué contre les gens qui lui en avoient refuſé, que contre ceux qui lui en avoient gagné : Quelle miſere, s'écrioit-il ! Se peut-il que dans Bologne un honnête homme cherche envain trente piſtoles à emprunter ! Les Bolonnois ne ſont pas des Chrétiens ; ce ſont des Turcs. Encore je ne ſçais ſi les Turcs ne ſeroient pas aſſez humains pour me tirer de l'embarras où je ſuis. En diſant ces paroles, il pouſſoit de gros ſoupirs, & ſe promenoit en long & en large dans ſa chambre. Enſuite ſe mettant en fureur, il mugiſſoit comme un Taureau, donnoit de grands coups ſur ſa table, & chargeoit de malédictions tous les Habitans de la Ville. Enfin, las de jurer & de tempêter, il ſe jetta ſur ſon lit, où le prenant ſur un ton plaintif, il renouvella ſes lamentations.

J'avois beau faire des efforts pour m'endurcir le cœur, je ſentois malgré moi que j'étois fort touché de ſon infortune. Dans

ce tems-là mon confident arriva dans ma chambre, pour me dire qu'après avoir bien couru, il avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de retour pour Milan. Parle bas, mon ami, lui dis-je à l'oreille. Mon voisin est si affligé d'avoir perdu son argent, qu'il me fait pitié. Je t'avoüerai même que je suis furieusement tenté de le venger. Eh! que feriez-vous pour y réüssir, me dit-il? Je prendrois ce soir sa place, lui répondis-je, & je m'embarquerois au jeu. C'est le moyen de nous remettre en fond tout d'un coup, ou d'aller tout droit à l'Hôpital. Au bout du compte, l'argent qui nous reste ne sçauroit nous mener bien loin. Trente pistoles, que nous avons peut-être, sont si peu de chose pour des Voyageurs, qui ne vont point à pied & qui vivent noblement dans les Hôtelleries, qu'il n'y a point, ce me semble, à balancer. Il s'agit de faire deux repas par jour, ou de n'en faire qu'un & de nous coucher sans souper. Qu'en pense-tu, *Sayavedra*? J'attends ton conseil là-dessus. Ne me dis pas que je vais remplir la place d'un homme qui a joüé de malheur, & que la mauvaise fortune est contagieuse. Je ne suis point un Joüeur superstitieux, & d'ailleurs, je puis t'assurer que j'aurai affaire à des gens qui n'en sçavent pas plus que moi.

Mon confident me répondit qu'il approuveroit toûjours ce que je jugerois à propos de faire. Mais qu'il me conseilloit, puisque je voulois bien le consulter sur cela, de ne me fier que de la bonne sorte au hazard, dont je connoissois le caprice, & de prendre des mesures pour me le rendre favorable. Eh! quelles mesures, lui dis-je, en feignant d'être neuf dans ce métier? Bon, repliqua-t-il; ignorez-vous que lorsqu'on joüe pour gagner, on se sert sans façon des moyens les plus sûrs de s'emparer de l'argent du prochain? Les honnêtes gens d'aujourd'hui ne s'en font pas le moindre scrupule. Si vous m'en croyez, vous ne serez pas plus sot que les autres; & je m'offre à vous aider de mes petites lumieres. Sayavedra me ravit par ce discours. J'étois bien-aise qu'il me presentât ses services de lui-même. Car j'avois jusques-là gardé toûjours avec lui le *Decorum* de la Maîtrise. Ce qu'il faut nécessairement faire avec les valets, si vous voulez qu'ils vous servent bien.

Je dis à mon confident que je n'avois envie de joüer que pour gagner, & que s'il sçavoit quelque infaillible moyen de joüer toûjours heureusement, il me feroit plaisir de me l'apprendre: Que s'il y avoit quelque mal à l'employer, on devoit me le par-

donner dans le mauvais état où se trouvoient mes affaires. Il fut charmé à son tour de voir que je me prétois de si bonne grace au desir qu'il avoit de m'endoctriner. Je ne veux, me dit-il, que vous donner seulement une leçon, pour vous mettre en état de rafler ce soir tout l'argent des autres Joüeurs. Je ferai dans les bonnes occasions une petite ronde, sous prétexte de moucher les chandelles ou de vous donner à boire. Je verrai d'un coup d'œil les cartes de vos Joüeurs, & je vous ferai connoître, tout leur jeu, tantôt avec mes doigts & les boutons de mon habit, & tantôt en tenant sur ma poitrine la main droite ou la gauche. Lorsque Sayavedra m'eut ainsi parlé, je demeurai d'accord avec lui que je serois bien mal adroit, si je perdois avec un pareil secours. Nous convinmes donc entre nous de ce que signifieroit chaque signe, & il ne tint qu'à mon Pedagogue de s'appercevoir qu'il avoit en moi un sujet des plus disciplinables.

A l'heure du souper, je me rendis dans la Salle, où les deux Joüeurs qui avoient gagné, étoient déja. Mon voisin le futur Avocat y arriva bien-tôt, & nous nous mîmes tous à table. Pendant tout le repas, l'Ecolier qui avoit perdu, quoiqu'il eût la mort au cœur, fit tous ses efforts pour

paroître gai. Il parla beaucoup, porta des brindes à tous les convives, & affecta de faire l'agréable. Après le souper, les deux Messieurs qui avoient joüé avec lui, se disposerent à recommencer. On apporta des cartes ; & comme on se préparoit à tirer pour les places, mon voisin dit : Messieurs, j'espere que vous ne ferez pas difficulté de joüer trente pistoles sur ma parole. Je dois demain sans faute recevoir une somme considerable. A ces mots, le François fit la grimace & ne répondit rien. L'autre Joüeur plus hardi déclara qu'il ne joüeroit jamais sur la parole de personne : Que c'étoit un serment qu'il avoit fait, ayant remarqué plus d'une fois que cela lui portoit guignon : Hé bien, Messieurs, reprit l'apprentif Avocat, je vous demande donc un moment de patience. Je cours chez un Marchand que je n'ai pas trouvé tantôt, & qui certainement me prêtera tout ce que je voudrai. Les Joüeurs lui repartirent qu'il pouvoit aller faire ses affaires & revenir les joindre dans la Salle, où ils l'attendroient jusqu'à minuit.

Je pris alors la parole, & m'adressant aux deux Cavaliers qui restoient, je leur demandai s'ils vouloient que je fisse le troisiéme, jusqu'au retour de leur Camarade : Que je lui cederois volontiers la place,

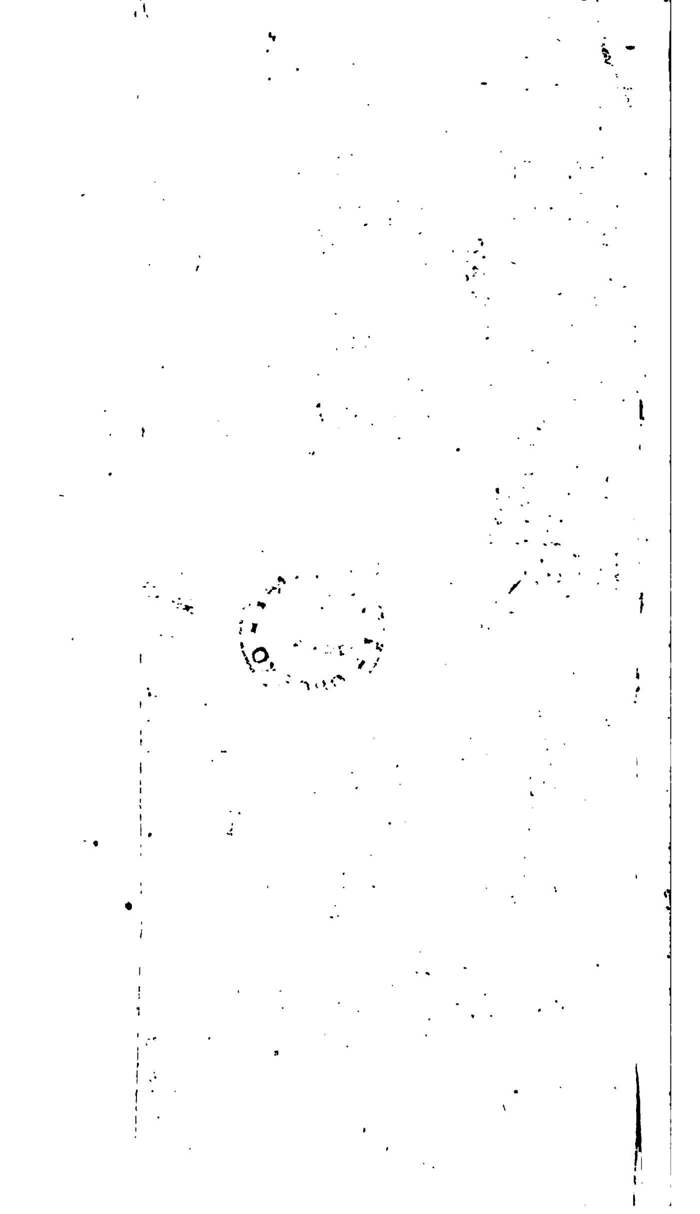
puiſqu'ayant réſolu de partir le lendemain de grand matin, je ne pouvois leur tenir compagnie fort long-tems. Ces Meſſieurs qui ſur ma phiſionomie jugerent aſſez mal de mon adreſſe au jeu, me répondirent avec joye que je leur ferois bien de l'honneur. Pendant qu'on mettoit les cartes en ordre, j'appellai Sayavedra, & lui dis de me donner quelque argent. Il me jetta ſur la table d'un air négligé toutes nos eſpeces, qui faiſoient à peu près une trentaine de piſtoles, en me diſant qu'il en iroit chercher, ſi j'en ſouhaitois davantage. Je lui fis réponſe que cela ſuffiſoit, & que j'irois me repoſer ; lorſque je l'aurois perdu.

Nous fûmes bien-tôt en train. Sayavedra s'aſſit ſur une chaiſe auprès de la cheminée, & ſe tint là par mon ordre pour être à portée de nous ſervir. On ſe ménagea d'abord, comme cela ſe pratique, & néanmoins trouvant occaſion deux ou trois fois de faire de bons coups, ſans tricherie, je ne négligeai point d'en profiter. Je gagnai tout au moins cent écus. C'eſt toûjours quelque choſe, dis-je en moi-même. Si malheureuſement pour moi, le jeune homme qui eſt ſorti, revient avec de l'argent frais, du moins je n'aurai pas occupé ſa place pour rien. Ces coups de bonheur piquerent ces deux Meſſieurs, qui craignant que je ne les

quittasse, ainsi que je les en menaçois de tems en tems, pour mieux les échauffer, me proposerent de joüer plus gros jeu. Je leur dis que j'y consentois. Un moment après, comme il s'agissoit d'un grand coup, j'apostrophai Sayavedra : Hola, Garçon, lui dis-je : N'es-tu donc ici que pour dormir ? Donne moi à boire. Il se leva de l'air du monde le plus innocent, feignit d'être à moitié endormi, & en versant du vin dans mon verre, les yeux à demi fermez, il me fit par les signes enlever quinze pistoles à mes deux Joüeurs. Voilà mon fond bien augmenté. Mais suivant la politique ordinaire des Egrefins, je perdois quelquefois quand j'aurois fort bien pû gagner.

Pour dire la vérité ; avec mes seuls tours de main, je serois venu à bout de ces Messieurs, & je les aurois mis à sec, car ils n'étoient rien moins que de fins Joüeurs. Cependant il faut convenir que les signes de Sayavedra me faisoient brusquer leur argent ; surtout quand ce n'étoit point à moi à battre les cartes. Cela étoit même moins suspect. Ce garçon me fut d'un grand secours pour vuider leur bourse. Quand je me vis en possession de toutes les pistoles qu'ils avoient étalées sur la table au commencement du jeu, je leur dis : Messieurs, il est fort tard, & vous sçavez qu'il m'est

... sculp.



permis de me retirer. Néanmoins, pour vous faire voir que je ne veux point emporter votre argent & que je suis beau Joüeur, remettons la partie à demain. Je ne partirai pas, quoique j'aye fait loüer des chevaux pour cet effet. Rien n'étant plus capable de consoler des Joüeurs qui perdent, que l'espérance d'avoir leur revanche, ceux-ci ne me presserent plus de continuer le jeu. Nous nous séparâmes. Chacun prit le chemin de sa chambre, eux dans la crainte que je ne manquasse à ma parole, & moi dans la résolution de la tenir.

La joye d'avoir gagné un peu d'argent, & l'agitation où le jeu avoit mis mes esprits, m'empêcherent assez long-tems de goûter la douceur du sommeil. Heureusement dans mon insomnie, je n'avois que d'agréables images. Il n'en étoit pas de même de mon malheureux voisin. Il ne faisoit que de revenir de la ville, & encore sans argent. Il n'avoit osé paroître dans la Salle, & plein de honte & de rage, il s'étoit retiré dans sa chambre. Je l'entendois soupirer amerement & se tourner dans son lit tantôt d'un côté & tantôt de l'autre. J'étois ravi de l'avoir vengé à mon profit, & ce qu'il y a de plaisant, c'est que je ne le plaignois plus. Comme s'il eût été moins à plaindre, depuis que j'avois son argent.

Nous sommes touchez des malheurs que nous ne causons pas, & insensibles à ceux qui nous sont utiles.

Le jour suivant mes deux Joüeurs eurent grand soin de s'informer des valets de l'Hôtellerie, si je n'étois point parti ; & ils furent bien-aises quand ils apprirent que j'avois effectivement differé mon départ. Ils avoient peur que je ne leur échapasse, & moi j'aurois été bien fâché de les quitter sans avoir le reste de leur argent. Ils auroient souhaité que nous nous fussions remis au jeu dès le matin. Mais pour irriter leur envie, je ne me montrai dans la Salle qu'à l'heure du dîner. Je m'apperçûs bien à table de l'impatience qu'ils avoient d'en revenir aux prises avec moi. Ce que je ne faisois pas semblant de remarquer. J'affectois même un air froid & indolent pour leur persuader que c'étoit par pure complaisance que je voulois leur donner leur revanche.

Si-tôt qu'on eut dîné, l'on apporta des cartes. Alors mes deux Champions, pour faire connoître qu'ils en vouloient découdre, tirerent de leurs poches de longues bourses pleines de bonnes pistoles & de doublons d'Espagne. Ils en jetterent des poignées sur la table, en me disant : Tenez, Seigneur Cavalier, voilà ce que vous

emporterez demain avec vous. Ils ne croyoient pas si bien dire. Nous prîmes donc nos places, & nous commençâmes à joüer. J'avois dessein de perdre dans cette séance. Ainsi je n'eus pas besoin de Sayavedra. Je ne prétendois pas non plus qu'ils me gagnassent beaucoup. Je me ménageai de façon que je ne perdis pendant toute l'après-dînée qu'une quarantaine d'écus. L'Officier François me croyant en malheur, me proposa de joüer plus gros jeu. Non, lui dis-je, il y a long-tems que nous joüons. Reposons-nous un peu. Nous serons plus propres à passer une partie de la nuit à ce saint exercice, & nous nous contenterons tous à la reprise de ce soir.

L'espérance qu'ils avoient de me traiter plus mal, ou pour mieux dire de me ruiner, leur fit prendre patience jusqu'après le souper. De mon côté, je n'avois pas une intention plus charitable que la leur ; ce que je fis bien voir lorsqu'il fallut recommencer à battre la carte. La fortune me fut d'abord contraire, mais avec mon adresse & le secours de mon fidelle Ecuyer, je l'obligeai à se déclarer pour moi. Ces Messieurs en furent donc pour leurs doublons, qui passerent de leurs bourses dans la mienne. Après quoi quittant le jeu pour s'en aller dans leurs chambres, ils me dirent que si

j'étois d'humeur à leur donner encore un jour, ils feroient avec moi le lendemain une nouvelle séance. Je leur répondis que je ne demandois pas mieux, & qu'ils me trouveroient toûjours disposé à faire ce qu'ils desireroient.

Je me retirai dans ma chambre avec mon confident, qui ne se possédoit pas de joye. Il voulut me deshabiller. Je le repoussai. Il n'est pas question de prendre du repos, lui dis-je ; il est trop tard pour me coucher entre deux draps. Je prétends partir d'ici dès que je le pourrai faire sans bruit. Sayavedra me répondit que je ne me souvenois déja plus que je venois de promettre à ces Messieurs que je joüerois encore avec eux. Je n'ai point oublié, repris-je, que je leur ai fait cette promesse ; mais je ne suis point assez sot pour m'exposer à quelque nouveau malheur en la tenant. Ne conçois-tu pas le danger qu'il y a pour moi à faire un long séjour dans cette ville. Si mes voleurs m'y ont fait emprisonner après s'être saisis de mon bien : Que ne dois-je pas craindre des honnêtes gens qui sont en droit de m'accuser de les avoir friponnez ? Ne soyons pas insatiables. Nous avons plus de six cens écus. Contentons-nous de cela ; & sauvons-nous au plus vîte. N'as-tu pas arrêté des chevaux ? Sans doute, me répondit-il :

dit-il : J'en ai payé la journée au Maître, qui m'a dit qu'ils seroient prêts à la pointe du jour. Tant mieux, lui repliquai-je. Nous ne sçaurions partir assez tôt. Je ne croirai pas ma bourse en sûreté, que je ne sois à dix bonnes lieuës d'ici. Mon confident me quitta pour aller se reposer quelques momens, fort satisfait de nous voir chargez d'un butin assez considérable, & se flatant de la douce espérance d'y avoir quelque part. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur ce point, quand il se rappelloit l'histoire de mes coffres ; histoire qu'il jugeoit encore trop récente, pour que j'en eusse perdu le souvenir.

Dès qu'il entendit du bruit dans le logis, & qu'il crut les domestiques éveillez, il revint dans ma chambre, où il me trouva en état de partir. Il est vrai que je ne m'étois pas seulement jetté sur mon lit, & que je m'étois agréablement occupé à compter mes especes ; à mettre l'or d'un côté, l'argent de l'autre, & à ranger enfin proprement nos petits effets. Je l'envoyai payer notre Hôte, & lorsque cela fut fait, nous sortîmes de l'Hôtellerie & gagnâmes promptement l'endroit où nos chevaux nous attendoient. Jamais départ n'a été si précipité. A peine avoit-on ouvert les portes de la ville, que nous étions déja dans la campagne. La belle

matinée ! Dans un autre tems j'en aurois admiré les charmes ; mais dans la situation où mon esprit étoit alors, la beauté du jour m'étoit très-indifferente. Je ne songeois qu'à tirer pays. Je m'imaginois que tous les Lévriers de la Justice devoient courir après moi, pour me ramener dans les Prisons de Bologne, & m'obliger à restituer l'argent que j'avois escamoté à mes deux Joüeurs. Je tournois la tête à tout moment pour voir si quelqu'un ne nous suivoit point, & quand j'appercevois quelque Cavalier qui venoit plus vîte que nous, le cœur me battoit, je changeois de couleur, je ne me rassurois point qu'il ne fût passé. Tant il est vrai que tout crime porte avec lui son châtiment.

Je devins pourtant peu à peu plus tranquille, & lorsque nous eûmes fait quatre lieuës, je ne sentis plus aucune crainte. Alors rompant le silence que j'avois gardé jusques-là, aussi-bien que mon compagnon : Sayavedra, lui dis-je, n'es-tu pas las de voyager en Chartreux ? Pour moi, je le suis de rêver. Parlons. Conte-moi quelque histoire qui me réveille & me réjoüisse. Seigneur, Don Guzman, me répondit-il, vous me permettrez de vous dire qu'il ne convient guere aux gens qui n'ont pas le sou, de tenir de joyeux propos. Il n'appartient qu'à ceux

qui ont de l'argent à pleines mains, de faire de bons contes. Je t'entends, mon Ami, lui repliquai-je en souriant; Je t'assure qu'à la dînée nous ferons un compte ensemble, & j'espere que tu seras content. Comme vous saisissez les choses, repartit-il en riant. Je vous proteste que ce n'est point là ma pensée. Je sçais bien qu'en vous servant je n'ai fait que mon devoir, & que le plaisir de vous avoir aidé à tirer les doublons de vos deux Joüeurs, me doit tenir lieu de récompense. Le desinterressement vrai ou faux que Sayavedra faisoit paroître, me plut infiniment, & mon dessein n'étant pas de le frustrer de la petite rétribution qu'il avoit meritée par ses signes, qui m'avoient été si utiles, je lui fis present de vingt pistoles, aussi-tôt que nous fûmes arrivez à une petite Hôtellerie où nous nous arrêtames pour dîner.

CHAPITRE IX.

Sayavedra pour desennuyer Guzman sur la route, lui raconte l'histoire de sa vie.

NOus remontâmes à cheval, après avoir fait un assez bon repas, quoiqu'en entrant dans cette taverne, je me

fusse attendu à faire très-mauvaise chere. Bien loin de garder le silence, comme nous avions fait toute la matinée, nous commençâmes à nous entretenir de diverses choses. Je ne me souviens point à propos de quoi, je demandai à Sayavedra comment il étoit devenu avanturier : Je me souviens seulement qu'il me répondit, que pour satisfaire ma curiosité, il falloit donc qu'il me contât l'histoire de sa vie. Sur quoi je lui témoignai qu'il me feroit un fort grand plaisir de m'apprendre ses avantures. Alors sans vouloir s'en défendre, il en fit le recit dans ces termes :

» * Je ne suis point de Seville, quoique » je vous aye dit à Rome que j'en étois. » Valence m'a vû naître, Ville où il y a » peut-être plus de fripons que dans aucun » autre endroit d'Espagne ; parce que c'est » un Pays abondant en toutes choses, & » qu'ordinairement les bons Pays produi- » sent des hommes qui ne valent guere. » Mon pere n'étoit qu'un Bourgeois à la » vérité, mais de cette haute Bourgeoisie

* *J'ai retranché de l'Histoire de Sayavedra les Additions de Mr. Bremont, & entr'autres l'Episode du Piémontois, qui donne sa femme pour un cheval à un Officier Napolitain. Cette Avanture n'étant qu'une mauvaise copie de l'Histoire de Madame de Fresne & du Capitaine Gendron.*

» qui se confond avec la Noblesse. Ayant » perdu sa femme qu'il aimoit tendrement, » il en eut tant de douleur, qu'il mourut » peu de tems après elle. Il laissa deux fils » avec peu de bien ; & ces deux fils, dont je » suis le plus jeune, vendirent tous ses » effets qu'ils partagerent entr'eux égale- » ment. Après cela mon frere aîné me de- » manda quel parti je prétendois prendre. » Je lui avoüai que j'avois envie de voya- » ger, & que c'étoit là ma passion domi- » nante. C'est la mienne aussi, me dit mon » frere. J'ai toûjours pris plaisir à entendre » parler des Pays étrangers. Je suis curieux » de voir de quelle façon vivent les hom- » mes qui ne sont pas nés en Espagne ; & je » contenterai incessamment ma curiosité. » Entrainez tous deux par la force de notre » étoile ou plûtôt par nos mauvaises incli- » nations, nous partîmes un beau matin de » Valence, chacun avec un petit paquet » sous le bras.

Nous n'eûmes pas fait une lieuë, que mon frere me dit : Il me vient une pensée. Nous allons nous abandonner à la fortune ; nous ignorons de quelle sorte elle nous traitera. Peut-être nous trouverons-nous dans quelque embarras, où notre plus grande peine sera d'être connus, & de voir nos véritables noms couverts d'infamie,

Pour prévenir ce malheur, changeons-les. J'approuvai son idée, & nous voilà tous deux à rêver aux noms que nous emprunterions. Mon frere prit celui de Mateo Lujan, & moi, comme je me souvins d'avoir oüi dire que la Maison des Sayavedras étoit une des plus illustres de Seville, je l'adoptai, & je résolus de me faire partout appeller Sayavedra. J'interrompis en cet endroit mon confident: Est-il possible, lui dis-je, que tu n'ayes jamais vû cette ville? Cependant tu m'en as parlé à Rome d'une maniere à me persuader qu'il falloit que tu la connusses. Bon, répondit-il, J'ai vû tant de gens qui y ont été, & j'en ai lû tant de descriptions, qu'il n'est pas étonnant que j'en aye dans l'esprit un tableau fidelle.

Nous étant donc tous deux parés de ces beaux noms, poursuivit-il, nous ne songeâmes plus qu'à nous déterminer sur la route que nous prendrions. J'avois déclaré que je voulois passer en Italie, & mon frere m'avoit témoigné le même desir. Mais changeant tout à coup de sentiment, il lui prit fantaisie d'aller en France. La contestation que nous eûmes là-dessus devint si vive, que nous trouvant entre deux chemins, dont l'un conduisoit à Sarragosse & l'autre à Barcelone, il enfila le premier, & moi le second, en nous souhaitant l'un à

l'autre toute sorte de prosperitez. Après cette séparation fraternelle, je me rendis à Barcelone, pour m'embarquer sur les galeres qu'un grand nombre de personnes y attendoient aussi dans le même dessein. Elles n'y arriverent qu'un mois après. Pendant tout ce tems-là, je m'habillai proprement, je cherchai les plus agréables compagnies, le jeune Seigneur Sayavedra étoit fort bien reçû par tout. Il joüoit, faisoit bonne chere, & ne refusoit pas quelques-uns de ses momens à l'amour. Enfin, je me réjoüis si bien, que les Galeres venuës, mon Hôte payé, mes provisions faites, je m'embarquai gaillardement avec six pistoles de reste. Nous arrivâmes heureusement à Genes, où trouvant d'abord une Felouque qui partoit pour Naples, je n'en voulus pas perdre la commodité. Nous eûmes toûjours le vent si favorable, que le voyage fut très-court.

Si d'un côté j'étois bien-aise de me voir dans la ville du monde où j'avois le plus souhaité d'être, j'avois de l'autre, beaucoup de chagrin, quand je considerois l'état de ma bourse, laquelle étoit aussi platte que celle d'un Hermite. Naples, disois-je, est sans doute le séjour de tous les plaisirs : mais les plaisirs y coutent autant qu'ailleurs. Quiconque est sans argent à Naples,

n'y peut faire qu'une très-ſotte figure. Je jugeai bien qu'il falloit uſer d'induſtrie. Je m'adreſſai pour cela aux Maîtres du métier. Je leur fis connoître l'envie & le beſoin que j'avois d'être leur Confrere. Mon air de fripon les prévint d'abord en ma faveur : Et après un petit examen qu'ils me firent ſubir, ils me trouverent aſſez de diſpoſition à meriter l'honneur d'entrer dans leur Corps. Je n'y fus pas ſi-tôt aggregé, qu'ils me firent commencer par ſervir de ſecond & de croupier au jeu. De leur propre aveu, je m'en acquittai comme ſi j'euſſe eu des principes, ce qui fut cauſe que je ne tardai guere à être employé à la filouterie commune, c'eſt-à-dire, à couper des bourſes, à crocheter des portes, à voler la nuit des manteaux ; en un mot à cent pareils exercices, qui ne ſont que l'A, B, C, de l'école des filoux, & qui élévent d'échelon en échelon un honnête homme à la potence.

Mais, ſans vanité, j'avois un eſprit trop ſupérieur pour m'en tenir à ces petits tours, & j'en fis deux ou trois qui paſſerent pour des coups de Maître. Il faut que je vous les rapporte. L'Hôtel du Connêtable eſt le rendez-vous de toutes les Perſonnes de qualité, qui s'y aſſemblent tous les ſoirs pour joüer. J'avois déja été une fois dans cette maiſon à l'heure du jeu, & j'avois

observé toutes les choses d'un œil curieux. J'avois surtout pris garde qu'il y avoit sur chaque table de Joüeurs, deux gros flambeaux d'argent avec des bougies, & cette remarque me fit imaginer un expédient pour m'emparer d'une paire de ces flambeaux. J'en achetai deux d'étain à peu près de la même grandeur avec deux bougies; Je mis le tout proprement dans mes poches, & un soir m'étant habillé de maniere que je pouvois passer pour un garçon qui appartenoit à quelque Seigneur de l'Assemblée, je me glissai chez le Connêtable. Je me postai à la porte d'une petite chambre où il y avoit deux jeunes Cavaliers qui joüoient. Je m'apperçûs avec joye qu'il n'y avoit point là de Pages du logis. Ils étoient tous dispersez dans les autres chambres, qui paroissoient pleines de monde. Il y avoit long-tems que mes deux Joüeurs étoient aux prises, & déja leurs bougies presque toutes consumées, commençoient à en demander d'autres. Je saisis ce favorable instant. Je tirai de mes poches mes flambeaux d'étain, j'y mis mes bougies, que j'allai allumer aux lampions dont l'escalier étoit éclairé. J'entrai respectueusement dans la chambre des deux Cavaliers avec mes flambeaux à la main. Je les posai hardiment sur la table, à la place des deux qui

y étoient, & que j'emportai promptement sous mon manteau, après les avoir éteints. Je courus aussi-tôt à toutes jambes au Greffe : Je veux dire chez nôtre Capitaine, qui étoit notre receleur ordinaire, un personnage grave, & qui passoit pour un fort honnête homme dans la ville. Il nous servoit de Protecteur & d'Avocat, quand il nous arrivoit d'être pris au trébuchet ; & par reconnoissance, nous lui donnions le cinquiéme de tous les vols que nous faisions.

Une autre fois je fis un tour encore plus effronté : Je passois dans une grande ruë devant une maison qui me parut devoir être la demeure de quelque homme opulent. Comme en effet, j'appris depuis que c'étoit celle d'un riche Notaire & Greffier. J'entrai dans cette Maison, dont la porte étoit ouverte. J'enfilai deux ou trois piéces de plein pied, sans rencontrer personne, & je vis dans la derniere sur une table, une robe de femme du plus beau velours de Genes & toute neuve. Je la mis sans façon sous mon manteau, & en deux sauts je regagnai le pavé. Malheureusement, je trouvai à la porte le Maître de la maison, lequel me voyant sortir de chez lui avec quelque chose de gros sous le bras, m'arrêta brusquement, & me demanda d'un

ton de voix terrible ce que je portois sous mon manteau. Plus d'un autre, à ma place, eût été déferré. Moi, sans paroître émû du contre-tems, je lui répondis que c'étoit la robe de velours de Madame, & que je la remportois pour en raccommoder le collet & démonter une manche. A la bonne heure, reprit-il : Rapportez-la bien-tôt, car ma femme en aura besoin cet après-midi, pour aller rendre visite à une Dame de condition de ses amies. Je lui repartis que je n'y manquerois pas, & en disant cela, je m'éloignai de lui comme un Dain.

Cette avanture se répandit dans la ville, & dès le jour suivant, j'entendis dire que le Notaire après m'avoir parlé, rentra chez lui : Qu'il trouva sa femme & deux ou trois Domestiques, qui faisoient autant de bruit qu'on en fait dans une taverne : Que la Maîtresse crioit à pleine tête : Où est ma robe ? Elle étoit ici tout-à-l'heure : Vous me la payerez : Que les Domestiques n'ayant vû entrer ni sortir personne de dehors, disoient qu'il falloit que le diable lui-même l'eût emportée : Et qu'enfin le Mari fit cesser ce vacarme en leur apprenant ce que la robe étoit devenuë. On ajoûtoit à cela qu'il courut sur le champ chez tous les Huissiers de Naples : Qu'il leur dépeignit à peu près ma figure, &

qu'ils me cherchoient actuellement avec tous leurs Archers. Pendant qu'ils faiſoient des perquiſitions inutiles, mon butin étoit en ſûreté chez notre Protecteur, avec qui nous nous mocquions du Notaire & des Sergens. Cependant ce tour que j'avois fait avec autant de bonheur que de ſubtilité, eut des ſuites qui ne ſont pas l'endroit de ma vie qui occupe le plus agréablément ma mémoire. Les voici.

Un jour me promenant hors de la ville dans un lieu où coule un aſſez large ruiſſeau, je vis ſur ſes bords de très-beau linge, qu'une Blanchiſſeuſe venoit de laver & d'étendre ſur l'herbe. Les occaſions me tentent, c'eſt mon foible. Je ne pus réſiſter à l'envie de m'approprier ce linge. Auſſi-bien c'étoit une choſe dont j'avois alors grand beſoin. Je n'attendois plus que le moment de pouvoir faire mon coup, ſans que la Lavandiere s'en apperçût. Ce moment vint, & je le ſaiſis ſi preſtement; qu'enlever ce qu'il y avoit de meilleur, & reprendre le chemin de la ville, cela fut fait en un clin d'œil. Néanmoins, quoique la femme n'eût pas remarqué mon action, il arriva qu'elle jetta les yeux par hazard du côté de ſon linge. Etonnée d'y trouver les deux tiers pour le moins à redire, elle regarda de toutes parts, & ne voyant que

moi aux environs, elle jugea que je devois être le voleur. Là-dessus elle abandonna tout le reste de son linge, & se mit à courir après moi en criant : *Au voleur ! au voleur !* d'une voix qui faisoit retentir toute la campagne. Dans cet embarras, que pouvois-je faire ? Je laissai tomber doucement de dessous mon manteau le paquet dont j'étois chargé, en m'imaginant que par-là, j'appaiserois la Blanchisseuse, qui satisfaite d'avoir ratrapé son linge, retourneroit sur ses pas. Mais soit qu'elle crût que j'en emportois encore, soit qu'elle eût juré ma perte, elle me poursuivit jusqu'à la porte de la ville, où la Sentinelle m'arrêta, pour me demander ce que c'étoit. La Lavandiere arriva aussi-tôt, & me donna mille gourmades, en disant que j'étois un voleur qui avoit pris tout son linge. On me foüilla partout, & comme on trouva mon manteau & le dessous de mon bras moüillez, on n'eut pas de peine à deviner que je m'étois défait du paquet, pour pouvoir nier que j'eusse volé mon Accusatrice. Il ne m'en fallut pas davantage pour meriter & obtenir un logement dans le Palais de la Justice.

Je fis sçavoir mon emprisonnement à notre Avocat, qui vint en diligence me trouver. Je le mis au fait. Il se rendit chez le Lieutenant Criminel. Ils eurent ensem-

ble un entretien, qui fut tel, que le Protecteur obtint que je serois élargi dès ce jour-là. Il m'apporta cette heureuse nouvelle, & je me disposois à sortir. Déja l'ordre étoit expedié, le Concierge satisfait, & déja j'avois un pied hors de la prison, lorsque par une malice du Diable, le Notaire qui me faisoit chercher & qui avoit affaire en ce lieu-là, se présenta devant moi. Il m'envisage, il me reconnoît, il se met en fureur, il me donne un grand coup de poing dans l'estomach & me fait rentrer dans la prison, en criant au Geolier de fermer la porte, attendu, disoit-il, que j'étois un voleur, & qu'il vouloit m'écroüer. Notre Avocat, qui étoit present, n'épargna aucune fleur de Réthorique pour appaiser le Notaire: Il alla même jusqu'à lui offrir la valeur de la robe; mais ce maudit Notaire aimant mieux se venger de moi que de recouvrer son bien, fut inexorable. Il me fit émoucher les épaules & bannir du Royaume.

Après cette petite mortification, que je souffris assez patiemment, mon Capitaine, pour m'en consoler, me chargea d'une lettre de recommandation pour un Chef de Bandits son ami, qui avoit une retraite dans les montagnes de la Romagne, où je me rendis, ne pouvant faire mieux. Ce

Chef n'eût pas plûtôt lû ma Lettre, qu'il me fit un accüeil gracieux. Il me présenta aux Cavaliers de sa Compagnie. Je n'ai jamais vû des hommes si farouches. Il est vrai que venant de quitter à Naples des camarades fort civilisez, il étoit impossible que ces Montagnards ne me parussent pas grossiers & sauvages. Néanmoins, comme on apprend à hurler avec les Loups, malgré la terrible vie que ces Bandits menoient, je ne laissai pas de m'accoutumer à vivre avec eux. Nous fimes quelques bons coups, & je me vis en peu de tems le gousset bien garni. Dès que je fus en fond, il me prit envie d'abandonner ces honnêtes gens. Pour cet effet, je demandai congé à notre Chef pour deux mois, sous le prétexte d'une affaire que je lui dis avoir à Rome. Il me permit de faire ce qu'il me plairoit, après m'avoir obligé de lui jurer que je le rejoindrois au bout de ce tems-là. Je lui fis à la vérité ce serment, mais je l'oubliai, si-tôt que je fus à Rome.

Je m'étois mis dans l'esprit que dans une si belle ville, je trouverois à chaque pas des occasions d'exercer mes talens. Cependant, lorsque j'y fus & que j'eus étudié le génie de ses Habitans, ils me parurent si déniaisez, que je perdis l'esperance d'y faire fortune. Je fis quelques coups de si peu d'im-

portance, que vous me dispenserez pour mon honneur de vous les rapporter. Je vous dirai même qu'au dernier de ces misérables tours, je pensai être pris sur le fait. Ce qui fut cause que je sortis brusquement de Rome. Je jugeai à propos de parcourir l'Italie, pour la bien connoître, & je dépensai tout mon argent en menant cette vie errante. Enfin, étant à Bologne, le hazard me fit faire connoissance avec Alexandre Bentivoglio, qui me reçut dans sa petite Troupe. C'est un garçon fort-subtil & né pour la Profession dont il se mêle. Sa coutume est de sortir de tems en tems de son Païs natal, pour aller tantôt dans une ville & tantôt dans une autre chercher des Dupes; & quand il a fait quelque bon coup de filet, il retourne à Bologne, comme si de rien n'étoit, & il est là fort en sûreté. Je l'ai accompagné dans quelques-unes de ses courses, & je travaillois à Rome sous ses ordres, le jour que je rencontrai votre Seigneurie persécutée par la canaille. Je vous allai voir chez vôtre Ambassadeur. Vous eûtes l'imprudence d'étaler devant moi toutes vos nippes & de me conter toutes vos affaires, j'en rendis compte au Capitaine Alexandre, qui sur mon rapport imagina le tour que nous vous joüâmes. Cette action m'est toûjours présente, poursuivit-il; &

l'extrême regret que j'en ai ſera éternellement nourri par les bontez que vous avez pour moi.

Sayavedra finit ſon hiſtoire en cet endroit. Après quoi ſes diverſes avantures devinrent le ſujet de nos entretiens ſur la route juſqu'à Milan, où nous arrivâmes tous deux gays & gaillards, avec une diſpoſition prochaine à nous emparer du bien d'autrui.

Fin du quatriéme Livre.



HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE,

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entreprise hardie que formerent Guzman & Sayavedra dans la ville de Milan.



Ous employâmes les trois premiers jours à nous promener dans les ruës, en parcourant des yeux les differentes Marchandises dont les boutiques étoient parées, sans songer encore à mettre en œuvre notre génie avanturier. C'étoit autant de bon tems pour les Bourgeois de la ville.

Comme nous traversions la place un matin, il vint un jeune homme assez bien vêtu, aborder Sayavedra qui marchoit derriere moi. J'allois toûjours devant, & j'avois déja fait plus de cent pas, lorsque je m'en apperçûs. Je considerai fort attentivement ce jeune drôle avec qui mon confident s'étoit arrêté, & je lui trouvai un air égrillard, qui me donna fort à penser. Ho, ho! dis-je en moi-même. Qui peut être ce garçon-là? & que peuvent-ils avoir tous deux à démêler ensemble? C'est ce qu'il m'importe de sçavoir. Mais comment puis-je en être instruit? Si j'appelle Sayavedra, pour lui demander de quoi ils s'entretiennent, il ne manquera pas de composer une fable, & je n'en serai pas plus avancé. Que faut-il dont que je fasse? Me tenir en repos, leur laisser le champ libre; ne témoigner aucune défiance à mon Ecuyer, & avoir toûjours l'œil sur lui.

Leur conversation dura plus d'un quart d'heure. Après quoi le jeune homme prit congé de mon confident, qui vint me rejoindre d'un air rêveur, qui ne m'ôta point le soupçon que j'avois déja. Je me préparois à entendre ce qu'il me diroit de cette rencontre qui m'inquiétoit; & toutefois, quelque envie que j'eusse de le faire parler là-dessus, il ne dit pas un mot, & demeura

plongé dans sa rêverie. Je gardai aussi le silence sur cela, jusqu'à l'après-dînée. Alors me voyant seul avec lui dans ma chambre, & ne pouvant plus me contraindre : Mr. Sayavedra, lui dis-je en souriant : Peut-on sans vous paroître indiscret, vous demander quel homme c'est que ce jeune garçon avec qui vous étiez ce matin en si grande conference ? Il me semble que je l'ai vû à Rome. Ne se nomme-t-il pas Mendoce ? Non, Monsieur, me répondit-il. On l'appelle Aguilera, & je puis vous assurer qu'il justifie bien son nom ; car c'est un Aigle dans les occasions où il s'agit de joüer de la griffe. C'est un bon compagnon, qui a de l'esprit, qui écrit à merveilles, qui possede l'Aritmétique, & sçait faire en perfection des comptes doubles & triples. Il y a long-tems que nous nous connoissons. Nous avons voyagé ensemble & mangé de la vache enragée. Il roule actuellement dans sa tête un dessein qui fera sa fortune, s'il réüssit. Il m'a proposé d'y entrer, & il m'offre la moitié du profit. Je lui ai répondu que je ne voulois rien entreprendre, sans vous en avertir. Je lui ai dit même que vous aviez tant de bonté pour moi, que vous ne me refuseriez pas vos conseils dans une affaire de cette conséquence. Non sans doute, lui dis-je : Au contraire,

mon enfant, je ſuis diſpoſé à vous y rendre ſervice à l'un & à l'autre. Apprends-moi ſeulement de quoi il eſt queſtion. Monſieur, reprit-il, Aguilera doit venir ici cette après-midi. Vous lui parlerez. Il vous découvrira tout ſon projet, & s'il y a quelque choſe à corriger dans ſon plan, vous le perfectionnerez.

Comme il achevoit ces paroles, on lui vint dire qu'un jeune homme le demandoit. Nous ne doutâmes point que ce ne fût Aguilera; car nous ne connoiſſions perſonne à Milan. Sayavedra courut au-devant de lui, & après l'avoir préparé à l'entretien que nous allions avoir enſemble, il me l'amena. Nous nous ſaluâmes de part & d'autre avec beaucoup de civilité. Cet Aguilera étoit un garçon d'aſſez bonne mine, & qui me parut avoir de l'eſprit. Il me confirma tout ce que m'avoit dit mon confident, & me détailla d'une maniere fort plaiſante quelques exploits qu'il avoit fait avec lui: Il m'apprit enſuite qu'étant venu à Milan dans l'eſperance d'y faire quelque grand coup, il avoit trouvé moyen de ſe mettre au ſervice d'un riche Banquier, chez lequel il demeuroit depuis ſix mois en qualité de Commis: Qu'il avoit par ſon exactitude & ſa fidelité gagné la confiance de ſon Patron, en attendant qu'il trouvât l'occaſion de le

voler : Qu'il s'en présentoit une fort belle ; mais qu'il avoit besoin d'un second, pour en pouvoir profiter, & qu'en rencontrant Sayavedra, il l'avoit regardé comme un homme tombé du Ciel pour cela, le connoissant pour l'avoir vû dans l'action plus d'une fois. Je lui demandai si son dessein étoit d'une exécution bien difficile. Pas trop, me répondit-il. Vous en allez juger : Le Banquier a mis depuis peu dans son coffre fort une grande bourse de chamois, où il y a mille belles pistoles. Je les enleverai un Dimanche au matin, pendant que le Patron entendra la Messe, j'irai joindre à la poste Sayavedra, qui aura retenu deux chevaux. Nous partirons dans le moment, & nous piquerons si vigoureusement nos mazettes, que nous serons bien loin de la ville, avant que le Banquier s'apperçoive de la saignée que j'aurai faite à son coffre fort.

Après avoir écouté fort attentivement Aguilera, je lui dis que son projet étoit diablement délicat ; Qu'un garçon connu dans la ville pour le Commis de ce Banquier, pouvoit rencontrer quelqu'un, qui surpris de le voir sur un cheval de poste, & le soupçonnant d'avoir fait quelque mauvais coup, ne manqueroit pas de courir chez son Maître, pour lui en donner avis ;

Que le Banquier étant revenu de la Messe, découvriroit peut-être d'abord qu'on l'avoit volé : Que le bruit s'en répandroit à l'instant dans la ville, & qu'on sçauroit bien-tôt qu'Aguilera auroit pris la poste : Que sur cela son Patron feroit suivre ses traces par des gens bien montez, & à qui le voleur auroit de la peine à échaper. Je lui representai encore d'autres inconvéniens, qui lui firent voir clairement que son dessein étoit fort mal conçû. Il en demeura d'accord enfin, & cependant il me dit qu'il ne laisseroit pas de l'exécuter, puisqu'il ne pouvoit faire autrement : J'ai affaire, continua-t-il, à un homme qui ne sort jamais de chez lui que les Fêtes & les Dimanches pour aller à la Messe, & qui revient une demi-heure après se renfermer. Il couche dans la chambre où sont ses papiers & son argent, & il n'a point d'autre cabinet.

Quand il seroit encore plus sédentaire & plus vigilant, lui repliquai-je, on peut lui ravir sa bourse de chamois, sans s'exposer au peril que vous voulez braver si témerairement. Ma foi, Messieurs, si vous n'en sçavez pas davantage, vous n'êtes encore que des Apprentifs dans votre Métier. Je veux vous montrer qu'un génie superieur a bien d'autres lumieres que les vôtres. Je me charge, si vous le souhaitez, de la con-

duite de cette entreprise, & sans vous envelopper dans le malheur que je puis éprouver; si la fortune m'est contraire, je vous réponds des mille pistoles, pourvû qu'elles soient dans huit jours dans le coffre fort. *Sayavedra* & son ami se prirent à rire à ce discours, qui leur causa autant de joye, que s'ils eussent déja eu entre les mains la bourse de chamois. Ils me remercierent de l'offre que je leur faisois, & me laisserent volontiers conduire ce projet d'importance; bien persuadez, particulierement *Sayavedra*, que je ne leur parlerois pas de cette sorte, si je n'étois pas comme assuré de l'événement. Ne vous embarrassez de rien, leur dis-je, Messieurs: Vous verrez qu'un homme qui a été Page cinq ou six ans, en sçait plus long qu'un Bandit de la Romagne. Ils redoublerent leurs ris à ce trait railleur, qui regardoit *Sayavedra*. Ensuite je fis quelques questions au fidelle Commis du Banquier:

De quel moyen, lui dis-je, prétendiez-vous donc vous servir pour tirer la bourse du coffre fort? Vous n'en avez pas la clef. Non certainement, me répondit-il. Le Patron ne la confie à personne. Il me la donne seulement quelquefois, lorsque je suis avec lui dans son cabinet, & que pendant qu'il écrit, quelqu'un vient demander

le payement d'une Lettre de change. Il me jette la clef pour prendre un sac dont il m'indique le *numero*, & tandis que je compte l'argent, il a un œil sur ce qu'il écrit & l'autre sur ce que je fais. Cela étant, repris-je, il sera bien difficile de prendre l'empreinte de cette clef. Beaucoup moins que vous ne pensez, repartit Aguilera. J'ai Dieu merci, la main subtile : Je promets de vous apporter l'empreinte de la clef du coffre fort; & même, si vous le jugez à propos, celle de la clef d'une petite armoire où mon Bourgeois serre ses Livres de compte, & l'argent qu'il employe à ses dépenses ordinaires. A ces mots, qui me firent tressaillir de joye, je lui dis que s'il pouvoit prendre ces deux empreintes, nous serions encore plus sûrs de notre fait.

Je n'oubliai pas de m'informer de la disposition du cabinet, de la maniere dont les sacs étoient faits, des marques qu'ils avoient; en un mot, de toutes les particularitez tant du dedans que du dehors du coffre fort. J'en fis un mémoire circonstancié, que le Commis me dicta. Ensuite, je renvoyai Aguilera chez son Maître, en lui disant que je l'instruirois, quand il en seroit tems, du personnage qu'il auroit à joüer. Après son départ, je dis à mon confident que je venois de mettre son ami à une gran-

de épreuve : Que je doutois fort qu'il m'apportât les empreintes. Mais Sayavedra, qui avoit une haute opinion de son industrie, m'en fit un nouvel éloge, qui fut justifié deux jours après. Aguilera me tint parole, & m'enseigna où je trouverois un Serrurier qui me feroit deux fausses clefs, pourvû qu'il fût payé grassement. Je n'ai plus qu'une question à vous faire, dis-je à notre Commis ; à quelle heure votre Maître est-il dans sa boutique ? car les Banquiers ont coutume d'en avoir une en Italie. Aguilera me répondit que son Patron s'y tenoit ordinairement le matin depuis dix heures jusqu'à midi. C'est assez, lui repliquai-je ; retournez chez vous, & retenez bien ce que je vais vous dire : Demain je ne manquerai pas d'aller sur les dix heures à la maison du Banquier. Faites ensorte que vous y soyez aussi, & ne perdez pas une parole de ce que je lui dirai, afin que vous en puissiez rendre témoignage, s'il le faut.

Tout étant ainsi reglé, je portai sur le champ mes empreintes à l'honnête Serrurier, à qui l'on m'avoit dit de m'adresser, & il se trouva qu'en effet c'étoit un homme de bonne composition. Il me promit de faire incessamment les deux clefs pour deux pistoles, dont il en toucha une d'avance

Comme je revenois de chez ce bon Ouvrier à mon Hôtellerie, j'apperçûs dans la boutique d'un Marchand une espece de cassette à bijoux fort propre. Il me prit envie de la marchander, & après l'avoir bien examinée, je l'achetai. Sayavedra, qui m'accompagnoit, me parut un peu surpris de cette emplette. Je ne pus m'empêcher de rire de son étonnement : Ami, lui dis-je, cette jolie cassette de cuivre doré ne sera pas inutile à notre dessein. Je m'en doute bien, me répondit-il en soûriant ; vous ne l'avez pas achetée comme un sot. Vous sçavez l'usage que vous en ferez, & je m'en rapporte fort à votre Seigneurie.

Je me rendis le lendemain sur les dix heures à la boutique du Banquier. Aguilera y étoit avec deux ou trois Messieurs qui étoient là pour affaire. Je saluai en entrant le Maître, & lui dis à haute & intelligible voix : Que je venois d'arriver à Milan dans l'intention de faire des emplettes pour un Mariage : Que j'avois une somme assez considerable d'argent, que j'étois bien-aise de mettre en sûreté : Qu'au lieu de la laisser dans mon Hôtellerie où il y avoit toute sorte de gens, j'avois pensé que je ferois beaucoup mieux de la confier à un homme tel que lui, dont j'avois oüi vanter la probité : J'ajoûtai que j'avois un petit voyage

à faire à Venise, ce qui m'obligeroit à prendre chez lui une Lettre de crédit. Le Banquier avide de gain, me fit là-dessus mille offres de service, accompagnées de profondes réverences, & me demanda combien j'avois d'argent à déposer chez lui. Je répondis que j'avois douze mille francs en or, & un sac rempli d'especes d'argent; Que dans une heure je viendrois lui mettre tout cela entre les mains. Il me repliqua que ce seroit quand il me plairoit: puis ayant tiré son Journal de l'armoire où étoient ses Livres de compte, il me pria de lui dire mon nom. Je lui dis que je m'appellois Don Juan Osorio; il l'écrivit aussitôt sur son Journal, avec la datte du jour & du mois, desorte qu'il ne restoit plus qu'à marquer la somme & les especes, quand il les auroit reçûës, comptées & pesées. Il faisoit ce *Lazzi* pour mieux m'engager à ne lui pas manquer de parole.

Après cela, n'ayant plus rien qui m'arrêtât dans sa boutique, j'en sortis, en lui faisant des civilitez qui furent bien reciproques, & en le priant à haute voix de ne point s'éloigner de sa maison, attendu que j'allois revenir. Cette scene finie, je retournai chez moi très-content d'avoir si heureusement commencé cette intrigue. Sayavedra qui m'attendoit avec d'autant plus

d'impatience, qu'il y étoit plus interressé, ne fut pas peu étonné, quand je lui appris ce que je venois de faire. Mais, Monsieur, me dit-il, où prendrez-vous, s'il vous plaît, ces douze mille francs en or que vous devez dans une heure porter à ce Banquier? Je suis en peine de sçavoir cela. C'est ce qui ne doit point t'inquiéter, lui répondis-je, il les a déja. Je sçais bien que je te parle Hébreu; j'ai mes raisons pour cela. Dispense-moi de t'en dire davantage presentement, & m'apprends si ton Aguilera compte parmi ses talens celui de contrefaire une écriture. Comment contrefaire, s'écria-t-il avec transport! Il contrefait comme un Ange toute sorte de caracteres, c'est son fort. Plût au Ciel que j'eusse seulement le tiers de l'argent qu'il a touché sur les fausses Lettres de change qu'il a faites. S'il n'excelloit pas dans cet Art, il seroit encore à Rome à l'heure qu'il est. Mais il a été obligé d'en décamper brusquement, de peur de tomber entre les mains d'un brutal de Marchand, lequel ayant eu avis qu'il avoit contrefait sa signature, vouloit le faire arrêter. Puisque cela est ainsi, repris-je, nôtre entreprise réüssira infailliblement.

Le fond que Sayavedra faisoit sur mon adresse, ne lui permettoit pas de douter

d'un succès dont je l'assurois, quoiqu'il ne comprît rien encore à mon dessein. Ce qui le fâchoit, c'est que je ne lui donnois aucun rôle à joüer dans cette Comédie. Il s'en plaignit à moi, & me demanda s'il n'y seroit qu'un personnage muet. Oh, que si, lui dis-je, & je t'en destine un, dont tu t'acquitteras à merveilles. En même-tems je lui ordonnai de mettre sous son bras la cassette que j'avois achetée & remplie de balles de plomb. Outre cela, je le chargeai d'un sac où il y avoit de l'argent. Ce sac étoit lié d'un ruban rouge & taché d'encre au milieu, parce que suivant mon mémoire, il y en avoit un semblable dans le coffre fort. Nous sortîmes ensuite tous deux de ma chambre, comme pour aller porter tout cela chez le Banquier. Quand nous fûmes dans la ruë, je dis à mon Ecuyer : Entre un moment dans la cuisine, sous prétexte de demander à l'Hôte à quelle heure nous dînerons, & ce qu'il nous prépare pour dîner. En un mot, fais si bien, que sa femme & lui remarquent & considerent attentivement cette cassette. Il nous importe fort qu'ils en soient frappez l'un & l'autre, ensuite tu reviendras me joindre ici.

L'homme du monde le plus propre à s'acquitter d'une pareille commission, c'étoit Sayavedra. Il alla dans la cuisine, où

faisant à l'Hôte les questions que je l'avois chargé de faire, il lui montra sans affectation la cassette & le sac. L'Hôte & l'Hôtesse les regarderent avec de grands yeux ; la cassette surtout parut si jolie à la femme, qu'elle ne put s'empêcher de la prendre entre ses mains & de l'examiner. L'Hôte fit la même chose à son tour, & s'écria : Vive Dieu, qu'elle est pesante ! Elle doit l'être, dit alors Sayavedra ; puisqu'elle est toute pleine de piéces d'or tant d'Espagne que d'Italie. Il y en a là-dedans, ajoûta-t-il, pour plus de douze mille francs. Nous allons les déposer avec ce sac chez un Banquier. Chez un Banquier, interrompit l'Hôte d'un air brusque ! Quand il y en auroit pour cent mille écus, cette cassette & ce sac seroient aussi sûrement dans ma maison que chez le plus riche Marchand de la Ville. L'Hôtesse aussi chatoüilleuse que son Mari sur le point d'honneur, dit : Nous avons eu aussi quelquefois des dépôts ; & graces à Dieu & à la Sainte Vierge, nous les avons fort bien gardez. J'en suis persuadé, reprit Sayavedra. Si vous n'étiez pas d'honnêtes-gens, mon Maître ne seroit pas venu loger chez vous avec tant d'argent. Ne croyez donc pas qu'il ait mauvaise opinion de votre maison. Il est sur le point de partir pour Venise ; il a besoin d'une Lettre

de crédit pour cette Ville, & nous allons mettre en gage ces douze mille francs chez le Banquier qui la lui doit fournir.

Cela change la these, repliqua l'Hôte appaisé. Je n'ai plus rien à dire. Eh; comment nommez-vous ce Banquier? Jerôme Plati, repartit mon confident. Peste, reprit l'Hôte, c'est un Cresus; c'est dommage qu'il soit Juif comme un chien. Il vous fera bien payer ce dépôt, sur ma parole. Si vous m'en eussiez seulement dit un mot, je vous aurois enseigné des gens plus raisonnables. Il n'est plus tems, dit Sayavedra; mon Maître est déja convenu de tout avec ce Banquier, il en faut passer par-là. Mais je ne songe pas, poursuivit-il, que je m'amuse trop avec vous; mon Patron m'attend. Je ne suis venu dans la cuisine, que pour m'informer si nous aurions le tems de faire notre affaire avant le dîner. L'Hôte me dit qu'il n'étoit pas nécessaire de nous presser, & que nous trouverions toûjours dans sa maison dequoi faire bonne chere.

Mon confident vint me rendre compte de cet entretien; puis nous allâmes tous deux nous promener hors de la ville. Nous regagnâmes ensuite l'Hôtellerie, où Sayavedra par mon ordre entra toutdoucement, & alla remettre dans ma chambre la cassette & le sac. On n'étoit point encore à table;

L'Hôte par considération pour moi avoit retardé le dîner : & il fit servir dès qu'il sçut mon arrivée. Après un long repas, je me retirai dans ma chambre, où l'Hôte averti que je souhaitois de lui parler, accourut, & me demanda ce qu'il y avoit pour mon service. Je me plains de vous, lui dis-je : Avez-vous pû me croire capable de me défier d'un homme d'honneur comme vous ? Pour vous faire connoître l'injustice que vous m'avez faite, je vous conjure de me garder cette bourse de cent pistoles, jusqu'à mon départ pour Venise. En achevant ces paroles, je tirai de ma poche une bourse musquée, où il y avoit cette somme en doubles pistoles. Il fut si sensible à cette marque de confiance, qu'il en parut tout transporté de joye.

Sur la fin de ce jour-là le Commis du Banquier se déroba de chez son Maître pour nous venir trouver : Hé bien, Aguilera, lui dis-je, votre Patron n'a-t-il pas été fort surpris de ne m'avoir point revû depuis ce matin ? Vous n'en devez pas douter, répondit-il. Après vous avoir attendu jusqu'à une heure, il a commencé de craindre que vous ne revinssiez pas. Comme il ne peut ignorer la mauvaise réputation qu'il a dans Milan, il s'est imaginé que quelqu'un aura été assez charitable pour vous en avertir, & je me

ſuis apperçû à ſon air rêveur & chagrin ; qu'il en étoit très mortifié. Apprenez-moi encore, repris-je, ſi les trois hommes que j'ai vû ce matin dans votre boutique, y ſont demeurez long-tems après moi. Aguilera me repartit que non, & que du reſte de la matinée il n'y étoit venu perſonne. Je fus ravi de ſçavoir cette circonſtance, & j'aſſurai mes Aſſociez que dans trois ou quatre jours, tout au plus tard, on verroit le dénoüement de cette piéce. Le Commis charmé de cette aſſurance, me donna le bon ſoir. Mais avant que de nous ſéparer, je lui défendis de revenir à l'Hôtellerie. Je lui en repreſentai les conſéquences, & il fut arrêté entre nous que tous les jours à certaine heure, Aguilera ſe trouveroit dans certain endroit où Sayavedra lui donneroit ſes inſtructions de ma part.

J'eus mes fauſſes clefs deux jours après. Notre Commis, qui en fut bien-tôt informé, dit à ſon ami qu'il pourroit s'en ſervir dès le Dimanche ſuivant l'après-dinée, tandis que ſon Bourgeois s'amuſeroit, ſelon ſa coutume, à joüer aux échecs avec un de ſes voiſins. J'inſtruiſis alors Sayavedra de tout ce que je prétendois faire, ainſi que de tout ce qu'il avoit à dire au Commis ; & le Samedi au ſoir je l'envoyai au rendez-vous, chargé des deux fauſſes clefs avec la

caſſette où il y avoit dix quadruples, trente écus Romains & trois petits papiers, à la place des balles de plomb qui y étoient auparavant. A l'égard du ſaç où il y avoit de l'argent, je le gardai. Je ne l'avois taché d'encre & lié d'un ruban rouge, que pour le faire paroître ainſi devant l'Hôte & l'Hôteſſe, afin qu'ils puſſent témoigner l'avoir vû; comme je n'avois mis des balles de plomb dans la caſſette que pour la rendre peſante, & faire croire à ces bonnes gens qu'elle devoit être pleine d'or.

Dès que mon confident vit Aguilera, il lui dit: Tien, mon ami, voici de quoi il s'agit: Ecoute-moi avec toute l'attention dont tu es capable, & retiens bien tout ce que je vais te dire. Demain, lorſque tu auras ouvert le coffre fort, tu prendras la bourſe de chamois qui eſt dedans, & tu la vuideras dans cette caſſette; mais n'oublie pas d'ôter quarante piſtoles des mille qui y ſont, & de les remplacer par ces dix quadruples. Tu ne manqueras pas non plus d'y mettre ce petit papier, qui eſt un bordereau de cette ſomme, & qui déclare qu'elle appartient à Don Juan Oſorio, dont mon Maître emprunte le nom dans cette affaire. Voilà, continua-t-il, un ſecond bordereau que tu foureras dans le ſac où tu dis qu'il y a trois cens trente écus, & qui eſt taché d'en-

cre & lié avec un ruban rouge. Tu tireras en même-tems de ce sac trente écus de ceux qui y sont, pour y glisser ces trente écus Romains que tu vois. Il ne me reste plus qu'à te recommander une chose, qui n'est pas la moins importante; c'est d'ouvrir la petite armoire, où ton Patron enferme ses Livres de compte, & d'écrire sur son Journal les paroles qui sont tracées sur ce troisiéme papier, bien entendu que tu les mettras après le nom de Dom Juan Osorio, que tu trouveras marqué dessous, & bien entendu encore que tu employeras toute la dexterité de ta main à contrefaire l'écriture du Sieur Jerôme Plati. Le Seigneur Don Guzman mon Maître, ajoûta-t-il, n'exige plus rien de toi qu'une petite chose très-aisée, c'est que Lundi quand il ira fondre la cloche, tu fasses le serviteur zelé, jusqu'à l'accabler d'injures, & le frapper même, pour rendre la scene plus naturelle.

Aguilera interrompit en cet endroit son ami: Je comprends fort bien tout ce projet, lui dit-il, & je vois bien que tu sers un Maître Juré Fripon. Tu peux l'assurer que je ferai demain tout ce qu'il me prescrit, & que je ne gâterai pas son ouvrage. Là-dessus Sayavedra lui mit entre les mains la cassette où étoient les trois papiers, les dix quadruples, & les trente écus Romains,

que le Commis emporta chez lui pour les y cacher, jusqu'à ce qu'il fût tems d'en faire l'usage que je souhaitois.

CHAPITRE II.

Quel fut le succès de cette Fourberie.

Je ne passai pas le Dimanche sans inquiétude. Je craignois qu'il n'arrivât quelque contre-tems, qui fît échoüer notre entreprise ; mais mon confident ayant été le soir au rendez-vous, revint plein de joye m'annoncer que tout avoit été fait comme je le desirois, & qu'Aguilera se préparoit à bien joüer son personnage le jour suivant. Ce rapport rendit mon esprit plus tranquille, & me fit attendre plus patiemment l'heure de paroître devant le Banquier.

Si-tôt qu'elle fut venuë, je me rendis chez lui ; il étoit seul dans sa boutique. Après l'avoir salüé fort poliment, je lui dis que je le priois de me rendre ce que je lui avois apporté quelques jours auparavant. Il me demanda d'un air étonné, ce que je lui avois apporté. Eh ! parbleu, lui dis-je, cet or & cet argent que je vous ai confié. Quel or & quel argent, répondit-il ? Oh

ho, repris-je, vous verrez que j'aurai rêvé cela sur mon ame, celui-là n'est pas mauvais. Celui-ci est encore meilleur, repartit le Banquier, de vouloir que je rende ce qu'on ne m'a point donné. Cessons, lui disje, s'il vous plaît, cessons de badiner; ce badinage n'est pas de mon goût. C'est vous-même qui vous égayez, me dit-il. Je me souviens bien que ces jours passez vous vîntes dans ma boutique, & qu'une heure après vous deviez mettre en dépôt chez moi douze mille francs; mais vous m'avez manqué de parole. C'est vous, lui repliquai-je, qui manquez de mémoire. Je vous les ai mis entre les mains, & je ne sortirai pas d'ici que vous ne me les ayez rendus dans les mêmes especes que je vous les ai livrez. Passez votre chemin, s'écria-t-il, vos discours commencent à m'impatienter. Je ne vous connois point, & je n'ai jamais eu rien qui fût à vous. Allez chercher votre argent où vous l'avez porté.

Comme de moment en moment nous le prenions le Banquier & moi sur un ton plus haut, tous les voisins prêtoient une oreille attentive à notre contestation, & les passans s'arrêtoient pour nous écouter, se demandant les uns aux autres le sujet de notre dispute. Pour les en instruire, je me mis à crier à pleine tête: ô traître! ô voleur in-

fâme ! que la Justice de Dieu & celle des hommes s'unissent pour te punir ! Quand je t'ai confié mes pistoles & mes écus, tu m'as reçû bien gracieusement, & aujourd'hui que je viens te prier de me les rendre, tu feins de ne sçavoir qui je suis, & tu prens le parti de nier effrontément le dépôt. Fais-le tout-à-l'heure apporter sur cette table, où je te l'arracherai de l'ame. Le Banquier de son côté m'apostrophoit dans des termes que je meritois, & des injures : insensiblement nous en vînmes aux voyes de fait. Il voulut me chasser de sa boutique en me poussant rudement par les épaules. Je le repoussai d'une si grande force, que je le jettai par terre. Alors Aguilera vint fondre sur moi d'un air furieux, & me donna quelques gourmades, que je lui rendis de façon, que plusieurs spectateurs de notre combat furent obligez d'entrer dans la boutique pour nous séparer. Le Commis se voyant retenu par des personnes qui l'empêchoient de me rejoindre, se débattoit entre leurs mains comme un possedé ; & moi les yeux étincelans de rage & la bouche écumante ; je le défiois de m'approcher.

Il y avoit déja près d'une heure que cela duroit, lorsque le *Bargello*, par hazard, ou peut-être parce que quelqu'un l'avoit été avertir de ce qui se passoit, parut ; & fe-

dant la presse, arriva dans la boutique. Il demanda d'abord le sujet de notre different. Je voulus aussi-tôt le lui conter, & le Banquier prit en même-tems la parole pour dire aussi ses raisons. Le *Bargello* nous fit taire tous deux; puis s'étant informé qui étoit le Plaignant, il me dit de parler le premier, & qu'après cela il donneroit audience à mon Adversaire. A ces mots, un grand silence succeda au bruit. Tous les Assistans se préparerent à m'écouter. Il y a six jours dis-je au *Bargello*, que je vins dans cette boutique sur les dix heures du matin, je priai le Seigneur Jerôme Plati de trouver bon que je remisse entre ses mains une somme assez considerable d'argent dont j'étois chargé, & que je ne croyois pas trop en sûreté dans l'Hôtellerie où je suis logé. Il me répondit avec beaucoup de politesse que je n'avois qu'à lui faire apporter l'espece, & qu'il la garderoit aussi long-tems que je le jugerois à propos. Je retournai chez moi sur le champ, & je revins ici une heure après avec mon valet, qui portoit dans une cassette de cuivre doré mille pistoles en or tant d'Espagne que d'Italie, avec un sac taché d'encre & lié d'un ruban rouge où étoient en argent trois cens trente écus dont il y en avoit trente de Romains. Le Banquier compta & pesa les especes, qu'il

remit avec leurs bordereaux dans la caſſette & le ſac ; puis il enferma le tout dans ſon coffre fort.

Juſques-là le Banquier n'ayant oſé m'interrompre, quoique dans la fureur qui le dominoit il eut été tenté vingt fois de le faire ; il s'étoit contenté de lever les mains & les yeux au Ciel, comme pour le prendre à témoin de mon impoſture, & pour obéir au *Bargello* qui lui faiſoit ſigne à tout moment de me laiſſer achever. Mais la patience lui échappa dans cet endroit. Voilà, s'écria-t-il, le plus impudent menteur qu'il y ait jamais eu ſur la terre. S'il y a chez moi une caſſette pareille à celle dont il vient de parler, je veux perdre la vie avec tout ce que j'ai au monde. Et moi, m'écriai-je à mon tour, ſi ce que je dis n'eſt pas véritable, je conſens que le Banquier joüiſſe tranquillement de mon bien, & qu'on me coupe les oreilles en préſence de toutes les perſonnes qui nous écoutent, comme à un traître, comme à un voleur audacieux qui oſe demander ce qui ne lui appartient pas. Au reſte, pourſuivis-je, il eſt bien aiſé de découvrir la vérité. Il ne faut qu'ouvrir le coffre fort, & l'on y trouvera ma caſſette & le ſac avec les borderaux qui font connoître que c'eſt mon argent. Ordonnez, Seigneur *Bargello*, ordonnez tout-à-l'heure

que ma Partie nous montre ses Livres de compte, vous verrez ce qu'elle y a écrit elle-même le jour qu'elle a reçû le dépôt. Vous avez raison, dit alors le *Bargello*. Les discours sont ici superflus; Allons, Seigneur Plati, s'il vous a donné des especes, cela doit être marqué sur vos Livres. Sans doute, répondit le Banquier. Je ne crains pas que vous les voyiez, & s'il est fait mention des douze mille francs en or que cet Etranger assure avoir déposé chez moi, je confesserai qu'il dit vrai, & que je suis l'Imposteur. En même-tems il dit à son Commis de tirer de l'armoire son grand Livre de compte. Aguilera ne l'eût pas si-tôt présenté, que je m'écriai: Ah, fourbe! Ce n'est point celui-là qui rendra témoignage de ta mauvaise foi, c'en est un plus petit & plus large. Le Commis dit à son Maître: Il veut dire apparemment votre Journal. Mon Journal soit, répondit le Banquier; apportez tous les Livres qui sont dans ma maison. Enfin, Aguilera produisit le Journal en me disant: Est-ce celui-ci? Je répondis qu'oüi. Le *Bargello* le prit aussi-tôt pour le feüilleter, & y trouvant ce que le Commis y avoit écrit par mon ordre, il lut à haute voix les paroles suivantes:

Aujourd'hui 13. Février 1586. Don Juan

Ostrio m'a remis neuf cens soixante pistoles en or tant d'Espagne que d'Italie & dix quadruples qui sont ensemble la somme de mille pistoles, lesquelles sont dans mon coffre fort dans une cassette de cuivre doré. Plus, j'ai reçu dudit Don Juan le même jour un sac lié d'un ruban rouge où il y a trois cens trente écus dont trente sont Romains.

Les Assistans n'eurent pas plûtôt entendu lire ces mots, qu'ils commencerent tous à murmurer contre Jerôme Plati, & à me donner gain de cause. Ce qu'il y avoit d'heureux pour moi là-dedans, c'est que ce Banquier ne passoit pas dans la ville pour un homme fort scrupuleux; de sorte que chacun croyoit sans peine qu'il pouvoit m'avoir fait la friponnerie dont je l'accusois. Le *Bargello* lui fit lire ces paroles, & lui demanda s'il ne les avoit pas écrites. Le Bourgeois surpris d'une chose qui lui sembloit si extraordinaire, répondit avec une agitation qui lui ôtoit presque l'usage de la voix, qu'il avoit écrit les premiers mots & non les autres. Cependant, lui repliqua l'Officier de Justice, tout paroît de la même main. J'en demeure d'accord, repartit le Banquier, & toutefois ce n'est point là mon écriture. Il ne suffit pas de la desavoüer, dit le *Bargello*, il faut en prouver la fausseté.

Une nouvelle scene acheva de persuader

au Peuple que je n'avois pas tort de me plaindre : Une voix de tonnerre se fit entendre dans la foule, & l'on vit paroître un grand d'homme en tablier de cuisine avec un long couteau pendant à sa ceinture. C'étoit mon Hôte que Sayavedra avoit été chercher, & qui, ayant appris que le Banquier nioit le dépôt, étoit furieusement animé contre lui. Pourquoi s'écria-t-il en arrivant, ne pend-on point cet Archi-Juif ? Pourquoi ne met-on pas le feu à sa maison & ne le brule-t-on pas avec sa race ? Puis appercevant l'Officier de Justice, Monsieur le *Bargello*, lui dit-il, est-ce que vous souffrirez qu'on pille, qu'on ruine & qu'on assomme impunément un brave Cavalier, pour avoir confié son bien à un voleur. Ce bon Gentilhomme est logé chez moi, & je puis vous assurer que j'ai vû & manié la cassette & le sac qu'il a malheureusement confiez à ce Banquier, qui n'est que trop connu dans Milan pour ce qu'il est.

Le sieur Jerôme Plati, tout consterné qu'il étoit, se défendoit de son mieux ; mais il avoit la voix si foible, qu'à peine pouvoit-on l'oüir à deux pas de lui, au lieu qu'on entendoit distinctement mon Hôte d'un bout à l'autre de la ruë. Aussi le Peuple qui donne toûjours raison en pareil cas à ceux qui crient avec le plus de force, ne

doutant plus de la justice de mes plaintes, dit hautement qu'il falloit obliger le Banquier à rendre gorge sur le champ. Le *Bargello* se tournant alors vers l'Accusé, lui representa qu'il ne devoit point s'obstiner à vouloir garder un argent qui n'étoit pas à lui; qu'on le forceroit bien à me le restituer, & qu'il alloit lui-même faire dans toute sa maison une exacte recherche de la cassette & du sac. Donnez-moi, ajoûta-t-il, la clef de votre coffre fort. Commençons par le visiter; aussi-bien l'Accusateur prétend que c'est là que vous avez mis le dépôt. Plati craignant quelque pillage dans ce desordre, ne pouvoit se résoudre à livrer la clef; ce qui fut cause que tout le monde cria que s'il la refusoit, il n'y avoit qu'à le mener en Prison. Nous allons mieux faire, dit l'Officier, s'il n'obéït pas tout-à-l'heure, je vais faire enfoncer son coffre fort.

Le malheureux Banquier voyant que sa résistance seroit inutile, tira de sa poche la clef que le *Bargello* lui demandoit, & la lui remit entre les mains. L'Officier après avoir choisi quatre Bourgeois de ceux qui étoient présens, pour être témoins de l'operation qu'il méditoit, alla ouvrir le coffre fort devant eux & Plati, lequel pensa s'évanoüir, lorsqu'il en vit tirer la cassette

de cuivre & le sac. Le *Bargello* s'adressant ensuite à ce pauvre diable, lui dit, l'ami, vous vouliez perdre la vie avec tous vos biens, si cette cassette étoit dans votre maison. Il n'y a, ma foi, qu'à vous croire sur votre parole. Tudieu! quel dépositaire! En achevant ces mots, il referma le coffre, & revint dans la boutique, tenant la cassette d'une main & le sac de l'autre. Ce que les Assistans n'eurent pas si-tôt remarqué, qu'ils commencerent & particulierement mon Hôte, à charger le Banquier d'injures & de malédictions. L'Officier, pour approfondir encore mieux la chose, dit qu'il falloit ouvrir cette cassette. Il me demanda si j'en avois la clef. Je la tirai de ma poche & la lui donnai. La premiere chose qui s'offrit à ses yeux fut le bordereau conçû dans ces termes: *Il y a dans cette cassette neuf cens soixante pistoles d'or tant d'Espagne que d'Italie, & dix quadruples; le tout faisant mille pistoles & appartenant à Don Juan Osorio.* Il trouva les quadruples dans un papier à part. Il les fit voir au Banquier. Après cela, il ouvrit le sac où étoient les trente écus Romains avec les autres & un Bordereau.

Les cris du Peuple redoublerent à la lecture des Bordereaux & à la vûë des especes qui étoient spécifiées. Chacun pressoit le *Bargello* de me donner à l'instant la cas-

ſette & le ſac ; & cet Officier alloit céder à leurs inſtances, ſi je n'euſſe déclaré que je ne prétendois recevoir mon argent que des mains de la Juſtice, puiſque nous étions dans une ville, où grace à Dieu il y avoit de bons Juges. Le *Bargello* ſomma encore une fois le ſieur Jerôme Plati de dire ce qu'il avoit à alléguer contre de ſi fortes preuves. Le Banquier plus mort que vif, & ne ſçachant ce qu'il devoit penſer d'une avanture qui ne lui paroiſſoit pas naturelle, répondit qu'il y avoit là-dedans de la magie, & qu'aſſurément le diable s'en mêloit. Si vous n'avez pas de meilleure raiſon que celle-là pour confondre votre Partie, lui dit l'Officier, vous avez bien la mine de perdre votre cauſe, & même d'être puni ſévérement. Après avoir parlé de cette ſorte, il mit la caſſette & le ſac en dépôt chez un riche Marchand du quartier, & alla faire ſon rapport aux Juges, qui nous citerent Plati & moi pour comparoître devant eux le lendemain. Le Banquier ſe trouva ſi malade, qu'il lui fut impoſſible d'aller à l'Audience. Il ſe contenta d'y envoyer ſa femme & ſon Commis avec quelques-uns de ſes amis. Pour moi j'y parus hardiment accompagné de Sayavedra, de mon Hôte & de mon Hôteſſe, qui furent interrogez tous trois l'un après l'autre, & qui en dirent

plus, furtout ces deux derniers, qu'ils n'en avoient vû ni entendu. Les Juges oüirent auſſi Aguilera & ſa Maîtreſſe, qui confeſſerent que n'ayant pas toûjours été dans la boutique le jour que je diſois avoir porté mon argent au Banquier, c'étoit de quoi ils ne pouvoient en conſcience rendre témoignage.

Sur toutes ces dépoſitions les Magiſtrats condamnerent ma Partie à me reſtituer mon or & mon argent, aux dépens du Procès, avec défenſe d'ouvrir ſa boutique à l'avenir, & d'exercer la Profeſſion de Banquier dans tout l'Etat de Milan. Le *Bargello* pour exécuter cette Sentence, me mena chez le Marchand dépoſitaire de ma caſſette & de mon ſac, & me les ayant remis lui-même entre les mains, il me renvoya triomphant à mon Hôtellerie. Lorſque j'y fus arrivé, je n'eus pas peu d'occupation à recevoir les complimens qu'on me fit ſur l'heureux ſuccès de mon affaire. L'Hôte & ſa femme entr'autre en avoient une joye qu'ils ne pouvoient moderer. Pour leur en marquer ma reconnoiſſance, je leur fis de petits preſens, & tous leurs Domeſtiques eurent ſujet de ſe loüer de mon humeur génereuſe.

CHAPITRE III.

De la part que Guzman fit de ce vol à ses Associez, & de la route qu'il prit en sortant de Milan.

SI-tôt que je me vis en possession d'un argent si bien gagné, j'aurois souhaité d'être bien loin de Milan. Mais comme un départ trop précipité auroit pû devenir suspect, je résolus de le differer de quelques jours. Sayavedra ne pouvoit se lasser de toucher nos pistoles, & les prenant quelquefois pour des piéces d'or qu'on voit en songe, il ne sçavoit s'il rêvoit ou s'il étoit éveillé. Puis pensant au stratagême que j'avois inventé pour faire un si beau coup, il m'élevoit au-dessus de tous les fripons du monde. Je ne vous croyois pas si grec, me disoit-il, quoique je vous connusse pour un jeune homme des plus adroits. Vous serez long-tems mon Maître. Ami Sayavedra, lui dis-je, c'est trop vanter un tour assez commun. Ce qui merite seulement d'être loüé, c'est de sçavoir éviter le peril en volant; car de s'introduire dans une maison ouverte, y prendre une robe de chambre, & rece-

voir cent coups de foüet, rien n'eſt plus aiſé.

Nous paſſâmes, mon Ecuyer & moi, le reſte de la journée à nous entretenir dans l'Hôtellerie avec beaucoup de gayeté. Quand la nuit fut venuë, nous ſortîmes tous deux pour aller trouver Agüilera, qui nous attendoit au rendez-vous. Dès qu'il nous vit arriver, il ſe mit à rire, & nous ſuivimes ſon exemple. Il ne manqua pas enſuite de me complimenter auſſi ſur mon habileté. Après quoi, il fut queſtion de partager notre butin. Je tirai de ma poche une grande bourſe où il y avoit trois cens piſtoles que je lui donnai, en lui diſant que j'en deſtinois autant à Sayavedra, & que je garderois le reſte pour moi, étant bien juſte que celui qui avoit le plus travaillé dans cette affaire & joüé le plus gros jeu, eût la plus groſſe part. Mes deux Aſſociez en demeurerent d'accord, & m'aſſurerent qu'ils étoient très-contens. Le partage fait, n'ayant plus rien qui nous arrêtât au rendez-vous, nous dîmes adieu au Commis, & nous retournâmes au logis, où j'employai l'après-ſouper à compter toutes mes eſpeces. Quel ſujet de raviſſement pour moi, de me trouver en fonds de plus de ſept mille francs, ſans parler de ce que j'avois gagné à Bologne. Je ne m'étois jamais vû ſi riche, & je ne me ſouvenois plus d'avoir été volé à Sienne..

En me promenant le lendemain dans les ruës, ayant jetté les yeux par hazard dans la boutique d'un Quinquaillier, je remarquai une chaîne de cuivre doré fort bien travaillée, & je la pris pour une chaîne d'or pur. Je demandai au Marchand combien elle pesoit. Il me répondit en riant que tout ce qui reluisoit n'étoit pas or ; & que si j'avois envie d'acheter cette chaîne, il m'en feroit très-bon marché. Je fus tenté de l'avoir. Je lui en donnai ce qu'il voulut, & je l'emportai. Sayavedra qui étoit avec moi, n'avoit pû s'empêcher de rire en me voyant faire cette emplette ; & quand nous fûmes sortis de la boutique, il me dit : Seigneur Don Juan Osorio, vous avez bien la mine de faire payer cette chaîne à quelqu'un plus cher qu'elle ne vous a couté. C'est ce qui pourra bien arriver, lui répondis-je, & dans ce loüable dessein, je vais la porter chez un Orfévre, pour qu'il m'en fasse une d'or fin de la même grandeur & de la même façon. Je m'adressai à un habile Ouvrier qu'on m'enseigna. Il m'en fit une si semblable à la mienne, qu'on ne pouvoit les distinguer l'une de l'autre que par le son.

Enfin, je partis de Milan avec ces deux bijoux, & toutes les plumes que j'avois tirées de l'aîle du Sieur Jerôme Plati. Je dis

dans l'Hôtellerie avant mon départ que j'allois à Venise, mais au lieu d'en prendre la route, j'enfilai sans bruit celle de Pavie. Je m'arrêtai quelque tems dans cette derniere ville, pour y faire les préparatifs du voyage que j'avois résolu de faire à Genes: si jamais je me trouvois dans un état à pouvoir paroître devant mes parens sans les faire rougir. J'y voulois joüer le rolle d'un jeune Abbé Espagnol revenant de Rome. Pour cet effet, j'achetai des étoffes fines, dont le plus fameux Tailleur de Pavie me fit une soutane & un manteau long: Je me donnai des souliers de maroquin noir à talons rouges, avec des bas de soye, & tout le reste d'un habillement de Prelat. J'ordonnai de plus à Sayavedra de se pourvoir de deux grands coffres de bagage, & lorsque tout fut prêt, je me mis en chemin dans une litiere conduite par un Muletier, avec mon Ecuyer à cheval, un nouveau valet à pied, & un autre Muletier qui menoit une Mule chargée de balots. Ce fut dans ce bel équipage que Genes revit ce même Guzman qu'elle avoit vû six ou sept ans auparavant dans une situation bien misérable.



CHAPITRE IV.

De son arrivée à Genes, & de la gracieuse réception que lui firent ses parens, lorsqu'ils apprirent qui il étoit.

NOus allâmes loger à la Croix blanche, qui dans ce tems-là étoit la meilleure Hôtellerie de la Ville. Il étoit déja nuit, & comme mon Ecuyer avoit pris les devans pour disposer l'Hôte à recevoir chez lui un Abbé de la premiere qualité, je trouvai tout le monde en mouvement dans la maison. Une partie des Domestiques étoit à la porte avec des flambeaux ; & leur Maître, après que Sayavedra m'eût aidé à descendre de ma litiere, me conduisit à la chambre d'honneur du logis, de laquelle on fit sortir un Cavalier qui meritoit mieux que moi de l'occuper.

L'Hôtellerie étoit alors pleine de Personnes de consideration, lesquelles ne furent pas peu curieuses de sçavoir qui j'étois, & mon nouveau valet, bien instruit par Sayavedra, disoit à tous les gens qui le questionnoient là-dessus, que je me nom-

mois Monſeigneur l'Abbé Don Juan de Guzman, fils d'un noble Genois marié à Seville. Je ne ſortis point de ma chambre le premier jour. Je l'employai à faire l'Abbé d'importance, fatigué de ſon voyage de Rome, & à préparer tout pour me montrer le lendemain dans la ville de Genes ſous la forme d'un Prélat. Tandis que je m'occupois de cette décoration avec mon fidelle Ecuyer, qui ne ſçachant point encore le motif de ce changement de figure, me dit: Il faut, mon cher Maître, que vous commenciez à vous défier de moi, puiſque vous me faites un myſtere du deſſein que vous méditez préſentement. Non, lui répondis-je, mon ami: Tu as toûjours ma confiance. Si pendant notre ſéjour à Pavie j'ai fait faire ce nouvel habillement ſans t'en dire la raiſon, c'eſt qu'il n'étoit pas encore tems de te l'apprendre. Je puis à l'heure qu'il eſt ſatisfaire ta curioſité. Bien loin de vouloir te cacher le projet que je roule dans ma tête, je ne ſçaurois l'exécuter ſans ton ſecours; je vais t'en faire confidence.

Je t'ai raconté à Milan comme mon pere, Noble Genois, épouſa à Seville une Dame de la Maiſon des Guzmans, dont j'ai pris le nom. Je t'ai même dit en gros l'hiſtoire de ma vie; mais je ne t'ai point parlé d'une avanture dont le ſouvenir m'a fait former

l'entreprise que je vais te découvrir. Il y a près de sept ans que je partis de Tolede en bon équipage pour venir en Italie voir mes parens. Je ne ménageai pas mieux que toi mon argent sur la route, de sorte que j'arrivai à Genes dans un état misérable. Cela ne m'empêcha pas de me présenter devant quelques Personnes de la Famille, & entr'autres devant un de mes oncles, qui me reçut fort mal, ou plûtôt me traita si cruellement, que je jurai de m'en venger si jamais la fortune m'en offroit l'occasion. Je prétends garder mon serment, puisque je le puis aujourd'hui. Je veux voler mes parens; c'est la seule vengeance que j'ai envie de tirer d'eux. Voilà dans quelle intention j'emprunte ce déguisement qui te surprend si fort. Outre qu'il inspire du respect, il me semble plus propre qu'un autre à me rendre méconnoissable à des yeux qui ne m'ont vû qu'en passant, quand le changement qui s'est fait en moi depuis ce tems-là ne m'ôteroit pas la crainte d'en être reconnu. Préparons-nous, cher Sayavedra, à joüer de bons tours dans ma famille. J'y suis poussé par un juste ressentiment, & par l'interêt. Mon confident me répondit que je n'avois qu'à commander: qu'il suivroit exactement les instructions que je lui donnerois. Nous concertâmes tous deux ce que

nous devions faire, & voici la conduite que je tins pour parvenir à mon but.

Je me mis le lendemain, second jour de mon arrivée, en soutane & en manteau long, & me regardant dans le miroir, je me parus à moi-même tout un autre homme. Sans vanité, je n'avois pas mauvaise mine. Quand je n'aurois pas eu le talent de bien faire toute sorte de personnages, j'avois vû à Rome tant de beaux modeles d'Abbez de conséquence, que je n'eusse pû manquer de les copier. Pour moi, j'attrapois à merveilles leurs meilleurs airs: Je sçavois me rengorger, prendre un maintien grave & fier, trousser ma soutane & mon manteau de façon que je laissois voir une jambe qui n'étoit pas mal faite, avec un bas de soye & un soulier mignon; porter mon chapeau d'une maniere aussi galante que modeste: envisager enfin les gens sans attacher sur eux mes regards, & adoucir ma voix en leur parlant: Je possedois parfaitement tout cela par théorie, & je sortis pour aller montrer dans la ville que je le sçavois aussi bien pratiquer. Sayavedra mon Majordome me suivoit avec mon Laquais, tous deux sur deux lignes, & fort proprement vêtus. On me consideroit avec de grands yeux comme on a coutume de regarder un Etranger, & chacun me faisoit

de profondes révérences, ou pour mieux dire, à mon habit de soye; car on est traité dans le monde suivant ce qu'on y paroît. Que Ciceron se présente mal-habillé, Ciceron passera pour un Cuistre.

Je me promenai dans les ruës pendant plus d'une heure, répondant aux politesses respectueuses qu'on me faisoit en Abbé accoutumé à recevoir des honneurs. Après quoi, je retournai à l'Hôtellerie, où l'Hôte me fit avervir que le dîner étoit prêt, & demander si je trouverois bon que quelques Personnes de qualité mangeassent à ma table : Je répondis que cela me feroit plaisir. Un moment après, étant entré dans la Salle où je devois dîner, je vis arriver quatre Cavaliers qui me saluërent avec respect. Je leur rendis le salut fort honnêtement, & remarquant qu'on avoit servi, je m'assis à bon compte à la place d'honneur; ensuite je priai ces Messieurs de se mettre à table. La conversation fut d'abord sérieuse à cause de moi. Je m'en apperçûs, & l'égayant moi-même tout le premier, pour faire connoître à ces Messieurs que je n'étois pas si Diable que j'étois noir, je fis deux ou trois petits contes badins, qui exciterent quelques Personnes de la compagnie à suivre mon exemple.

Ces Gentilshommes s'amusoient ordinai-

rement à joüer l'après-dînée, & quelquefois encore l'après-souper. Ils joüoient assez gros jeu, & même en honnêtes gens. Je passois volontiers une heure à les regarder, après cela je me retirois. Ils auroient bien souhaité qu'il m'eût pris fantaisie de joüer avec eux, me croyant plus riche Abbé, qu'habile Joüeur ; Quoiqu'ils ne dussent point ignorer qu'il y a de grands filoux parmi les petits colets. Je n'eus garde de satisfaire si-tôt leur envie, quelque penchant que j'y eusse. Au-contraire, je témoignai de la répugnance pour le jeu, & ce ne fut qu'après nous être un peu plus familiarisez ensemble, que je me défendis mollement de faire une reprise. Lorsqu'ils me virent à moitié rendu, ils redoublerent leurs instances, & je fis semblant de leur céder par complaisance pure. Je ne joüois pas longtems, & je ne joüois que très-petit jeu, sans employer Sayavedra, ni même tout mon sçavoir faire. Ainsi ce que je perdois étoit peu de chose, & je ne voulois rien embourser de ce que je gagnois. Tantôt je le laissois pour les cartes, & tantôt j'en faisois present aux gens de ces Messieurs, ou je le donnois aux miens. Je m'acquis par cette conduite la réputation de Seigneur génereux. Ce qui faisoit que lorsqu'il m'arrivoit de me mettre au jeu, les Passe-volans

qui s'occupent à voir jouer des après-dînées, pour recevoir quelque ducat, venoient tous se placer derriere moi.

Un jour ayant gagné environ quarante pistoles, j'en pris vingt-cinq dans ma main, & j'abandonnai le reste à ceux qui étoient autour de moi. Puis me tournant vers un Capitaine de Galere, qui étoit du nombre de ces Passe-volans, je lui dis tout bas en lui glissant secrettement dans la main l'argent que j'avois dans la mienne: Vous avez été trop long-tems en Espagne pour ignorer qu'un Gentilhomme qui a vû le jeu & pris part à la fortune d'un Joüeur, ne refuse point la petite marque de reconnoissance qu'il lui veut donner. Vous en pourrez user de même avec moi en pareil cas. Il parut un peu confus de mon action. Mais il y a dans la vie, comme on dit, des tems où une pistole en vaut mille. Mon Officier étoit alors si sec, que le plaisir qu'il eut de se voir tout à coup arroser d'une pluye d'or, l'emporta sur sa honte. Néanmoins, malgré sa misere, je ne sçais s'il fut plus sensible au bienfait, qu'à la maniere dont je le lui fis. Je lui gagnai l'ame. Il voulut me le témoigner par des discours que j'interrompis deux fois, pour lui parler de ses courses. Je le priai même de me faire l'honneur de venir tous les jours dîner & souper avec moi; car il ne

mangeoit pas ordinairement dans mon Hôtellerie, & en le quittant je lui demandai son amitié.

Dans le fond c'étoit un garçon de mérite, fort bien fait de sa personne, & d'un esprit agréable. Comme il étoit connu pour un très-honnête homme, il fréquentoit les Nobles, & faisoit la meilleure figure que pouvoient le lui permettre les appointemens d'un Capitaine de Galere, qui sont bien modiques à Genes. Avec cela il aimoit le jeu, & quoiqu'il y fût très-malheureux, il ne pouvoit se défendre de s'y embarquer ; quand il se sentoit un écu dans sa poche. Cette passion qui le dominoit, étoit accompagnée d'un penchant pour les femmes, qui seul auroit suffi pour le ruiner, s'il eût été riche. Il se nommoit Favello, nom qu'une Dame qu'il avoit autrefois aimée lui avoit donné, & qu'il conservoit pour se souvenir d'elle. Il me conta lui-même quelques jours après cette histoire, que je ne pus entendre sans soupirer & m'attendrir en me rappellant mon intrigue de Florence. Les bonnes qualitez de ce Capitaine ne furent pas toutefois la seule cause de la petite galanterie, & de toutes les honnêtetez que je lui fis. Il faut que je te l'avoüe, Lecteur, quand je devrois gâter dans ton esprit ce trait généreux. Je sçavois

que les Galeres devoient bien-tôt partir pour Barcelone, & dans l'intention où j'étois de profiter de cette occasion, pour repasser en Espagne, après avoir friponné mes honnêtes parens, l'amitié du Capitaine Favello m'étoit trop utile, pour négliger de l'acquerir. Aussi tu vois que je m'y pris assez bien, puisque dès le premier jour j'en fis l'acquisition.

Effectivement le lendemain à mon lever, il vint me rendre ses devoirs, & m'inviter à me promener sur l'eau, ce que j'acceptai volontiers. Je me fis conduire l'après-dînée à sa Galere, où je fus reçû avec tous les honneurs qu'auroient pû attendre de lui le Pape ou le Doge de Genes. Nous sortîmes du Port pour considerer les belles maisons de plaisance qui sont le long de la mer, & qui forment le plus charmant spectacle qui puisse s'offrir à la vûë. Notre Officier qui étoit Genois d'origine, & qui disoit librement ce qu'il pensoit, ne se contentoit pas de m'en nommer tous les Propriétaires, il me faisoit d'eux des Portraits fort malins. Parmi les Personnes qu'il épargnoit le moins, il s'avisa de citer un de mes parens. Je me mis à rire: Tout-beau, lui dis-je, Monsieur le Capitaine, je vous demande quartier pour celui-là. Sçavez-vous bien que je suis de sa Famille. De sa Famille?

s'écria-t-il avec une surprise mêlée de confusion. Comment donc cela ? Je vais vous l'apprendre, lui répondis-je. Mon pere étoit un noble Genois ; une grosse banqueroute qu'on lui fit, l'obligea de passer en Espagne. Il alla s'établir à Seville où il raccommoda ses affaires, en épousant une Dame, de la Maison des Guzmans, dont je porte le nom préferablement au sien, pour deux raisons : La premiere, pour recueillir une succession, qui sans cela pourroit m'échapper ; & la seconde, parce qu'étant pour le moins autant fils de ma mere que de mon pere, j'ai cru pouvoir choisir celui de leurs deux noms qui m'étoit le plus honorable.

Vous vous imaginez, reprit Favello, que vous me parlez là d'une chose dont je n'ai aucune connoissance. Pardonnez-moi, s'il vous plaît. Je connois très-particulierement deux de vos cousins, qui m'ont plus d'une fois entretenu de Mr. votre pere. Ils m'ont dit que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'esprit : Qu'il avoit été pris par un Corsaire d'Alger, & qu'après avoir recouvré sa liberté par l'amour que conçut pour lui une Algerienne, il étoit allé à Seville trouver son Correspondant, & que là il avoit donné dans la vûë d'une Dame de qualité qu'il avoit épousée. Vous êtes donc fils de cêt illustre Esclave ? A votre service,

lui repartis-je en riant encore. Sçavez-vous bien, reprit-il, que le Seigneur Don Bertrand, frere aîné de votre pere, est plein de vie ? c'est un bon vieillard qui ne marche aujourd'hui qu'avec un bâton. Il n'a jamais voulu se marier, & c'est un des Nobles de Genes qui a le plus de bien. Vous m'apprenez ce que j'ignorois, lui dis-je, car je ne l'ai point vû, & ma mere n'a jamais eu de commerce de Lettres avec lui. Je m'étonne, ajoûta-t-il, que vous ne vous soyez pas déja fait connoître. Vos parens sont assurément de grands Seigneurs dans ce Païs-ci ; & je ne sçais ce qui peut vous empêcher de les voir. Que voulez-vous que je fasse, lui répondis-je ? Que j'aille décliner mon nom devant des gens qui ne me connoissent point, & qui se croiront en droit de douter de ce que leur dira un homme qui n'a que sa parole pour garant de sa sincerité. Non non, je n'ai pas besoin d'eux, & je ne leur demande rien. Demeurons comme nous sommes. Quand même ils sçauroient que je suis dans cette ville, étant Etranger, j'attendrois qu'ils fissent la premiere démarche. Vous auriez raison, dit notre Officier. Mais, trouvez bon que dès demain matin je leur donne avis de votre arrivée. Je suis persuadé que je ne les en aurai pas plûtôt informez, qu'ils se feront

un plaiſir d'aller vous rendre ce qu'ils vous doivent. Je repartis au Capitaine : Vous êtes homme d'eſprit, & vous avez de la prudence. Je veux bien vous laiſſer faire ce que vous jugerez à propos. Souvenez-vous ſeulement qu'il ne faut pas contraindre leurs inclinations. Je ne prétends me déclarer de leur Famille, qu'autant qu'ils me paroîtront en être contens.

Pendant que nous tenions de part & d'autre de pareils diſcours, Favello me fit ſervir une collation compoſée des plus beaux fruits & des meilleures confitures. Il l'avoit fait préparer pour moi, & il y avoit aſſurément employé une bonne partie des piſtoles dont je lui avois fait preſent. Nous ne laiſſâmes pas de continuer notre entretien. L'Officier qui connoiſſoit parfaitement mon oncle & mes couſins, me mit ſi bien au fait, que je pouvois me vanter après cette converſation de ſçavoir auſſi-bien les affaires de mes parens que les miennes. La nuit qui s'approchoit nous obligea de rentrer dans le Port. Nous ſortîmes de la Galere, & j'emmenai le Capitaine à mon Hôtellerie où nous ſoupâmes avec les Gentilshommes qui y étoient logez. Après le repas ces Meſſieurs me propoſerent de joüer, en me diſant qu'ils avoient ſur le cœur les quarante piſtoles

que je leur avois gagnées le jour précédent, & qu'il étoit juste que je leur donnasse leur revanche. J'y consentis, & me sentant en train de gagner, je dis à Favello : Au moins, Monsieur le Capitaine, n'oubliez pas que nous sommes de moitié. Il me répondit en souriant, qu'il me croyoit si heureux en toutes choses, qu'il s'applaudissoit d'être associé avec moi. La fortune en effet me favorisa depuis le commencement de la reprise jusqu'à la fin. Je gagnai cent pistoles, que je partageai avec notre Officier de Galere. Ce qui lui fit cette fois-là d'autant plus de plaisir, qu'il n'en coutoit rien à sa fierté. C'est ainsi que je le disposois peu à peu à ne pouvoir refuser de me rendre le service que j'attendois de lui.

Il ne manqua pas, comme il me l'avoit promis, d'aller le lendemain chez mes parens pour les informer de l'arrivée de Mr. l'Abbé Don Guzman à Genes. Tu peux bien t'imaginer qu'il leur fit un beau portrait de ma personne, & qu'il leur vanta mon merite & ma generosité, puisque dès l'après-midi, on les vit venir à mon Hôtellerie en fraises bien empezées, avec leurs manteaux de velours noir sur les épaules. Mon Majordome, que j'avois instruit de tout ce qu'il devoit faire, les reçût à la porte du logis, & les conduisit dans ma

chambre, où je m'avançai gravement jusqu'à l'entrée, en les saluant avec beaucoup de civilité. Il en parut d'abord deux, l'un & l'autre enfans d'un Sénateur mort depuis cinq à six ans, & frere de mon pere. Puis il survint un troisiéme cousin, fils d'une sœur encore vivante. Ils m'accablerent de complimens, & m'offrirent leurs maisons, leur crédit & leurs bourses, parce que Favello leur avoit fait entendre que je n'en avois pas besoin. Mais quand il ne m'auroit pas fait passer dans leur esprit pour un Abbé fort opulent, ce qu'ils remarquerent dans ma chambre eût été capable de leur donner de moi cette opinion. J'avois négligemment étalé sur une table ma chaîne d'or, plusieurs autres bijoux, & tout ce que je possedois de plus précieux avec la cassette de Milan toute ouverte, & dans laquelle de bons yeux pouvoient appercevoir une partie des pistoles qu'elle renfermoit.

Mon oncle, garçon & chef de la Famille, arriva le dernier. C'étoit particulierement à celui-là que j'en voulois. Il s'appuyoit sur un grand bâton, & marchoit avec peine. Je ne lui trouvai plus cet air vénerable qui m'avoit tant plû la premiere fois: au contraire, tout mon sang se souleva contre lui. La vûë de ce vieux singe, plein de

malice, me fit fremir, comme la présence d'un meurtier r'ouvre les blessures de l'homme qu'il a tué. Je crus voir avec lui des esprits folets qui s'apprêtoient à me berner. Je ne laissai pas pourtant, malgré la haine que je me sentois pour lui, de le recevoir encore mieux que mes cousins, qui sortant un moment après qu'il fut entré, lui abandonnerent par respect la place. Le vieillard commença par me témoigner la joye qu'il avoit de voir le fils d'un frere qui lui avoit toûjours été cher; puis me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, il me dit que je ressemblois beaucoup à mon pere, & qu'il étoit bien glorieux pour la Famille d'avoir un rejetton si propre à lui faire honneur. Il se plaignit ensuite de ce que je n'avois pas été prendre un logement chez lui, où il y avoit des appartemens plus convenables qu'une Hôtellerie à un homme de mon caractere & de ma qualité. Je lui prodiguai là-dessus les remercîmens accompagnez des plus vives démonstrations de sensibilité. Après cela, je lui dis que mes cousins m'avoient offert aussi leurs maisons, ce que je n'avois eu garde d'accepter, ne voulant incommoder aucun de mes parens pour le peu de jours que j'avois à demeurer à Genes, où je n'étois venu que pour m'informer de l'état de

notre Famille, tant pour ma satisfaction, que pour celle de ma mere qui m'en avoit chargé.

Ces derniers mots donnerent occasion au bon-homme Don Bertrand de me demander des nouvelles de ma mere & de ses enfans. Je répondis que j'étois son fils unique, & peu s'en falut que par inadvertance il ne m'échappât de dire que j'avois deux peres; mais je retins ma langue, & fis un très-bel éloge de ma mere, composé de contre-véritez. Mon oncle impatient de me conter ce que je sçavois aussi-bien que lui, m'interrompit en me disant : Mon neveu, il faut que je vous détaille une avanture qui nous arriva il y a six ou sept ans. Il parut dans Genes un petit fripon presque nud. Il couroit les ruës en disant à tous ceux qui vouloient l'entendre qu'il étoit fils de votre pere; & ce Gueux qui avoit bien l'air de ce qu'il étoit, se flattoit que quelqu'un de nos parens seroit assez crédule pour le croire sur sa parole & assez bon pour avoir pitié de sa misere. Je le cherchai dans l'intention de nous venger tous du deshonneur qu'il nous faisoit, & j'eus le bonheur de le rencontrer. Je l'attirai chez moi par des paroles douces, & surtout par la promesse que je lui fis de lui donner dès le lendemain la connoissance

d'un homme qui ne manqueroit pas de lui rendre ſervice. Lorſqu'il fut dans ma maiſon, je le queſtionnai, & je jugeai bien par ſes réponſes que c'étoit un petit pendard. Auſſi paya-t-il le tout enſemble. Je m'apperçûs qu'il mouroit de faim ; je l'envoyai coucher ſans ſouper, dans un magnifique appartement où il fut berné toute la nuit par de grands diables maſquez, qui lui en donnerent de toutes les façons.

En parlant de cette ſorte ce méchant vieillard rioit de toute ſa force, tandis qu'au fond de mon ame je ſentois que ce recit & le plaiſir qu'il prenoit à le faire me mettoient en fureur. Néanmoins je diſſimulai, & riant du bout des dents, je lui dis que je trouvois cette avanture fort plaiſante. Je ſuis ſeulement fâché d'une choſe, reprit mon oncle ; c'eſt qu'il diſparut le matin & qu'il court encore. Je voudrois avoir pouſſé la vengeance plus loin, pour mieux punir ce miſerable d'avoir oſé ſe dire de nos parens. A ce ſentiment Genois, je changeai de matiere, & un quart d'heure après, ce maudit barbon ſe leva pour s'en aller. Je l'accompagnai juſqu'à la porte de la ruë en lui faiſant tous les honneurs dûs au frere aîné de mon pere.

CHAPITRE V.

Guzman donne un grand repas à ses parens, & leur fait payer leur écot.

L'Après-dînée je chargeai Sayavedra de chercher dans la ville quatre bons coffres de la même grandeur, & de les acheter. Pendant qu'il s'acquittoit de cette commission, Favello vint me voir, pour me rendre compte des entretiens qu'il avoit eus avec mes parens sur mon chapitre. Il m'assura que toute la Famille étoit charmée de ma Personne, surtout le Seigneur Don Bertrand mon Oncle : Ce bon vieillard, poursuivit-il, m'a dit qu'il lui sembloit avoir vû & entendu parler son cher frere, tant il avoit trouvé de ressemblance entre votre pere & vous : Qu'il vous voyoit à regret embrasser l'Etat Ecclésiastique, & qu'il vous proposeroit de quitter la soutane pour épouser une de ses niéces du côté de sa mere : Qu'à la vérité cette fille avoit peu de bien ; mais qu'il étoit dans la résolution de lui en laisser, parce qu'il avoit pour elle une amitié toute particuliere. Enfin, le Capitaine me protesta que mon oncle avoit conçû pour moi beaucoup d'estime & de

tendresse. Cependant tout cela ne fit que blanchir contre mon ressentiment, & ne me détourna pas de mon dessein.

J'allai rendre visite le lendemain matin premierement à Don Bertrand, qui dans l'entretien que nous eûmes ensemble, me dit qu'étant fils unique comme je l'étois, je devois plûtôt songer à soutenir ma Maison qu'à me consacrer à un Etat qui lui ôteroit une de ses plus belles branches. Je pensai lui répondre qu'ayant toûjours gardé le célibat, il avoit fait lui-même autant de tort à la Famille, que s'il eût pris le parti de l'Eglise. Ensuite il me nomma la personne qu'il avoit envie de me choisir pour femme. Pour l'amuser, je fis semblant de n'être pas éloigné de faire ce qu'il desiroit; & je finis ma visite en le priant de venir le jour suivant dîner avec moi. Il voulut d'abord s'en défendre & s'excuser sur son grand âge, qui ne lui permettoit pas d'assister à des banquets. Néanmoins, lorsque je lui eûs representé qu'il n'y auroit à ce repas que des parens & le Capitaine Favello, l'ami commun de toute la Famille, il se laissa débaucher, & promit d'être de la partie, pour me marquer, dit-il, l'extrême consideration qu'il avoit pour un neveu que le Ciel lui envoyoit. Je visitai après cela mes cousins l'un après l'autre, & ils

me donnerent aussi leur parole de venir chez moi. Il ne fut plus question que de leur faire préparer un dîner magnifique. Je m'adressai pour cet effet à mon Hôte, qui m'assura que je pouvois me reposer sur lui du soin de régaler mes convives, & qu'il me répondoit d'un festin où l'on verroit également régner l'abondance & la délicatesse.

Mon Majordome qui arriva dans l'Hôtellerie, pendant que je parlois à l'Hôte, me dit qu'il avoit acheté quatre coffres fort propres. Je les voulus voir. Il me conduisit où ils étoient, & j'en fus très-content. Il me demanda ce que j'en prétendois faire. Je lui fis réponse qu'il n'avoit qu'à me suivre, & qu'il en seroit bien-tôt instruit. Je lui ordonnai de prendre notre cassette sous son bras, & je le menai à la boutique d'un des plus riches Orfévres de Genes. Je proposai à ce Marchand de me prêter pour vingt-quatre heures des plats & des assiettes d'argent, moyennant un honnête profit, & en consignant entre ses mains des especes pour la valeur de l'argenterie. L'Orfévre accepta la proposition. Nous convinmes de la somme qu'il vouloit pour le prêt, & choisissant la vaisselle qu'il me plut d'avoir, j'en pris pour neuf à dix mille francs, que je comptai en bonnes pistoles à l'Orfévre pour nantissement.

ment. Après quoi, je dis à Sayavedra d'aller chercher deux des coffres qu'il sçavoit, d'y faire mettre lui-même la vaisselle, & de la faire porter au logis. Ce qui fut exécuté avec toute la diligence dont ce fidelle Ecuyer étoit capable.

Tous mes parens s'assemblerent donc chez moi le lendemain sur le midi. Mon Hôte, qui se piquoit d'être un excellent Traiteur, me fit connoître qu'effectivement il étoit consommé dans l'Art difficile de faire de bons ragoûts. Il nous en servit de si délicieux, que mes cousins & mon oncle même avoüerent que de leur vie ils n'en avoient mangé de meilleurs. S'ils ne s'étoient pas attendus à faire si bonne chere, ils furent encore bien plus surpris, quand ils virent un buffet fort paré d'argenterie, & qu'ils remarquerent que les plats & les assiettes étoient du même métal. Ils ne purent s'empêcher de me dire qu'un Voyageur joüoit gros jeu en portant avec lui une pareille vaisselle, & particulierement en Italie où l'on rencontroit des voleurs à chaque pas. Le bon-homme Don Bertrand à qui tout cet étalage d'argenterie avoit fait penser la même chose, appuya leur sentiment. C'est votre faute, mon neveu, s'écria-t-il. Vous pouviez fort bien vous dispenser de loger à l'Hôtellerie dans

une ville où vous avez des parens comme les vôtres. Je conviens que c'eſt la plus fameuſe Hôtellerie de Genes ; mais la meilleure du monde ne vaut rien. Vous êtes encore jeune, & je veux vous avertir en homme qui a de l'experience, que vous ne devez vous fier qu'à la bonté des ſerrures & des cadenats de vos coffres, parce que les Hôtes, les Hôteſſes, leurs enfans ou leurs valets ont toujours deux ou trois clefs de chaque appartement. Si vous m'en croyez, continua-t-il, puiſque vous refuſez de prendre un logement chez moi, envoyez-y du moins dès aujourd'hui votre argenterie & vos bijoux. Ils ſeront en ſûreté dans mon cabinet juſqu'à votre départ, y en eut-il pour un million d'or.

Je rendis graces à mon oncle de ſon obligeante inquiétude, & feignant de mépriſer la crainte d'être volé, je dis qu'en partant de Rome, je m'étois contenté de laiſſer entre les mains de notre Ambaſſadeur ce que j'avois de plus précieux, & qu'à l'égard de l'argenterie, quoiqu'elle fût embarraſſante pour un Voyageur, je n'étois pas fâché de l'avoir pour m'en défaire dans un beſoin, l'argent étant d'une plus prompte défaite que les pierreries. Toute la Famille parut ſe payer de cette raiſon ; & comme je venois de nommer notre Ambaſſadeur, mes

cousins commencerent à parler de ce Ministre. Ils dirent qu'ils l'avoient vû, lorsqu'il avoit passé par Genes pour se rendre à Rome. Alors pour leur prouver que j'étois fort bien avec cette Excellence, je leur en fis voir le Portrait dont elle m'avoit fait present. Ce qui leur persuada qu'il falloit en effet que l'Ambassadeur eût beaucoup d'estime & d'amitié pour moi.

Don Bertrand toûjours occupé du péril que couroit ma vaisselle dans l'Hôtellerie, revint encore une fois à la charge, & je fus obligé de lui dire pour le contenter, que je ferois porter chez lui après le dîner toute mon argenterie dans deux coffres que je lui montrai du doigt, & dans lesquels je lui dis que j'avois coutume de la serrer. On changea de discours, & la conversation tomba sur le Mariage. Là-dessus mon oncle m'adressant la parole, me dit: Que c'étoit à mon âge qu'il falloit se marier, & non dans la vieillesse où l'on ne faisoit que des orfelins. Puis il me representa tous les desagrémens des gens d'Eglise, & s'étendit ensuite sur les loüanges de la jeune Personne qu'il souhaittoit que j'épousasse. Elle est, ajoûta-t-il, ma niéce du côté de ma mere. C'est une fille d'un sang noble, & d'une beauté qui doit lui tenir lieu de bien. De plus, elle a une Mere qui vous cherira

comme la prunelle de ses yeux, vous & tous vos enfans.

Comme il me parut que le Vieillard desiroit ardemment ce Mariage, je fis semblant de n'être pas dans une disposition contraire à ses souhaits. Que vous êtes séduisant, lui dis-je, mon cher oncle. Je sens que vous me dégoûtez de la vie Ecclésiastique ; & je suis assuré qu'en recevant une femme de votre main, je serai parfaitement heureux. Cependant souffrez, de grace, que je vous represente que j'ai déja un Bénéfice de dix mille livres de rente, & que j'en attends un autre de quinze mille, que des parens de ma mere fort puissans à la Cour de Rome me font esperer. Il me seroit bien doux en changeant d'état d'avoir ces deux jolis presens à faire aux enfans de mes cousins. Ils applaudirent tous à ma pensée, & me firent par avance de grands remercimens. Sur la fin du repas, qui fut assez long, Don Bertrand demanda au Capitaine Favello, s'il avoit reçû des ordres pour son départ. Oüi, lui répondit l'Officier, & nous devons partir dans trois jours pour Barcelone. On commence même dès-à-present à embarquer ce qu'on y veut porter. Je fus ravi d'entendre cette nouvelle, qui me fit connoître que je n'avois pas de tems à perdre. Aussi-tôt qu'on eut dîné, je commandai à

mon Majordome d'enfermer mon argenterie & ma cassette dans les deux coffres, & de les faire porter lui-même chez mon oncle. Tout cela fut exécuté en moins d'une heure & devant mes parens, tandis que je m'entretenois avec eux. J'accompagnai mon oncle quand il voulut s'en retourner à son Hôtel, & en y arrivant nous y trouvâmes non les deux coffres où l'on avoit mis l'argenterie, mais les deux autres que nous avions remplis le soir précédent de sacs de sable à peu près du même poids que la vaisselle, & que Sayavedra avoit échangez fort subtilement.

Je ne pouvois mieux commencer : Voici comme je continuai : Le Capitaine Favello revint le soir à l'Hôtellerie. Il me témoigna le chagrin qu'il avoit par avance du départ des Galeres par rapport à moi, dont il étoit sur le point de se séparer. Il n'est pas certain, lui dis-je, que nous nous quittions si-tôt. Peut-être nous verrons-nous plus long-tems que vous ne pensez. Il rêva un moment à ce que je venois de lui dire, & il me demanda si j'avois envie de repasser en Espagne. C'est ce que je ne veux pas vous celer, lui répondis-je, à vous dont je connois la prudence & la discrétion, à vous enfin que j'aime, & pour qui je n'ai point de secret. Apprenez que le plaisir de voir

mes parens m'attire moins à Genes, que le desir de me venger d'une offense que m'a faite à Rome un Genois que j'avois pour Rival. Il n'étoit pas nécessaire d'en dire davantage à Favello pour l'engager à m'offrir ses services. Nommez-moi, dit-il, avec agitation, le téméraire qui vous a outragé, & je ne vous demande que vingt-quatre heures pour satisfaire votre ressentiment. Seigneur Capitaine, lui repliquai-je, je vous suis redevable d'entrer si vivement dans mes intérêts; & si je cherchois un vengeur, je suis persuadé que je n'en pourrois trouver un meilleur que vous. Mais vous jugez bien mal de moi, si vous croyez que je manque de force ou de courage pour me venger moi-même. Outre cela, je vous dirai que je sçais où mon ennemi demeure, & que je suis sûr de mon coup. La grace que j'attends de votre Seigneurie, c'est de me permettre de faire porter secrettement mon bagage à bord de votre Galere, la veille du jour qu'elle sortira du Port. Je veux même pour plus d'une raison que mes parens ignorent mon départ, & je vous demande le secret.

Pour le secret, me repartit l'Officier, je vous le promets. Puis revenant encore à mon affaire d'honneur: Vive Dieu, poursuivit-il, je suis bien mortifié que dans la

ſeule occaſion que j'aurai ſans doute de vous marquer mon zele, vous refuſiez de m'employer ! Il me dit ces paroles d'un air ſi affligé, que je l'embraſſai, & lui répondis pour le conſoler, que dans le cours de notre voyage il auroit dans ſa Galere aſſez d'occaſions de faire éclater ſon amitié. Nous nous ſéparâmes ſur cela tous deux pénétrez d'affectueux ſentimens l'un pour l'autre. Le jour ſuivant de grand matin, je renvoyai toute l'argenterie chez l'Orfévre par mes gens qui me rapporterent mes piſtoles qui étoient en gage. Je les avois à peine remiſes dans ma caſſette, qu'un de mes couſins arriva pour me dire que notre oncle Don Bertrand m'attendoit à dîner chez lui le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller ; & j'y trouvai toute la Famille aſſemblée. Nous nous mîmes gayement à table, & nous tînmes des diſcours joyeux. Au milieu du repas, mon Majordome, comme nous en étions convenus tous deux, entra dans la Salle, & m'apportant un billet : Le Colonel Don Antonio, me dit-il, eſt venu vous chercher à l'Hôtellerie, & ne vous ayant pas rencontré, il m'a chargé de vous rendre cette Lettre. Je l'ouvris ſans façon, & la lûs aſſez haut pour que mon oncle, qui étoit aſſis près de moi, m'entendît. Elle contenoit les paroles ſui-

vantes : *Je me marie après demain. Je compte bien que cette Fête ne se fera pas sans vous. Si vous refusez d'en être, je romps pour jamais avec vous. Ce n'est pas tout : Vous m'avez montré de belles pierreries de Madame votre mere, je vous conjure de me les prêter. Ma Maîtresse n'a osé apporter les siennes dans ce pays-ci. Nous ne retiendrons vos diamans que deux jours, & nous en aurons grand soin. Je me flatte que vous ferez ce plaisir à Don Antonio de Mendoce votre ami.*

Après la lecture de ce billet, je pris un air chagrin & embarrassé. Je fis le rêveur. Puis me tournant vers Sayavedra : Tu ne sçais pas, lui dis-je, ce que me veut Don Antonio : Il me demande mes pierreries pour en parer sa femme le jour & le lendemain de ses nôces. Tu n'ignores pas que mes diamans sont à Rome chez Monsieur l'Ambassadeur. Va dire au Colonel que je ne puis les lui prêter, & que j'en suis au desespoir. Monsieur, me répondit mon Majordome, il croira que c'est une défaite, & que vous les lui refusez. Il aura tort, repris-je, & cependant plûtôt que de lui donner lieu de s'imaginer cela, j'aimerois mieux loüer des pierreries. En donnant à un Joüaillier quelque profit avec des sûretez, il me semble qu'il prêtera volontiers ce qu'on voudra pour deux ou trois jours. Qui en doute, dit alors mon oncle ? Mais

pourquoi, continua-t-il, voulez-vous qu'il vous en coute de l'argent, pour emprunter des choses que vous pouvez avoir pour rien. Est-ce que nous n'avons pas d'aussi belles pierreries que les Marchands qui en vendent; & ne sommes-nous pas disposez à faire tout ce qui peut vous être agréable? Il suffit que ce Cavalier soit votre ami, pour que vos parens se fassent un plaisir de l'obliger. Oüi certainement, m'écriai-je, Mendoce est de mes amis. C'est un homme de qualité qui m'a rendu service à Rome, & à qui je dois la connoissance de l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Colonel dont le Régiment est à Milan, s'est fait aimer dans cette Ville d'une riche Veuve, qui veut l'épouser en dépit de quelques parens, qui refusent d'y consentir. Ils sont venus tous deux à Genes pour y consommer leur Mariage avec plus de liberté. C'est un Officier plein d'honneur; quand on lui confieroit pour cent mille francs de bijoux, il n'y auroit rien à craindre. Quel qu'il soit, interrompit Don Bertrand, puisqu'il veut voir son Epouse couverte de pierreries, il aura cette satisfaction.

Charmé de ce qu'il mordoit si bien à l'hameçon, je lui dis avec transport: En vérité, mon cher oncle, vous êtes trop généreux, & je dois apprehender d'abuser

de vos bontez. Point de compliment, mon neveu, me répondit-il avec précipitation; c'est de bon cœur que je vous offre mes diamans. Pour vous le prouver, je vais tout-à-l'heure vous en chercher de beaux. En achevant ces paroles, il se leva de table, alla dans son cabinet, d'où il revint avec un écrin qu'il me mit entre les mains, & dans lequel il y avoit pour sept à huit mille francs de pierreries. Mes trois cousins voyant que le bon-homme en usoit de cette sorte avec moi, ne voulurent pas se montrer moins génereux que lui. Ils promirent tous de m'en prêter, & véritablement le lendemain matin ils m'en apporterent à mon Hôtellerie à peu près pour la même valeur. Le plus avare des trois ne vint que le dernier, & comme nous nous entretînmes assez long-tems, il fit tomber la conversation sur mon Bénéfice. Il me dit que si je me trouvois dans le cas de m'en défaire, & que je fusse d'humeur à le résigner à quelqu'un de ses enfans, préferablement à ceux de ses cousins, un present de mille pistoles accompagneroit ses remercimens. Je lui répondis que son fils aîné étant le plus âgé de mes neveux me sembloit le plus propre à posseder mon Bénéfice, mais que je n'étois pas homme à le vendre, & que l'ayant obtenu pour rien, je prétendois le donner

de la même façon. Je m'apperçûs que ma réponse ne déplut pas au cousin.

Mon Majordome arriva dans ce moment. Il avoit sous le bras une petite cassette où étoit ma chaîne d'or: Souhaitez-vous, me dit-il, que j'aille où vous m'avez ordonné d'aller? Tu devrois, lui répondis-je, en être déja revenu. Souviens-toi seulement, avant que tu t'adresses à un Orféyre, de t'informer dans son voisinage si c'est un homme à qui l'on puisse se fier. Si l'on t'assure qu'oüi, tu lui feras pezer ma chaîne, & tu reviendras me dire ce qu'elle peze: Quoique mon cousin l'eût déja vûë, il eut envie de la considerer encore; & il l'admira tant pour le travail que pour la beauté de l'or. Puis se tournant vers Sayavedra, mon ami, poursuivit-il, dites à mon valet, que vous trouverez là-bas, qu'il vous mene chez mon Orféyre, qui demeure à deux pas d'ici, & qui vous dira en conscience ce que cette chaîne vaut. Mon Ecuyer ne tarda pas à revenir. Je lui demandai combien l'Orféyre la prisoit, six cens cinquante-cinq écus, me répondit Sayavedra. Hé-bien, lui repliquai-je, tu n'as qu'à retourner chez lui pour le prier de me prêter six cens écus sur ce gage, que je retirerai dans trois jours, en lui payant ce qu'il lui plaira pour l'interêt. Quoi-

qu'honnête homme, dit mon cousin, il n'aura pas honte de prendre trois pour cent pour trois jours comme pour six mois, disant que c'est la même chose pour lui. Je suis bien fâché, continua-t-il, de n'être pas à l'heure qu'il est en argent comptant; mais je connois un homme de bien qui se contentera de deux pour cent.

Cet homme de bien étoit lui-même, qui malgré l'espérance d'avoir mon Bénéfice pour rien, étoit bien-aise de souffler ce petit profit à l'Orfévre. Je ne laissai pas de témoigner à ce bon cousin qu'il me feroit plaisir de se charger de cette affaire. Ce n'est pas, lui dis-je, que je manque d'especes, comme vous le pouvez voir. En même-tems je tirai de mes poches deux grandes bourses pleines de pistoles, que je lui montrai. C'est uniquement par précaution que je mets ma chaîne en gage: on joüera gros jeu aux nôces de mon ami le Colonel. Je n'aime point à me trouver court d'argent. Mon cousin m'assura que dans deux heures au plus tard les six cens écus seroient chez moi. Alors prenant la cassette des mains de Sayavedra, je l'ouvris un instant, pour faire remarquer à mon parent que la chaîne y étoit; ensuite l'ayant refermée, je la livrai à son valet, qui m'apporta une heure après les six cens

écus. Malheureusement pour le cousin, mon Majordome en rapportant de chez l'Orfévre la cassette sous son manteau, en avoit adroitement tiré la chaîne d'or, & mis l'autre à sa place.

Le soir Favello vint souper avec moi. Il me dit qu'il étoit tems que je fisse le coup que je méditois, & qu'il falloit que le lendemain j'allasse coucher à son bord, attendu que les Galeres devoient partir le jour d'après au lever de l'Aurore. Cela suffit, lui répondis-je. Mes affaires seront faites en moins de vingt-quatre heures, & je ne manquerai pas de me rendre à votre Galere demain au soir. De votre côté, envoyez, s'il vous plaît, chercher mes coffres vers la nuit par vos gens : Mon départ en sera plus secret. Le Capitaine me le promit, & prit congé de moi peu de tems après le repas, pour aller donner quelques ordres importans pour lui. Nous passâmes presque toute la journée suivante à tout disposer pour notre embarquement. Nous serrâmes nos meilleures hardes dans nos deux plus grands coffres, & nous remplîmes de guenilles les deux pareils à ceux que mon très-honoré oncle conservoit précieusement dans son cabinet. Un quart d'heure avant la nuit quatre hommes qui servoient dans la Galere de Favello, vinrent de la part de cet

Officier enlever les deux grands coffres. Nous laissâmes les deux autres dans l'Hôtellerie pour le payement de l'Hôte, à qui je fis dire par mon Majordome de n'être point en peine de moi : Que j'allois souper ce soir-là chez un Colonel de mes amis, où je pourrois joüer & passer la nuit toute entiere. Nous gagnâmes enfin le Port & la Galere de notre Capitaine, lequel m'attendoit avec beaucoup d'inquiétude. Il me demanda d'abord des nouvelles de mon affaire d'honneur. Je suis content, lui répondis-je d'un air gay. Tout s'est passé comme je le desirois. J'en ai une extrême joye, me dit-il, car je vous avoüerai que j'étois fort inquiet, l'évenement des entreprises étant toûjours incertain.

Cet Officier m'avoit fait préparer une petite chambre, dans laquelle il me fit entrer, & où je trouvai mes deux coffres rangez avec une table couverte de mets délicats. Nous nous y assîmes, & après avoir bien soupé, nous nous couchâmes pour prendre quelque repos. Mais il nous fut impossible de dormir. Les soins divers dont Favello étoit chargé agitoient ses esprits, & la crainte qui troubloit les miens ne me laissoit pas un moment de tranquilité. Je mourois de peur qu'un maudit vent contraire ne nous retînt dans le Port, & ne

donnât à mes parens tout le loisir d'être informez de ma fuite, & d'obtenir un ordre du Sénat pour me faire arrêter. Cependant mes allarmes furent vaines. A la pointe du jour, j'entendis un bruit qui m'annonça le départ des Galeres. Je regardai par le trou de ma chambre, & j'apperçûs avec plaisir toutes les Chiourmes qui commencerent à ramer jusqu'à ce que nous fûmes hors du Port. Alors profitant du vent qui ne pouvoit être plus favorable qu'il l'étoit, nous mîmes à la voile & fîmes bien du chemin en peu de tems.

CHAPITRE VI.

Guzman après avoir volé ses parens, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, & a le malheur de perdre Sayavedra.

NOus avions déja doublé le Cap de Noli, quand le Capitaine vint m'apprendre cette nouvelle, & il me dit que si le vent ne changeoit point de trois jours, nous ferions un agréable voyage. Nous allâmes moüiller à Monaco; & le lendemain nous étant remis en mer avec un vent

qui nous flattoit, nous gagnâmes les Isles d'Hieres où nous passâmes la nuit. Le troisiéme jour nous donnâmes fond vers le Château d'If à la vûë de Marseille, & le quatriéme, nous rendîmes le bord à Roses.

Je me réjoüissois d'une si heureuse navigation, quand mon valet troubla ma joye, en venant m'apprendre que Sayavedra avoit le mal de mer, & se sentoit très-malade. Je courus à lui sur le champ, & je le trouvai en effet attaqué d'une fiévre assez violente. J'en fus fort affligé. Néanmoins, comme j'esperois que nous serions bien-tôt à Barcelone, & que là il recevroit du soulagement, cette esperance me consoloit. Le cinquiéme jour se montra bien different des autres. Il nous parut couvert, & pour surcroît de malheur l'air n'étoit agité que d'un foible vent. Nous comptions toutefois malgré cela d'aller en ramant coucher à Barcelone. Mais nous reconnûmes notre erreur deux heures après. Il survint une bourrasque si furieuse, que nous crûmes tous notre perte inévitable. On s'efforça vainement de vouloir prendre terre ; la rame devint inutile ; il fallut absolument faire canal cette nuit-là. Qu'elle fut terrible pour nous ! Tantôt la mer élevoit ses flots jusqu'aux nuës, & tantôt ouvrant son sein, elle nous faisoit voir jusqu'au fond de ses abîmes.

Qui pourroit peindre dans ces horreurs la consternation generale qui régnoit dans la Galere, & les diverses marques d'épouvante que l'opinion d'une mort prochaine faisoit éclater ? Les uns invoquoient les Saints les plus honorez dans leur Pays ; les autres faisoient des Vœux ; celui-ci à genoux adressoit au Ciel de ferventes Prieres, & celui-là confessant à haute voix ses péchez, en demandoit pardon à Dieu. Quelques-uns, quoique la mort s'offrît à leurs yeux, s'informoient du Pilote, si notre malheur étoit inévitable. Il leur répondit pour les rassurer, qu'il n'y avoit rien à craindre, & ils ajoûtoient foi à ce menteur, comme un pere, qui dans l'excès de son affliction voit son fils unique mourant, croit un Médecin qui lui dit qu'il n'en mourra pas. Pour moi, nouveau Jonas, j'étois enséveli dans une profonde rêverie, & me croyant la cause de cette affreuse tempête, je me disois à moi-même : Misérable, te voilà bien avancé d'avoir volé tes parens, & d'être chargé d'or. La mer va t'engloutir avec toutes tes richesses. Tu le mérites bien. Et s'il faut plaindre quelqu'un, ce sont ceux qui ont eu le malheur de s'embarquer avec un fripon que le Ciel veut punir.

Ne pouvant faire autrement, je me rési-

gnai aux volontez céleſtes, & j'attendis patiemment la mort. Néanmoins le péril qui nous effrayoit tous, ne fut qu'une fauſſe allarme. Le tems changea ſubitement, & fit ſucceder l'eſperance au deſeſpoir, l'allegreſſe à la deſolation. Cette nuit ne devint funeſte qu'au malheureux Sayavedra. Ce pauvre garçon dont le cerveau étoit déja troublé par une fiévre dont la violence augmentoit de moment en moment, acheva de perdre la raiſon, en entendant les cris & les lamentations que la crainte du nauffrage excitoit dans la Galere. Il ſe leva dans un tranſport qui lui prêta des forces pour ſe perdre, & montant du côté de la poupe, il ſe précipita dans les flots; mon valet qui le gardoit, n'ayant pû réſiſter au ſommeil. Un ſoldat qui étoit de garde entendit tomber quelque choſe dans la mer. Il en avertit auſſi-tôt le Pilote. Cela fit du bruit dans la Galere, & chacun s'empreſſant de ſçavoir ce que c'étoit, on le découvrit après un gros quart d'heure de recherche. Lorſque j'appris cet accident, j'en conçûs une ſi vive douleur, qu'il n'eſt pas poſſible d'être plus affligé. On n'a jamais pleuré plus amerement un frere, que je pleurai mon cher Sayavedra. J'en étois inconſolable, & véritablement j'avois bien ſujet de le regretter. La joye

qu'eut tout le monde le lendemain matin de voir la mer auſſi tranquille, qu'elle avoit été agitée le jour précédent, ne fit pas ſur moi toute l'impreſſion qu'elle auroit faite, ſi la mort ne m'eût point enlevé mon fidelle Ecuyer.

Nous entrâmes ſur le midi dans le Port de Barcelone. J'avois déja préparé Favello à ne s'attendre pas que je fiſſe un long ſéjour dans cette ville, lui ayant dit après la tempête, que j'avois fait vœu d'aller à Notre-Dame de Monſerrat dès le moment que j'aurois mis pied à terre, & que de là je me rendrois en Andalouſie auprès de ma mere. Il n'oſa s'oppoſer à un ſi juſte devoir; & d'ailleurs, ne pouvant abandonner ſon bord ce jour-là, il me dit triſtement, quand je voulus prendre congé de lui, que ſelon toutes les apparences, nous ne nous reverrions plus, à moins que je ne demeuraſſe le jour ſuivant tout entier à Barcelone. En même-tems il me demanda où je me propoſois de loger. Je lui nommai une Hôtellerie que je connoiſſois; mais j'avois deſſein d'en choiſir une autre dans un quartier fort éloigné de celle-là. Enfin, ſenſible aux témoignages d'amitié que j'avois reçûs de lui, je l'embraſſai tendrement, & lui fis préſent d'une bague de cent piſtoles, en le priant de la porter pour l'amour de moi.

Il l'accepta les larmes aux yeux, comme une preuve que c'étoit le dernier adieu que je lui disois, & de mon côté me sentant trop attendrir, je me hâtai de le quitter, pour lui épargner la peine de lire dans mes regards celle que me causoit notre séparation.

Le premier soin dont je m'embarrassai en arrivant à l'Hôtellerie où je fis porter mes coffres, fut de mettre des gens en campagne pour me trouver trois bonnes mules. Je chargeai de cette commission deux hommes que l'Hôte connoissoit pour des personnes capables de s'en bien acquitter, & qui m'assurerent que je serois servi fort promptement. En effet, quatre heures après, ils m'amenerent trois mules, qui me parurent telles que je les pouvois desirer. Tu peux bien penser que je les payai un peu cher. Mais c'est de quoi je ne me souciois guere dans la situation où je me voyois. Outre la valeur de vingt-cinq mille francs que je pouvois me vanter de posseder, je venois encore d'heriter de quatre mille par la mort de mon compagnon de fortune. J'arrêtai aussi un Muletier qui sçavoit bien les chemins, & je partis le jour suivant dès que les portes de la ville furent ouvertes. L'impatience que j'avois de m'écarter de Barcelone, me sembloit des

mieux fondées ; il y pouvoit arriver une Félouque envoyée par mes parens, avec ordre de me faire pincer. Je n'avois pas tort d'user de diligence. J'ajoûtai même à une crainte si prudente la précaution d'éviter les grandes routes, en disant à mes valets que ne voyageant que pour le plaisir de voyager, j'étois bien-aise de gagner au plûtôt l'Hebre, & de parcourir ses bords, pour voir les Paysages charmans qui sont le long de cette riviere.

Fin du cinquiéme Livre.



HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE,

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman s'avance vers Sarragosse. Il fait connoissance avec une jeune Veuve. Il en devient amoureux. Progrès & fin de cette nouvelle passion.

* JE m'éloignois donc des grands chemins pour la raison que j'ai dite, & poussant ma mule de sentier en sentier vers l'Hebre, pour le cottoyer jusqu'à Sarragosse, j'allois

* *Les Avantures qui arrivent à Guzman dans la Ville de Sarragosse sont si fades dans l'Original, que*

avec autant de vîtesse que de peur. Les deux autres mules suivoient de près la mienne, comme pour me faire voir que j'avois acheté trois bonnes bêtes. Je me rendis en trois jours auprès de cette riviere. Pour être affranchi de toute inquiétude, mon esprit sembloit avoir attendu que je fusse là. Je commençai à me croire à couvert de toute poursuite, & à compter sur mes richesses, sans faire réflexion que je voyageois dans un Pays aussi fertile en voleurs que l'Italie. Il est vrai que mon Valet & le Muletier étoient armez de deux fusils dont je m'étois avisé de faire emplette à Barcelone. Outre cela, je portois sur moi mes pierreries si bien cachées, qu'on ne pouvoit les appercevoir sans me mettre tout nud.

Je passe sous silence, ami Lecteur, les Avantures qui m'arriverent le long de l'Hebre, & que je ne juge pas dignes de t'être racontées, pour en venir à celle que la fortune me préparoit entre Ossera & Sarragosse. La nuit me suprit dans un endroit où il y a une belle Abbaye, que je pris pour un Château, & de laquelle je m'approchai dans l'intention d'y demander un loge-

je n'ai pas jugé à propos de les traduire. J'ai mieux aimé suivre celles que Mr. Bremont a imaginées pour les remplacer.

ment ; mais trouvant au bas un miſerable village, je changeai de penſée. Nous nous arrêtâmes devant une chaumiere où pendoit une enſeigne de cabaret. Tout étoit déja fermé dans cette excellente Hôtellerie. Nous frappâmes rudement à la porte en criant qu'on nous ouvrît. Perſonne ne répondoit. Il parut pourtant à la fin un Payſan à une fenêtre. C'étoit l'Hôte ; qui m'ayant conſideré à la lueur d'une grande lampe qu'il avoit à la main, ſe mit à rire en me diſant : Allez, Seigneur Cavalier, ma maiſon ne vous convient guere. Allez à l'Abbaye. On vous y recevra bien, & vous y ſerez mieux logé que chez moi. Après avoir répondu au Payſan que je ſuivrois ſon conſeil, je le priai de me conduire au Convent, dont j'ignorois le chemin, & pour rendre ma priere efficace, je lui donnai une poignée de réaux.

Le Monaſtere étoit ſur une éminence. Nous fûmes près d'une demi-heure à y monter par une route très-rude. Ce qui ne laiſſoit pas d'être pénible pour des gens déja fatiguez. Néanmoins, comme le bien eſt toûjours mêlé de mal, il n'y a pas non plus de mal qui ne ſoit accompagné de quelque bien : L'Hôte m'apprit que cette Abbaye étoit un Convent de filles, preſque toutes de qualité : Que c'étoit un des

plus

plus riches d'Eſpagne, & qu'enfin on y recevoit agréablement toutes les perſonnes de diſtinction qui paſſoient par-là : Je ſentis, ſans ſçavoir pourquoi, que ce rapport me faiſoit plaiſir ; ſoit qu'il réveillât mon inclination naturelle pour le beau ſexe, ſoit que j'euſſe un preſſentiment de ce qu'il devoit m'arriver. Quand nous fûmes parvenus à la grande porte, nous ſonnâmes & reſonnâmes à pluſieurs repriſes, avant qu'on nous fit connoître du dedans qu'on nous entendoit. On vint toutefois nous parler par le guichet, & nous demander ce que nous voulions. L'Hôte que le Portier connoiſſoit, lui dit que nous cherchions un gîte ; qu'il n'en avoit point à nous donner, & que par conſéquent il nous amenoit à l'Abbaye. Le Muletier ajoûta par mon ordre à ces paroles, qu'il s'agiſſoit de prêter un azile juſqu'au jour à un Seigneur Etranger qui s'étoit égaré en allant à Sarragoſſe.

Le Portier répondit qu'après huit heures on fermoit la porte du Convent, & qu'il en étoit plus de neuf : Que néanmoins, quoique ce fût la régle, il alloit, par la conſideration qu'il avoit naturellement pour les Perſonnes de qualité, informer Madame l'Abbeſſe de mon embarras, & qu'il feroit ce qu'elle lui ordonneroit. Il

fallut m'armer de patience, & attendre à la porte la réponse qu'on devoit m'apporter; elle fut bien triste pour moi. Le Portier revint nous dire que Madame l'Abbesse refusoit de recevoir à cette heure-là des Cavaliers qui lui étoient inconnus. Ce refus m'affligea. Je descendis de ma mule. Je m'avançai vers le guichet, & parlant moi-même au Portier, je le conjurai, dans les termes les plus capables de le toucher, de retourner vers Madame l'Abbesse, & de lui dire de ma part que si elle sçavoit le plaisir qu'elle me feroit en m'accordant une retraite pour cette nuit, elle cesseroit d'être inexorable. Le Portier que je croyois avoir attendri, me répondit qu'il étoit inutile de m'obstiner à vouloir obtenir une chose qu'elle ne permettroit point. Ne pouvant engager ce Portier par mes prieres à faire ce que je souhaitois, je lui offris de l'argent qu'il méprisa, en me fermant le guichet au nez. Tant de dureté m'ôta l'espérance de pouvoir loger dans ce Monastere; & cédant à la nécessité, je dis à mes valets de mener les trois mules chez le Paysan; que pour moi, avant que de m'enfermer dans cette vilaine taverne, j'avois envie de demeurer quelques heures dans l'endroit où j'étois, & d'où j'entendois l'Hebre couler avec un murmure qui suspendroit mes ennuis.

Il faisoit la plus belle nuit du monde. Je me promenai aux environs de la maison, en observant d'un œil curieux tout ce que je discernois à la faveur des Etoiles, qui brilloient extraordinairement. Je suivis un sentier en pente qui me conduisit sous un balcon qui avoit vûë sur la riviere. Je m'assis au bord de l'eau au pied d'un arbre vis-à-vis le balcon, que je regardai attentivement, & que je m'imaginai bien être de l'appartement de l'Abbesse. J'apperçûs de la lumiere en dedans, & bien-tôt un bruit confus de voix de femmes frappa mon oreille; puis tout-à-coup un profond silence fit taire ce bruit, & ce silence un moment après fut à son tour interrompu par une chanson Espagnole qu'une voix très-délicate chanta. Si la Chanteuse donna du plaisir aux Dames qui l'avoient écoutée, elle fut en récompense fort applaudie. Une autre Personne chanta ensuite un air Italien que je sçavois, & ne reçût pas moins d'applaudissemens. Il me prit alors une si grande demangeaison de faire retentir l'air de ma voix mélodieuse, que je n'y pûs résister. Je n'avois pas même eu peu de peine à gagner sur mon impatience de laisser finir la seconde Chanteuse. Je fus tenté d'abord de chanter ce même air Italien que je venois d'entendre, & qui étoit un de ceux qui

m'avoient fait le plus d'honneur à Florence au Concert du Grand Duc. Cependant j'eus la politesse de n'en rien faire, pour épargner à la Dame le dépit & la honte de la comparaison. Pour ne rien perdre au change, m'étant souvenu d'un autre air qui avoit charmé la Grande Duchesse, je le choisis.

Je me disposai donc à surprendre ces bonnes Religieuses autant par la beauté de mon chant, que par la singularité de l'avanture. Je chantai, & si-tôt que j'eus achevé, ce furent des cris de surprise mêlez d'admiration : Une porte vitrée qui fermoit le balcon s'ouvrit à l'instant, & je vis paroître plusieurs Dames, qui s'empresserent à regarder de toutes parts, pour découvrir le personnage qui avoit chanté si agréablement. Je ne fis pas semblant de les remarquer, & après m'être arrêté un moment, je recommençai mon air. Dès que je l'eus fini, me voilà une seconde fois admiré des Dames, qui dans l'attente d'être régalées d'une nouvelle chanson, suspendirent les loüanges pour me prêter silence. Je m'en apperçûs bien, & pour irriter l'envie qu'elles avoient que je chantasse encore, je fus assez malin pour me taire, sans bouger de ma place. Une Dame plus impatiente que les autres, m'adressa la parole, & me dit

qu'un air seul ne suffisoit pas pour une Compagnie qui aimoit passionnément les belles voix. Si c'est peu pour tant de Dames, répondis-je en Italien, c'est beaucoup pour un Pelerin, à qui l'on a cruellement refusé l'hospitalité.

Ma réponse excita de grands éclats de rire, & fit connoître aux Religieuses que j'étois l'Etranger qui avoit demandé à loger dans l'Abbaye. Seigneur Cavalier, s'écria l'une d'entr'elles, ne trouvez pas, s'il vous plaît, mauvais qu'on en ait usé de cette maniere avec votre Seigneurie. C'est une loi établie dans ce Couvent, de n'y recevoir aucun homme inconnu après huit heures du soir. Mais en faveur de votre charmante voix, Madame l'Abbesse veut bien passer par-dessus la régle. Elle va donner ordre qu'on vous ouvre la porte, si vous n'aimez mieux attendre le jour sur les bords de cette riviere à la façon des Chevaliers errans. Je répondis à la personne qui venoit de parler, que j'étois ravi d'apprendre que pour obtenir le couvert de Madame l'Abbesse, il falloit le demander en musique. A ce petit trait de raillerie, les Religieuses recommencerent à rire, d'autant plus que leur Abbesse étoit présente, ou plûtôt que c'étoit à elle-même que je parlois. Elles jugerent par-là que j'étois un gaillard, &

cela ne leur déplut point. Comme elles souhaitoient de voir de près ma figure, qu'elles n'appercevoient que fort confusément dans l'endroit où j'étois assis, elles me prierent d'entrer chez elles, en me disant que Madame l'Abbesse vouloit se reconcilier avec moi.

A ces mots, pour leur témoigner que je ne demandois pas mieux que de m'introduire dans leur Monastere, je me levai, & après avoir salué respectueusement la compagnie en passant devant le balcon, je regagnai la porte à grands pas. Je n'y fus pas si-tôt arrivé, que le Portier vint me l'ouvrir. Il me dit de prendre la peine de le suivre, & il me conduisit, à un vaste parloir fort propre & bien éclairé. Je trouvai là Madame l'Abbesse, qui avoit auprès d'elle une Dame séculiere, toutes deux assises sur des carreaux de Damas violet, & six à sept Religieuses, qui se tenoient debout derriere elles. Toutes ces Dames gardoient le silence, & avoient un air sérieux qui auroit déconcerté un autre que moi; mais j'avois fréquenté la grille à Rome, & mon humeur convenoit aux Religieuses. Aussi je les abordai en plaisantant, & par quelques saillies réjouissantes qui m'échapperent, je leur fis perdre leur fausse gravité. Je me plaignis d'une façon

ſi divertiſſante de la régle qui deffendoit d'ouvrir la nuit la porte du Monaſtere aux pauvres Etrangers, que je les mis en train de rire.

Pendant ce tems-là, on dreſſa une petite table, ſur laquelle on ſervit un gros morceau de pâté de venaiſon avec du vin & force confitures. Elles n'eurent pas beſoin de me preſſer de manger & de boire. Je m'en acquittai en Voyageur qui mouroit de faim & de ſoif. Je ne laiſſois pas en me bourant l'eſtomac de dire à l'Abbeſſe des galanteries, auſſi-bien qu'à la Dame ſéculiere, qui me paroiſſoit toute jolie. Elle avoit un air de jeuneſſe & un enjoûment qui la rendoient très-piquante. Quelques Religieuſes remarquant que je la trouvois à mon gré, me demanderent ſi leur Communauté n'avoit pas raiſon de s'applaudir de l'acquiſition qu'elle alloit faire d'une pareille Dame ; ce qui m'inſpira mille penſées badines, & toutes très-obligeantes pour elle. Je ne parlois qu'en Italien ; & comme j'étois vêtu à l'Italienne, je paſſai ſans peine dans leur eſprit pour un homme de cette nation. Celles de ces Dames qui ſçavoient cette Langue, affectoient, pour s'en faire honneur, de ne pas m'entretenir en Eſpagnol. Quand elles virent que je ne mangeois plus, elles firent rouler l'entre-

tien sur la Musique, & toutes ensemble me prierent de payer mon écot de quelque air nouveau d'Italie. J'y consentis de bonne grace, & peu à peu animé par les éloges qui m'étoient assurez à la fin de chaque couplet, il me prit une si grande fureur de chanter, qu'une chanson n'attendoit pas l'autre. De leur côté les Dames, & particulierement la séculiere, emportées par le plaisir de m'entendre, ne songeoient à rien moins qu'à se retirer, quoiqu'il fût déjà plus de minuit. Je crois que le jour nous auroit surpris dans ce Parloir, si l'Abbesse pour garder le *Decorum* de la vie monastique, n'eût jugé à propos de mettre fin à un passe-tems si contraire au recüeillement interieur, en reprochant aux Religieuses qu'elles abusoient de ma complaisance : Ce Cavalier, leur dit-elle, doit être fatigué. D'ailleurs, il faut conserver quelque chose pour demain. Il ne partira pas, je pense, sans que nous ayons la satisfaction de le revoir. C'étoit honnêtement me faire taire. Au fond de l'ame, j'en fus ravi ; & donnant le bon soir à la compagnie, je joignis le Portier qui m'attendoit à la porte du Parloir, pour me conduire à l'appartement qui m'étoit destiné.

Je ne fus pas peu étonné en y entrant d'y trouver mes valets qu'on avoit eu soin d'en-

voyer chercher avec mon bagage, & de régaler comme moi. J'appris même que mes trois Mules n'avoient pas été oubliées, & que, grace à la belle voix de leur Maître, elles avoient dans les Ecuries du Couvent de la litiere jusqu'au ventre. La chambre où je couchai occupa long-tems mes regards, elle me parut riche & modeste tout ensemble. Il y avoit dans les ameublemens, quoiqu'ils fussent simples, un air de grandeur qui faisoit mépriser le luxe ; & mon lit sembloit avoir été préparé pour l'Archevêque de Sarragosse. M'étant mis entre deux draps des plus fins, je dis à mes gens qu'ils pouvoient aller se reposer où le Portier les meneroit. Mais j'appellai auparavant le Muletier, comme le moins sot, & je le chargeai de s'informer adroitement qui étoit cette Dame séculiere que j'avois vûë avec Madame l'Abbesse. Il s'acquitta bien de cet emploi : Monsieur, me dit-il, le lendemain matin à mon levé, j'ai parlé à un Laquais de la Personne que vous avez envie de connoître, & il m'a conté sans façon toutes les affaires de cette Dame. C'est une Veuve, m'a-t-il dit, très-riche, & d'une des plus nobles Familles de Sarragosse. Elle a plusieurs Galands qui la recherchent, & entr'autres un neveu de Madame l'Abbesse, un garçon de vingt-

deux ans tout au plus, fait à peindre, & aussi beau que le jour. C'est dommage que ce n'est qu'une bête ; sans cela, il conviendroit fort à ma Maîtresse, qui est une femme d'esprit, & qui ne l'aime guere, ou je suis bien trompé. Cependant, Madame l'Abbesse qui chérit beaucoup ce Benest, voudroit que ce Mariage se fît. Voilà, Monsieur, poursuivit le Muletier, ce que j'ai tiré du Laquais ; & le Portier de ce Monastere vient de me dire tout-à-l'heure que cette jeune Veuve, qui n'arriva hier dans cette Abbaye qu'une heure ou deux avant vous, doit s'en retourner cet après-midi.

Je poussai un profond soupir en entendant prononcer le mot de Veuve. Il me rappella le souvenir de celle de Florence. Je crus d'abord que je soupirois encore pour elle ; mais à parler sincerement, je sentis bien-tôt que mon cœur moins occupé du passé que du present, s'étoit rendu aux charmes de la Veuve de Sarragosse. Il n'y eut plus moyen d'en douter, lorsque je la revis au Parloir où l'Abbesse, après l'Office, m'envoya prier de me rendre. J'y parus avec toute ma bonne humeur du soir précédent. Je n'y retrouvai pas toutes les Religieuses que j'y avois vûës. Il n'y en avoit alors que trois avec l'Abbesse, & le

bel objet de mon nouvel amour. La conversation ne tarda guere à devenir galante & badine ; elle s'échauffa, & l'arrivée de quelques Dames des plus éveillées du Convent ne la refroidit point. Ma Veuve, qui étoit très-ſpirituelle, y mettoit beaucoup du ſien, & Dieu ſçait ſi j'applaudiſſois à chaque trait d'eſprit qui lui échapoit. Elle remarquoit bien que j'étois fort content de ce qu'elle diſoit, & que je la diſtinguois des autres Perſonnes de la compagnie, comme de mon côté je m'appercevois que cela lui faiſoit quelque plaiſir.

Nous étions tous bien en train de rire, quand on vint dire à Madame l'Abbeſſe que Don Antonio de Miras alloit paroître au Parloir. Ce qui combla de joye cette Dame ; car c'étoit ce cher neveu qu'elle avoit envie que la belle Veuve épouſât. Il avoit été averti dès le ſoir précédent par ſa bonne tante que Doña Lucia (ainſi ſe nommoit la Dame ſéculiere) étoit dans cette Abbaye, & il n'avoit eu garde de négliger une occaſion ſi favorable de faire ſa cour à une perſonne dont il ſouhaitoit fort d'être l'Epoux. Le Portrait que mon Muletier m'avoit fait de ce jeune Gentilhomme, n'étoit nullement flatté. Je n'ai jamais vû de Cavalier ſi beau : La femme la plus vaine de ſa beauté ſe ſeroit fait honneur d'a-

voir son visage. Ajoûtez à cela qu'il étoit parfaitement bien fait, & qu'il avoit tout l'air d'un enfant de qualité. Son habillement, dont j'admirai la richesse & le goût, relevoit encore sa bonne mine. Je crois que je serois mort de jalousie en voyant sa figure, si d'ailleurs je n'eusse pas été prévenu que c'étoit un sot. Mais cette pensée me soutint contre des avantages si redoutables, & je fis une remarque qui acheva de me donner le courage de disputer à ce Rival le cœur de Doña Lucia: Je m'apperçûs que cette Dame, bien loin de témoigner quelque joye quand il arriva, le vit d'un œil assez indifferent, & répondit avec beaucoup de froideur à ses civilitez.

Don Antonio & moi nous nous regardâmes d'abord comme de jeunes cocqs. Néanmoins voulant faire connoissance avec lui, je l'accablai d'honnêtetez, & je lui tins des discours si obligeans, que je le contraignis à s'humaniser avec moi. En moins d'une heure de tems nous devînmes fort bons amis. Lorsqu'il fallut dîner, l'Abbesse fit dresser deux tables dans le Parloir, l'une en dehors pour son neveu & pour moi, & l'autre en dedans pour les Dames. Le repas qui pouvoit entrer en comparaison avec ceux des plus grands Seigneurs, fut assaisonné de bons mots &

de quelques contes qui égayerent fort la compagnie. Plus de la moitié de l'après-dînée se passa encore très-agréablement. Enfin, je parlai, je chantai, je ris, je montrai que j'étois homme à tout faire. Aussi les Religieuses, quoiqu'accoutumées à recevoir des visites de Cavaliers, m'avoüerent qu'elles n'en avoient jamais vû un qui les eût tant diverties. Cependant l'heure de nous séparer approchoit. Il étoit tems que la belle Veuve partît pour s'en retourner à Sarragosse, si elle y vouloit arriver avant la nuit. Elle prit congé de Madame l'Abbesse & de ses Religieuses, & monta dans sa litiere, qui l'attendoit à la porte. Mon dessein étant d'accompagner cette Dame, j'avois fait préparer mon équipage. Je m'élançai promptement sur ma mule, qui ne faisoit pas une trop bonne figure auprès du coursier de Don Antonio. Outre que ce jeune Gentilhomme avoit un des plus beaux chevaux d'Espagne, il sçavoit bien le manier. Il lui faisoit faire cent passades de la meilleure grace du monde. J'étois furieusement mortifié de ne pouvoir l'imiter avec ma mule pacifique & sans école. Je ne laissai pas toutefois d'essayer de la mettre sur les voltes, mais ce fut seulement pour réjoüir les Dames qui nous observoient de leurs fenêtres.

Nous nous emparâmes, mon Rival & moi, des deux côtez de la litiere, pour entretenir en chemin Doña Lucia. Nous commençâmes, ou pour mieux dire, je commençai à lier converſation avec elle, car le jeune Miras y eut ſi peu de part, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Il ſe contentoit de ſe tenir droit ſur ſon cheval en bandant le jarret comme un Académiſte qu'il étoit, laiſſant aux agrémens de ſa perſonne le ſoin de prévenir en ſa faveur. Connoiſſant Don Antonio pour un petit génie, j'aurois encore été plus ſot que lui, ſi je n'euſſe pas profité de cette connoiſſance. Lucie m'en offrit une occaſion que je ne manquai pas de ſaiſir, elle me demanda ſi je me propoſois d'être long-tems à Sarragoſſe. Cela dépendra du plaiſir que j'y aurai, lui répondis-je ; ſi quelque choſe que je deſire arrivoit, j'y ſerois un long ſéjour. J'accompagnai ces paroles d'un ſi tendre regard, qu'elle n'eut pas beſoin pour m'entendre que je m'expliquaſſe plus clairement. Elle pénétra ſi bien le ſens de ma réponſe, qu'elle en rougit tout-à-coup, & je crus lire dans ſes yeux qu'elle ne s'en trouvoit point offenſée. Je fus fort content de moi d'avoir hazardé cette déclaration, puiſqu'elle ne lui étoit pas deſagréable, & de l'avoir faite impunément devant

Miras, pour qui elle n'avoit été qu'une énigme.

Je m'étonnois, sans en rien témoigner à Lucie, de voir une jeune & charmante Personne comme elle sur le grand chemin, à plus d'une lieuë de Sarragosse, & sans autre suite qu'une Duegne, un Laquais & un Muletier. Je ne sçavois pas encore les privileges que les Veuves ont dans ce Païs-là, où elles joüissent d'une grande liberté. Cependant, lorsqu'elles voyagent avec une si foible escorte, elles s'exposent à rencontrer ce qu'elles ne cherchent pas. Doña Lucia, quoiqu'accompagnée de deux Cavaliers & de ses gens, ne laissa pas d'être effrayée d'une petite avanture qui nous arriva sur la route. Nous avions déja fait la moitié de notre chemin, quand nous apperçûmes devant nous un superbe coursier dont l'allure étoit semblable à celle de Bayard ou de Bridedor, & qui s'avançant vers nous au petit galop, élevoit une si épaisse poussiere autour de lui, que nous ne pûmes d'abord bien discerner le Cavalier qui le montoit; mais si-tôt que nous pûmes le remarquer, je m'imaginai voir Roland le furieux, tant il avoit l'air fier & guerrier.

Lorsqu'il fut à dix ou douze pas de nous il s'arrêta pour me regarder. L'air étrange,

de mon habit le frappa, & il me sembla plus surpris encore de l'honneur que j'avois de parler à la belle Veuve, que de la nouveauté de mon habillement. C'étoit un des soupirans de cette Dame, & celui de tous qui se flattoit le plus de l'obtenir. Il comptoit que l'opinion qu'il s'imaginoit que tout le monde avoit de sa bravoure le déferoit de ses Rivaux. Nous voyant donc, moi d'un côté & Don Antonio de l'autre, il donna des éperons à son cheval, & le poussant avec fureur entre Miras & Lucie, il pensa renverser en même-tems ce jeune Cavalier & la litiere. La Dame fut épouvantée de cette brutale action; puis se mettant en colere contre le Matamore, elle lui dit que le chemin étoit assez large pour le dispenser de faire des extravagances pareilles, & d'insulter des Personnes qui meritoient qu'il eût des égards pour elles. Il fit des excuses à Lucie de très-mauvaise grace, ou plûtôt d'un ton railleur & plus insolent que l'action même.

Miras piqué de l'affront reçû, mit dans son premier mouvement la main sur un de ses pistolets, & ne le tira pourtant pas du foureau, soit qu'il craignît de manquer son coup, soit que par un excès de respect pour sa Maîtresse, il n'osât en venir à un combat qui lui auroit fait grand peur. J'eus pitié de

ce Cavalier, & je me ſentis une tentation violente de prendre ſon parti, jugeant que le Spadaſſin, auquel il avoit affaire, n'étoit qu'un Fanfaron. Néanmoins je fis réflexion que je pouvois me tromper; & d'ailleurs, conſiderant que la Partie interreſſée ne ſe ſoucioit guere de ſe venger, je ne fus point aſſez fou pour épouſer ſa querelle, qui par conſéquent n'eut aucune ſuite. Tout ce que je pûs faire pour lui, fut de le prier de paſſer de mon côté, & de lui céder ma place, qu'il accepta volontiers ſans s'embarraſſer de paroître lâche aux yeux même de Lucie, en abandonnant par crainte le côté qu'il occupoit. Le Cavalier qui faiſoit tant le rodomont, ſe nommoit Don Luc de Ribera. Il avoit appris que la belle Veuve étoit partie le ſoir précédent pour aller coucher au Monaſtere dont j'ai parlé, & qu'elle en devoit revenir ce jour-là. Il étoit ſorti de la ville, ſçachant bien qu'il la rencontreroit, dans l'intention de la ramener & de lui ſervir d'eſcorte.

Dès que ce fier-à-bras vit que Don Antonio quittoit ſon poſte, au lieu de ſonger à le conſerver, il s'en ſaiſit bruſquement, & ſe prépara d'un air victorieux à s'entretenir avec la Dame, qui trompa ſon attente; car pour le mortifier, elle ne répondit pas un mot à tout ce qu'il lui pût

dire. Elle ne daigna pas même le regarder une seule fois. Elle affecta d'avoir toûjours la vûë attachée sur Miras ou sur moi, & de ne parler qu'à nous. C'est ainsi que nous arrivâmes à Sarragosse, & que nous conduisîmes Doña Lucia jusques chez elle. Cette Dame me remercia de l'honneur que je lui avois fait, & me dit qu'elle esperoit que cette ville auroit assez de charmes pour m'arrêter du moins quelque tems. A l'égard de ses deux autres conducteurs, elle fit moins de façons avec eux ; elle ne paya leurs peines que de deux révérences fort sêches. Je ne dis rien à l'orgüeilleux Don Luc en me séparant de lui ; mais pour Don Antonio, je lui fis mille honnêtetez, ausquelles il se montra si sensible, qu'il voulut absolument m'accompagner jusqu'à l'*Ange*, fameuse Hôtellerie, que j'avois remarquée en entrant dans la ville, & où j'avois dit à mes gens d'aller descendre avec mon bagage. Là, Miras prit congé de moi dans des termes qui me persuaderent que bien loin de me soupçonner d'être son Rival, il me croyoit un de ses meilleurs amis.

Je trouvai dans l'Hôtellerie mon Valet & mon Muletier, occupez à me faire préparer un appartement fort propre où je soupai à mon petit couvert. L'Hôte qui étoit un de ces mauvais Plaisans qui sont remplis

de jeux de mots, & de quolibets, vint me saluer, & me tenir compagnie, s'imaginant que je serois enchanté de son entretien. Il commença par me conter tout ce qui se passoit dans la ville, dont il me vanta les privileges, sans oublier la hauteur avec laquelle les Habitans les soutenoient. Je l'écoutai d'autant plus patiemment, qu'en disant mille impertiences, il lui échappoit de tems en tems de bonnes choses, d'excellens traits de satyre, ce qui est assez ordinaire aux babillards. Il cessa pourtant, lorsque j'eus soupé, de me fatiguer de ses discours; il me fit la révérence, & voulut se retirer. Attendez, lui dis-je, mon ami, je vous prie de me faire venir demain matin un habile Tailleur. Je veux lui donner de la besogne. En chargeant mon Hôte de cette commission, c'étoit lui fournir une nouvelle matiere de parler. Aussi prit-il occasion de-là de tomber sur les Tailleurs, & de m'en dire tout le mal qu'on en dit ordinairement. Néanmoins, après les avoir déchirez en géneral, il finit en m'assurant qu'il en connoissoit un qui avoit des mœurs, qui se contentoit de ses façons, sans escamoter le moindre morceau de drap, & qui me serviroit bien.

Il me tint parole; il vint à mon lever se présenter de sa part un Tailleur, qui me

parut fort raiſonnable & bien entendu. Je lui commandai un habit à l'Eſpagnole de la maniere que je le ſouhaitois ; il approuva fort mes idées là-deſſus, me dit en s'en allant qu'il les ſuivroit exactement, & que dans trois jours il m'apporteroit un habit des plus riches, & d'un goût ſi galand, que tout le monde l'admireroit. En attendant je me ſervis de mon habit à l'Italienne que j'avois acheté à Florence, & qui me fit aſſez d'honneur au *Coſo*, qui eſt le Cours où ſe promenent à Sarragoſſe toutes les Perſonnes de diſtinction. Du moins je parus ſans honte parmi les Amans de Doña Lucia ; mais ſi-tôt que j'eus mon habit neuf, je les effaçai tous par ſon éclat & par le brillant de quelques-unes de mes pierreries, dont je m'aviſai de me parer. On me regarda bien-tôt comme un homme amoureux de cette Dame, dont véritablement je m'attirai l'attention. Soit que je l'accompagnaſſe à la promenade, ſoit que je paſſaſſe ſous ſon balcon, elle me diſtinguoit de tous mes Rivaux. L'orgüeilleux Don Luc ſouffroit impatiemment cette préference, & les regards qu'il me lançoit, étoient pleins de fureur. Je vivois avec les autres en aſſez bonne intelligence, ſurtout avec Miras, qui ne me quittoit preſque point, & qui me procuroit tous les plaiſirs qu'il pouvoit,

en me faisant faire connoissance avec les plus honnêtes gens de la ville.

Je me voyois donc estimé & honoré à Sarragosse, & je n'étois guere moins bien avec Lucie, que je l'avois été avec ma Veuve de Florence, lorsqu'un matin mon Valet vint me dire qu'un Cavalier étoit à la porte de ma chambre, & demandoit à me parler. J'étois encore au lit, & m'imaginant que c'étoit quelque ami de Don Antonio, je répondis qu'il pouvoit entrer. Je ne fus pas peu surpris quand j'apperçûs le Personnage qui s'étoit fait annoncer : c'étoit un grand homme de fort mauvaise mine, & que je n'avois point encore vû. Il portoit une moustache retroussée, un chapeau dont la forme haute & pointuë touchoit presque au plat-fond, avec une longue rapiere dont il affectoit de baisser la poignée par devant, pour en relever la pointe par derriere, en serrant les épaules, & en marchant si pésamment que ma chambre trembloit à chaque pas que faisoit cet Olibrius.

Tu crois sans doute qu'après une entrée si fanfaronne, il m'adressa quelque discours orgüeilleux, c'est ce qui te trompe : Il se mit à parcourir ma chambre d'un bout à l'autre sans dire mot, se contentant de jetter sur moi des regards menaçans. Je me

lassai enfin de souffrir ses bravades muettes. Je me levai brusquement, & m'étant saisi de mes deux pistolets, je lui demandai ce qu'il avoit à me dire. Mon action, à ce qu'il me sembla, rabattit sa fierté : Connoissez-vous, s'écria-t-il d'un air troublé, le Vaillantissime Don Luc de Ribera, la fleur des Chevaliers Arragonois ? Je répondis que je le connoissois de vûë ; mais qu'il m'importoit peu de le connoître ou non. Je viens, reprit-il, en me présentant un papier plié en forme de Lettre, vous trouver de sa part. Ce billet vous dira le reste. Je pris le billet, d'un air assez tranquille, m'appercevant que le Porteur étoit plus effrayé que moi, & l'ayant ouvert, j'y lûs ces paroles.

Qui que vous soyiez, Italien ou Espagnol, vous êtes bien audacieux de venir dans ce Païs nous disputer le cœur de nos Dames. Cependant comme nous vous croyons Etranger, nous voulons excuser une si grande témerité, à condition que dans vingt-quatre heures vous serez hors de Sarragosse. Que si votre mauvais génie vous fait mépriser notre ressentiment, préparez vos armes, pour vous deffendre contre Don Luc de Ribera, que personne jusqu'ici n'a pû vaincre, & dont il faut que vous soyiez vainqueur, pour parvenir à la possession de Doña Lucia.

Je ne fus point étonné de ce compliment.

J'avois pressenti en ouvrant le billet qu'étant de Don Luc, il ne pouvoit contenir qu'un appel ou quelque chose d'approchant. Monsieur, dis-je au Porteur, dites au Cavalier qui vous envoye, qu'Italien ou Espagnol, j'ai deux poignards à son service : Que je suis prêt à me battre contre lui en chemise, pour éviter toute supercherie. Point de cottes de maille, les véritables braves ne s'en servent pas en combat singulier. Que Don Luc se régle là-dessus, & qu'il sache que pour meriter le cœur de Lucie, je suis homme à braver toute sorte de perils. Voilà quelle est ma réponse. Donnez-la-moi par écrit, répondit le Porteur du billet. Je suis bien-aise que le régulier Don Luc soit assuré que j'ai fait mon message en Cavalier d'honneur. Pour contenter ce brave Messager, je pris la peine d'écrire ce que je venois de lui dire de vive voix. Il emporta donc ma réponse, en me promettant de revenir l'après-midi avec un autre billet qui régleroit l'heure & le lieu du combat. Quand ce drôle m'eut quitté, je m'applaudis de m'être si bien tiré de cette scene. Quoique je n'eusse guere d'envie de me battre, j'étois ravi d'avoir payé d'audace ; & c'est ainsi qu'il en faut user. Il arrive quelquefois qu'on fait peur aux autres par une fausse fermeté. Au pis aller,

mes mules étoient prêtes, & je sçavois parfaitement faire des retraites. Il est vrai que j'aurois eu bien de la peine à m'éloigner de Doña Lucia, mais je ne l'aimois point encore assez, pour balancer entr'elle & la conservation de ma petite personne.

Cette affaire ne laissoit pas de me causer quelque inquiétude, & j'en avois l'esprit tout occupé, lorsque l'Hôte sans que je m'en apperçûsse, entra dans ma chambre, pour me demander si je voulois dîner; & voyant qu'après m'être mouché, je regardois dans mon mouchoir, il s'écria d'un ton de voix fort élevé: Ah, Monsieur, prenez garde à vous! Je tressaillis à ces paroles, qui dans le trouble où j'étois déjà, ne manquerent pas de m'épouvanter. Je crus que c'étoit l'impétueux Don Luc qui venoit m'assassiner, & tout-à-coup frappé de cette image, je parus si effrayé, que l'Hôte ne put s'empêcher de rire de ma terreur panique. Ses ris me remirent un peu, & ne lui sçachant pas trop bon gré d'une pareille surprise, je lui en fis des reproches; ce qui fut pour lui un nouveau sujet de se réjoüir à mes dépens: Pourquoi, me dit-il, avez-vous regardé dans votre mouchoir, après vous être mouché? Cette action vous rend digne d'entrer dans la Confraire des Innocens; & vous devez payer l'amende suivant

vant les loix établies contre les sottes coutumes du monde. Alors faisant réflexion que l'Hôte étoit un original qui ne cherchoit qu'à se divertir, j'entrai de bonne grace dans la plaisanterie, & lui demandai de combien étoit l'amende. Elle est arbitraire, me répondit-il, & si vous voulez, il ne vous en coutera qu'une réale. Je la lui donnai sur le champ, j'en aurois volontiers payé vingt, & n'avoir pas eu la frayeur que le bourreau m'avoit causée. Oh ça, reprit-il, je vous reçois dès ce moment au nombre des Confreres, & je promets de vous délivrer une décharge, en vertu de quoi vous serez à couvert de toute poursuite, quelques sottises pareilles qu'il vous arrive de faire.

Il faut, poursuivit-il, lorsque vous aurez dîné, que pour votre récréation, je vous fasse lire mon Sottisier; puisque pour votre réale vous êtes entré dans la grande Confraire des Innocens, il est juste que vous en sçachiez les mysteres. Je ne faisois que rire de tous ses discours, dans la pensée que c'étoit son humeur bouffonne qui les lui inspiroit. Néanmoins je ne fus pas hors de table, qu'il me fit voir une Pancarte scellée d'un Sceau de cire jaune où étoient écrits, me dit-il, les noms des anciens & principaux Confreres. La premiere page

étoit ornée d'une Estampe, qui representoit un Maître d'Ecole, qui donnoit des leçons à des enfans, & on lisoit ces mots tout-au-tour : *A l'Ecôle des Innocens.* Les pages suivantes contenoient toutes les sottises dont il falloit faire quelqu'unes pour mériter l'honneur d'occuper une place dans la Société. Je ne t'en rapporterai seulement que cinq ou six, qui suffiront pour te donner une idée juste de ce bel ouvrage, & je supprimerai le reste, pour t'épargner la lecture d'une infinité de fadaises qu'il renfermoit. Voici donc les Articles que tu ne trouveras pas mauvais que je te cite, quoiqu'ils ne valent guere mieux que les autres : *Nous déclarons dignes d'entrer dans la Confrairie des Innocens*; ceux qui ont les mauvaises habitudes suivantes : *Celui qui parle seul, soit dans une chambre, soit dans les ruës. Celui qui joüant à la boule, court après la sienne, & fait des contorsions pour l'obliger à rouler à son gré. Ceux qui ne découvrent leurs cartes que lentement l'une après l'autre, comme s'ils croyoient avoir par-là celles qu'ils souhaitent. Ceux qui entendant sonner l'Horloge, demandent quelle heure il est. Ceux qui attendant avec impatience un valet qu'ils ont envoyé faire quelque commission, se mettent aux fenêtres, s'imaginant par cette action qu'ils hâteront son retour. Celui qui s'étant mouché, regarde dans son mouchoir, comme s'il y devoit trouver des perles ; &c.*

J'employai une partie de l'après-dînée a lire cette Pencarte extravagante, en attendant des nouvelles de Don Luc, pour prendre là-dessus mes mesures. Je commençois à m'ennuyer au logis, & je me disposois à m'aller promener, lorsque Don Antonio & quelques-uns de ses amis arriverent. Ils me dirent qu'ils venoient m'offrir leurs services dans l'affaire d'honneur que j'avois sur les bras: Je niai d'abord la chose, & voulus faire le mysterieux; mais ils m'apprirent que toute la ville sçavoit que Don Luc m'avoit fait un appel, & que les duels étant deffendus, la Justice venoit déja de faire arrêter ce Cavalier. Je jugeai par-là que Miras & ses amis étoient de ces Gens qui s'empressent de courir à votre secours, quand ils vous voyent hors de danger. Je cessai de dissimuler, & je leur contai, fort à mon avantage ce qui s'étoit passé le matin entre le Porteur d'appel & moi. Sur cela, Don Antonio me representa que je pourrois aussi être arrêté, & il me conseilla de me retirer chez lui. Ce que je ne manquai pas de faire pour éviter un emprisonnement, que je craignois pour plus d'une raison. Je passai agréablement la journée dans la maison de ce Cavalier, qui fit tout son possible pour m'y retenir à coucher. Je m'en deffendis à cause de mes coffres qui

m'auroient inquiété toute la nuit, & sur les dix heures du soir, je repris le chemin de l'Hôtellerie.

Je rencontrai dans les ruës deux femmes précédées d'un valet qui portoit une grande lanterne, à la faveur de laquelle il me fut aisé de remarquer qu'elles étoient très-jolies. Je les abordai poliment en leur disant des choses fort obligeantes. Elles y répondirent avec beaucoup d'esprit, & ne doutant point, à voir l'éclat dont brilloit mon habit, que je ne fusse *una buena ropa*, elles m'agacerent de façon, qu'elles m'engagerent à les accompagner jusqu'au détour d'une ruë, où s'étant tout-à-coup arrêtées, celle des deux qui paroissoit la principale, me dit : Seigneur Cavalier, ne venez pas plus loin, je vous prie. Attendez-nous dans cet endroit. Nous allons entrer dans une maison qui est à deux pas d'ici, pour y voir une Dame malade. Nous en sortirons tout au plus tard dans un quart d'heure, nous viendrons vous rejoindre ici, & peut-être ne serez-vous pas fâché de nous avoir rencontrées cette nuit. Vous entendrez chanter & joüer du Luth à ravir. En achevant ces mots, elles m'échapperent toutes deux, & je fus assez sot pour prendre au pied de la lettre ce qu'elles m'avoient dit. J'eus la patience de demeurer

dans la ruë jusqu'à minuit. Alors je ne fus que trop persuadé que j'étois la duppe de cette avanture, tout déniaisé que je me croyois sur cette matiere. J'avoüerai même à ma confusion que je ne pus sauver ma bourse de la subtilité de ces Donzelles. . . .

Comme j'étois obligé, en retournant au logis, de passer devant la maison de ma belle Veuve, je ne pûs me refuser le plaisir de jetter les yeux sur ce cher domicile de ma Reine, & il me sembla voir à sa porte une figure d'homme. Je m'imaginai d'abord que c'étoit Don Luc, parce que ce Cavalier avoit coutume de faire la ronde toutes les nuits dans cet endroit, & je ne fis pas cette remarque sans sentir une émotion mêlée de frayeur & de jalousie. Néanmoins venant à me souvenir qu'il étoit en prison, je me mis en tête que ce ne pouvoit être lui. Je me rassurai, & poussé par un mouvement jaloux, je m'approchai de l'objet qui le causoit, & qui selon toutes les apparences, ayant encore plus de peur que moi, disparut à mon approche. Etant arrivé à la porte, j'entendis un bruit sourd de verroüil, qui me fit juger qu'on alloit l'ouvrir. Je ne me trompai pas tout-à-fait dans ma conjucture, puisqu'un instant après, on l'entr'ouvrit de maniere qu'un homme y pouvoit passer. La curiosité d'ap-

profondir cette affaire, où je me croyois plus interressé que je ne l'étois, m'obligea de me glisser sans bruit en dedans. Je sentis aussi-tôt une main qui me saisit pour me conduire, car nous étions dans une allée où il n'y avoit point de lumiere. Je compris bien qu'on se méprenoit, & je n'en pûs douter, lorsqu'ayant été introduit dans une Salle basse, j'y fus brusquement régalé d'une vive accolade assaisonnée d'une odeur de poivre, d'ail & de saffran, qui me fit connoître que l'Amante emportée qui me prodiguoit ses faveurs, devoit être une Cuisiniere. Cependant au milieu de ses transports, en touchant mes habits & mon visage, elle soupçonna que je n'étois point l'Amant cheri qu'elle attendoit. Pour expier son erreur, elle lâcha prise subitement, & voulut prendre la fuite; mais je la retins par sa juppe. Elle fit tous ses efforts pour se débarrasser de moi, je m'obstinai à les rendre inutiles, & dans cette espece de lutte, nous tombâmes tous deux avec bruit. Ce qui réveilla deux Laquais qui étoient couchez dans un cabinet assez près de là. Ils se leverent à la hâte, s'armerent chacun d'une épée, croyant entendre des voleurs, & vinrent tout doucement avec une lampe dans la Salle, où ils nous trouverent étendus sur le plancher.

Ils me reconnurent dans le moment, & surpris de voir un Cavalier, qui aspiroit à la main de leur Maîtresse, poursuivre avec tant de fureur les bonnes graces d'une grosse joufflüe de Cuisiniere qui ne les avoit jamais tentez, ils firent des éclats de rire qui me jetterent dans une étrange confusion. Admire, l'insolence de cette créature: elle osa m'accuser d'avoir eu dessein de lui faire violence, & dit que je m'étois caché dans la maison pour cet effet. Au lieu de m'amuser à me justifier, je ramassai promptement mon chapeau qu'elle avoit fait sauter d'un coup de poing, & m'adressant au Laquais qui tenoit la lampe, je le priai de m'éclairer jusqu'à la porte de la ruë. Ce qu'il fit avec des ris qui acheverent de me desesperer. Je regagnai mon Hôtellerie à grands pas, cruellement mortifié d'une si honteuse & si miserable avanture; ne doutant pas que le bruit ne s'en répandît dans la ville dès le lendemain, & que je ne devinsse la fable de tous les Habitans. Cette idée qui m'affligeoit plus qu'on ne peut se l'imaginer, me fit prendre la résolution de ne demeurer à Sarragosse qu'autant de tems qu'il m'en faudroit pour me disposer à m'en éloigner. Mon équipage fut prêt à la pointe du jour, & mes mules, comme si elles eussent partagé l'impatience que j'avois de

quitter un séjour où je ne pouvois plus paroître sans honte, se mirent en chemin avec une ardeur qui me fit un extrême plaisir.

CHAPITRE II.

Guzman part pour Madrid où il s'engage dans une nouvelle galanterie, dont la fin ne fut pas si agréable pour lui que le commencement.

JE pris la route de Madrid, & six jours après mon départ de Sarragosse, j'arrivai à Alcala de Henarés, Ville dont la situation est charmante, & que la beauté de ses Bâtimens rend comparable aux plus florissantes Capitales du monde. D'ailleurs, ce qui avoit beaucoup de charmes pour moi, c'est que les belles Lettres sembloient y faire leur résidence. Je m'y serois établi certainement, si je n'eusse pas eu la sotte envie de revoir le Pré de S. Jerôme, & d'aller briller dans un endroit où j'avois fait une figure si miserable.

Je ne m'arrêtai donc que huit jours à Alcala. Je poussai jusqu'à Madrid. Cette celebre ville vit arriver avec trois mules,

dont deux étoient chargées de bons effets, ce même Guzman qui avoit porté le cabas dans son enceinte. Je fus quelques momens en peine de sçavoir où j'irois loger; mais comme je me souvins d'une Hôtellerie qui de mon tems étoit la plus fameuse de la grande ruë de Tolede, j'y allai descendre. J'y trouvai du changement. L'Hôte étoit mort, & sa Veuve n'avoit pû la soutenir sur le même pied. C'étoit pourtant une habile femme, & qui avoit plus d'une corde à son arc. Je m'apperçûs bien de la décadence de cette maison; néanmoins les complaisances & les attentions qu'on y avoit pour moi, qu'on croyoit un riche Seigneur, m'empêcherent de changer de logement.

J'eus soin de m'informer de mon Apotiquaire aux trois sacs: J'appris qu'il étoit parti pour le pays où ses drogues avoient envoyé bien des malades. J'en eus une secrette joye, car il ne laissoit pas de me causer un peu d'inquiétude, quoique je ne dûsse pas craindre qu'on me reconnût. Il y avoit plus de dix ans que j'étois sorti de Madrid, & outre que ma Personne n'étoit plus la même, pour ainsi dire, qui diable eût pû démêler Guzman sous les apparences superbes qui le déguisoient. Je me fis d'abord un plaisir d'étaler la magnificence de mes habits, & particulierement de celui

que j'avois fait faire à Sarragosse. Je les donnois tour-à-tour en spectacle, le matin dans les Eglises, & le soir au Prado.

Une nuit rentrant au logis pour me coucher, j'entendis, en traversant un corridor qui conduisoit à ma chambre, une belle voix qui accompagnoit une Harpe touchée délicatement. Je m'arrêtai pour écouter ce petit concert, qui se faisoit dans un appartement fort proche du mien, & je sentis naître en moi un desir violent de voir les Personnes qui l'exécutoient. Mon Hôtesse chargée de deux assiettes, l'une de confitures & l'autre de biscuits, qu'elle portoit pour rafraîchir la Chanteuse, arriva dans ce tems-là, & satisfit ma curiosité. Elle me dit que c'étoit deux Dames de Guadalaxara qui étoient venuës loger chez elle ce soir-là même, & qu'un grand Procès attiroit à Madrid. Je lui témoignai que je mourois d'envie de les entendre de plus près, & que je lui aurois une obligation dont je me souviendrois toute ma vie, si elle pouvoit obtenir de ces Dames que j'eusse l'honneur de les salüer. Elle me repliqua qu'elle leur demanderoit pour moi cette permission, qu'elle n'osoit me promettre, attendu que c'étoit une mere qui menoit une vie retirée avec sa fille, qui étoit très-jolie, & qu'elle ne perdoit point de vûë. A ces mots, je

redoublai mes prieres pour engager l'Hôtesse à me procurer la faveur que je souhaitois. Elle m'assura qu'elle n'épargneroit rien pour cela. Sur cette assurance je la laissai entrer dans l'appartement de ces Dames, & j'attendis à la porte leur réponse, qui fut qu'elles me prioient de les excuser, si elles refusoient à cette heure-là de recevoir la visite d'un Cavalier qu'elles ne connoissoient point.

Je feignis d'être vivement affligé de ce refus, qui me piqua véritablement. Si-bien que ma bonne Hôtesse de son côté paroissant touchée de ma peine, r'entra chez les Dames, pour faire un dernier effort, & revint enfin m'annoncer qu'elles vouloient bien m'accorder cette grace, pourvû que je ne fusse qu'un quart d'heure dans leur chambre. Je ne demandois qu'à y être introduit, persuadé que quand j'y serois une fois entré, la condition du tems ne s'observeroit pas. Je me présentai donc d'un air d'homme d'importance, & d'abord m'adressant à la mere, je lui fis une réverence très-profonde. Je saluai ensuite la fille, & elles me reçûrent toutes deux d'une maniere qui me fit connoître qu'elles sçavoient parfaitement bien vivre. Elles étoient l'une & l'autre si proprement vêtuës, pour des Dames qui venoient de faire un voyage,

que j'en fus fort étonné. La mere pouvoit passer pour une belle femme. Tout ce que je trouvois à redire en elle, c'étoit un air fin & hardi. Pour la fille, elle avoit le visage tendre & piquant tout ensemble, & c'étoit une persone de dix-sept à dix-huit ans.

Je remarquai dans leur chambre deux grands flambeaux d'argent sur une table, & deux magnifiques toilettes préparées; j'y vis aussi trois coffres de bagage avec un maître valet qui portoit la livrée, & qui prêt à servir ses Maîtresses, se tenoit debout dans un coin, de l'air du monde le plus respectueux. Je ne doutai point que ces Dames ne fussent d'une des premieres Maisons de Guadalaxara. Aussi je débutai par de très-humbles excuses de la liberté que j'avois prise, & je leur dis pour la justifier que j'avois été si charmé de leur concert, que je n'avois pû résister à l'envie de leur en témoigner ma satisfaction. La mere répondit à mon compliment avec beaucoup d'esprit & de modestie, ce qui nous donna naturellement occasion de nous entretenir de musique. Je leur fis assez comprendre par mes discours que j'étois un peu Musicien. Je les priai de recommencer leur concert; & pour mieux les y engager, je m'offris à y tenir ma partie. Les Dames curieuses de m'entendre, s'y disposerent. La mere

reprit sa Harpe, & la fille se mit à chanter un air que je sçavois. Je fis en même-tems éclater ma voix, qui produisit le même effet qu'à Florence & qu'à l'Abbaye près de Sarragosse. Les Dames en parurent transportées de plaisir. Elles oublierent la condition du quart-d'heure, & minuit étoit déjà sonné, que nous ne songions point encore à nous séparer. La mere toutefois, pour observer les régles de la bien-séance, me representa fort poliment qu'il étoit tems que je me retirasse, en me disant qu'elles seroient ravies de pouvoir souvent s'amuser ainsi avec moi, pendant le séjour qu'elles feroient à Madrid. Je pris donc congé d'elles en regardant la fille d'une maniere à lui persuader que je n'avois pas vû ses charmes impunément. Ce qui n'étoit dans le fonds que trop véritable, puisque de toute la nuit le sommeil ne put fermer ma paupiere.

Le lendemain mon Hôtesse, que j'avois accoutumée à venir tous les matins prendre du Chocolat avec moi, entra dans ma chambre d'un air riant, & me dit: Je sors de l'appartement de vos voisines. Il n'est pas concevable jusqu'à quel point vous leur avez plû. Outre qu'elles trouvent votre Personne tout-à-fait aimable, elles sont charmées de votre esprit badin & amusant.

Pour peu que de votre côté vous vous sentiez disposé à pousser votre pointe, je doute fort que vous soyez maltraité. La mere & la fille sont également contentes de vous. J'avalai comme beau miel ces douces paroles, & ravi d'avoir fait en si peu de tems une si vive impression sur ces Dames, je répondis que je n'étois pas moins satisfait d'elles: Que la mere me paroissoit encore très-ragoûtante; mais que je ne voyois rien de comparable à la fille, dont j'entreprendrois volontiers la conquête, si quelque femme d'esprit vouloit bien m'aider à réüssir dans cette entreprise. Je vous entends, reprit l'Hôtesse, vous souhaitez que je vous y rende service. J'y consens. Par où commencerons-nous cette affaire? Je menerai ce soir les Dames à la promenade, lui repartis-je, & je leur ferai préparer quelque part une superbe collation. Mauvais début, s'écria ma confidente; cela revolteroit la mere, qui pénétrant d'abord votre dessein, romproit brusquement avec vous, & ne vous verroit de sa vie. Faisons mieux, poursuivit-elle, après avoir rêvé quelques momens; il faut que cette Fête se donne sous mon nom. Je ferai apprêter une collation, suivant vos ordres, dans un Jardin que j'ai sur les bords du Mançanarès, & j'y menerai les Dames passer la soirée.

Vous viendrez nous y ſurprendre, comme ſi le hazard vous avoit amené là ; & nous ſerons plus librement dans cet endroit que dans aucun autre. J'applaudis à cette idée, & mon Hôteſſe ſe chargea du ſoin d'engager la mere dans cette partie de plaiſir.

Ma confidente fut ſur le champ la propoſer dans la chambre des Dames, où elle demeura près d'une heure : ce qui me fit juger qu'elle n'avoit pas peu de peine à les perſuader. En effet, m'étant revenu joindre, elle me dit que la mere avoit bien fait la difficultueuſe. J'ai long-tems, ajoûta-t-elle, deſeſperé de lui faire accepter la propoſition. Néanmoins j'en ſuis venuë à bout. Nous avons conclu la partie. Tout ce que je vous demande, c'eſt de vous conduire de façon, qu'il ne paroiſſe pas qu'elle ait été faite de concert avec vous. Quand vous viendrez au Jardin, faites ſemblant d'être étonné de nous y rencontrer. En un mot, que votre arrivée ſemble un effet du hazard. Je lui répondis qu'elle pouvoit compter que je ne gâterois rien. Nous prîmes enſuite toutes les meſures néceſſaires pour rendre la Fête agréable.

Nous y réüſsîmes. Le repas fut d'un Amant qui vouloit plaire, & les Convives le reçûrent ſans s'appercevoir du motif qui l'avoit fait donner, ou du moins ſans le

témoigner. Nous nous divertîmes parfaitement bien. Comme la mere n'avoit point là sa Harpe, nous nous contentâmes sa fille & moi de chanter tantôt ensemble, & tantôt tour à tour, en nous lançant l'un à l'autre à la dérobée les plus douces œillades. Les siennes redoubloient mon amour, & les miennes le lui faisoient connoître. La nuit insensiblement nous surprit au Jardin; & tandis que l'Hôtesse, pour me favoriser, entretenoit la mere, je tenois des discours passionnez à la fille, qui ne les écoutoit pas sans plaisir. Il fallut enfin retourner à la ville. Je conduisis les Dames jusques dans leur appartement, où par grace spéciale, on m'accorda encore une demi-heure d'entretien. Après quoi, je me retirai plus amoureux, à ce qu'il me sembloit, de ma nouvelle Maîtresse, que de toutes ses devancieres.

Je fis tenir le jour suivant à cette jeune Personne par mon Hôtesse un billet des plus tendres & des plus galants, mais on n'y fit point de réponse; on crut que l'avoir reçû à l'insçû d'une mere, c'étoit une grande faveur pour moi. Je lui en écrivis un second, que je lui glissai dans la main le soir dans l'appartement de ces Dames, qui furent encore régalées à mes dépens par l'Hôtesse, & cette fois là on me répondit,

fort laconiquement à la vérité, car il n'y avoit que deux lignes, qui ne ſignifioient rien, & que je ne laiſſai pourtant pas de trouver très-ſpirituelles. C'eſt ainſi qu'on me tenoit la dragée un peu haute pour irriter mes deſirs ; ou pour mieux dire, toute cette manœuvre étoit l'ouvrage de notre bonne Hôteſſe, qui travaillant pour & contre dans cette intrigue, faiſoit jouër des deux côtez à ſon profit les perſonnages qu'il lui plaiſoit. Je vivois cependant de jour en jour plus familierement avec ma belle voiſine, & je ne ſortois preſque plus, tant j'étois retenu au logis par l'agrément de la voir preſque toute la journée. La mere alloit ſouvent le matin ſolliciter, à ce qu'elle diſoit, ſon Procès ; & lorſque cela arrivoit, mon officieuſe confidente venoit m'en avertir, m'introduiſoit ſans façon chez la fille, que j'entretenois à ſa toilette, & de peur que la facilité d'avoir de pareilles converſations ne m'y rendît moins ſenſible, elle les troubloit quelquefois en venant m'annoncer fauſſement que la mere revenoit.

Lorſque ma confidente jugea que j'étois fortement épris, elle me propoſa d'épouſer Doña Helena de Melida, c'eſt ainſi que ſe nommoit la jeune Perſonne que j'aimois ; cette propoſition me tint en garde contre

l'Hôtesse, dont je pénétrai alors le systême. Elle m'avoit si fort vanté les biens & la noblesse de cette Dame, que je ne pouvois raisonnablement esperer qu'on voulût la sacrifier à un homme que l'on ne connoissoit point. Ma confidente me devint suspecte, & pour me débarrasser de ses importunitez sur ce point, je lui dis franchement que j'avois pris ailleurs des engagemens qui ne pouvoient être rompus. Si-tôt que j'eûs déclaré mes sentimens sur cet article, les Dames changerent de conduite à mon égard. Elles avoient jusques-là refusé tous les presens que l'Hôtesse leur avoit offerts de ma part : elles se mirent sur un autre pied. Elles résolurent de plumer l'oiseau, & eurent l'adresse de lui tirer de bonnes plumes de l'aîle. Il est vrai qu'à mesure que je me montrois plus généreux, ma belle Helene devenoit moins réservée ; si bien qu'après quelques entretiens familiers que j'eus avec elle, ma passion se ralentit, & il n'y eut plus entre nous qu'un commerce de politesse & d'honnêteté.

Un nouvel incident acheva de me guérir : Un matin je vis sortir de l'Eglise des Dominiquains, où j'allois entendre la Messe, une Dame d'une taille majestueuse & très-richement habillée. Je la pris pour une Personne de qualité ; & comme elle passa près

de moi, si je n'osai la saluer, en récompense, je la regardai d'un air si respectueux, que je m'attirai son attention. Elle parcourut des yeux toute ma Personne, de quoi je me sentis fort honoré ; en Espagne un regard qu'une femme fait tomber sur un homme étant une faveur. Je fus curieux d'apprendre qui elle étoit. Je la suivis. Elle s'en apperçut, & continua son chemin d'un air toûjours grave. Il y avoit derriere elle deux suivantes & un estafier, ce qui me confirmoit dans l'opinion que j'avois qu'elle ne pouvoit être qu'une Dame de condition. Quand elle fut au milieu de la grande ruë, elle s'arrêta devant une maison parfaitement belle, & y entra. Je ne doutai point qu'elle n'y fît sa demeure, & après quelques informations, je découvris que c'étoit la fille du Seigneur Don Andrea, qui prenoit le Don en qualité de Banquier de la Cour, & que cette jeune Dame avoit la réputation d'être fort vertueuse.

Je fus occupé de cette rencontre tout le reste du jour, & je ne pûs m'empêcher vers le soir d'aller passer & repasser devant les fenêtres du Banquier. Je ne pris pas une peine inutile : Je vis à loisir ce Marchand, qui s'entretenoit avec sa fille sur un balcon. Il me parut un homme de très-bonne mine. Pour la Dame, je ne puis te dire, sans sur-

faire, que c'étoit une beauté achevée. Elle avoit seulement un air agréable & des manieres aisées, qui me prévenoient en faveur de son esprit. Si j'en avois été touché le matin, ce fut bien autre chose le soir. Je m'en retournai chez moi tout brûlant d'amour pour elle, & résolu de faire connoissance avec son pere dès le lendemain. Ce qui s'exécuta de la façon que je vais te le conter : Depuis mon arrivée à Madrid, j'avois eu soin de faire démonter & employer mes diamans d'une autre sorte qu'ils n'étoient, de peur que si par hazard mes parens s'avisoient d'en envoyer un état à leurs Correspondans, je ne fusse arrêté. J'avois même risqué beaucoup en les montrant à l'ouvrier. Je portai pour dix à douze mille francs de pierreries au Banquier, à qui je dis que j'en avois encore chez moi pour une somme plus considerable. Il les regarda de tous ses yeux, & les estima douze mille livres, qu'il s'offrit à me payer dans six mois, si je voulois les lui laisser trafiquer.

Comme je n'avois pas d'autre intention que d'entrer en commerce avec lui, j'acceptai son offre, & je refusai genereusement un billet qu'il se mit en devoir de me faire de la valeur des pierreries. Je lui dis que je sçavois trop bien quelle réputation il avoit dans le monde, pour lui demander

d'autres sûretez que sa parole. Nous demeurâmes donc d'accord qu'il me compteroit dans trois mois six mille francs, & six mille autres trois mois après. Il fut si charmé de ma franchise & de ma génerosité, qu'il m'accabla de complimens. Il ne se lassoit point de me remercier de la confiance que je lui témoignois, ni de me faire des protestations de service. Il me fit voir toute sa maison, qui étoit richement meublée. J'y remarquai des équipages pour sa fille & pour lui, avec un grand nombre de domestiques. Tous ces objets me jetterent de la poudre aux yeux, & je ne fis pas difficulté de croire que ce Banquier devoit être un des plus opulens de toute l'Espagne. Si tout ce qui frappoit ma vûë me confirmoit dans cette pensée, ses discours étoient encore plus capables de m'éblouïr. A l'entendre, il faisoit tous les jours des affaires de deux ou trois millions : c'étoit l'homme dont la Cour se servoit pour faire des remises considerables dans les Pays étrangers : Il avoit son entrée chez les Ministres, ausquels il parloit quand il lui plaisoit : Les plus grands Seigneurs étoient de ses amis, & il n'y en avoit guere qui n'eussent besoin de lui.

Tous ces discours, qu'on appelle en France Gasconnades, n'étoient pas néan-

moins sans fondement. Il avoit autrefois été sur ce pied-là avec les Gens de la Cour; mais à force de leur avoir rendu service, il s'étoit si bien ruiné, qu'il ne se soutenoit plus que par son industrie, qui étoit telle, qu'il ne laissoit pas d'avoir encore quelque crédit. Mes diamans lui furent d'un grand secours, il s'en servit pour se tirer d'un embarras où il se trouvoit faute d'argent, & il gagna dessus la moitié, ayant saisi l'occasion de s'en défaire avantageusement au Mariage d'une fille du Duc de Medina Sydonia. Je fis donc un extrême plaisir à ce Banquier, sans le sçavoir. Comme je ne pouvois alors juger de sa fortune que sur les apparences, je m'estimois trop heureux d'avoir lié connoissance avec lui. Je m'accusois même en secret d'avoir une ambition demesurée, & de former un dessein téméraire en élevant ma pensée jusqu'à sa fille unique, qui me paroissoit un parti digne d'un Prince.

D'un autre côté, Don Andrea ne pouvoit revenir de la surprise que mon procedé lui causoit. Cela fut cause qu'il chargea un homme de confiance de s'informer adroitement de mon Hôtesse qui j'étois, & de quelle maniere je vivois à Madrid. On ne lui fit de moi que des rapports très-avantageux; car quoiqu'on ignorât ma naissan-

ce, on ne laissoit pas de me croire un enfant de qualité; & pour ma conduite, je ne donnois aucun sujet de penser que j'eusse de mauvaises mœurs. Sur les bons témoignages qu'on lui rendit de moi, il se mit en tête que j'étois l'homme que le Ciel lui destinoit pour Gendre. Il en parla à sa fille, qui lui dit que je l'avois suivie dans la ruë depuis l'Eglise des Dominiquains jusqu'au logis: Que je passois incessamment devant leurs fenêtres: En un mot, que toutes mes actions faisoient assez connoître que j'avois des vûës sur elle. Le pere avoit trop d'experience pour n'en être pas aussi persuadé, il ne douta plus que la confiance que je lui avois marquée en lui abandonnant mes pierreries sans billet, ne fût un effet de l'amour que j'avois pour sa fille. Ils s'en réjoüirent tous deux, en confererent ensemble, & me croyant plus riche qu'un Juif, ils résolurent de me ménager si bien, qu'il ne me fût pas possible de leur échapper.

Conformément à cette déliberation, le Banquier vint me rendre visite à l'Hôtellerie. Je m'y étois bien attendu, & j'avois mis en étalage dans ma chambre tous mes bijoux, qui firent sur lui beaucoup d'impression. Il fut principalement frappé de ma chaîne d'or; il en admira le travail, & me dit que si j'étois dans le dessein de la

vendre, il me feroit gagner dessus un tiers de ce qu'elle m'avoit couté. Je le pris au mot, & je la lui lâchai comme j'avois fait mes pierreries, je veux dire sans billet; il en fut transporté de joye. Il me fit mille caresses, & me regardant déja en beau-pere, il me donna des conseils pour tirer un gros interêt de l'argent comptant que je pouvois avoir. Peu de jours après, il m'apporta la somme qu'il m'avoit promise pour ma chaîne, ce qui augmenta la confiance que j'avois en lui, & m'obligea de reconnoître ses peines par un present convenable à une jeune Dame que j'envoyai à sa fille, après qu'il me l'eût permis. Ce present n'ayant pas été mal reçû d'elle, me rendit assez hardi pour oser lui découvrir mes sentimens à l'usage du Pays, c'est-à-dire par des mines, & il me sembla qu'elle ne les desapprouvoit point. A l'égard du pere, avec qui je m'entretenois tous les jours, je ne lui parlois que de Commerce, & cependant je me proposois de profiter de la premiere occasion favorable que j'aurois de lui déclarer ma passion.

Ces nouvelles amours refroidirent fort les domestiques. Mes voisines ne s'en apperçûrent que trop tôt pour elles : Les collations & les presens cesserent. Je passois les journées hors du logis, & quand j'y

revenois le soir, je rentrois le plus souvent dans ma chambre pour me coucher ; ou bien lorsque je n'évitois pas la conversation de ces Dames, j'avois avec elles des entretiens si froids, qu'elles comprirent aisément que j'avois secoüé leur joug. Helene éprouvant que ses bontez au lieu d'avoir irrité mon ardeur, n'avoient servi qu'à la rallentir, en pleura de dépit. Elle tint un grand conseil avec sa mere & l'Hôtesse sur mon changement, qu'elles ne manquerent pas d'attribuer à un engagement nouveau, & le résultat fut qu'elles mettroient à l'épreuve ma génerosité, & que si elles n'avoient pas lieu d'être contentes de moi, elles auroient recours à quelque artifice, pour se venger de mon inconstance. Il se présenta bientôt une conjoncture propre à l'exécution de leur projet ; Il vint demeurer dans mon Hôtellerie deux jeunes Seigneurs qui avoient de l'argent frais. Ils m'engagerent à joüer avec eux, & je leur gagnai en trois séances deux cens cinquante pistoles. Ce que les Dames n'eurent pas plûtôt appris, qu'elles m'entraînerent à la promenade, sans que je pûsse m'en deffendre. En revenant, nous passâmes devant la boutique d'un Marchand d'étoffes d'or & de soye. Nôtre Hôtesse, qui étoit avec nous, m'y voulut faire en-

trer malgré moi, & m'obliger à faire l'emplette d'un habit pour Doña Helena; en me disant que j'avois assez gagné pour lui faire ce petit present. Je laissai parler l'Hôtesse tant qu'il lui plût; & me mocquant de ses instances, je trompai l'attente de ces Dames, qui avoient compté qu'elles feroient à ma bourse une copieuse saignée, & cette action acheva de leur persuader que je n'étois plus dans leurs filets.

J'avois un meilleur usage à faire de mon argent. On venoit de bâtir dans le quartier une maison, que j'avois vûë plusieurs fois en passant, & qui m'avoit paru fort jolie. J'étois tenté de l'acheter. Je consultai sur cela Don André, qui approuva cette acquisition. Il se mêla même de cette affaire, & fut cause que j'eus cette maison à bon marché. Elle ne me couta que trois mille ducats, que je payai devant lui en especes sonnantes, & d'un air aussi froid que si j'eusse eu cent mille écus dans mon coffre fort. Tu peux bien t'imaginer que cela produisit un effet admirable chez mon futur beau-pere, qui étoit un homme fin. Il crut pour le coup avoir rencontré le Gendre qu'il lui falloit, & il ne songea plus qu'à me faire tomber finement dans la nasse. Je fis meubler ma maison assez proprement, & je me disposai à l'aller occuper. Le jour

Tom II. pag. 315.



J. B. Scotin Sculp.

que j'y devois coucher, jugeant que je ne pouvois me dispenser honnêtement de dire adieu à mes voisines, je pris congé d'elles en leur faisant des complimens qu'elles reçûrent avec beaucoup de civilité, & d'un air si gay que j'en fus surpris. Je m'adressai ensuite à l'Hôtesse, pour la remercier de toutes les attentions qu'elle avoit eûes pour moi, & l'assurer que je m'en souviendrois jusqu'au dernier moment de ma vie. Elle répondit à mes politesses d'une maniere flatteuse, & me pria le plus obligeamment du monde de lui permettre, en quittant sa maison, de me donner à dîner. Connoissant l'Hôtesse pour une femme d'un assez mauvais caractere, & voulant me séparer d'elle à l'amiable, je n'osai lui refuser la satisfaction qu'elle me demandoit.

Je dînai donc avec mon Hôtesse, qui me fit servir trois plats qu'elle sçavoit que j'aimois passionnément, mais elle m'en gardoit un autre qui n'étoit nullement de mon goût. Il me fut apporté par un Alguazil de la Cour, & six Archers qui entrerent dans la Salle avec un decret de prise-de-corps contre moi. A cette apparition qui me troubla extraordinairement, je ne doutai point que je ne fusse perdu. Tous mes parens s'offrirent à ma mémoire, & je m'attendois à chaque instant à voir paroî-

tre quelqu'un de leur part ; car je ne croyois pas que d'autres Personnes qu'eux puſſent avoir à Madrid action contre moi. Je me levai de table ſans ſçavoir ce que je faiſois. Je voulus enfiler la porte, que je trouvai gardée par trois Archers. Je gagnai enſuite une fenêtre dans le deſſein de me ſauver par-là ; mais les trois autres Archers m'en empêcherent. L'Alguazil, qui étoit un des plus raiſonnables de ſes Confreres, remarquant le deſordre où je me trouvois, s'approcha de moi en ſouriant, & me dit tout bas : Seigneur Cavalier, raſſurez-vous. Il ne faut point tant vous effrayer. L'affaire dont il s'agit n'eſt qu'une bagatelle. Vous en ſortirez avec honneur pour quelques piſtoles. Tenez, ajoûta-t-il en me donnant le decret, liſez : vous verrez que vous vous allarmez mal-à-propos. Ces paroles, qui me parurent d'un Railleur, qui bien inſtruit de mes tours, ſe divertiſſoit à me faire prendre le change, ne diminuerent pas ma crainte. Je m'aſſis d'un air tremblant, & parcourant des yeux ce papier, j'y lûs le nom de Doña Helena de Melida. Je reſpirai un peu, & m'adreſſant à l'Alguazil : Que ſignifie ceci, lui dis-je ? Quoi ! c'eſt cette Dame qui me fait arrêter ? Que lui ai-je donc fait ? Elle prétend, me répondit-il, en riant encore, que vous avez ob-

tenu d'elle par la force ce que sa vertu refusoit à vos desirs.

Qu'entens-je, m'écriai-je avec une extrême surprise ! Helene seroit-elle assez effrontée pour soutenir que je suis coupable d'un pareil crime ? Pourquoi non, repartit l'Alguazil ? Elle peut avoir ses raisons pour vous accuser de l'avoir commis. Il est vrai qu'il faudra qu'elle le prouve, & qu'il vous sera permis de vous deffendre. Ce qu'il y a de fâcheux pour vous, continua-t-il, c'est que le devoir de ma Charge m'oblige à vous mener en prison. Alors devenu un peu plus tranquille, je lûs le decret d'un bout à l'autre ; & après avoir rêvé à ce que je devois faire, je me levai, je tirai à part l'Alguazil : Monsieur l'Officier, lui dis-je : vous me paroissez un très-honnête homme. Considerez, je vous prie, l'injuste persécution qu'on me fait. Je vous proteste que bien loin d'avoir employé la violence pour parvenir au comble de mes vœux, la belle Helene a fait plus de la moitié du chemin. Si vous sçaviez combien d'argent j'ai dépensé ... Je n'en doute pas, interrompit-il. Je ne connois que trop cette Nymphe & sa friponne de mere ; elles demeurent depuis dix ans à Madrid, où elles ne font pas d'autre métier que celui d'attraper les jeunes Etrangers. Vous êtes le troisiéme à

qui elles font le tour dont vous vous plaignez ; & entre nous , je ne crois pas que vous puissiez vous tirer de leurs pattes , qu'aux dépens de votre bourse. Je pense comme vous , repris-je , qu'il n'y a pas d'autre moyen de terminer promptement & sans bruit cette affaire. Je vous conjure, ajoûtai-je en lui glissant secrettement dans la main une bague de douze à quinze pistoles, de vous mêler de cet accommodement. Il mit la bage à son doigt, & me répondit d'un ton d'Alguazil, qu'il alloit trouver ces Dames, & que si elles refusoient de se desister de leur poursuite contre moi, il les menaceroit de son attention à leur conduite, ce qui ne manqueroit pas de les rendre raisonnables.

En achevant ces mots, il me laissa dans la Salle avec ses Archers, qui faisant briller à mes yeux la pointe de leurs hallebardes, me tinrent en respect jusqu'à son retour. Si l'Hôtesse que je regardois avec raison comme l'auteur de cette fourberie, eût été présente, je me serois un peu soulagé en l'apostrophant dans les termes qui lui convenoient ; mais pour éviter mes reproches, elle avoit pris la fuite à la vûë de ces Limiers de Justice. Je n'étois pas sans inquiétude en attendant le résultat de la conférence qui se tenoit dans l'appartement de

mes Parties. Je n'étois pas assez assuré de la fidelité de mon Procureur, pour le croire plus dans mes interêts que dans ceux de ces créatures. Néanmoins il agit rondement dans cette occasion. Il les obligea de se contenter de cent pistoles, dont il y en eut vingt pour lui. Je bénis le Ciel d'en être quitte à si bon marché. Je sortis de l'Hôtellerie, pour n'y jamais rentrer, & je me retirai dans ma maison, fort satisfait de voir que cette avanture n'avoit pas fait le moindre bruit.

CHAPITRE III.

Guzman recherche la fille du Banquier, & l'épouse. Suites de ce Mariage.

AUssi-tôt que je fus débarrassé d'Helene, de sa mere & de mon Hôtesse, je m'abandonnai entierement à mon nouvel amour. Je ne songeai plus qu'à devenir Gendre de Don André, qui de son côté, craignant que je ne m'embarquasse dans quelque commerce de galanterie, avoit autant d'impatience de me donner sa fille, que j'en avois de l'obtenir, J'allai dès le lendemain chez ce Banquier, qui me retint à dîner. Sur la fin du repas, ma future

parut comme par hazard. Je me levai d'abord pour la saluër & lui témoigner la surprise agréable que son arrivée me causoit. Elle répondit d'un air modeste à mon compliment, & voulut en même-tems se retirer. Son pere l'arrêta : Eugenie, lui dit-il, demeurez avec nous. Ce Convive est de mes amis, & je suis bien-aise de le lui faire connoître en vous permettant de vous entretenir avec lui. Je ne manquai pas de le remercier d'une si grande faveur, dont je parus charmé, & à laquelle dans le fond j'étois encore plus sensible que je ne le paroissois.

J'entrai donc en conversation avec Eugenie, & pour comble de joye, Don André, sous prétexte d'avoir quelques Lettres à lire, se retira dans un coin de la Salle où nous étions, pour nous laisser un peu plus libres. S'il en usa de cette sorte pour me faciliter un doux entretien, il ne favorisa pas un sot : car je profitai de l'occasion, ne croyant pas en trouver jamais une meilleure pour me déclarer. Je mis en œuvre tout mon génie, qui me servit assez bien ; & la Dame m'enchanta par la délicatesse de son esprit. Pendant ce tems-là, le pere faisant fort l'occupé, me demandoit quelquefois pardon de me tenir si mauvaise compagnie. Je lui rendois alors compliment pour compli-

ment, & allant toûjours mon train, j'en contois à sa fille d'une voix basse, comme si j'eusse craint de le distraire de sa lecture. Il y avoit déja près de trois heures que cela duroit, quand le Banquier jugeant à propos de finir notre conversation, vint nous joindre, & Eugenie, après m'avoir fait la réverence, disparut.

J'étois si plein d'estime, ou plûtôt si amoureux de cette Dame, que je me répandis en loüanges sur son compte, & parlant de l'abondance du cœur, je dis à Don André qu'on ne pouvoit être plus touché que je l'étois du merite de sa fille. Ce vieux Renard m'écouta fort attentivement. Ensuite pour m'exciter à m'expliquer plus clairement, il me tint de long discours sur la nécessité où les gens de mon âge étoient de se marier pour éviter les écüeils qu'ils avoient à craindre, & sur l'importance de bien choisir une femme, puisque c'étoit elle ordinairement qui faisoit le bonheur ou le malheur de son Epoux. De-là passant aux sentimens favorables qu'il avoit conçûs pour moi, il me dit que j'avois gagné son cœur par mes manieres honnêtes, & par la confiance que j'avois eûë en lui; & que je pouvois compter qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fût capable de faire pour me le persuader. Je ne demeurai pas court à des pa-

roles si propres à m'obliger de rompre le silence. Je lui découvris le fond de mon ame, & lui dis qu'il pouvoit me rendre le plus heureux des hommes en m'accordant Eugenie. Il rêva ou fit semblant de rêver pendant quelques momens, pour me faire croire que je mettois son amitié à une grande épreuve. Nous ne nous séparâmes pourtant pas, sans que je sçûsse à quoi m'en tenir. Il m'embrassa tendrement quand je le quittai, & me dit qu'il avoit eu certaines vûës pour établir avantageusement sa fille ; mais qu'il me les sacrifioit, pour me marquer jusqu'à quel point il m'avoit pris en affection. A ces mots, je saisis une de ses mains, & je la baisai avec un transport qui lui témoigna mieux que tout ce que j'aurois pû lui dire la reconnoissance dont j'étois penetré.

Depuis cet entretien le Banquier ne m'appella plus que son fils. Il se mêla de toutes mes affaires, m'avança, pour achever de meubler ma maison, les premiers six mille francs qu'il s'étoit engagé à me payer dans trois mois, & me fit avoir à bon marché quelques meubles magnifiques, qu'une personne qui avoit besoin d'argent se trouva dans la nécessité de vendre. Enfin, je mangeois tous les jours avec mon beau-pere futur. Je voyois sa fille en toute liberté. Je

jouïssois de tous les privileges de Gendre, si vous en exceptez celui que la seule qualité d'Epoux me pouvoit donner. Une chose me surprenoit, c'est que dans les conversations que j'avois euës jusques-là avec Don André, il ne m'avoit point du tout parlé de dot. Je voulus le sonder sur cela; & voici ce qu'il me dit : Ne vous attendez pas à recevoir beaucoup d'argent le jour de votre mariage. Vous ne toucherez que dix mille francs; mais vous pouvez faire fond sur cinquante mille après ma mort. Cette dot me sembla bien mince pour la fille d'un homme que je croyois bien riche. Néanmoins faisant réflexion que les Marchands n'aimoient point à se désaisir de leurs especes, je m'en contentai.

Je pressai Don André de ne me pas laisser languir plus long-tems dans l'attente d'être réellement son Gendre, il se rendit à mon impatience, & les nôces furent celebrées avec éclat. Mon beau-pere me compta les dix mille francs qu'il m'avoit promis, & qui furent bien-tôt employez. Je fis present à mon Epouse des pierreries que j'avois de reste. Je lui donnai des habits de la derniere magnificence, & je l'emmenai dans ma maison, où nous fîmes des réjouïssances pendant quinze jours. Je pris des femmes & des valets pour la servir. En un

mot, je me mis en état de me ruiner en fort peu de tems, si je ne trouvois moyen par mon industrie de gagner autant que je dépenserois. Le Banquier, à la verité, me faisoit esperer des monts d'or, pour peu que la fortune secondât les projets qu'il formoit. C'étoit un homme à grands desseins, & son Gendre étoit aussi de ce caractere-là. Nous ne nous proposions pas moins que de mettre en mouvement la Cour & la Ville, & de faire toutes les affaires du Royaume. Malheureusement pour y réussir, nous comptions, lui sur ma bourse, & moi sur la sienne. Ce qui n'étoit que pure illusion, comme nous nous en apperçûmes, dès que nous fûmes obligez de nous communiquer l'un à l'autre l'état de nos fonds. Nous nous desabusâmes tous deux sans en venir aux reproches, puisque nous n'avions rien à nous reprocher. Au contraire, la mutuelle confidence que nous nous fîmes, rendit notre union encore plus étroite, & nous connoissant pour ce que nous étions, nous nous promîmes, à l'exemple des voleurs, de nous être fideles.

Notre societé fit d'abord un très-grand bruit, par le soin que Don André prenoit de dire d'un air mysterieux à tout le monde, qu'il avoit choisi pour Gendre un homme qui avoit des richesses immenses. Cela se

répandit partout, & nous attira de la pratique. On venoit à nous préferablement à tous les autres Banquiers ; & nous aurions par notre seul crédit augmenté de jour en jour la bonne opinion que l'on avoit de nos biens, si nous nous fussions bornez à vivre avec les Marchands. Nous aurions infailliblement fait une grosse fortune. Mais le foible étonnant que mon beau-pere avoit pour les personnes de qualité, nous empêchoit de nous enrichir. Ce qu'il venoit de recevoir d'une main, il le donnoit de l'autre. Il étoit si entêté d'un Comte, d'un Marquis, d'un Chevalier de S. Jacques, qu'il ne pouvoit rien leur refuser, lorsqu'ils s'adressoient à lui pour le prier de leur prêter de l'argent, pour peu qu'ils lui fissent d'honnêtetez. Ce qu'ils ne manquoient pas alors de lui prodiguer. Qu'un Ministre en passant l'eût regardé d'un air gracieux, il lui faisoit dès le lendemain des presens aussi considerables qu'inutiles. Il vouloit toûjours suivre les chimeres que son esprit enfantoit, & lorsqu'il m'arrivoit de lui en representer l'extravagance, il se mettoit à rire, se mocquoit de moi, comme si je n'eusse pas eu le sens commun, & me traitoit d'homme neuf en matiere d'affaires du grand monde.

Cependant, avec toute son experience

il diſſipoit tout ce que nous avions de plus liquide, & nous étions réduits à nous ſervir de toute ſorte de moyens, pour nous faire de nouveaux fonds. Que ne mettions-nous point en œuvre pour cela ! Nous nous mêlions d'acheter & de vendre. Nous troquions, nous prêtions à gros interêts. Il n'y avoit aucun commerce que nous ne fiſſions. Outre ce que je ſçavois déja, mon induſtrie, que je rafinois tous les jours en l'exerçant, me fourniſſoit de nouvelles idées pour le bien de la ſocieté. J'avouërai pourtant qu'avec tout cela, je n'étois qu'un ignorant en comparaiſon du beau-pere. Les profits que nous faiſions auroient ſuffi pour nous entretenir agréablement, pour peu que nous euſſions été capables d'uſer d'œconomie, & nous n'aurions pas été obligez de faire de méchantes affaires, qu'avec toute notre adreſſe nous avions quelquefois aſſez de peine à cacher. Mais nos dépenſes domeſtiques étoient exceſſives. Si Don André aimoit le luxe & la bonne chere, ſa fille le ſurpaſſoit encore en cela. Elle ne trouvoit rien de trop riche & de trop beau pour elle. Nous avions une table de Seigneur, une fois plus de domeſtiques qu'il ne nous convenoit d'en avoir, & notre maiſon ne deſempliſſoit point de parentes & d'amies qu'il falloit régaler à grands frais.

Ce train de vie ne flattoit pas moins mon humeur que celle de ma femme, & je m'en accommodai à merveilles tant que l'état de nos affaires fut florissant. Je ne m'en lassai que deux ou trois années après notre Mariage, & lorsque je m'apperçûs que notre fortune commençoit à prendre une nouvelle & vilaine face, tant par notre mauvaise conduite, que par quelques coups de malheur qu'il nous fallut essuyer. Frappé du peril de nous voir bien-tôt à sec, je voulus d'un air de douceur representer ma crainte à Eugenie : Dieu sçait de quelle façon elle me reçut, & comme elle me traita. Je m'en plaignis à Don André, qui lui fit des reproches. Toute sa Famille même m'appuya. Cependant mes plus douces paroles, les remontrances de son pere, & les prieres de ses parens ne servirent qu'à l'aigrir davantage contre moi. En un mot, elle me déclara qu'elle ne prétendoit point que l'on fît la moindre réforme dans notre maison. Après cet Arrêt que le caractere de ma femme rendoit définitif, je pris sagement le parti de ne plus la contredire, & de m'armer d'une nouvelle patience.

Je ne laissois pas pourtant de voir avec une extrême douleur fondre ainsi mon argent d'Italie, & s'en aller au bruit du tambour, ce qui m'étoit venu au son de la

flûte. Je ne pouvois penser aux suites de mon Mariage, sans soupirer amerement de regret d'avoir été assez insensé pour me marier. Quelquefois pour m'excuser d'avoir fait cette sottise, je me rappellois la figure brillante que faisoit Don André, lorsque je devins son Gendre, & je me disois à moi-même : Qui se seroit jamais imaginé que tu trouverois ta ruine dans un établissement qui sembloit te répondre de la plus solide fortune ? Quand je remarquai qu'il n'y avoit plus d'esperance de me soutenir encore long-tems sur le même pied où j'étois, je m'adressai au beau-pere, pour lui demander conseil dans une conjoncture si délicate.

C'est dans cette occasion qu'il me fit voir qu'il étoit consommé dans toute sorte de rubriques. Il s'agit ici, me dit-il, de faire ce que j'ai fait moi-même en pareil cas : il s'agit de sauver le bien qui vous reste aux dépens de celui du Prochain. Alors, sans perdre de tems, il composa des Contre-lettres, des Transports, de faux Contrats, & je ne sçais combien d'autres Actes semblables, tous également dignes d'une récompense publique, si l'on rendoit justice aux honnêtes-gens qui en font usage. Il n'en demeura pas à ces prudentes précautions : Pour remettre en vigueur mon gré

dit, qui lui étoit nécessaire, il me fit acheter une rente de cinq cens ducats que son frere possedoit; quand je dis acheter, je veux dire en apparence, car nous n'avions pas, le beau-pere & moi, à nous deux la somme d'argent que nous devions montrer au Notaire, afin qu'il pût témoigner que la rente avoit été payée. Il ne nous en couta que cinquante écus d'interêt, pour avoir cette somme que nous empruntâmes pour un jour seulement, & cette vente se fit par ce moyen. Bien entendu qu'en même-tems je remis au Vendeur un Ecrit, par lequel je déclarois formellement que ladite rente desdits cinq cens ducats ne m'appartenoit point, & qu'elle étoit réellement à lui, à qui j'en abandonnois la joüissance, comme une chose à laquelle je n'avois aucune prétention. J'étois très-content de ces tours de passe-passe, parce qu'ils m'étoient avantageux. De plus, je sçavois qu'on les faisoit sans scrupule dans toutes les Villes marchandes, & les Contre-lettres sur-tout me paroissoient une belle invention pour le Commerce.

Grace à mon beau-pere, je me vis donc assuré de quelque chose, en cas que la fortune me devînt tout-à-fait contraire; & pouvant négocier de nouvel argent sur ces cinq cens ducats de rente, je continuai mon

train ordinaire. Malheureusement il n'étoit pas possible que ce fût pour long-tems. Les gens qu'on trompe se désabusent ; & d'ailleurs ma femme dépensant toûjours plus que je ne gagnois, me réduisit enfin à la cruelle nécessité de succomber sous le poids dont j'étois chargé. Don André fut encore assez heureux pour se tirer d'intrigue. Pour moi, je ne pûs éviter les griffes d'un maudit Alguasil, qui m'arrêta de la part de mes Créanciers, & me conduisit en Prison ; mais ils furent bien sots, lorsque s'apprêtant à se saisir de mes effets, ils apprirent qu'ils étoient à couvert. J'eus pourtant la conscience assez bonne, pour ne vouloir pas qu'ils perdissent tout ; je leur donnai la dixiéme partie de leur dû, & je m'engageai à leur payer le reste dans dix ans. C'est ainsi que je me tirai de leurs mains.

L'orgueilleuse Eugenie conçût un si grand déplaisir de mon emprisonnement & de ma banqueroute, dont elle s'imaginoit que toute la honte ne tomboit que sur elle, qu'il n'y eut pas moyen de la consoler. Elle en mourut de chagrin, & comme elle ne laissa point d'enfans, je me trouvai dans l'obligation de rendre sa dot. Ce qui dans l'état où j'étois, ne pouvoit que m'incommoder, ou plûtôt achever de m'abîmer. Aussi, pour dire la vérité, les larmes que sa mort m'a fit

répandre, ne furent pas l'effet du regret d'avoir perdu ma femme. Je ne pleurois que l'argent qu'elle m'avoit dépensé follement, & celui que j'avois à remettre au beau-pere. Je ne manquai pas toutefois de faire le bon Mari par bienséance, & j'ordonnai des funerailles si superbes, que mes Créanciers en murmurerent. Etant devenu veuf, je ne cessai pas de vivre en bonne intelligence avec Don André. Véritablement notre societé se rompit, & je rendis à ce Banquier ses dix mille francs, sans avoir avec lui la moindre dispute. Outre que je n'aurois pas gagné à le chicaner, c'étoit un homme qui étoit le maître de mes affaires, & dont j'avois encore besoin. Je fis donc fort docilement tout ce qu'il exigea de moi, & il me sçût si bon gré de la conduite que j'avois tenuë avec lui, qu'il en usa de son côté parfaitement bien avec moi.

CHAPITRE IV.

Guzman après la mort de sa femme, veut embrasser l'Etat Ecclésiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruits de ses Etudes.

APrès avoir rendu les derniers devoirs à ma femme, & sa dot à son Pere, je demeurai dans ma maison, seul reste de

tous mes biens. Encore étoit-elle toute nuë, à la réserve d'une chambre, que Don André par compassion avoit bien voulu me laisser garnie de quelques meubles de peu de valeur. Là, je m'occupois à faire des réflexions sur le passé, & à rêver aux moyens de subsister à l'avenir.

Que faut-il que je fasse, disois-je en moi-même ? Il n'y a plus pour moi d'Apotiquaires, plus de Banquiers comme celui de Milan, plus de parens qui veüillent me confier leurs pierreries. Que vais-je devenir ? Où êtes-vous, Sayavedra, mon cher confident ? Que ne pouvez-vous être témoin de mes peines ! vos conseils & votre adresse me seroient ici d'un grand secours. Je pourrois former avec vous quelque entreprise, qui me feroit sortir de misere. Mais, helas ! je vous ai perdu. Je ne dois plus compter sur votre assistance, & peut-être en ce moment vous repentez-vous bien de me l'avoir prêtée.

Je m'attendris en m'occupant de cette derniere pensée. Je rentrai en moi-même, & me sentant dégoûté du monde, je résolus de le quitter. Il faut, disois-je, que je me tourne du côté de l'Eglise. Je pourrai trouver dans cet asyle le solide bonheur que j'ai jusqu'ici cherché vainement. Que de fripons ont fait fortune en prenant ce parti.

Je veux eſſayer s'il ne me ſera pas auſſi favorable qu'à eux. Pourquoi non? Je puis devenir un bon Prédicateur; & la Chaire eſt le chemin des Evêchez. Au pis aller, avec le peu d'argent que je retirerai de la vente de ma Maiſon, je pourrai acheter quelque Bénéfice de hazard, & ſi je ſuis aſſez malheureux pour ne rencontrer aucun Bénéficier qui veüille permuter avec moi, je ferai travailler, comme on dit, mes eſpeces; & ſi l'interêt qui m'en reviendra ne me ſuffit point pour mener une vie toute agréable, j'y ſçaurai bien ſuppléer en me faiſant Chapelain dans quelque riche Convent de Religieuſes. Quoique je ſçache plus de Latin qu'il n'en faut pour remplir une pareille place, je ne laiſſerai pas d'aller à Alcala faire un cours de Philoſophie & un autre de Théologie pour m'en rendre plus digne. Et ſi la condition d'Ecolier me paroît trop pénible pour un homme de mon âge, j'aurai recours aux bons Peres de S. François. Ce ſont les meilleures gens du monde. Quand ils m'auront entendu chanter, ils me recevront chez eux, quand je ne ſçaurois pas lire.

Tu vois, Lecteur mon ami, que les gens d'eſprit ne manquent jamais de reſſources. La belle reſſource, me répondras-tu! Embraſſer l'Etat Eccléſiaſtique, dans la ſeule

vûë de s'y procurer toutes les délectations terrestres, c'est n'avoir pas une vocation fort canonique. D'accord. Je ne prétends pas tenir tête aux Casuistes sur ce point. J'avouë que je consultois moins les Canons que l'usage, & que je ne songeois à me faire Prêtre, que pour avoir le reste de ma vie toutes mes petites commoditez. Je communiquai mon dessein à mon beau-pere, en voulant lui persuader que c'étoit l'ouvrage de mille réflexions morales que j'avois faites sur l'instabilité des choses d'ici-bas; ou plûtôt, que c'étoit le Ciel qui me l'avoit inspiré. Comme ce Banquier ne valoit guere mieux que moi, il applaudit à ma résolution, qu'il ne pouvoit assez loüer, disoit-il, quand je ne l'aurois prise que pour me mettre à l'abri de mes Créanciers.

Je ne pensai plus qu'à vendre ma Maison. Ce qui fut bien-tôt fait. Il se présenta un homme qui m'en donna presque autant qu'elle m'avoit couté, attendu que le quartier étoit devenu plus considerable par la grande quantité de Maisons qu'on y avoit bâties depuis la mienne. Nous allâmes chez un Notaire qui dressa le Contrat, & qui nous dit qu'il falloit, avant que de le signer, nous accommoder avec le Seigneur Censier pour les lods & ventes. Ce Seigneur étoit un vieux Conseiller du Conseil des

Indes, & de plus, grand Usurier. Bien loin de rabattre un Maravedi seulement de ses Droits, il les fit monter trois fois plus haut qu'il ne devoit. Nous eûmes beau lui representer qu'il avoit affaire à des Chrétiens comme lui, & non à des Mores, l'Acquereur fut obligé d'en passer par-là, parce qu'il voüloit absolument avoir ma Maison.

Aussi-tôt que je la lui eûs venduë, je portai l'argent qui m'en revint à la Banque. Il ne pouvoit me rapporter que très-peu de chose; mais outre qu'il étoit en sûreté, j'avois le droit de le retirer quand il me plairoit. Après avoir ainsi placé mes deniers, je fis travailler à mon habillement d'Ecolier aspirant aux Ordres sacrez, lequel consistoit en un manteau long & une soutanne. Ensuite, ayant dit adieu à Don André & à mes meilleurs amis, je partis pour la Ville d'Alcala, où j'arrivai quelques jours avant l'ouverture des Ecoles. Je fus d'abord irrésolu sur mon logement. Je ne sçavois si je devois me mettre en Pension, ou bien loüer un Appartement où je ferois mon ordinaire. J'étois accoutumé à joüir d'une entiere liberté chez moi, à vivre à ma fantaisie, à manger ce qu'il me plaisoit d'avoir, sans m'assujettir à des heures réglées, comme il faudroit que je le fisse chez un Maître de Pension, où je dînerois & sou-

perois avec des Ecoliers, dont la plûpart pourroient être mes enfans, & où l'on me feroit mourir de faim pour mon argent. D'un autre côté, lorsque je venois à considerer ce que c'étoit qu'un ménage de garçon : que j'y envisageois une servante voleuse ou galante, ou adonnée au vin, & souvent à ces trois choses ensemble, sans parler des autres incommoditez qui sont attachées à la vie libre d'un jeune homme qui est son Maître, il me sembloit que je ferois mieux de me mettre dans une Pension. C'est à quoi je me déterminai ; mais je choisis celle que je jugeai la plus convenable à un garçon de mon âge, & qui vouloit se consacrer à l'Eglise.

Je ne fus pas long-tems sans faire des connoissances. J'eus le bonheur de rencontrer des Etudians aussi vieux que moi. Je me fauxfilai avec eux ; car j'aurois eu honte de me voir lié avec des Ecoliers sans barbe. Je commençai par m'appliquer à l'Etude de la Philosophie, & j'ose dire que j'y fis d'assez grands progrès. Il est vrai que je joignis à d'heureuses dispositions un travail opiniâtre. Je passai au bout de deux années pour un des meilleurs Sujets de notre Université. Après avoir fait mon cours de Philosophie, je pris mes licences de Maître ès Arts. Quoique j'eusse merité la premiere

place,

place, je n'obtins que la seconde. On me fit cette injustice en faveur du fils d'un de nos plus respectables Professeurs. Je ne m'en plaignis point : au contraire, j'étois plus fier d'entendre dire à tout le monde qu'on m'avoit fait un passe-droit, que je ne l'aurois été, si l'on m'eût rendu justice. Je m'attachai ensuite à la Théologie, & continuant d'étudier avec la même ardeur, je parvins à me faire un jeu de mes études. Je sentois que de jour en jour je devenois plus sçavant ou du moins je me l'imaginois.

Quoique je me fisse un point d'honneur de ne pas manquer une leçon, & que je fusse fort occupé de mes devoirs scolastiques, je ne laissois pas d'avoir des momens à donner à mes plaisirs. Comme j'étois depuis long-tems accoutumé à la bonne chere, & que j'en faisois une très-mauvaise dans ma Pension, je me réjoüissois deux ou trois fois la semaine avec mon Hôte & quelques amis que je régalois ; & par tous ces petits repas, je m'acquis la réputation d'homme riche & généreux. Ce qui doit te paroître un miracle, c'est que pendant trois ou quatre années que je vêcus de cette sorte, je n'eus aucun commerce avec les femmes, même les plus honnêtes. Je ne m'informois pas s'il y en avoit d'aimables dans la Ville. J'évitois toutes les occasions

d'en connoître. Je m'interdisois jusqu'à la curiosité de les regarder. Je n'avois pas tort de me tenir ainsi en garde contre mon penchant pour le beau sexe. Je sçavois par experience combien il étoit redoutable pour moi. J'eus donc la force, pendant presque tout le cours de mes études, de m'éloigner de cet écüeil : Heureux si je les eusse achevées, sans y aller échoüer.

J'étois sur le point de me faire passer Bachelier en Théologie, & comme il falloit auparavant prendre les Ordres sacrez, qui ne se donnoient qu'à des Personnes qui possedoient quelques Chapelles, ou autres Titres, cela me jetta dans un grand embarras ; car depuis que j'étudiois à l'Université d'Alcala, j'avois mangé plus de la moitié de mon fond ; si bien que ne sçachant comment faire pour me tirer de là, je fus obligé d'avoir recours au pere des expédients, c'est-à-dire à Don André. J'avois eu soin d'entretenir toujours avec lui un commerce de Lettres. Je lui avois exactement rendu compte de mes succès dans les Ecoles, & il m'en avoit témoigné beaucoup de joye. Je lui mandai donc quel obstacle s'opposoit à mon dessein, le priant de m'enseigner le moyen de le lever. Il me fit réponse qu'il ne demandoit pas mieux que de m'obliger ; qu'il me feroit un don de l'heritage de ma

femme en forme de fondation, & que dans l'Acte il seroit stipulé, que je dirois chaque jour de l'année une Messe pour le repos de l'Ame de la Défunte. Mais qu'en même-tems je déclarerois par un Ecrit particulier que ce bien n'étoit pas à moi, & que je le remettrois à Don André, quand il le jugeroit à propos. Une pareille Contre-lettre faite pour une œuvre-pie, bien loin de me sembler contrevenir aux Decrets des saints Conciles, ne souleva pas un moment contre elle ma conscience. Je conviens que je n'étois pas un homme à y regarder de si près, non-plus que mon beau-pere, qui n'avoit peut-être fait de sa vie aucune affaire qui blessât moins que celle-là les Canons de l'Eglise. Quoiqu'il en soit, ne pouvant faire autrement, voilà par quelle porte je me disposai tout de bon à entrer dans le Sanctuaire des Ministres de la Religion.

En attendant que je pusse recevoir les Ordres, je commençai à m'écarter de toutes les compagnies, & pour vivre plus régulierement, à fréquenter les Lieux saints. Un jour qu'il faisoit un très-beau tems pour la promenade, je sortis de la Ville pour aller en pélerinage à Sainte Marie du Val, agréable hermitage qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë. Je rencontrai en chemin un grand concours de monde, qui

avoit entrepris comme moi ce petit voyage par dévotion, & la Chapelle de la Sainte en étoit si remplie, qu'en y arrivant je ne sçûs où me placer pour faire ma priere. Une Dame qui n'étoit qu'à deux ou trois pas de moi, remarquant ma peine, se retira promptement en arriere, comme pour m'inviter par cette action à me mettre auprès d'elle. Je fus surpris & touché de cette honnêteté d'une femme qui m'étoit inconnuë & à qui je croyois l'être. Malgré la gravité que j'affectois, je ne pûs me défendre d'attacher ma vûë sur une Personne si polie, & je ne doutai point, à voir la propreté de ses habits, que ce ne fût une Dame hors du commun.

Elle me cachoit avec soin son visage, ne me laissant appercevoir qu'un œil, qui me lança une œillade, dont je fus percé jusqu'au fond du cœur. Je me glissai tout émû derriere la Belle, & voulant lui témoigner ma reconnoissance par quelques paroles obligeantes, je lui dis tout bas: Que vos politesses sont dangereuses! Je crois que vous ne les craignez guere, me réponditelle sur le même ton. Je n'osai lui repliquer, de peur d'être entendu de quelques femmes qui étoient autour d'elle, & qui me paroissoient de sa Compagnie. Je les regardai toutes, & m'étant surtout appli-

qué à en considerer une qui se cachoit moins que les autres, je la reconnus pour la Veuve du Docteur Gracia, Professeur en Médecine, femme déja surannée & qui tenoit des Pensionnaires. Je sçavois qu'elle avoit trois filles, qu'on appelloit par excellence les trois Graces, à cause du nom de leur pere, & qui véritablement passoient pour des Personnes charmantes. Je ne doutai point que la Dame à qui je venois de parler, ne fût une de ces trois illustres sœurs, & comme la renommée vantoit particulierement la beauté de l'aînée, aussibien que son bon esprit, je souhaitai que ce fût celle-là. Souhait que je ne pûs former, sans craindre en même-tems pour mon cœur. Il faut tout dire: Avec la réputation d'être fort jolies, elles avoient celle de n'être pas des Vestales. Ce qui ne me surprenoit point. Le Docteur Gracia ayant laissé ses affaires dans un état qui avoit obligé sa Veuve à prendre des Pensionnaires pour soutenir sa maison. Si la médisance ne respecte pas les filles élevées avec séverité, comment pouvoit-elle épargner les trois Graces, qui étoient sans cesse environnées de Galans? Elles avoient appris la Musique, & leur pere, homme de plaisir, s'étoit plus attaché à les rendre propres à la societé, qu'à les former à la vertu.

J'étois parfaitement instruit de tout cela ; comme de leur côté elles n'ignoroient pas qui j'étois. On leur avoit dit que je sçavois la Musique à fond, que l'argent ne me manquoit point, & que j'avois un penchant naturel à le dépenser. Ces bonnes qualitez, qu'elles aimoient fort dans un homme, leur donnerent envie de me connoître & de m'engager à grossir le nombre de leurs Pensionnaires. Elles m'en avoient adroitement fait faire la proposition, que j'avois rejettée, de peur de m'embarquer dans une nouvelle galanterie. J'avois même bien fait serment d'éviter tous les piéges que l'Amour me tendroit, & je ne croyois pas que dans le lieu Saint où je me trouvois, je violerois mon serment. Néanmoins je sentis certaine agitation qui ressembloit si fort aux premiers mouvemens d'une passion naissante, que j'en fus allarmé. Guzman, me dis-je à moi-même, prens garde de faire ici une folie. Quel Dieu viens-tu adorer dans cette Eglise ? Ne laisse pas surprendre ton cœur. Veux-tu perdre le fruit de tant d'années d'étude ?

Dans le tems que ma raison se revoltoit ainsi contre ma foiblesse, les Dames ayant fini leurs Prieres, se leverent pour sortir. Elles étoient au nombre de sept à huit Personnes, toutes de la même Compagnie.

Elles passerent devant moi. Je me levai aussi-tôt pour les salüer. Celle qui m'occupoit l'esprit & qui étoit effectivement l'aînée des trois sœurs, sous prétexte de rajuster sa mante, me fit voir adroitement son visage. J'en fus frappé vivement, & les regards dangereux qu'elle jetta en même-tems sur moi acheverent de me troubler. Peu s'en fallut, dans le desordre où étoient mes esprits, que je ne la suivisse, entraîné par je ne sçais quel charme qu'on ne peut concevoir si on ne l'a éprouvé. Cependant un mouvement qui ne pouvoit venir que du Ciel, me retint tout à coup, & me donna la force de résister à un attrait si puissant. Je me representai dans le moment le peril que je courois, & considerai l'abyme où j'allois me précipiter. Je me remis à genoux pour continuer ma Priere, ou plûtôt pour la commencer : car j'avois été jusqu'alors si distrait, si émû, qu'il ne m'avoit pas été possible de m'en bien acquitter. Je ne pûs même détourner mon esprit de l'image enchanteresse qui l'occupoit, & plus agité qu'un Vaisseau qui se trouve sans voiles & sans gouvernail au milieu de la mer, je cédois aux divers mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur.

L'inquiétude qui me travailloit ne me permettant plus de demeurer dans la Cha-

pelle ; j'en sortis, non pour marcher sur ses traces de la Beauté qui avoit fait tant d'impression sur moi ; au contraire, je voulois la fuir, & craignant de la rencontrer sur le chemin de la Ville, je pris une autre route. Je tournai mes pas du côté de la Riviere, dans l'esperance qu'en me promenant le long de ses bords, je perdrois insensiblement le souvenir de cette redoutable Personne, dont toute ma Philosophie ne pouvoit me détacher. Peut-être serois-je redevenu tranquile à force de réflexions, si mon étoile ne m'eût conduit à ma perte. Une voix que j'entendis à dix ou douze pas de moi, me fit tourner la tête du côté qu'elle partoit, & la premiere chose qui s'offrit à ma vûë fut Doña Maria Gracia, cette même Dame dont j'évitois les charmes avec tant de soin. C'étoit elle qui chantoit, assise sur l'herbe fleurie, tandis que ses sœurs & les autres Dames de sa compagnie étendoient auprès d'elle une magnifique collation.

A ce spectacle, je ne fus plus maître de moi : Je m'avançai vers elles en les saluant : Convenez, Mesdames, leur dis-je, que le destin m'est bien favorable aujourd'hui, puisqu'il veut que je vous rencontre partout ; mais pour être parfaitement heureux, il faudroit que je fusse de votre écot.

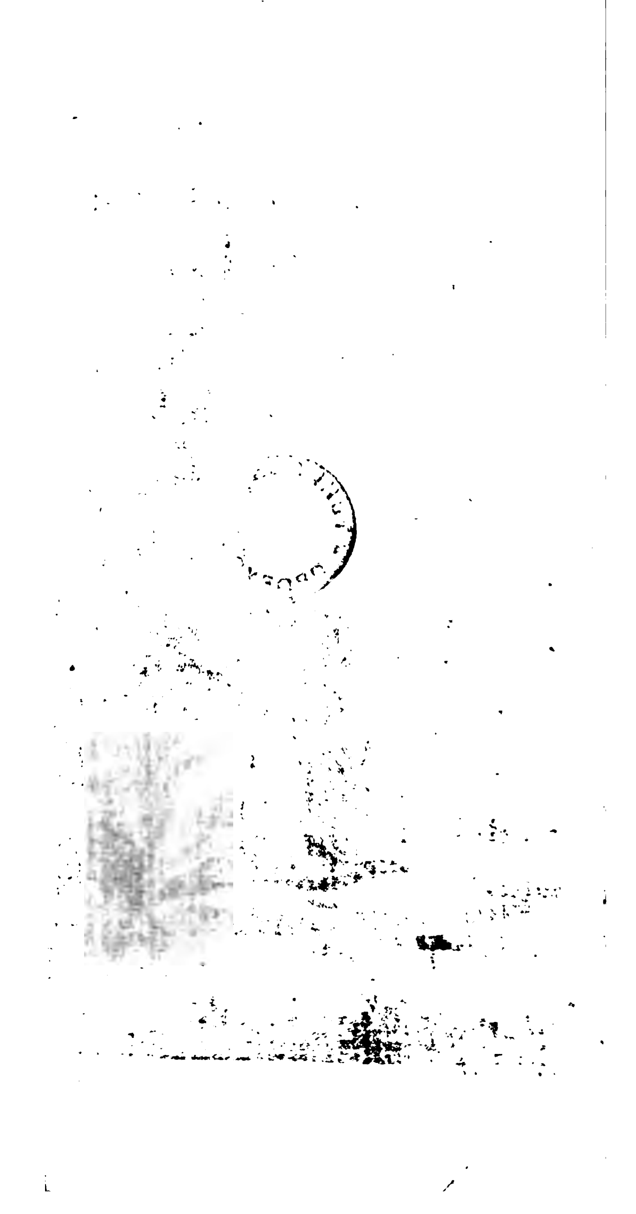
Doña Maria me répondit en soûriant, qu'il ne tiendroit qu'à moi d'en être. Qu'aussi-bien il étoit juste que tant de Bergeres eussent du moins un Berger pour les défendre des Loups. Cette réponse me ravit & m'engagea dans la conversation. Je m'approchai des Dames, j'ôtai mon manteau, pour être plus à mon aise, & m'étant mis de la partie, je m'abandonnai à toute la gayeté de mon humeur. Animé de la présence de la Personne qui me charmoit, je brillai dans cet entretien. La mere & les filles me firent, comme à l'envi des honnêtetez. Il me sembloit n'avoir jamais passé des momens si agréables. Je me repentois de ne m'être pas plûtôt fauxfilé avec une famille si charmante, & d'en avoir fui les occasions. Les autres Dames étoient aussi fort gracieuses, de sorte que ce qu'il y avoit de plus aimable à Alcala se trouvoit là rassemblé. C'est ce que je leur dis plus d'une fois. Elles m'en sçûrent bon gré, & pour me montrer que je leur rendois justice, elles se disposerent, après avoir fait collation, à former un Concert. Deux Dames prirent des Guitarres qu'elles avoient fait apporter, & Doña Maria, avec quelques autres qui avoient de la voix, les accompagna. Une Guitarre me fut ensuite presentée, & l'on me pria de joüer quelques airs à dan-

ser, ce que je fis avec moins de plaisir [illegible] je n'en eus à voir [illegible] danses legeres de[illegible] Dames, qui par[illegible]ent à mes yeux d[illegible] cette Prairie autant de Nymphes de Di[illegible].

L'aînée des trois sœurs étoit la Dan[illegible] qui avoit le plus de part à mes regards. Elle avoit un air de noblesse & des graces qui la distinguoient de ses Compagnes. Tu ne seras pas étonné qu'un homme qui prenoit feu aussi facilement que moi, ne pût résister à ces belles qualitez. Je devins si amoureux de Doña Maria, que je ne voyois plus qu'elle. Lorsqu'elle eut cessé de danser, je m'assis à ses pieds, & lui présentant la Guitarre que j'avois entre les mains, je la conjurai d'en joüer elle-même, & de chanter en même-tems. Ce qu'elle ne refusa point de faire, à condition que je l'accompagnerois aussi. Elle avoit oüi parler de ma voix, & elle mouroit d'envie de l'entendre. Comme je n'en avois pas moins de la satisfaire, je fis aussi-tôt retentir la Prairie de cette voix touchante, que je ne faisois jamais éclater sans m'attirer des applaudissemens. Toute la Compagnie en fut si contente, qu'elle ne pouvoit se lasser de me le témoigner.

Nous continuâmes à nous divertir de cette maniere, jusqu'à la nuit. Alors la Veuve du Docteur Gracia, fit sonner la


J. B. Scotin Sculp.



retraite, & nous commençâmes à défiler tous vers la Ville, de façon que Doña Maria & moi nous marchions les derniers. Comme si déja d'intelligence tous deux nous eussions affecté de demeurer derriere pour nous entretenir en particulier. Il est inutile de dire que notre conversation roula sur l'amour. Nous étions l'un & l'autre trop en train de nous agacer, pour nous parler d'autre chose que de tendresse. Nous nous fimes une déclaration réciproque de nos sentimens; & dès ce jour-là nous apperçûmes que nous étions faits l'un pour l'autre. Comme les autres Personnes de la Compagnie n'avoient pas ensemble un entretien si amusant que le nôtre, elles alloient plus vîte que nous. Doña Maria voulant les suivre, fit par hazard ou autrement un faux-pas, de sorte qu'elle seroit tombée, si je ne l'eusse soûtenuë. Je la retins entre mes bras, & je fus assez hardi en la relevant pour lui dérober un baiser. Je n'eus pas si-tôt pris cette liberté, que la crainte d'avoir déplu par cette action, m'obligea d'en faire des excuses à la Dame, qui bien loin de s'offenser de ma hardiesse, me dit fort spirituellement que j'avois bien fait de me payer par mes propres mains du service que je lui avois rendu, & qu'elle auroit pû négliger de reconnoître.

Quand nous fûmes arrivez à la porte de la maiſon des trois ſœurs, leur mere me pria d'entrer. Ce que je fis fort volontiers. On m'y préſenta des rafraîchiſſemens, & je m'y arrêtai juſqu'à ce que je jugeai que la bienſéance exigeoit que je priſſe congé de la Compagnie. Néanmoins avant que je me retiraſſe, je demandai à la Veuve la permiſſion de la venir quelquefois aſſurer de mes reſpects. Enfin, je quittai Doña Maria. J'étois ſi tranſporté d'amour, & j'en avois l'eſprit ſi troublé, qu'au lieu de m'en retourner chez moi, je pris le chemin de l'Univerſité. Je ne reconnus mon erreur, que lorſqu'étant arrivé à la porte; je me mis en devoir d'y frapper. Tu conçois bien que je ne dormis guere cette nuit, après avoir paſſé la journée comme je te l'ai raconté.

Je fus le jour ſuivant aux Ecoles de l'Univerſité, où ma diſtraction fut telle, qu'en ſortant je n'aurois pû dire de quelle matiere on y avoit traité. L'après-dînée, ſans pouvoir m'en défendre, je me rendis chez Doña Maria, que j'écoutai plus attentivement que je n'avois fait mon Profeſſeur le matin, & qui me détacha ſi bien de l'Univerſité, que je ceſſai bien-tôt d'y aller. Je renonçai aux Ordres que j'avois voulu prendre. Je changeai mon habillement

Ecclésiastique en un habit séculier des plus riches, & après avoir payé mon Hôte, je me mis en Pension chez la Veuve du Docteur Gracia ; ou pour parler plus juste, je m'abandonnai au Démon qui m'entraînoit. Tous les gens sensez, & qui étoient dans mes interêts, déplorerent mon aveuglement. Le Recteur même eut la bonté de me faire une charitable remontrance sur le changement de ma conduite ; mais tous ses discours judicieux furent inutiles. Il fallut que je subisse mon sort, qui étoit de m'abîmer : Ou bien le Ciel vouloit peut-être par-là dérober un mauvais sujet à l'Eglise.

CHAPITRE V.

Guzman se remarie à Alcala, & revient peu de tems après demeurer à Madrid avec sa nouvelle Epouse.

JE vivois délicieusement chez mes nouvelles Hôtesses. J'y faisois très-bonne chere ; elles prévenoient mes desirs ; elles ne cherchoient qu'à me plaire en toutes choses. En un mot, j'étois le Maître du Logis. Une vie si voluptueuse dura trois mois, au bout desquels je parlai de Mariage. Nous fûmes bien-tôt d'accord sur les Articles ; & pour pousser la folie encore

plus loin, je fis une grande dépense en habits de nôces, tant pour la Mariée que pour son prétendu. Il sembloit que j'eusse des écus à compter par boisseàux. Cependant pour dire la vérité, je joüois de mon reste.

Ma belle-mere, qui étoit une bonne femme des plus faciles à éblouïr, voyant tout le fracas que je faisois, s'imagina que j'avois des biens considerables, que la fortune de ses autres filles étoit assurée, & qu'un Gendre tel que moi alloit améliorer les affaires de sa maison. Comme il faut qu'un jeune homme s'occupe, elle me proposa de m'appliquer à la Medecine, en me disant que c'étoit une Profession très-lucrative, & que si son Mari eût été plus laborieux, il auroit laissé sa Veuve & ses enfans fort à leur aise. Pour mieux m'engager à prendre ce parti, elle m'offrit tous les Livres & les Mémoires du Docteur Gracia, ne doutant pas, disoit-elle, qu'avec ce secours & l'excellent esprit que j'avois, je ne devinsse en peu de tems un habile Médecin. Pour la contenter, j'eus la complaisance de m'assujettir pendant six mois à étudier sous de fameux Professeurs en Médecine. Leurs Leçons ne furent guere de mon goût. Aussi m'ennuyant d'une étude si desagréable que je n'aimois point, & qui ne pouvoit me donner dequoi vivre que dans ma viellesse,

Je m'en dégoûtai. Je feignis d'avoir reçu des Lettres d'un de mes amis, qui me mandoit qu'il avoit occasion de me procurer à Madrid un Emploi honorable, & où je ne manquerois pas de m'enrichir en très-peu d'années. Je fis part de cette nouvelle à ma belle-mere, qui la croyant véritable, fut la premiere à me conseiller d'accepter cet Emploi, malgré le regret qu'elle avoit de me perdre.

L'aversion que je me sentois pour la Médecine, n'étoit pas la seule raison que j'eusse de quitter Alcala. J'en avois encore d'autres. Je me voyois fort court d'argent, & je n'étois pas bien-aise de montrer la corde dans une Ville où j'avois jusqu'alors passé pour un homme aisé. Outre cela, je te dirai que Doña Maria depuis notre Mariage s'étoit avisé de renoüer commerce avec certains Ecoliers dont elle n'avoit pas dédaigné la tendresse auparavant. Ce qui me déplaisoit d'autant plus, qu'elle ne pouvoit attendre de la reconnoissance de ces Galants que des serenades & des boëtes de confitures. Je n'étois nullement satisfait de ces viandes creuses. Il me sembloit qu'un Mari qui vouloit bien fermer les yeux sur les galanteries de sa femme, meritoit du moins que l'abondance régnât dans sa maison. Je me résolus donc à m'éloigner d'un

séjour où mon Epouse avoit de si mauvaises connoissances, & d'aller nous établir à Madrid, où nous pouvions compter d'en faire de meilleures.

Nous étant préparez à ce voyage, nous dîmes adieu à nos amis & à notre Famille, & nous nous rendîmes en bon équipage à Madrid, ville appellée à juste titre la ressource des malheureux. Je m'étois broüillé avec le Seigneur Don André mon beau-pere, à l'occasion de mon second Mariage, que j'avois contracté contre son avis. Nous avions rompu tout commerce ensemble. Je ne songeois plus à lui ; à l'égard de mes Créanciers, comme j'avois encore devant moi plus de deux ans, j'étois fort en repos de ce côté-là. J'esperois qu'avant qu'ils fussent en droit de m'inquiéter, je ferois quelque bon coup de ma façon, ou que la beauté de ma femme nous mettroit en état d'aller nous faire loin d'eux un solide établissement.

Un pauvre diable de Marchand d'Alicante fut le premier qui donna dans nos filets. Nous l'avions rencontré sur notre route. Il s'étoit joint à nous, & pour ses péchez en voyant Doña Maria, il avoit conçû pour elle un amour violent. Nous nous en apperçûmes bien, lorsqu'étant arrivez à Madrid, il nous entraîna, pour

ainsi dire, dans son Auberge ; où il nous assura que nous serions à merveilles. L'Hôtesse, nous dit-il, est une des meilleures femmes du monde. Elle a des chambres de la derniere propreté ; & il demeure à deux pas de chez elle un fameux Rotisseur qui nous fournira tout ce que nous voudrons avoir. Il n'y eut pas moyen de tenir contre la vivacité de ses instances, qui nous déclaroient assez la bonté de ses intentions : Nous nous laissâmes persuader & conduire à son Auberge. Nous y fûmes parfaitement bien reçûs par l'Hôtesse, qui nous parut effectivement d'un très-bon caractere, & fort amie du Marchand. Elle nous donna la plus belle chambre de sa maison, & s'offrit civilement à nous rendre service dans toutes les occasions où nous pourrions avoir besoin d'elle.

Notre Compagnon de voyage nous pria de lui laisser le soin de nous faire aprêter un bon souper ; & il s'en acquitta en homme riche & qui avoit envie de plaire. Il n'épargna rien pendant le repas pour gagner mes bonnes graces. Il me fit plus d'honnêtetez qu'à ma femme, peut-être parce qu'il me croyoit plus opposé qu'elle à son dessein. Après le souper, je demandai à compter, & l'on me dit que tout étoit payé. J'en fus ravi ; mais pour lui faire connoître

que je sçavois régaler aussi-bien que lui, je l'invitai à dîner pour le lendemain. J'envoyai chercher le Traiteur ou Rôtisseur, car il étoit l'un & l'autre, & je lui ordonnai de préparer un repas délicat pour trois Personnes. Il est vrai que je me promettois bien que le Marchand en feroit les frais; & pour cet effet, aussi-tôt que nous eûmes dîné, je sortis sous prétexte d'avoir une affaire de conséquence qui m'appelloit dans le quartier de la Cour, en le priant de m'excuser & de vouloir bien tenir compagnie à mon Epouse. C'étoit-là justement ce qu'il souhaitoit, & moi de même. Doña Maria, quoiqu'assez parée de sa beauté naturelle, avoit passé toute la matinée à y ajoûter tous les charmes qu'elle avoit pû emprunter de l'Art. De sorte qu'elle avoit un éclat dont il étoit tout ébloüi. Elle lui proposa de joüer pour le desennuyer, & lui gagna cent beaux ducats qu'il voulut perdre par galanterie.

Ce ne fut là que le commencement du branle: car devenant plus liberal à mesure qu'il prenoit plus d'amour, il se jetta dans une dépense effroyable. Il fit present à ma femme de plusieurs habits magnifiques, & de quantité de bijoux. Il la menoit tantôt à la promenade, tantôt aux spectacles, & nous régaloit elle & moi tous les jours à

grands frais. Je m'imagine, me diras-tu, que toutes ses générositez n'étoient pas en pure perte pour lui. Je le crois comme toi. Doña Maria étoit naturellement trop reconnoissante pour les payer d'une parfaite ingratitude. Mais c'est de quoi je ne me souciois guere. L'Epoux d'une coquette, quand il est dans l'indigence, & qu'il trouve son compte à laisser sa femme coquetter, doit être complaisant. Les Sots sont les Galants qui achetent cherement de lui une chose dont il est saoul. Pour moi, je me revis en peu de tems par ma complaisance dans une gracieuse situation. Tout ce qui nous chagrinoit mon Epouse & moi, c'est que notre Hôtesse faisoit semblant de ne souffrir qu'à regret la bonne intelligence qu'elle voyoit entre ma femme & le Marchand. On ne lui avoit fait que de petits presens, pour la rendre traitable; elle vouloit de plus grands profits; cela fut cause que nous délogeâmes. Nous loüâmes une maison toute entiere, pour y vivre en pleine liberté, & nous la garnîmes d'assez beaux meubles, dont le Señor Diego, (c'est ainsi que se nommoit le Marchand,) eut la bonté de faire la dépense. O la joyeuse vie que nous menions là-dedans! la bonne chere, l'amour & tous les plaisirs sembloient y faire leur séjour.

Le Marchand ne pouvoit être plus satisfait qu'il l'étoit de son sort, & nous n'étions pas moins contents du nôtre. La concorde & la paix régnoient dans notre petit ménage, lorsqu'un jeune Seigneur Flamand, beau, bien fait & à grand équipage, vit ma femme à la Comédie avec le *Señor* Diego, & la trouva si aimable, qu'il eut envie de la connoître. Il ne souhaitoit pas moins de sçavoir qui étoit l'homme qui l'accompagnoit. La Dame lui paroissoit une Personne de qualité, tant par ses habits que par son air noble, & le Marchand avoit une mine basse avec un habillement qui ne donnoit pas une idée avantageuse de sa condition. Il ne sçavoit que penser de ce bizarre assemblage. Il prit d'abord Diego pour un Domestique de la Dame, mais Diego avoit avec elle un air familier, qui lui fit croire ensuite que c'étoit son Mari. Pour être informé de la verité, il les fit suivre après la Comédie par un Laquais qui avoit de l'esprit, & ce Laquais ayant tout découvert par ses perquisitions, lui en fit un fidele rapport. Le Gentilhomme Flamand ravi d'avoir jetté les yeux sur une Personne de bonne composition, se flatta de la souffler au Négociant dont la figure étoit si differente de la sienne.

Pour y parvenir, il eut une secrette con-

ference avec notre ancienne Hôtesse, qu'il mit dans ses interêts par des presens, & qui ne demandant pas mieux que d'être employée à de pareilles affaires, promit de le bien servir pour son argent. Cette femme, dont nous nous étions separez à l'amiable, nous venoit voir quelquefois. Elle ménageoit notre connoissance, ou si vous voulez celle de mon Epouse, pour en profiter dans l'occasion. Un jour dans un entretien particulier qu'elle eut avec Doña Maria, elle lui fit un portrait flatteur du Flamand, & lui parla de façon, qu'elle l'engagea, sans que Diego en sçût rien, à une promenade où ce jeune Gentilhomme se trouva comme par hazard. Outre qu'il étoit fait à peindre & beau par excellence, il avoit l'esprit agréable & insinuant. Ma femme se sentit d'abord du goût pour lui, & ne le laissa pas long-tems languir. Les marques de reconnoissance de ce Galant ne furent pas comme celles de Diego, des montres de dix à douze pistoles, ni des habits de peu de valeur; ce furent des bourses de cent doublons, des diamans de prix, de superbes tentures de tapisseries & de la vaisselle d'argent. Vive la Noblesse: Dès que nous vîmes que ce Seigneur répandoit sur nous ses richesses à pleines mains, nous nous attachâmes à lui, & nous commençâmes à

négliger furieusement notre Bourgeois d'Alicante. Plus de complaisance, plus d'attention pour lui; Doña Maria en sa présence même favorisoit son Rival.

Le Señor Diego ne manquoit pas de fierté. C'étoit un de ces riches Marchands qui se regardent comme des gens de qualité. Ne pouvant souffrir qu'on lui préferât quelqu'un, après tout ce qu'il avoit fait pour nous, il en murmura. Des murmures, il passa aux reproches, & des reproches aux menaces. Ses emportemens exciterent mon couroux. Je lui parlai en homme qui vouloit être maître dans sa maison. En un mot, je le maltraitai fort, & lui fis même comprendre que s'il m'échauffoit encore les oreilles, je lui apprendrois à vivre. Dans le fond, je ne lui devois rien. S'il avoit dépensé beaucoup chez moi, on lui en avoit donné quittance. Il ne s'étoit point attendu que je le prendrois sur un ton si haut, & jugeant par-là qu'il avoit plûtôt été ma duppe que moi la sienne, il prit le parti de se retirer en crevant de rage & de dépit, au lieu de rendre mille graces au Ciel de l'avoir délivré d'une si dangereuse Sangsuë.

Le Gentilhomme Flamand bien loin de diminuer la dépense qu'il faisoit au logis, l'augmentoit de jour en jour. Il nous accabloit de presens. Aussi c'étoit une chose à

voir que les grands airs que nous nous donnions. J'avois trois Laquais, ma femme deux ſuivantes. Nous vivions comme ſi la proſperité dont nous joüiſſions eût dû toûjours durer. Cependant nous n'étions pas fort éloignez de ſa fin. Notre Galant s'aviſa pour nos péchez & pour les ſiens de vanter ſa bonne fortune à un Comte de ſes amis, jeune Seigneur de la Cour, & de l'amener chez nous. Celui-ci n'eut pas ſi-tôt vû Doña Maria, qu'il devint Rival du Flamand. Paſſe encore pour cela. Elle avoit aſſez d'eſprit pour les accorder tous deux. Mais le Comte voulant aſſociër à ſes plaiſirs deux ou trois autres Petits-Maîtres, les introduiſit dans notre maiſon, où toute cette brillante Jeuneſſe ſe mit à faire un fracas de tous les diables : on n'entendoit au logis que rire & chanter nuit & jour : on n'y faiſoit que joüer & boire. Et comme ces jeunes gens n'étoient pas toûjours bien en eſpeces, ils empruntoient, ils pilloient, & tout leur argent venoit fondre chez nous, ſans que je m'apperçûſſe que notre fond augmentât de beaucoup, quoique nous tiraſſions journellement un profit certain de leurs débauches. Nous diſſipions le bien, à meſure que nous le gagnions.

Une vie ſi agitée ne pouvoit manquer de nous attirer quelque malheur. Deux de ces

Petits-Maîtres, déja desunis par la jalousie, eurent au jeu une dispute, qu'ils pousserent jusqu'à mettre l'épée à la main. Ils se battirent, & avant qu'on pût les séparer, il y en eut un qui fut blessé mortellement. Les parens de ces jeunes Seigneurs, ayant appris que cet accident étoit arrivé dans ma maison, qui leur parut une source de desordres, m'envoyerent enlever de mon lit un beau matin par une grosse troupe d'Archers, qui me menerent en prison, après avoir joüé de la griffe chez moi & rafflé mes meilleurs effets.

Cette subite irruption de la Justice réveilla desagréablement ma femme, qui se leva & s'habilla promptement pour aller trouver le principal de mes Juges, personnage des plus graves, & aussi respectable par son air prude, que par son âge avancé. Elle se jetta les larmes aux yeux à ses pieds, & implora son appui par des paroles très-touchantes. Le Vieillard, malgré le froid des années, fut moins attendri par les discours de la Solliciteuse, qu'échauffé par les charmes de sa Personne. Il la releva, & pour lui donner, disoit-il, une audience particuliere, il la fit entrer dans son cabinet, où tandis qu'assise auprès de lui, elle racontoit son affaire le plus à son avantage qu'elle pouvoit. Le vieux Satyre, qui ne l'écoutoit

l'écoutoit point, lui essuyoit les pleurs avec un mouchoir d'une main, & lui passoit l'autre en tremblant sur la gorge. Enfin, il consola mon Epouse, en lui faisant esperer que la triste avanture arrivée chez elle, n'auroit aucune fâcheuse suite, & sur le champ il envoya ordonner de sa part au Concierge de la Prison, de m'y faire un bon traitement. C'étoit un Magistrat d'une grande autorité, & qui dès ce moment-là auroit pû m'en faire sortir, s'il l'eût voulu; mais il avoit encore des audiences à donner à ma femme. Comme en effet, il lui dit en la quittant, qu'elle n'avoit qu'à le revenir voir le lendemain à la même heure. Ce qu'elle fit. Il l'attendoit dans son cabinet, où elle le trouva, frizé, poudré, musqué, avec une barbe retroussée. Il promit dans cette seconde visite que je serois élargi le jour suivant; & il fallut encore que ma femme prît la peine de retourner chez lui, pour recevoir de sa main l'ordre de mon élargissement.

Je m'estimai fort heureux de me voir si promptement hors de cette affaire, quoique ce fût aux dépens de la moitié de mes effets. Je me flattois qu'à l'ombre du puissant Protecteur que Doña Maria venoit de se faire, nous pourrions impunément aller toûjours notre train. Dès l'après-dînée, je

me rendis à son Hôtel, où je le remerciai de ses bontez. Il me reçût d'un air honnête, & me témoigna que je lui ferois plaisir de le voir quelquefois & de dîner avec lui. Je parus infiniment sensible à cet honneur, & je le suppliai en prenant congé de lui de nous continuer sa protection. Il me protesta que je pouvois compter là-dessus, & pour m'en donner une forte assurance, il nous honora d'une visite dès le soir même. Nous lui fimes une réception dont il eut tout lieu d'être content. Quand il auroit été le Premier Ministre de la Monarchie d'Espagne, nous ne lui aurions pas marqué plus de respect. Comme il nous dit qu'il aimoit la musique, nous fimes mon Epouse & moi un petit Concert qui fut fort de son goût. Ensuite nous le régalâmes de quelques confitures, qui lui donnerent occasion de nous en envoyer le lendemain une caisse, dont on lui avoit fait present.

Ce Galand suranné s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans une maison où il étoit si bien reçû. Ma présence pourtant ne laissoit pas de le gêner : Et pour m'écarter, il me dit, un jour qu'il m'avoit invité à dîner chez lui, qu'il ne pouvoit plus souffrir qu'un homme qui avoit de l'esprit comme j'en avois, passât sa jeunesse dans l'oisiveté : qu'il avoit dessein de m'occuper

en me faisant avoir un Emploi : qu'il en sçavoit un qui me convenoit, & où je serois bien mal-adroit si je ne m'enrichissois pas en peu de tems. Je lui répondis que je n'étois oisif que malgré moi : qu'il m'obligeroit sensiblement s'il me procuroit quelque occupation utile, & que je m'en acquitterois de façon, qu'il n'auroit aucun reproche à me faire. Deux jours après, il vint au logis, & me mit entre les mains une Commission toute prête d'Officier-Receveur des Tailles du Roi, en me signifiant qu'il falloit que dès le lendemain, pour tout délai, je partisse pour me rendre au quartier de mon département. Quoique je n'aimasse guere cet Emploi, je l'acceptai, & j'en fis à mon Bienfaicteur les mêmes remercîmens que je lui aurois faits, s'il m'eût élevé à un des premiers Postes du Royaume. Ma femme n'en étoit guere plus contente que moi. Néanmoins nous résolûmes dans notre Conseil secret d'en tâter un peu, & d'éprouver si pendant mon absence notre amoureux Barbon seroit assez genereux pour réparer la perte du Gentilhomme Flamand.

Je m'éloignai donc de Doña Maria, laissant le champ libre à son vieil Adonis. J'arrive au lieu de mon département. Je suis installé dans mon Emploi. Je me prépare

à l'exercer. Mais helas ! que nous trouvons de près les choses differentes de ce qu'elles paroissent de loin ! Je connus bien-tôt que mon Poste n'étoit pas de ceux où l'argent nous vient en dormant ; & que pour y gagner seulement ma vie, je devois m'attendre à suer sang & eau. Outre qu'en tourmentant les miserables & en faisant mille violences, on ne s'acquiert point l'amitié du Public. En un mot, ce métier me déplut. Je ne sçais si je n'eusse pas mieux aimé celui de voleur de grands chemins. Aussi me proposois-je, au bout des trois premiers mois, de demander qu'on me rappellât. Ils n'étoient pas encore expirez, que mon Patron m'écrivit lui-même de revenir à Madrid. Sa Lettre me causa plus de joye, que je n'en avois ressenti lorsqu'il m'avoit si charitablement tiré de Prison. J'abandonnai de bon cœur mon Poste, & m'en retournai vers mon Protecteur, fort curieux de sçavoir pourquoi il s'ennuyoit de mon absence. Je commençai par l'aller voir en arrivant. Il se mit d'abord à se plaindre de l'humeur coquette de Doña Maria : Vous avez, me dit-il, une femme qui a un grand défaut. Elle n'aime que les jeunes gens. J'ai eu beau lui representer que les fréquentes visites qu'ils lui font, la perdront infailliblement ; Jusqu'ici je n'ai pû l'engager à

leur rompre en visiere. C'est une petite incorrigible.

Je ne vous ai rappellé, poursuivit-il, que pour vous informer de son indiscrétion, & vous avertir de prendre garde à sa conduite, de peur qu'il ne se passe encore chez vous une scene pareille à celle que vous sçavez. On ne trouve pas toujours des Protections puissantes & desinterressées. J'entendis bien ce que cela signifioit, & je promis au Vieillard d'employer tout le pouvoir que j'avois sur ma femme, pour l'obliger de vivre avec plus de retenuë. Après avoir fait cette promesse, qui réjoüit un peu le Bon-homme, je me rendis chez moi, fort assuré que mon Epouse, de son côté, m'en alloit bien conter. Je l'excusois par avance d'avoir fait quelques infidelitez au Protecteur, qui avoit un vrai visage de vieux, & qui étoit encore plus vieux qu'il ne le paroissoit. Effectivement, à peine eûs-je rapporté à ma femme ce qu'il venoit de me dire, qu'elle se déchaîna contre lui, le traitant d'infâme avare, & disant qu'elle n'avoit reçû de lui depuis mon départ que des presens frivoles.

J'entrai dans le ressentiment qu'elle avoit de l'avarice de ce vilain Jaloux, & je laissai venir dans ma maison plus de jeunes gens qu'il n'en venoit auparavant. Ce que notre

Magiſtrat ayant remarqué, il me reprocha aigrement que je lui avois manqué de parole; & comme s'il eût fait ma fortune, il me dit que je reconnoiſſois bien mal les bienfaits dont il m'avoit comblé. Je feignis de vouloir m'excuſer, mais je n'en fis ni plus ni moins. Il me parla une ſeconde fois, ſe plaignant que pour pouvoir entretenir ma femme en particulier, il étoit obligé de venir chez moi à des heures qui le dérangeoient. Je perdis à la fin patience, & pour nous défaire d'un homme ſi incommode, je lui fis dire deux ou trois fois qu'il n'y avoit perſonne au logis, quoiqu'il ſçût bien que nous y étions.

Dès qu'il s'apperçût que nous cherchions à nous affranchir de ſa tyrannie, ſon amour ſe convertit en haine, & ce Juge paſſionné dans ſa fureur, nous fit condamner à ſortir de Madrid dans trois jours, ſous peine d'être enfermez pour le reſte de notre vie. Il s'imaginoit qu'il nous réduiroit par-là ſans doute à implorer ſa miſericorde, & à faire ce qu'il lui plairoit. Il ſe trompa. Dès que cette injuſte Sentence nous fut ſignifiée, nous devinâmes aiſément qui l'avoit fait rendre, & nous prîmes la réſolution d'y obéïr. Ma femme aimant mieux aller juſqu'au bout du monde, que d'avoir jamais affaire à ce vieux Sorcier; & moi

voyant approcher le tems que mes Créanciers attendoient peut-être avec impatience pour me faire remettre en Prison.

CHAPITRE VI.

Guzman & sa femme ayant été chassez de Madrid pour leurs bonne vie & mœurs, vont à Seville. Guzman retrouve là sa Mere. Suites de cette rencontre.

NOus nous défîmes dès le premier jour de nos meubles & de tout ce qui auroit pû nous embarrasser dans un voyage. Le second jour, nous loüâmes quatre mules, dont nous avions besoin, pour nous voiturer & pour porter notre bagage, & le troisiéme d'assez bon matin, nous partîmes sans regret d'une Ville, où pour peu que nous eussions encore demeuré, nous aurions été obligez de vendre nos marchandises au rabais.

Nous prîmes le chemin de Seville, autant pour satisfaire le desir que j'avois de revoir ma Patrie, que pour contenter Doña Maria, qui sur les merveilles qu'elles m'en avoit oüi raconter, souhaitoit ardemment

d'en juger par ses propres yeux. Je lui avois dit, entr'autres choses, qu'on voyoit incessamment arriver du Perou à Seville un grand nombre de Marchands chargez d'or, d'argent & de pierreries. Elle brûloit d'impatience d'essayer ses regards sur ces riches Mortels, & de remplir ses coffres de leurs dépoüilles. Cependant quelque bon dessein que nous eussions sur eux, nous n'allions qu'à petites journées, de peur de nous fatiguer. J'avois un secret plaisir à considerer les Païs par où j'avois passé, quoiqu'ils me rappellassent le souvenir des tristes avantures de ma premiere jeunesse. Je reconnus le Cabaret où j'avois été garçon d'écurie, & à la vûë de Cantillana, je m'imaginai sentir encore ces excellens ragoûts de mulet dont on m'y avoit autrefois régalé. Je me souvins aussi à quelques lieuës de là des coups de bâton que j'avois reçûs de deux Archers de la Sainte Hermandad. Je dînai dans cette charmante Taverne où l'on mangeoit des poulets en omelette, & le recit que je fis de cette histoire à ma femme, la divertit infiniment. Enfin, je m'arrêtai à cet Hermitage, qui m'avoit servi de gîte la premiere nuit de ma sortie de Seville; & transporté d'une joye si tendre qu'elle m'arrachoit des pleurs, j'apostrophai le Saint dans ces termes : » O grand Saint

» Lazare, quand je m'éloignai des degrez
» de votre Chapelle, j'avois la larme à
» l'œil, j'étois à pied, miſerable, & vous
» me revoyez aujourd'hui content, bien en
» fond & bien monté.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes à la Ville. Nous deſcendîmes à la premiere Hôtellerie que nous rencontrâmes en entrant. Nous y fûmes fort mal; mais le lendemain m'étant levé pour aller chercher un logement plus commode, j'en trouvai un dans le quartier de S. Barthelemi, & j'y fis auſſitôt porter mes hardes. Je demandai enſuite dans la Ville des nouvelles de ma mere, & perſonne ne pût m'en dire. Ce qui me fit croire qu'elle n'étoit plus au monde. Prévenu de cette opinion, qui m'affligeoit, je m'en retournai chez moi bien triſtement. Néanmoins j'étois dans l'erreur. La bonne femme vivoit encore, & demeuroit à Seville même. Ce fut Doña Maria qui fit cette découverte deux mois après, & voici comment: Elle avoit fait connoiſſance avec quelques jolies Dames de ſon humeur. Elle leur parla par hazard de ma mere, & elle fut fort étonnée d'apprendre qu'elle logeoit dans notre voiſinage avec une jeune & belle Perſonne, qui paſſoit pour ſa fille. Bon ſang ne peut mentir. Je ne ſçûs pas ſi-tôt le domicile de ma mere, que j'y volai. Je la

vis, je la reconnus, & nous nous embrassâmes de part & d'autre avec une véritable affection.

Nous nous contâmes reciproquement & en peu de mots, ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation. Chacun pourtant de son côté ne disant que ce qu'il jugeoit à propos de dire. Elle voulut par exemple me faire entendre qu'elle avoit élevé par pure charité la fille qu'elle avoit auprès d'elle, l'ayant prise en amitié dès sa plus tendre enfance. Je feignis de la croire pieusement sur sa parole, quoique je me doutasse bien qu'en se chargeant d'un si pénible soin, elle avoit eu des vûës qu'elle n'osoit m'avoüer. Après un assez long entretien sur les affaires de la famille, j'allai rejoindre Doña Maria, pour la lui amener. Elles s'embrasserent toutes deux à plusieurs reprises & avec des témoignages d'amitié que j'admirois dans une belle-mere & dans une bru.

Pour célébrer notre réünion, ma mere nous donna chez elle quelques repas, que nous lui rendîmes chez nous à notre tour. Comme j'avois besoin d'une vieille routiere telle qu'elle étoit, pour enseigner à ma femme les manieres coquettes des Dames de Seville, où la galanterie avoit des usages differens de ceux d'Alcala & de Madrid; Je lui proposai de venir demeurer

avec nous, en lui representant qu'elle y seroit plus agréablement & plus à son aise qu'elle n'étoit. Elle me fit comprendre par sa réponse qu'elle ne pouvoit se résoudre à quitter sa fille d'adoption, & que d'ailleurs elle apprehendoit de ne pouvoir s'accorder long-tems avec mon Epouse. Je levai le premier obstacle en consentant de recevoir aussi chez moi la Personne dont elle ne pouvoit se séparer. Vous n'y pensez pas, mon fils, me dit ma mere. Vous connoissez encore bien peu les femmes. Croyez-vous que deux créatures aussi vives que Petronille & Doña Maria, puissent vivre seulement un mois ensemble, sans se broüiller, & même, sans mettre le feu de la discorde dans toute la maison.

Je ne laissai pas toutefois de vaincre la répugnance que ma mere avoit à m'accorder la satisfaction que je lui demandois. Il est vrai que je ne l'obtins d'elle que sur l'assurance que je lui donnai, qu'elle trouveroit toûjours dans ma femme une fille soumise à ses volontez. Encore vint-elle toute seule loger avec nous, aimant mieux que Pétronille demeurât chez elle, que de s'exposer en l'amenant à faire naître des divisions dans la famille. Au commencement, comme on dit, tout est beau. De l'un & de l'autre côté, c'étoit à qui feroit paroître

plus de complaiſance. Si la belle-fille avoit toutes les attentions du monde pour la belle-mere, la belle-mere cherchoit à prévenir les deſirs de la belle-fille. Elles ne ſe parloient toutes deux qu'avec douceur ; & ſi leur bonne intelligence eût duré, il ſeroit tombé ſur nous une pluye d'or. Mais malheureuſement au bout de trois mois, tout changea de face au logis. Ces mêmes Dames qui s'étoient ſi bien accordées juſques-là, commencerent à tenir une autre conduite. Ma mere voulut gouverner deſpotiquement. Ma femme ne le pût ſouffrir. Elles ſe broüillerent, & leur broüillerie alla ſi loin, que la paix fut bannie de la maiſon. Elles diſputoient & ſe querelloient à chaque moment du jour. Quelquefois, croyant rétablir entr'elles l'union, je m'érigeois en Arbitre de leurs différens, & prenois le parti de celle qui avoit raiſon : Alors l'autre, quelque tort qu'elle eût, me ſçachant très-mauvais gré de la condamner, m'apoſtrophoit d'une maniere qui faiſoit peu d'honneur à l'Arbitrage.

Une choſe encore contribuoit à entretenir leurs diſſentions : Les vaiſſeaux qu'on attendoit des Indes n'arrivoient point. L'argent devenoit rare, & par conſéquent les profits de galanterie ne pouvoient être que fort médiocres. Il falloit néanmoins

qu'on fît toûjours la même dépense dans notre ménage, Doña Maria n'étant pas d'humeur à entendre parler d'œconomie. J'étois même obligé, pour la contenter, de lui acheter des habits tous les jours. Nos fonds diminuoient à vûë d'œil, & nos chagrins augmentoient. Nous avions compté sur les Marchands du Perou qui ne venoient pas, & ce n'étoit que dans l'esperance de disposer de leurs Piastres, que nous avions pris un si haut vol. Ma femme, à qui j'avois donné une grande idée de l'opulence & de la génerosité de ces Négociants, n'en pouvoit détacher son esprit, & dans l'impatience qu'elle avoit de les voir arriver, elle me reprochoit leur retardement, comme si j'en eusse été la cause. Tout retomboit sur moi.

Pour comble de bonheur, je fis connoissance avec un Italien, Capitaine d'une Galere Napolitaine. Il avoit eu ordre de la Cour de se rendre à Malaga, pour transporter l'Evêque de cette Ville à Naples, & n'ayant pas trouvé ce Prelat prêt à s'embarquer, il venoit en attendant à Seville chercher des Marchands qui eussent des Marchandises de conséquence à faire passer en Italie, ainsi que cela se pratique. Je le rencontrai par hazard dès le second jour de son arrivée chez un Négociant, & comme

il ne parloit qu'Italien, faute de pouvoir s'expliquer en Espagnol, qu'il entendoit pourtant, je leur servis de truchement dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. L'Officier fut ravi de voir un homme qui parloit sa Langue aussi-bien que lui, & il se fauxfila si bien avec moi, qu'il ne voulut plus me quitter. Il avoit de l'esprit, & il étoit très-agréable de sa Personne. Je le menai chez moi, & le presentai à ma femme, qui ne manqua pas de le charmer. Il nous fit de petits presens, & nous en aurions reçû de lui de plus considerables, s'il eût eu plus de tems à demeurer à Seville; mais il n'osa y faire un plus long séjour, dans la crainte de faire attendre l'Evêque de Malaga, & de se gâter dans l'esprit du Premier Ministre. Ce n'étoit pas sans peine qu'il se voyoit obligé de s'éloigner de Doña Maria; & je doute qu'il eût pû s'y résoudre, s'il n'eût pas trouvé moyen de concilier son amour avec son devoir, en engageant ma chaste Epouse à m'abandonner pour le suivre en Italie. Ce qu'il fit fort bien sans truchement.

Après tout, je crois qu'il ne lui fut pas difficile de la déterminer à faire cette démarche: Outre que ma femme étoit plus que jamais mécontente de ma mere, & qu'elle m'avoit pris en aversion, pour lui

avoir le plus ſouvent donné le tort dans leurs dêmêlez ; elle aimoit le changement. Je ſuis perſuadé que le Capitaine qui l'enleva ne tarda guere à s'en appercevoir. Quoi qu'il en ſoit, au lieu de courir après elle, & de ſonger à la ratraper, ce que j'aurois pû faire en allant à Malaga, où je ſerois arrivé avant qu'il eût mis à la voile pour retourner en Italie, je fis pont d'or à mon ennemi. Bien ſoû qui court après ſa femme qui l'a quitté : J'aurois plûtôt remercié le Ciel de m'avoir délivré de la mienne, ſi pour me rendre ſans doute ſenſible à ſon éloignement, elle n'eût pas emporté avec elle tout ce qu'il y avoit de meilleur au logis: En quoi le Capitaine l'avoit honnêtement aidée, ſans que j'y euſſe pris garde. Je n'en avois pas eu le moindre ſoupçon.

CHAPITRE VII.

Guzman, après la fuite de ſa femme, demeure quelque tems avec ſa mere. Par quelle ruſe il devient enſuite Intendant d'une femme de qualité.

J'Eus la prudence de tenir cette affaire ſecrette, pour éviter la honte d'un éclat, ſans parler des lardons que les railleurs

m'auroient donnez. Je vendis le reste du mon bien, qui consistoit en quelques meubles & en quelques hardes que ma femme n'avoit pas daigné emporter; & j'employai l'argent qui m'en revint à me divertir avec mes amis. Ma mere s'accommoda le plus long-tems qu'il lui fut possible de la vie que je menois. Puis s'en étant enfin lassée, elle se retira dans la maison où elle avoit laissé Pétronille, en me disant qu'elle vivroit là plus en repos, & dans le fond cette fille étoit plus propre que moi à servir d'appui à sa vieillesse. Je ne m'opposai pas au dessein de ma mere, & nous nous séparâmes tous deux sans nous brouiller.

Tu ne seras pas surpris si en dépensant toûjours sans rien gagner, je me trouvai bien-tôt réduit à mon premier état; mais tu t'étonnerois si je te disois qu'en me revoyant gueux, je sentis un chagrin mortel de n'avoir plus rien. Tu aurois raison. Cela seroit indigne d'un Avanturier, qui, dans quelque mauvaise situation où le mette la fortune, doit toûjours trouver des ressources dans son génie. Aussi le mien ne m'abandonna-t-il pas. J'appris un jour qu'il y avoit dans Seville une riche Veuve, dont le Mari étoit mort dans les Indes Gouverneur d'une Ville, où il avoit amassé de grands biens, dont elle joüissoit en Andalousie:

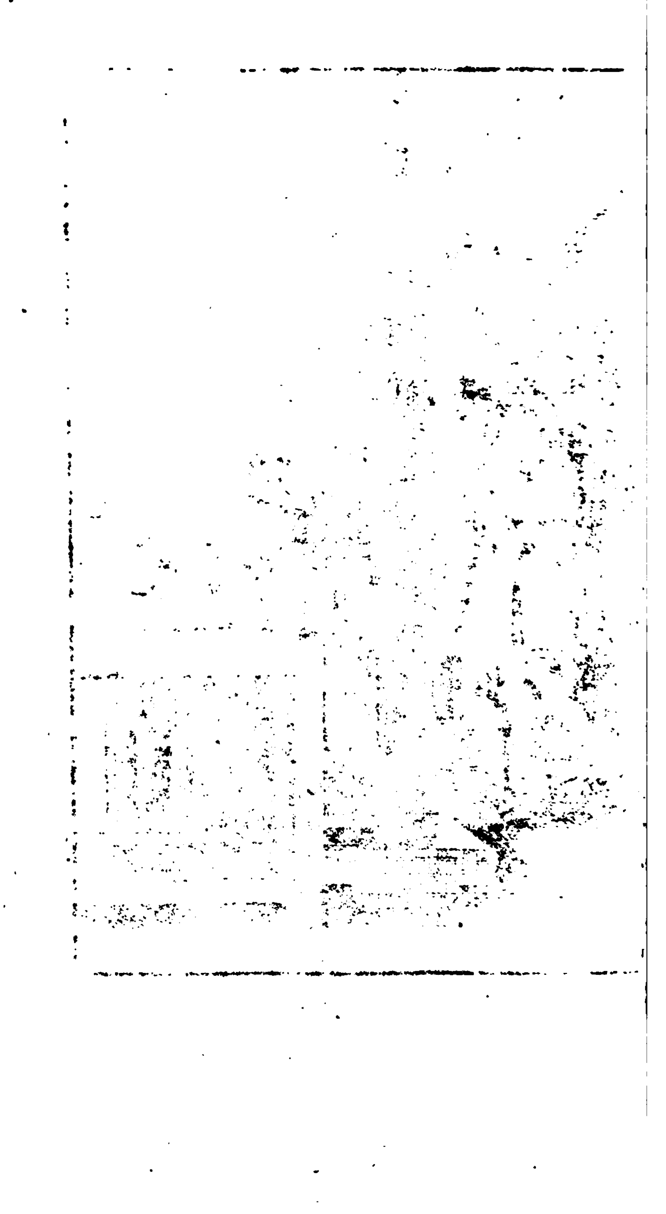
Que cette Dame qui vivoit dans une haute dévotion, n'avoit point d'enfans, & que ses heritiers étoient tous des Personnes de consideration : Qu'elle avoit besoin d'un Intendant ou homme d'affaires, & qu'elle en faisoit actuellement chercher un qui eût de la probité, n'ignorant pas que ces sortes de Places n'étoient pas toûjours remplies par d'honnêtes gens.

Ce Poste tenta ma cupidité, & je résolus de ne rien épargner pour l'obtenir, comptant ma fortune faite, si j'avois le bonheur de l'occuper. Après m'être bien tourmenté l'esprit pour inventer quelque ruse qui pût m'y faire parvenir, je m'arrêtai à celle que je vais te conter : Je découvris que cette Dame avoit pour Directeur un vieux Pere de l'Ordre de S. Dominique. On me dit qu'elle ne faisoit pas la moindre chose, sans avoir auparavant consulté ce bon Religieux, qui avoit un empire absolu sur ses volontez. Cela me fit songer aux moyens de surprendre l'estime de sa Révérence, & c'étoit en effet une voye sûre pour arriver à mon but. Voici donc comme je m'y pris : Ma mere m'avoit donné une bourse assez propre. J'y mis huit pistoles & vingt écus d'or. J'y ajoûtai une bague de peu de valeur, un cachet d'or & un dé d'argent, dont ma mere avoit fait present à

ma femme, le jour qu'elles s'étoient vûës pour la premiere fois. Après quoi, j'ôtai mon épée & pris un habit simple & modeste. J'allai dans cet état au Couvent des Dominicains, où je demandai à parler au Révérend Pere dont je viens de faire mention. C'étoit un grand Prédicateur & un saint-homme, qui avoit fait plusieurs conversions. On crut que je venois le trouver sur sa réputation, pour me mettre au nombre de ses Pénitens. On me conduisit à sa chambre. J'y entrai d'un air hypocrite, & adressant la parole au Religieux sans oser attacher sur lui ma vûë, je lui dis d'une voix foible & douce: Mon très-Révérend Pere, je viens de ramasser dans la ruë cette bourse, qui paroît pleine de piéces d'or ou d'argent. Quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je sçais bien qu'il ne m'est pas permis de la retenir. C'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous demander pour la remettre, telle que je l'ai trouvée, entre les mains de votre Révérence, pour qu'elle en dispose comme il lui plaira.

Le bon Pere, à ces mots, ouvrit de grands yeux pour me considerer depuis les pieds jusqu'à la tête, & aussi charmé de mon action, qu'elle lui auroit paru condamnable s'il en eût pû pénétrer le motif, il loüa d'autant plus la délicatesse de ma





conscience, qu'elle étoit plus rare dans les hommes indigens. Il ne pouvoit assez m'admirer, & se sentant en même-tems une envie de me rendre service, pour récompenser ma vertu, il me fit des questions sur mon état & sur mes talens, afin qu'il pût sçavoir de quoi j'étois capable: Mon Révérend Pere, lui dis-je, il y a quelque tems que je suis à Seville où je ne suis point occupé. J'ai quitté la recette des Tailles de Madrid où j'ai été employé, & où j'ai mieux aimé mettre du mien que de me résoudre à persécuter les pauvres gens. De Receveur des Tailles, je me suis fait Intendant d'un grand Seigneur, dont les affaires étoient fort dérangées. Néanmoins, avec l'aide de Dieu, je serois venu à bout de les rétablir, s'il ne les eût pas gâtées, à mesure que je les raccommodois. Enfin, après l'avoir servi pendant quatre années avec tout le zele & toute la fidelité que je lui devois, je suis sorti de chez lui plus gueux que je n'y étois entré, & sans avoir été payé de mes gages.

Le Révérend Pere m'écouta jusqu'au bout avec une extrême attention; & surpris d'entendre parler en si bons termes un homme dont l'habillement ne prévenoit point en faveur de son éducation, il me demanda si j'avois étudié. Je lui répondis que

j'avois fait toutes mes Etudes, dans l'intention d'être Prêtre; mais qu'après avoir bien réfléchi sur un dessein qui demandoit tant de vertus que je n'avois pas, je m'étois déterminé à l'abandonner. Il fut curieux de m'interroger sur des matieres Théologiques, pour voir jusqu'où pouvoit s'étendre ma capacité; & comme j'avois la mémoire encore toute pleine des leçons de mes Professeurs de Théologie, je lui répondis d'une maniere qui l'étonna. J'eus avec lui un entretien de deux heures, & il parut si content de moi, qu'il me témoigna que j'avois gagné son amitié: Allez, me dit-il ensuite, en me congédiant, je dois demain Dimanche prêcher dans notre Eglise. J'y publierai la bourse que vous avez trouvée. Revenez ici Mardi; j'espere que j'aurai quelque bonne Place à vous offrir.

Après avoir quitté sa Révérence, je me rendis chez ma mere: J'ai perdu, lui dis-je, la bourse que vous m'aviez donnée, & dans laquelle sont votre bague, votre cachet & le dé d'argent de Doña Maria, avec huit pistoles & vingt écus d'or qui faisoient tout mon bien. Heureusement elle est tombée entre les mains d'un Pere Dominicain, qui doit la publier au Sermon qu'il fera demain dans son Eglise: Il faut, s'il vous plaît, que vous l'alliez reclamer,

comme une chose qui vous appartient : Je ne veux pas paroître devant ce Religieux, pour certaines raisons que je vous dirai dans la suite. J'ajoûtai à ce discours quelques instructions, avec quoi la bonne femme ne manqua pas le jour suivant de se rendre à l'Eglise des Peres de S. Dominique. Elle entendit le Moine prêcher. Il employa la plus grande partie de son Sermon à loüer l'action que j'avois faite. Il ne pouvoit, disoit-il, trouver des termes assez forts pour faire l'éloge d'un pauvre homme, qui, sans avoir égard à sa misere, n'avoit pas voulu retenir un bien qui n'étoit pas à lui. Enfin, le Prédicateur s'étendit beaucoup là-dessus, & parla d'une façon si pathétique, qu'il fit fondre en pleurs son Auditoire. Toute l'Assemblée touchée de mon indigence en faveur de ma vertu, m'auroit volontiers fait part de ses richesses. Il y eut même des Personnes qui porterent au Pere après son Sermon de l'argent pour moi. Ma mere se fit connoître à lui pour la maîtresse de la bourse, en spécifiant ce qu'il y avoit dedans, & lorsque le Religieux la lui eût renduë, elle l'ouvrit devant lui, pour en tirer deux pistoles qu'elle lui mit dans la main, en le priant de les donner, comme une marque de sa reconnoissance, à l'honnête homme qui avoit si bien observé les

Commandemens de Dieu. Ce ne fut pas tout encore : Pour ſuivre exactement mes inſtructions, elle remit une piſtole à ſa Révérence, pour faire dire des Meſſes pour les ames du Purgatoire.

Ma bourſe ayant donc ainſi paſſé ſans péril par deux mains étrangeres, revint entre les miennes, comme elle en étoit ſortie à trois piſtoles près. Le Mardy ne fût pas ſi-tôt arrivé, que je retournai vers le Dominicain, qui me reçût avec toutes les marques d'une véritable affection : *Mon fils*, me dit-il, une bonne Vieille à qui la bourſe que vous ſçavez appartient, eſt venuë ici pour la reclamer, & je la lui ai renduë. Voici deux piſtoles dont elle m'a chargé de vous faire preſent de ſa part. Je témoignai au Religieux que je me faiſois un ſcrupule de les accepter, attendu que je n'avois fait que mon devoir en ne gardant pas le bien d'autrui, & que je ne méritois aucune récompenſe pour cela. Alors le Pere me dit que je pouſſois trop loin ma morale, & il m'obligea de prendre les deux piſtoles. Ce que je fis ſeulement par obeïſſance.

Enſuite ce bon Dominicain m'apprit qu'il avoit une autre nouvelle à m'annoncer. Il ſe préſente, me dit-il, un poſte qui me paroît vous convenir. Il s'agit d'occu-

per une Place d'Intendant chez une Dame des plus considerables de Seville. Vous serez heureux dans cette maison, & vous y gagnerez du pain pour le reste de vos jours, si vous remplissez fidellement votre Emploi, comme je n'en doute pas. J'ai conçû pour vous tant d'estime, que je n'ai pas hésité à vous servir de Répondant. A des paroles si flatteuses pour un fripon, je me prosternai aux pieds de sa Révérence. J'embrassai ses genoux avec un transport qui lui fit assez connoître qu'il me faisoit un grand plaisir de me procurer une pareille Place. Il m'aida aussi-tôt à me relever, & m'assura qu'il me protegeroit toute sa vie. Puis il me chargea d'une Lettre pour la Veuve en question, en me disant qu'il s'étoit entretenu de moi avec cette Dame, & l'avoit préparée à me bien recevoir.

J'allai dès ce jour-là lui rendre chez elle mes premiers hommages, & il ne me fut pas difficile de m'appercevoir par l'accueil qu'elle me fit, que le Religieux lui avoit dit des merveilles de moi. Elle me reçût moins comme un garçon qui se présentoit pour être son Domestique, que comme une Personne de mérite, à qui, par estime elle auroit donné chez elle un logement. Le Révérend Pere avoit aussi pris soin de régler mes gages & mes profits avec elle. Cepen-

dant dans la crainte que ce Réglement ne me satisfît pas, elle eut la bonté de me demander si j'en étois content. Je répondis d'un air modeste qu'on ne pouvoit l'être davantage, & que je ferois tout mon possible pour qu'elle le fût autant de mes services. Ma Personne & ma conversation lui plûrent infiniment, & elle me témoigna de l'impatience de me voir chargé du soin de ses affaires, qui avoient, disoit-elle, grand besoin d'être mises en ordre. Quoique rien ne m'empêchât de demeurer dans sa maison dès ce moment-là, je ne laissai pas, pour me faire encore plus desirer, de demander deux jours, & le troisiéme, enfin, j'y fis porter un coffre où étoient toutes mes hardes, qui consistoient en deux habits assez propres, & en quelques nippes.

On me donna un bel appartement, & je remarquai avec plaisir que tous les autres Domestiques me regardoient comme un Intendant que Madame prétendoit qu'on respectât. On me confia tous les papiers, & je m'appliquai avec tant d'ardeur au travail, que je fis plus de besogne en quinze jours, qu'on n'en attendoit de moi dans un an. Ma Maîtresse ravie d'avoir fait l'acquisition d'un homme d'affaires si expéditif, ne voyoit pas le Dominicain, qu'elle ne lui en fît de nouveaux remercîments. Ce

qui

qui causoit une extrême joye à ce bon Religieux, qui se remettoit à me loüer, & qui me croyoit effectivement un garçon integre & vertueux, tant il est vrai qu'un saint-homme est facile à tromper.

J'étois souvent obligé d'aller demander à la Dame des éclaircissemens sur des choses dont je ne pouvois être instruit que par elle-même, & cela nous engageoit tous deux dans de longs entretiens. Il falloit me voir alors & m'entendre parler. J'étois tout sucre & tout miel. Je joignois à l'air du monde le plus respectueux des manieres pleines de douceur, & quand son propre interêt me forçoit à la contredire, ce qui arrivoit quelquefois, je lui rendois mes contradictions agréables par les tours flatteurs & délicats dont je sçavois les assaisonner. Il me sembloit que de jour en jour elle prenoit plus de goût à ma conversation. D'abord il y avoit des heures réglées pour nous entretenir de ses affaires domestiques, & c'étoit ordinairement le matin, tandis qu'elle étoit à sa toilette, & le soir après son souper. Elle ne s'en tint pas là : elle se mit sur le pied de venir l'aprés-dînée dans mon cabinet, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, & d'y passer des heures entieres à me parler de toute autre chose que de ce qui concernoit l'administration de ses

revenus. Elle en fit tant qu'à la fin je connus les bonnes intentions qu'elle avoit pour moi. Je feignis long-tems de ne les pas pénétrer ; mais quand ces ſortes de Veuves s'abaiſſent juſqu'à jetter les yeux ſur quelqu'un de leurs Domeſtiques, elles en ont rarement le démenti. Elle fit les trois quarts & demi du chemin, & me dit pour excuſer ſa foibleſſe, que ſon deſſein étoit de m'épouſer ſecrettement. Je m'abandonnai à ma bonne fortune., & certainement j'en aurois tiré de grands avantages, ſi j'euſſe eu aſſez de prudence pour la conſerver.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi Guzman perd tout à coup l'amitié de ſa Maîtreſſe ; & pour quelle raiſon il eſt condamné aux Galeres.

QUand j'ai nagé en grande eau, j'ai toûjours eu le malheur de m'y noyer. Dès que je me vis aimé de ma Maîtreſſe, & conſideré des Domeſtiques, comme celui qui faiſoit la pluye & le beau tems, je commençai à joüer un autre rolle dans la maiſon. Je tranchai du Maître abſolu. J'ache-

tai de riches habits. Je prodiguai l'argent, & pour comble d'extravagance, je pris un Sous-intendant que je chargé de tout l'embarras des affaires. Madame n'étoit pas plus prudente, & consultant moins sa raison que son amour, elle approuvoit au lieu de blâmer ma conduite indiscrette.

Il n'en étoit pas de même de ses parens : comme ils la connoissoient pour une Veuve fragile, & qu'ils visoient à sa succession, ils observoient exactement ses démarches & les miennes. Ils ne m'avoient pas déja regardé de trop bon œil, lorsqu'ils m'avoient vû entrer à son service : Ils s'étoient défiez de mon air dévot, & ils furent fort allarmez, quand ils apprirent des gens du logis que j'y taillois & rognois à ma fantaisie. Cela leur fit penser d'étranges choses. Ils ne sçavoient qui j'étois, & ne me croyant pas marié, ils mouroient de peur que la tendre Veuve ne me fît remplir la place du deffunt Gouverneur, si ce n'étoit pas une affaire déja faite. Cette crainte leur paroissoit d'autant mieux fondée, que leur parente avoit, quelques années auparavant, contracté un Mariage clandestin avec un de mes Prédécesseurs, qui, par bonheur pour les heritiers de la Dame, étoit mort peu de tems après. J'inquiétois donc ces Messieurs, qui tinrent entr'eux plusieurs

conſeils pour déliberer ſur les moyens les plus prompts & les plus efficaces de me faire quitter la partie. Ils y auroient néanmoins perdu leur peine, ſi je ne me fuſſe pas détruit moi-même dans l'eſprit de ma Maîtreſſe, de la façon que je vais te le dire.

Le Commerce que j'avois avec elle devenoit moins vif de jour en jour de mon côté, pour deux raiſons; la premiere, c'eſt que je poſſedois ſans crainte & ſans deſirs; & la ſeconde, c'eſt que la Dame n'étoit pas bien ragoûtante. Pour ſurcroît de malheur pour elle, il arriva que je trouvai une de ſes Suivantes très-jolie. C'étoit une fille de ſeize à dix-ſept ans, faite à peindre, vive & coquette. Je ne ſçais qui de nous deux fit les avances, car nous nous ſentîmes tout-à-coup de l'inclination l'un pour l'autre, & nous nous le témoignâmes en même-tems. Un homme à qui l'argent ne coutoit rien à répandre, & qui dominoit dans la maiſon, n'étoit pas pour une Soubrette une conquête à mépriſer: Elle m'écouta, & nous prîmes ſi bien nos meſures, que nous trompâmes tous les yeux. Il y avoit pourtant d'autres femmes au logis. Mais il n'eſt pas poſſible que la plus ſecrette intelligence ne ſe découvre tôt ou tard. Celie, c'étoit le nom de la Suivante, commença à ſe parer de bijoux, & à montrer de l'argent.

Ses Compagnes, par jalousie, en avertirent leur Maîtresse, qui leur ordonna de veiller sur cette fille, & de ne rien négliger pour apprendre la cause d'une nouveauté qui lui étoit suspecte. La Veuve fut bien servie; on m'épia, on m'éclaira de si près, qu'on s'apperçût que j'avois avec Celie des entretiens nocturnes. Quel coup de poignard pour la Patrone! Elle fut d'autant plus sensible à cette nouvelle, qu'elle étoit plus prévenuë en faveur de ma fidelité. Elle ne pouvoit me croire capable de cette perfidie, & elle voulut sçavoir la vérité avant que de faire éclater sa vengeance.

Je couchois dans une chambre qui communiquoit à la sienne par un cabinet où il y avoit une petite porte couverte d'une tapisserie. Ce que j'ignorois, c'est qu'il y avoit aussi une ouverture pratiquée dans le mur de ce cabinet, laquelle répondoit au chevet de mon lit, de sorte qu'il étoit aisé d'entendre par-là tous les discours que je pouvois tenir dans ma chambre, & particulierement quand j'étois couché. Cette fatale ouverture fut cause de ma perte. La Veuve vint une nuit à cet endroit, d'où prêtant une oreille attentive à la conversation que j'avois alors avec Celie, elle entendit distinctement que nous faisions son éloge dans des termes bien mortifians pour elle. Quoi-

que nous en dissions ordinairement beaucoup de mal, il ne nous étoit encore jamais arrivé d'en dire autant que ce soir-là. Il sembloit que le diable s'en mêlat pour nos péchez. Nous fimes un sévere examen des défauts que chacun de nous avoit remarquez en elle ; en un mot, nous la tournâmes en ridicule depuis la tête jusqu'aux pieds. Tu t'imagines bien la rage dont elle fut saisie, lorsqu'elle oüit que l'on faisoit de si beaux portraits de sa Personne. J'ai sçû depuis que dans son premier mouvement elle avoit été tentée d'entrer dans ma chambre, pour venir décharger sur nous sa fureur ; mais qu'après y avoir fait réflexion, elle avoit mieux aimé se retirer, pour se consulter sur le parti qu'elle devoit prendre, que de faire rire à ses dépens tous ses autres Domestiques en leur donnant une semblable scene.

Elle employa le reste de cette triste nuit à méditer sa vengeance. Il ne fut pas si-tôt jour, qu'elle envoya chercher son plus proche parent, pour lui dire que j'étois un parfait fripon : que je n'étois pas content de la voler, de la piller, & de mettre ses affaires en desordre : Que j'ajoutois à l'infidelle régie de ses biens l'audacieuse insolence de deshonorer sa maison : Enfin, qu'elle me livroit au juste ressentiment qu'il devoit

avoir de mes friponneries, & qu'il n'avoit qu'à me faire subir la rigueur des Loix. Elle ne pouvoit charger de cette commission un homme plus propre à l'exécuter, que ce Parent, qui devant être un jour son Legataire universel, avoit plus d'interêt que personne à m'écarter de la Testatrice. Aussi fut-il charmé d'en trouver une si belle occasion ; & il se hâta d'en profiter, de peur que la Dame ne vînt à changer de sentiment. Il la connoissoit & voyoit clairement qu'elle n'agissoit ainsi que par un dépit jaloux. Il usa d'une si grande diligence, qu'il obtint en moins de deux heures un decret de prise de corps contre moi. De maniere que je n'étois pas encore levé, qu'un Alguazil & six Archers vinrent me pincer dans ma chambre, & me traînerent en prison.

Je crus pour le coup que c'étoit une marque de souvenir que me donnoient mes Parens de Gennes ou mes Créanciers de Madrid. Je n'appris que deux heures après le sujet de mon emprisonnement. Je n'en fus d'abord guere affligé. Je me mis dans l'esprit que ma Maîtresse m'aimoit trop, pour vouloir m'abandonner à la séverité des Loix, & j'attendois à tout moment que l'on m'annonçât de sa part que n'étant plus irritée contre moi, elle venoit d'obtenir

des Juges mon élargissement. Ainsi je portois sans impatience & sans chagrin des fers que l'Amour, à ce qu'il me sembloit, se préparoit à briser ; & je me regardois moins comme un Intendant emprisonné pour ses mauvaises œuvres, que comme un Amant dont on punissoit l'infidelité. Cependant, je me flattois d'une fausse espérance. On me fit rendre compte de mon administration, qui avoit duré deux ans. Ce fut alors que les douleurs commencerent à me prendre. La dissipation que j'avois faite des biens de la Veuve, desquels j'avois disposé, comme s'ils eussent été à moi, laissoit un si grand vuide entre la recette & la dépense, que j'aurois défié tous les Intendans des grandes Maisons de le remplir. J'eûs beau travailler d'esprit, inventer des emplois de deniers, faire des parties d'Apotiquaire ; tout compté, tout rabattu, je me trouvai court de quatre mille écus. Pour achever de m'abîmer, l'honnête homme sur qui je me reposois du soin des affaires de la Dame, pendant que je ne songeois qu'à mes plaisirs, ne me vit pas plûtôt entre les mains de la Justice, que pour se dérober au même sort, qu'il ne meritoit pas moins que moi, il disparut avec tout l'argent comptant qu'il put emporter. Me voilà responsable de sa condui-

se, & chargé de toute l'iniquité. Comment pouvois-je impunément me tirer de-là ? Je n'avois ni bien ni caution ; & la Partie à qui j'avois affaire étoit si puissante, que je ne devois pas me flater de sortir de Prison, que pour aller servir le Roi sur mer.

J'étois si persuadé de cela ou de quelque chose d'approchant, que je fis une tentative pour me sauver de Prison sous un habillement de femme. J'avois déja passé deux portes, & j'étois sur le point d'enfiler la derniere, lorsqu'un maudit Guichetier borgne, qui y étoit, me reconnut. Je portois sous ma robe un poignard que je tirai pour lui faire peur ; mais il cria. On accourut à son secours, & l'on m'enferma dans un cachot noir, d'où je ne sortis que pour être conduit aux Galeres, à quoi je fus condamné seulement pour toute ma vie.

CHAPITRE IX.

Guzman est mené au Port Ste. Marie avec d'autres honnêtes gens comme lui. Ses avantures en chemin & sur les Galeres.

LA Chaîne composée de vingt-six jeunes Forçats, tous revêtus du Colier de l'Ordre, étant prête à marcher, nous par-

tîmes de Sevillle, pour nous rendre au Port Ste. Marie où étoient alors les Galeres. Nous étions divisez en quatre bandes, tous enchaînez les uns aux autres ; & nôtre Conducteur escorté de vingt Gardes, nous menoit à petites journées.

La premiere, nous allâmes coucher à *Cabeças*, Village éloigné de Seville de trois lieuës. Le lendemain dès la pointe du jour, nous étant remis en marche, nous rencontrâmes un jeune garçon qui chassoit des petits cochons devant lui. Ce pauvre malheureux, au lieu de faire prendre à ses bêtes une autre route pour nous éviter, eut l'imprudence de les faire passer entre nos bandes, de sorte que nous lui en enlevâmes la moitié. Il eut beau s'en plaindre à notre Conducteur, & le prier d'interposer son autorité, pour nous obliger à les rendre, le Conducteur qui se promettoit bien d'en manger sa part, fit la sourde oreille à ses prieres. Nous continuâmes notre chemin en nous applaudissant du beau coup que nous venions de faire. Nous en eûmes autant de joye, que si notre liberté y eût été attachée.

Lorsque nous fûmes arrivez à une Hôtellerie où nous nous arrêtames pour diner, je fis present de mon cochon au Conducteur, qui l'accepta volontiers, en me té-

moignant qu'il m'en ſçavoit bon gré. Il demanda auſſi-tôt à l'Hôte & à l'Hôteſſe, s'ils accommoderoient bien ce gibier; ces bonnes gens lui firent connoître par leur réponſe qu'il ne pouvoit s'adreſſer à de plus mauvais Traiteurs. Surquoi prenant la parole, je lui dis que s'il vouloit me faire détacher de la chaîne, pour une heure de tems ſeulement, je lui ſervirois de Cuiſinier, & que j'étois perſuadé qu'il ſeroit content de mon ſçavoir faire. Il ne balança point à me mettre en état de le lui montrer, & je lui préparai un repas dont il fut très-ſatisfait. Ce qui l'engagea pendant le voyage à me traiter plus doucement que les autres.

Je fis un autre tour de mon métier dans cette Hôtellerie où il y avoit deux Marchands qui dinoient. Nous voyant là tous pêle-mêle avec eux, ils avoient une furieuſe inquiétude pour leurs hardes. Un des deux ſurtout ne perdoit point de vûë les ſiennes, & avoit mis ſous la table ſa valiſe, ſur laquelle il appuyoit ſes pieds. Je me ſentis tenté de friponner celui-là. Je me gliſſai ſubtilement ſous ſa chaiſe, & fendant avec un couteau bien tranchant ſa valiſe, j'en tirai deux paquets, que je fourrai dans mon haut de chauſſes, & dont je chargeai adroitement un de mes camara-

des, nommé Soto, avec lequel j'avois fait connoissance dans la Prison. Lorsque la Chaîne fut hors de l'Hôtellerie, & qu'elle eut fait un quart de lieuë, je dis à Soto de me donner les paquets, pour voir de quelle espece étoit notre butin, & pour le partager entre nous fraternellement. Soto me répondit qu'il ne sçavoit de quoi je lui parlois. Je crus d'abord qu'il vouloit rire; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Il persista constamment à nier qu'il eût reçû quelque chose de moi. Je pris mon sérieux. Je lui reprochai son ingratitude & sa mauvaise foi. Il se mocqua de mes reproches & de mes menaces, & demeura toujours à bon compte saisi des paquets. Son procedé me piqua. Je résolus de m'en venger, de déclarer la chose au Conducteur, aimant mieux qu'il profitât du larcin que Soto, & je ne manquai pas, en arrivant à la couchée, d'exécuter ma résolution.

Je n'eus pas si-tôt conté le fait au Conducteur, qu'il fit appeller Soto, pour lui demander les deux paquets. Le Forçat lui répondit effrontément qu'il ne les avoit pas, & qu'il falloit que je fusse un grand fourbe, pour l'accuser de les avoir. Ah! vous ne voulez donc pas les rendre de bonne grace, s'écria le Conducteur! Hé bien, mon ami, nous allons en user avec vous

comme vous le meritez. En même-tems il ordonna aux Gardes de lui donner la question avec des cordes. Soto pâlit de frayeur à cet ordre cruel, & craignant pour sa peau, il avoüa lâchement que les paquets étoient cachez dans le ventre de son cochon ; car il en avoit aussi attrapé un. Véritablement on les y trouva ; & quand on les eut défaits, on vit plusieurs Chapelets & Bracelets de Coral garnis d'or, & bien travaillés. Notre Conducteur en homme qui entendoit parfaitement son métier, les serra sans façon dans ses poches, en me promettant une récompense, que j'attends encore aujourd'hui. Ce qui prouve bien que ces sortes de gens profitent des mauvaises actions des voleurs, sans avoir part à leur châtiment. Depuis ce jour-là, Soto & moi, nous nous jurâmes une haine immortelle.

Nous poursuivîmes notre route, & à notre arrivée au Port Sainte Marie, nous trouvâmes qu'on y espalmoit six Galeres pour les envoyer en course. On nous laissa reposer pendant quelques jours dans la Prison, après quoi nous fûmes partagez en six bandes. Je fus assez malheureux pour être de celle dont étoit Soto, & par conséquent condamné à vivre avec lui dans la même Galere. On nous y fit entrer. On me plaça

au milieu vis-à-vis le grand mats, & ce qui me causa un véritable chagrin, c'est que Soto fut mis au banc du Patron, de maniere qu'il étoit fort près de moi. On nous donna deux chemises avec l'habit du Roi, deux caleçons de toile, une camisolle rouge, un bonnet de la même couleur & un capot. Après cela, le Barbier vint nous raser le menton & la tête. Je ne perdis pas mes cheveux sans regret; quoiqu'ils fussent d'un blond qui tiroit sur le roux, ils ne laissoient pas d'être assez beaux. Me voilà donc Forçat dans les formes, & il y avoit assurément long-tems que je méritois bien de l'être.

Comme le Comite est un Officier qui a un grand pouvoir sur les Galeriens, & qui l'exerce ordinairement avec beaucoup de brutalité, je crus que je ferois une bonne affaire, si je pouvois gagner son amitié; il couchoit & mangeoit auprès de moi. J'étois à portée de lui rendre de petits services, & je ne manquois pas une occasion. J'allois le servir à table, faire son lit, nettoyer ses habits. J'étois toûjours le premier à courir au devant de ses besoins, & à lui marquer mon zele. Tant de peines & tant de soins ne demeurerent pas sans récompense. Je m'apperçûs bien-tôt qu'il me regardoit d'un œil desarmé de cet air terrible qui fait trembler une Chiourme. Ce qui me

parut une grace toute particuliere. Aussi pour m'en rendre encore plus digne, je redoublai mon attention à lui plaire, & j'y réüssis si bien, qu'il ne voulut plus employer d'autres que moi à son service. Pour m'y attacher encore davantage, il me fit ôter de mon banc pour me charger de faire son petit ménage, & surtout de lui apprêter à manger, étant très-content de quelques ragoûts que je lui avois déja faits. Je fus un peu fier de cet honneur, & j'avois sujet d'en être bien-aise, attendu que par cet heureux changement je devenois exemt de toute fonction de Forçat.

Notre Galere eut ordre d'aller à Cadix prendre des mats, des antennes, du godron & autres choses semblables. Quoique je ne fusse pas obligé de me mettre à la rame, cependant je fis comme les autres pour ne pas augmenter leur jalousie, qui n'étoit déja que trop grande de me voir aimé du Comite. D'ailleurs, puisque j'étois condamné à cet exercice, il me sembloit que je devois m'y accoutumer. Je ramai donc toute la journée. Mais le soir en arrivant, je me sentis si fatigué d'un travail si pénible & si nouveau pour moi, qu'après avoir couché mon Maître, je m'étendis sur mon capot, où je m'endormis. Mon sommeil fut si profond, que deux de mes cama-

rades me volerent ſans que je me réveillaſſe. Ils me prirent quelques écus que j'avois couſus à ma camiſolle. Je m'en apperçûs à mon réveil. J'en portai d'abord ma plainte au Comite, qui me les fit reſtituer à bons coups de cerceau. Enſuite il me conſeilla, pour m'affranchir de l'inquiétude que la garde de mon tréſor me cauſeroit, de l'employer en Marchandiſes, ſur leſquelles je pourrois gagner en les revendant. Je ſuivis ſon conſeil, & continuant à faire tous mes efforts pour contenter un Maître qui avoit tant de bonté pour moi, je puis dire que je menois une vie heureuſe, quoique je fuſſe aux Galeres.

Sur ces entrefaites, un jeune Seigneur parent de notre Capitaine & Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, ayant deſſein de commencer ſes caravanes, vint avec ſon bagage occuper une Place dans notre Galere. Il avoit, ſuivant la coutume de ce tems-là, une chaîne d'or au cou. On lui en vola un beau jour dix-huit chaînons. On ſoupçonna de ce larcein premierement ſes valets, qu'on voulut adroitement engager à le confeſſer, & lorſqu'on vit que par douceur on n'y pouvoit réüſſir, on fit joüer le cerceau. Le Capitaine, qui connoiſſoit ſes propres valets pour des fripons capables d'avoir fait le coup, les fit traiter comme ceux de ſon

parent. Tout cela fut inutile. Les chaînons ne se retrouverent point. Surquoi le Capitaine lui dit : Mon neveu, il faut que vous vous fassiez servir par un Forçat, qui ait soin de faire votre chambre, & qui soit responsable de vos hardes. S'il vient à perdre la moindre chose, il sera roüé de coups. Le Chevalier témoigna qu'il seroit bien-aise d'en avoir un qui fût propre à le servir. Il ne s'agissoit plus que de sçavoir lequel des Forçats auroit cet honneur. Plusieurs Personnes de la Galere lui vanterent mon adresse & mon esprit, de sorte qu'il souhaita que je fusse auprès de lui. Là-dessus le Capitaine fit venir le Comite, & lui demanda s'il étoit content de moi. Le Comite ne sçachant pourquoi on lui faisoit cette question, s'étendit sur mon mérite, & me loüa tant, que le Chevalier dès ce moment-là se résolut à me choisir. On me fit appeller. Je plûs à ce Seigneur, qui m'arrêtant pour son service, m'enleva au Comite, dont je fus bien regretté.

Me voici donc devenu Valet de chambre d'un Chevalier de S. Jacques. Pour me rendre plus libre & me mettre plus en état de le servir commodément, il obtint du Capitaine que je n'aurois que l'anneau au pied. On me donna par compte ses hardes, ses bijoux & sa vaisselle d'argent. On m'en

chargea en me recommandant pour mon propre interêt d'être fidele & vigilant. Je rangeai aussi-tôt les effets de mon nouveau Maître, de façon que d'un coup d'œil je les voyois tous. Il fut fait très-expresses deffenses à ses Valets d'entrer sans ma permission dans sa chambre, lorsqu'il n'y seroit pas. Ce qui me dispensoit d'avoir toute l'attention dont j'aurois eu besoin pour veiller sur ces gaillards, qui valoient bien des Forçats pour faire des tours de mains.

Je m'attachai à étudier l'humeur & le génie du Chevalier, & je ne tardai guere à m'en faire aimer & même estimer, tout Galerien que j'étois. Il se plaisoit à m'entretenir, & je lui paroissois homme de bon conseil. Il me consultoit quelquefois sur ses affaires les plus importantes. Comme il arriva un jour qu'il avoit l'air sombre & rêveur : Mon ami, me dit-il, un de mes oncles m'a écrit une Lettre qui me chagrine & m'embarrasse. Il souhaite que je me marie. Il m'en presse, si je veux heriter de tous ses biens. C'est un garçon qui a veilli dans l'oisiveté de la Cour, sans avoir jamais pû se résoudre à subir le joug auquel il veut me lier. Je ne sçais quelle réponse faire, pour m'excuser honnêtement. Je ne me sens aucun penchant pour le Mariage. Monsieur, lui dis-je en plaisantant ; si j'é-

tois à vôtre place, je lui manderois que je ne demande pas mieux que de me marier, pourvû que ce soit avec une de ses filles. Mon Maître fit un éclat de rire à ce trait plaisant, & me dit qu'il s'en serviroit pour se débarrasser des importunitez de son oncle.

CHAPITRE X. & dernier.

Guzman se trouve dans la plus cruelle situation où il se soit jamais trouvé; mais le Ciel finit tout-à-coup ses peines, & lui fait recouvrer la liberté.

J'Etois très-content de mon sort auprès de ce jeune Chevalier, qui faisoit si bonne chere, que des restes de sa table j'avois dequoi bien régaler une partie de mes camarades. J'en aurois surtout fait part à Soto, malgré ce qui s'étoit passé entre nous, si ce mauvais homme, que l'envie tenoit toûjours armé contre moi, n'eût pris soin de nourrir ma haine par les discours médisans qu'il tenoit de moi, tant aux Valets de mon Maître qu'à ceux du Capitaine. Ces Domestiques qui ne m'aimoient guere ni les uns ni les autres, l'é-

coutoient avec plaisir, & ne manquoient pas d'aller rapporter à leurs Patrons tout le mal qu'ils lui entendoient dire de moi; & entr'autres choses que je guettois l'occasion de faire un bon coup, & que tôt ou tard le Chevalier me connoîtroit pour un fripon.

Quoique tous ces rapports dûssent être suspects dans de pareilles bouches, ils ne laisserent pas de faire quelque impression sur l'esprit de mon Maître. Je m'en apperçûs bien. Ce Seigneur feignoit envain d'avoir toûjours une entiere confiance en moi, je remarquois qu'il prenoit garde, contre sa coutume, à mes actions, & n'étoit pas éloigné de me croire capable de justifier les médisances de Soto. De mon côté, sans faire semblant de pénétrer les soupçons injustes que ce malheureux avoit inspirez, je continuois à servir avec beaucoup de fidelité, ayant sans cesse les yeux ouverts, pour éviter les piéges que mes ennemis me pourroient tendre. Cependant avec toute ma vigilance, je fus la duppe de la malice de Soto. A l'instigation de ce scelerat, un Valet du Chevalier se saisit subtilement d'une assiette d'argent, & la câcha sous mon lit entre deux àis, de façon qu'on ne la voyoit point. Je m'apperçûs d'abord qu'elle me manquoit. Je le dis à mon

Maître d'un air qui devoit bien lui persuader qu'elle m'avoit été prise. Néanmoins on ne me crut pas. On foüilla partout, & on découvrit enfin où elle étoit. Alors le Capitaine jugeant que j'étois le voleur, malgré ce que je pouvois alléguer pour ma défense, me condamna à cinquante coups de late. Mon Maître fut touché de la douleur que je fis paroître quand j'entendis prononcer cet Arrêt, & s'opposant à l'exécution, il obtint ma grace, à condition que s'il m'arrivoit une seconde fois de perdre quelque chose, je payerois le tout ensemble.

Comme je vis par cette avanture que j'avois des ennemis secrets, qui travailloient sourdement à ma perte, & que j'aurois bien de la peine à me garantir d'une nouvelle surprise, je suppliai très-humblement le Capitaine & mon Maître de donner mon emploi à un autre. Le Chevalier expliqua mal ma priere. Il s'imagina que je ne voulois quitter son service, que pour me remettre à celui du Comite. Il m'en sçût mauvais gré & me refusa, pour me mortifier, ce que je demandois. Il fallut donc me déterminer à continuer de le servir, & à me tenir nuit & jour sur mes gardes. Ce que je fis pendant quelque tems avec tant de bonheur, que je mis en défaut

l'adresse des traîtres conjurez contre moi. Mais il n'étoit pas possible que je fusse toûjours assez heureux pour parer leurs coups fourrés. Un soir mon Maître étant revenu de la Ville, voulut se deshabiller. Je lui donnai son bonnet & sa robe de chambre, & tandis que je portois d'une chambre à une autre son épée, ses gands & son chapeau, on m'escamota le cordon. Je ne sçais comment se fit un tour si subtil, & je n'ai jamais pû le concevoir. Cependant c'est un fait. Le lendemain lorsque je pris le chapeau pour le nettoyer, je le trouvai sans cordon. A cette vûë, je devins plus pâle que la mort. Je cherchai partout. Peine inutile. Je reconnus qu'il y avoit dans la Galere des filoux plus fins que moi.

Que faire à cela ? Et comment sauver ma peau dés coups qui la menaçoient ? Je crus qu'il n'y avoit pour moi point d'autre parti à prendre, que celui d'implorer la misericorde du Chevalier. Je m'imaginai qu'au lieu de me faire éprouver le rude châtiment qui m'avoit été promis, il entreroit dans ma peine, & auroit encore la bonté de demander grace pour moi. C'étoit une fausse esperance dont je me flatois : Quand je contai à mon Maître le nouveau malheur qui m'étoit arrivé. J'eus beau lui parler d'une maniere pathétique, & lui represen-

ter la malignité de mes ennemis, dont j'assurois que la perte du cordon étoit l'ouvrage, il ne fit que me rire au nez : Monsieur Guzman, me dit-il d'un air mocqueur, je suis persuadé que vous êtes un garçon plein d'integrité, quoique vous n'ayez pas tout-à-fait cette réputation-là dans la Galere, & qu'on m'ait dit que j'étois bien hardi d'avoir tant de confiance en vous. Encore une fois, je vous crois un très-honnête homme, & je suis fâché de vous dire que si vous ne retrouvez pas mon cordon, vous serez livré au Sous-comite qui vous traitera en enfant de bonne Maison. C'est surquoi vous pouvez compter, malgré les assurances que vous me donnez de votre fidelité.

Telle fut la réponse du Chevalier. Le Capitaine, homme des plus violens, arriva dans ce moment-là. Dès qu'il sçût de quoi il s'agissoit, & qu'il vit que je m'obstinois à nier que j'eusse pris le cordon, il se mit en fureur, & me fit battre si cruellement, que je demeurai sur la place à demi-mort. Le barbare m'auroit sans doute fait ôter la vie, s'il n'eût pas craint d'être obligé, comme c'est la coutume en pareil cas, de me remplacer à ses dépens par un autre homme, ou de payer la taxe ordinaire d'un Forçat. Pour comble de misere, je fus chassé de la poupe & envoyé au dernier banc de la

prouë. C'eſt l'endroit de la Galere le plus incommode, & où il y a le plus à travailler. Ajoûtez à cela que le Comite eut ordre de ne me point ménager, ſous peine de déplaire à la Cour. Je crois bien qu'au fonds de ſon ame, ce bon Officier me plaignoit, & quoiqu'on lui eût fort recommandé de me traiter avec une extrême rigueur, il me laiſſa en repos pendant plus d'un mois, me voyant hors d'état de rendre le moindre ſervice.

Je repris, enfin, peu à peu mes forces. Déja même je commençois à faire, ſur la mer où nous étions alors, la rude fonction de Rameur, lorſque le Ciel ſatisfait des peines que j'avois injuſtement ſouffertes, eut pitié de moi, & voulut me tirer de l'affreuſe ſituation où je me trouvois. C'eſt ce que je vais te raconter en peu de mots: Soto qui méditoit un grand deſſein, qu'il ne pouvoit exécuter ſans le ſecours d'un homme qui fût dans le poſte où j'étois, c'eſt-à-dire auprès de la poudre, eut envie de ſe reconcilier avec moi. Il ſe ſervit pour cet effet de l'entremiſe d'un Turc, qui avoit la liberté d'aller d'un bout à l'autre de la Galere. Soto me croyoit avec raiſon fort irrité contre le Capitaine, & ne doutoit point que je n'aimaſſe autant qu'un autre à me voir libre. Il me fit prier par le

Turc

Turc d'oublier le passé, & de lui rendre mon amitié qu'il confessoit avoir justement perduë. Je témoignai ne demander pas mieux que de renoüer avec lui. Surquoi le Turc me parla dans ces termes :

» Soto m'a chargé de vous communi-
» quer le projet qu'il a courageusement
» formé pour nous délivrer tous. Quand
» nous serons auprès de la côte de Barbarie,
» où nous allons, & dont nous ne sommes
» pas fort éloignez ; nous devons égorger
» premierement le Capitaine, ensuite les
» autres Officiers & les Soldats, en criant :
» *Liberté, liberté*. Les Forçats se souleveront
» aussi-tôt. Nous nous rendrons maîtres de
» la Galere, & nous trouverons un asile
» chez les Turcs. Il y a plus de deux mois,
» poursuivit-il, que nous nous préparons à
» exécuter notre entreprise. Nous avons
» des armes cachées. Toutes nos mesures
» sont prises, & nous sommes un grand
» nombre de gens, tant Turcs que Chré-
» tiens, qui avons résolu de nous sauver ou
» de périr tous ensemble. On n'exige de
» vous qu'une chose, c'est de mettre le feu
» aux poudres, si par malheur vous remar-
» quez que nous ne soyons pas les plus
» forts. Tel est notre complot. Après le
» châtiment inhumain que le Capitaine
» vous a fait souffrir, nous avons crû que

» vous ne refuſeriez pas de vous joindre
» à nous.

Je répondis au Turc qu'on avoit eu raiſon de préſumer qu'il n'y avoit rien que je ne fuſſe capable de faire pour me venger du Capitaine, & qu'il pouvoit aſſurer de ma part tous les Conjurez, que je ferois ce qu'ils attendoient de moi. J'avois cependant une autre penſée. Lorſque je vis approcher la journée de l'exécution du projet, je dis un matin à un Soldat, qui vint par hazard auprès de moi, d'aller dire au *Capitaine* que j'avois un ſecret de la derniere conſéquence à lui réveler. Mais, ajoûtai-je, dites-lui qu'il m'envoye chercher tout-à-l'heure : que la choſe preſſe, & qu'il y va même de ſa vie. Le Capitaine reçût l'avis que je lui faiſois donner comme un artifice dont je me ſervois pour regagner ſes bonnes graces, & tâcher de rentrer au ſervice de ſon neveu ; & s'il voulut bien m'entendre, ce ne fut que pour me faire encore maltraiter, ſi ce que j'avois à lui dire ne méritoit point qu'il m'écoutât. Il me fit donc appeller, & je lui découvris tout. Je lui indiquai l'endroit où étoient les armes, & lui nommai les principaux Auteurs du complot, à la tête deſquels je n'oubliai pas de placer mon bon ami Soto, à qui je me croyois redevable des coups de late qui

m'avoient été donnez avec si peu de justice.

Le Capitaine après avoir oüi mon rapport, qu'il ne jugea pas indigne de son attention, fit mettre sous les armes fort prudemment tous les Soldats le long de la Galere. S'étant par ce moyen rendu Maître des Conjurez, il commença par faire visiter les endroits où je lui avois dit que leurs armes étoient cachées. Il les y trouva, & ne pouvant plus douter de la vérité de la Conjuration, il ordonna qu'on se saisît des Chefs, à qui les tourmens firent tout avoüer. Soto fut mis en quatre quartiers par quatre Galeres, aussi-bien qu'un de ses camarades. On décima les autres, dont deux furent pendus, & on coupa le nez à tout le reste. Soto avant sa mort confessa que c'étoit lui qui avoit conseillé de cacher l'assiette & volé le cordon du Chevalier.

Lorsque les Conjurez eurent été punis, le Capitaine fit l'éloge de mon zele & de ma fidelité. Il ne pouvoit assez admirer le généreux sentiment qui m'avoit fait sacrifier le plaisir de la vengeance au Service du Roi. Ensuite il me demanda publiquement pardon de son injustice ; & m'ayant lui-même ôté mes fers, il me dit que j'étois libre, & que je sortirois de la Galere aussitôt qu'il auroit reçû de la Cour une Réponse à la Lettre qu'il y alloit écrire pour en

obtenir ma liberté. Il écrivit effectivement en ma faveur, & fit ſigner ſa Lettre par tous les Officiers, qui furent bien-aiſes de me marquer par-là qu'ils ſentoient vivement l'obligation qu'ils m'avoient. Je rendis mille & mille graces au Ciel de l'occaſion qu'il m'avoit donnée de me tirer de l'état déplorable où je m'étois réduit par ma mauvaiſe conduite, & je lui promis qu'à l'avenir je menerois une vie plus raiſonnable.

Telles ſont, Lecteur, mon cher *ami*, les Avantures qui me ſont arrivées juſqu'à preſent. S'il m'en arrive d'autres dans la ſuite, tu peux compter que je ne manquerai pas de t'en faire part.

Fin du ſixiéme & dernier Livre.





